



NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE  
DES  
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT  
A ÉTÉ TIRÉE  
PAR LES IMPRIMERIES RENOUARD

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION  
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE

---

*Cette nouvelle édition de la correspondance de Flaubert contient,  
publié pour la première fois,  
le texte intégral des lettres à Louise Colet.*

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUSTAVE FLAUBERT

---

# CORRESPONDANCE

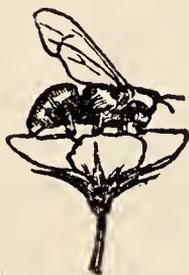
---

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

---

SIXIÈME SÉRIE

(1869-1872)



PARIS  
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

---

MDCCCXXX

*Tous droits réservés.*



# CORRESPONDANCE

DE

## GUSTAVE FLAUBERT

---

1010. A GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure.  
[1<sup>er</sup> janvier 1869.]

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous et aux vôtres, « bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres » ? C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons !

Non, « je ne me brûle pas le sang », car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris « frais comme une jeune fille », et les gens qui ignorent ma biographie ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les « idées reçues ». Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger, c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une darte. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux ! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien ? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon tempérament ? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier ? Il me semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague) et, au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prud'homme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que la « claustration où je me condamne soit un état de délices », non. Mais que faire ? Se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre*. Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant !

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai

employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier que je me suis couché à 7 heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie*, par G. Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé\*\*\* stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la Cité d'Aoste*, trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare ? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant ! Et bien, pas du tout ! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'Art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

---

1011. A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi soir [7 janvier 1869].

Savez-vous, chère maître, que c'est très gentil à nous deux de nous être écrit simultanément pendant la nuit de la Saint-Sylvestre ? Il y a un fort croc, décidément.

Je ne vois personne, je ne sais rien, je vis comme

un ours empaillé. La semaine dernière, cependant, j'ai été à Rouen, dans les salons de la préfecture ! oui, pour signer le contrat de mariage de la fille du préfet. Mes compatriotes ont des binettes gigantesques et je me suis très amusé.

Pourquoi ne sent-on pas le comique, quand on est jeune ?

J'ai envoyé votre lettre aux Goncourt, tout de suite, bien entendu. Je vous assure (derechef) qu'ils sont très gentils, et il y a tant de pignoufs !

C'est un produit du XIX<sup>e</sup> siècle que « pignouf » ; nous arrivons même à « pignouflard », qui est son fils, et à « pignouflarde », qui est sa bru.

Connaissez-vous des détails sur l'incident Sainte-Beuve ? Moi, pas un. Est-ce qu'il lâche décidément l'Empire ? Il a donc cédé à « celui » de la colère ? — Pardon !

---

1012. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Judi [janvier 1869].

Votre lettre d'hier m'a affligé, Princesse, et j'y aurais répondu tout de suite sans le mariage de M<sup>lle</sup> Leroy, la fille du Préfet. J'ai fait une grande débauche : j'ai été à Rouen, en soirée !

Puisque vous avez du chagrin, j'en ai. Mais permettez-moi de vous dire qu'il me semble que vous vous en exagérez un peu la cause. Ce n'est pas le drapeau qu'il faut regarder, mais ce qu'il y a dessous ; où l'on écrit importe peu ; le principal est ce que l'on écrit.

Je ne défends nullement le journal *Le Temps*,

qui me déplaît profondément, *comme tous les journaux*, d'ailleurs. Je hais cette petite manière de publier sa pensée et je témoigne ma haine par une abstention complète, en dépit de l'argent que je pourrais gagner.

La Presse n'est dangereuse que par l'importance exagérée qu'on lui donne; amis et ennemis sont là-dessus d'accord, malheureusement! Ah! si on laissait faire le sceptique!

J'en reviens à Sainte-Beuve; son plus grand tort, selon moi, est de faire quelque chose qui vous déplaît et, du moment que vous le priez de ne pas écrire dans ce journal, il aurait dû vous complaire <sup>(1)</sup>. Telles sont mes opinions politiques.

Je comprends du reste parfaitement sa fureur, si on lui a refusé un article. Il faut être homme de lettres pour savoir combien ces choses-là vous blessent. J'ai intenté un procès à la *Revue de Paris* qui s'était permis de me retrancher trois ou quatre lignes <sup>(2)</sup>; ma maxime est qu'on doit se montrer, là-dessus, intraitable.

Donc j'excuse sa rancune. Mais ce que je n'excuserais pas, ce serait une rupture avec un gouvernement qui l'a comblé.

Cela n'est pas possible! et malgré tout ce que vous me dites, je doute encore.

Je relis votre lettre en vous écrivant et je suis navré, à en avoir les larmes aux yeux, car il me semble que cette affaire vous a blessée au cœur,

(1) Sainte-Beuve, indigné contre *le Moniteur universel* qui lui avait refusé un article, était entré au *Temps*, malgré les prières de la princesse Mathilde de n'en rien faire. Voir ci-dessous lettre à George Sand du 2 février 1869.

(2) Voir *Madame Bovary*, éd. Conard, page 507 et suiv.

et que vous en souffrez comme d'une trahison.

Vous seriez bien bonne de me donner là-dessus de plus longs éclaircissements; je voudrais apprendre que vous vous êtes trompée. Car enfin, s'il n'écrit dans *Le Temps* que des articles purement littéraires, le mal est léger. Mais, encore une fois, ce qui me déplaît et ce que je ne lui pardonne pas, c'est de vous affliger! Vous, vous Princesse! qui avez été, pour lui particulièrement, plus que bonne, *dévouée*, et puis quand même : du moment qu'on vous conviait...

Malgré ma résolution vertueuse de ne pas revenir à Paris avant la fin de mars, je me promets d'aller vous faire une petite visite le mois prochain.

Je me mets à vos pieds, Princesse, je vous baise les mains et suis  
tout à vous, entièrement.

---

1013. A GEORGE SAND.

Croisset, mardi 2 février 1869.

MA CHÈRE MAITRE,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements, assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature. Enfin!)

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que

je m'ennuie, que je m'ennuie ! Mais cette fois dépasse toutes les autres ! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche ! Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimbalé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc. <sup>(1)</sup>.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois ! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La Princesse l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci : le premier tort est à la Princesse, qui a été vive ; mais le second, et le plus grave, est au père Beuve, qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus ! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'Empereur ! Oui, à moi ! l'éloge de Badinguet ! — Et nous étions seuls !

La Princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a

(1) Voir l'enterrement de M. d'Ambreuse dans *l'Éducation sentimentale*.

trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour « isidorien<sup>(1)</sup> » qui m'ont un peu humilié; car c'était me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim? Il est loin d'être un sage, celui-là; il n'est pas comme vous!

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contre-pied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien; du temps de Sainte-Beuve et de Taine, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre *en soi*, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente*? d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais!

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du

(1) On a vu précédemment que Isidore était le surnom donné par Flaubert à Napoléon III.

*goût*, qualité rare, même dans les meilleurs, — si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel <sup>(1)</sup>! Si la République revenait, ils rebénéraient les arbres de la Liberté par politique, et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

---

1014. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi soir [1869].

PRINCESSE,

J'ai peur de vous avoir *déplu*, dans ma dernière lettre. Ce sera la suite de la mauvaise chance que j'ai près de vous quand je veux *défendre* les personnes; ce rôle héroïque ne me réussit pas.

Est-ce une *rupture*? Quelle est son attitude maintenant?

(1) *Monsieur Michelet, historien*. Paris, Dentu, 1869.

J'ai écrit au Palais royal à Ferri-Pisani pour avoir des nouvelles du Prince. Il ne m'a pas fait l'honneur de me répondre. Comment va-t-il, à présent? (Le Prince, et non Ferri.)

Je me mets à vos pieds, Princesse, et suis entièrement tout à vous.

---

1015. A MICHELET.

Croisset, 2 février 1869.

MON CHER MAITRE,

J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur* et je vous en remercie du fond de l'âme. Ce n'est pas du souvenir que je vous remercie, car je suis accoutumé à vos bienveillances — mais de la chose en elle-même.

Je hais comme vous la prêtraille jacobine, Robespierre et ses fils que je connais pour les avoir lus et fréquentés.

Le livre que je finis maintenant m'a forcé à étudier un peu le socialisme. Je crois qu'une partie de nos maux viennent du néo-catholicisme républicain.

J'ai relevé dans les prétendus hommes du progrès, à commencer par Saint-Simon et à finir par Proudhon, les plus étranges citations. *Tous* partent de la révélation religieuse.

Ces études-là m'ont amené à lire les *Préfaces* de Buchez. La démocratie moderne ne les a point dépassées. Rappelez vous l'indignation qu'a excitée le livre de Guizot.

Si la République revenait demain, on re-béni-

rait les arbres de la Liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique ».

J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze volumes de l'histoire parlementaire. Ce qui m'a fait relire pour la six ou septième fois votre Révolution, c'est que j'ai eu des remords à votre endroit. Il m'a semblé, mon cher maître, que, jusqu'à présent, je n'avais pas eu pour vous assez d'admiration. La connaissance matérielle des faits m'a permis de mieux apprécier votre extraordinaire mérite. Quelle perspicacité et quelle justice ! J'omets tout le reste, pour n'avoir pas l'air d'un courtisan.

J'espère vous voir à la fin du mois prochain, vers Pâques, et causer longtemps avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de M<sup>me</sup> Michelet et de me croire plus que jamais, mon cher maître,

Votre tout dévoué.

---

1016. A GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de mardi. [23-24 février 1869.]

Ce que j'en dis, chère maître ? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants ? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien

n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection. Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie, jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journellement) à distinguer le bien du mal ? La vie doit être une éducation incessante ; il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur *l'inscience* des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais « envoyer mon cœur » à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche d'huîtres !

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30,000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres, puisqu'il est riche et qu'il a du talent ?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin ! Y en a-t-il un plus beau ?

---

1017. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi 3 heures [février 1869].

Oui, nos deux lettres se sont croisées, Princesse, ce qui prouve que nous pensions l'un à l'autre en même temps. Je prends cela pour un peu plus qu'une politesse du hasard. Mais si je vous écrivais toutes les fois que je songe à vous, je vous écrirais tous les jours et presque tout le long du jour ! Comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi !..

Le mercredi particulièrement me ramène le souvenir de la rue de Courcelles. Je ne me console de n'y plus être que par l'espoir d'y revenir.

1869 aura été une bonne année pour moi. J'ai fait un livre qui vous a plu et je passerai non loin de vous quatre mois de plus qu'à l'ordinaire. Car je compte bien rester à Paris du milieu d'août, ou commencement de septembre, au plus tard, jusqu'au mois de décembre. La tristesse que me cause toujours mon départ de là-bas se calme un peu, l'étourdissement du silence diminue. Je me suis remis à travailler, fade consolation, mais consolation.

Je comprends ce qu'il vous en coûte de vous séparer de M<sup>m</sup>s de Fly. Je la regretterai, pour ma part, car je l'ai toujours trouvée charmante. Quelle bonne vieille aimable et « comme il faut » ! C'est le privilège des femmes de pouvoir plaire à tous les âges et de se faire aimer de toutes les façons.

Nous ne sommes pas comme cela, nous autres ! Est-ce que vous êtes seule à Saint-Gratien ? Vous m'avez l'air d'être dans un moment de tristesse ? c'est la réaction des fatigues de l'hiver, le repos succédant au mouvement. Dans quelques jours cela se passera, et puis le soleil va enfin briller ! espérons-le.

Il n'y a pas « de manque de dignité » à sentir ce que vous me dites par rapport à Sainte-Beuve ; cela prouve que vous avez le cœur bon, tout simplement. L'ingénuité du sentiment, est ce qui nous distingue des mannequins. Une bûche ne vibre pas comme une lyre. Parmi tous les dons dont la Providence vous a comblée, celui-là est un des plus rares. Vos amis en sont heureux. Soyez-en fière.

Je vous baise les mains aussi longtemps que vous le permettrez, Princesse, et suis à vous.

1018. A LA MÊME.

Mardi soir [1869].

J'ai dans ce moment-ci deux maladies, Princesse; d'abord un grand ennui de ne pas vous voir et puis une abominable grippe qui ne me laisse pas un moment de tranquillité. Il paraît que tout le monde est affligé de cette indisposition. Vous ne l'avez pas, j'espère? Comment allez-vous d'ailleurs? Les de Goncourt m'ont écrit qu'il n'y paraissait plus. Quant à moi, vous savez qu'on me garde rancune. Mais de cela je me moque profondément. Que pensez-vous de *Madame Gervaisais*? Entre nous, je n'ose pas vous dire que je trouve ce livre très remarquable, car vous avez le goût difficile. C'est pourquoi je tremble en songeant à mon pauvre roman <sup>(1)</sup>. Il avance et dans six semaines je commencerai le dernier chapitre.

Ce billet va vous arriver demain au soir mercredi, le jour où la petite bande des amis se trouve près de vous; c'est vous dire que je l'envie, Princesse. Je me mets à vos pieds et suis tout à vous.

1019. A LA MÊME.

Mardi matin [1869].

J'use de la permission que vous m'avez donnée, Princesse, et je vous envoie le nom de mon neveu.

(1) Toujours l'*Éducation sentimentale*.

La demande est déposée depuis quelques jours à la Légation de Prusse; un petit mot de vous suffira pour enlever la chose d'emblée!

Quelle bonne soirée j'ai passée avant-hier!  
Je vous baise les deux mains.

J'ai vu *l'homme* hier.

M. *Ernest Commanville*, négociant à Dieppe, marchand de bois du Nord, propriétaire d'une scierie mécanique et de vastes terrains dans la même ville :

Demande la place de vice-consul de Prusse à Dieppe.

Le premier commis de sa maison parle toutes les langues du Nord.

---

1020. A LA MÊME.

Jeudi matin [1869].

PRINCESSE,

*La belle visite* que vous avez reçue hier au soir m'a empêché de vous rappeler le nom de mon neveu <sup>(1)</sup>. Vous aviez l'air de tellement vous amuser que je n'ai pas osé vous interrompre.

Quelle tête! et quel chapeau! quelle bouche!

Mais comme le dîner avait été bon! C'est le seul moment agréable que j'aie passé depuis six semaines. Vous voir de près, vous entendre, et vous regarder tout à mon aise m'a fait un bien exquis.

(1) *Commanville*, demande à être consul de Prusse à Dieppe.

Je compte renouveler cette joie-là lundi prochain. En l'attendant, je vous baise les deux mains, Princesse, et suis tout à vous.

---

1021. A LA MÊME.

Dieppe, lundi soir [1869].

Je ne sais, Princesse, en quels termes encore une fois, vous remercier des huit jours que j'ai passés chez vous. Mon séjour à Saint-Gratien me fait maintenant l'effet d'un rêve exquis. Il me semble que quelque chose de votre personne y circule dans l'air et j'en aime tout, tant il y a de charme partout.

Je vais vivre pendant deux mois sur ces souvenirs, ils me tiendront compagnie dans ma solitude.

Combien de fois ne reprendrai-je pas un à un tous les bons moments que j'ai vécus près de vous!

Ma première chose en arrivant à Rouen, après-demain, sera de faire encadrer votre portrait pour le mettre sur ma cheminée, à la place où les dévots mettent leurs amulettes. Et la statuette de Barre <sup>(1)</sup> ? avance-t-elle ? en êtes-vous contente ?

Vous avez dû être triste hier : c'était le départ de M<sup>lle</sup> Vimercati. Quelle charmante enfant ! Elle fait, dans votre maison, un contraste harmonique avec la vénérable figure de M<sup>me</sup> de Fly.

Vendredi dernier j'ai été à Fontainebleau et,

(1) Depuis M<sup>me</sup> Louis Ganderax.

grâce à Octave Feuillet, j'ai pu voir une partie du palais. Le lendemain j'ai reçu du même Feuillet un aimable mot où il me disait que l'Impératrice lui avait demandé *Salammbô* (il paraît que c'est un goût impérial).

Samedi, avant de partir, j'ai été voir Sainte-Beuve que j'ai trouvé assis et déjeunant. Il m'a paru très gai. Si les médecins se trompaient, par hasard ? s'il était moins malade qu'on ne dit ?

Pensez à moi quelquefois, Princesse, c'est-à-dire envoyez-moi de temps à autre de vos nouvelles et laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser les deux mains.

---

1022. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi matin, 5 mai 1869.

MON LOULOU,

Le père Cloquet pense que ton voyage en Norvège te fera grand bien ; que ne puis-je vous accompagner ! Moi aussi, j'aurais bien besoin d'un petit voyage ! mais...

J'espère dans quinze jours ou trois semaines avoir enfin terminé mon roman ! c'est-à-dire donné au copiste les premières pages vers le 20 ou le 25 de ce mois. Quel soulagement ! Quant à une lecture entre nous deux, la partie me semble manquée, irrévocablement ; il faut attendre le livre imprimé. Toi et ton mari, vous ne devez pas manquer de sujets de conversation : 1° le voyage ;

2° l'ameublement de l'hôtel! Penses-tu à la manière dont ton oncle Achille Dupont en parlera? Tu vas marcher, dans son estime, immédiatement après la baronne, puisque, ayant déjà une « délicieuse villa » à Dieppe, tu auras un « charmant hôtel » à Paris.

Mais comment faire passer la chose à notre pauvre vieille? Pourvu qu'elle ne l'apprenne pas avant votre retour!

Tu as sans doute lu dans les feuilles le détail de la fête qu'a donnée jeudi dernier la princesse Mathilde à son cousin. J'ai contemplé de près, pendant longtemps, celui qui nous a sauvés. Son épouse paraît m'avoir oublié. En revanche, j'ai beaucoup causé avec M<sup>me</sup> de Metternich. Je suis invité à aller demain entendre chanter, chez M<sup>me</sup> Espinasse, une dame de Bordeaux que j'ai entendue déjà il y a deux ans et qui est fort curieuse. Je n'irai probablement pas, car j'ai envie de me *cloîtrer* pendant quelques jours pour avoir fini plus vite.

En fait de bêtise parisienne, que dis-tu de ceci? Hier, pendant que la pluie tombait le plus fort, les bourgeois qui habitent en face de moi *dînaient sur leur terrasse*, à l'abri d'une tente, et il faisait un froid de chien! J'avais du feu!

Adieu, pauvre loulou. Écris-moi longuement et aime toujours

Ton vieil oncle en pain d'épice qui t'embrasse.

---

## 1023. A JULES DUPLAN (?)

[Paris] Dimanche matin, 16 mai 1869,  
5 heures moins 4 minutes.

FINI! mon vieux! Oui, mon bouquin est fini! Ça mérite que tu lâches ton emprunt et que tu viennes m'embrasser.

Je suis à ma table depuis hier, 8 heures du matin. La tête me pète. N'importe, j'ai un fier poids de moins sur l'estomac.

A toi

---

## 1024. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Dimanche matin, 23 mai 1869.

Je suis si exténué que j'ai à peine la force de t'écrire. Maintenant que j'ai fini mon roman, je m'aperçois de ma fatigue. J'ai passé la semaine à recaler mon manuscrit que je donne demain à recopier; ce sera l'affaire de huit à dix jours. Il faudra que je le relise, puis je m'en retournerai à Croisset.

Si vous pouvez différer votre départ jusqu'au 8 ou 10 juin, ta grand' mère de cette façon ne resterait pas seule.

Est-ce que tu as toujours l'intention d'aller aux Pyrénées au mois d'août? Je ne te cache pas, mon loulou, que si vous pouvez vous priver de ce

voyage, vous m'obligerez infiniment. Autrement, je n'aurais aucune vacance, puisqu'il faut que je sois à Paris dès le 1<sup>er</sup> septembre pour imprimer mon livre, et franchement j'ai besoin de prendre l'air.

Je suis bien perplexe quant à la question de déménagement : mon pauvre petit logis me fait peine à quitter. D'autre part, je ne peux le garder ; il est trop cher, me coûte trop de voitures et sera trop loin du vôtre. Mais le déménagement va me coûter « les yeux de la tête », ma chère dame ! et puis, je n'ai pas le temps de me chercher un logement, puisque j'ai à peine le temps de faire recopier mon manuscrit. Cependant !... perplexité, embarras.

Autre sujet de fatigue :

La princesse Mathilde m'a demandé par deux fois à ce que je lui lise des fragments de mon roman. A la troisième requête, j'ai cédé, et hier je me suis mis à lire les trois premiers chapitres. Là-dessus, enthousiasme de l'aréopage impossible à décrire, et il *faut* que tout y passe, ce qui va me demander (au milieu de mes autres occupations) quatre séances de quatre heures chacune.

Elle a le temps de m'entendre, *elle!* Elle ne repousse pas Vieux au dernier plan.

Pauvre loulou, nous allons être bien longtemps sans nous voir. Et l'hiver prochain, nous nous verrons bien peu. Tu seras à Paris, et moi tout seul là-bas, à rebûcher. Voilà la vie.

Présente mes respects à mon beau neveu et prie-le de m'envoyer *mille francs*. Je suis sans le sol. Embrasse-le de ma part pour le remercier, et dis-lui pour le rassurer sur mon sort que je

compte tirer à Lévy un supplément de 5 à 6,000 francs. C'est à la mère Sand que je devrai cela.

Je bécote tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

Ta bonne maman me paraît aller mieux décidément. Mais pendant ton absence ?

---

1025. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, jeudi 4 heures [juin 1869].

Je commençais à trouver le temps long, Princesse ! Il me semblait que vous m'oubliez un peu quand, hier, j'ai reçu votre bonne lettre mélancolique. Pourquoi cela ? La politique vous inquiète ? Les choses pourraient être en meilleur état, c'est vrai, mais je ne les envisage pas comme si désespérées que vous le pensez. Je n'ai pas plus peur d'une révolution que de la chute du soleil. Il me semble (à moi qui ne suis qu'un observateur) que le remède ne serait pas bien difficile et qu'avec un peu d'esprit, et de hauteur d'âme surtout, tous les partis se tairaient.

Ma mère est en ce moment chez une vieille amie dans le département de l'Eure, à Verneuil. J'irai la chercher à la fin de la semaine prochaine et je profiterai de cela pour aller jusqu'à Saint-Gratien vous faire une petite visite. Car je m'ennuie trop de ne pas vous voir.

Moi aussi, je ne suis pas très joyeux. Mon

pauvre Bouilhet, qui est à Vichy, me donne des inquiétudes sérieuses. Dans une quinzaine de jours on saura à quoi s'en tenir, mais présentement je suis très tourmenté. Il paraît avoir une albuminurie. C'est une maladie dont on ne guérit pas.

Mon roman est là dans sa boîte et je n'y pense pas plus que s'il n'existait point. Je le reprendrai dans six semaines pour y faire les dernières corrections, et puis vogue la galère !

Le souvenir des lectures que j'ai faites chez vous, Princesse, me restera comme une des meilleures choses de ma vie. Vous ne sauriez croire à quel point était chatouillée « l'orgueilleuse faiblesse de mon cœur » ainsi qu'eût dit le grand Racine.

J'ai repris une vieille *tocquade*, un livre que j'ai déjà écrit deux fois et que je veux refaire à neuf<sup>(1)</sup>. C'est une extravagance complète, mais qui m'amuse. Aussi suis-je perdu maintenant dans les Pères de l'Église, comme si je me destinais à être prêtre !

Quelle chaleur ! J'espère qu'elle ne vous incommode pas ? Je vous vois d'ici, à l'ombre, sous vos beaux arbres. Je voudrais y être près de vous, pour vous baiser les mains, Princesse, et vous répéter que je suis  
entièrement vôtre.

---

(1) *La Tentation de saint Antoine.*

1026. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Mercredi soir [9 juin 1869].

MON LOULOU,

Flavie m'avait paru tellement inquiète de n'avoir pas reçu de Hambourg <sup>(1)</sup> une dépêche télégraphique que j'étais moi-même un peu troublé dimanche. Lundi matin, elle n'avait encore rien reçu et je tremblais d'arriver à Croisset. Mais heureusement que ta grand'mère avait, de toi, une dépêche et une lettre.

Elle va bien, sauf un rhume. La compagnie de cette bonne Cora et de sa petite fille lui fait du bien. Néanmoins elle compte les jours et s'ennuie de toi beaucoup.

Quant à Vieux, il est revenu de Paris brisé de fatigue et affecté d'une grippe abominable. Je ne fais que tousser et cracher. J'ai les membres moulus comme si l'on m'avait donné des coups de bâton. Je me sens la tête vide et bourdonnante. J'ai trop travaillé depuis six mois et j'ai besoin d'un long repos. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir repris les notes de *Saint-Antoine* et d'y réviser tout doucement. A la fin de la semaine prochaine, Monseigneur sera revenu de Paris et nous nous mettrons à corriger *l'Éducation sentimentale*, phrase par phrase. Ce sera l'affaire d'une quinzaine au moins. Ma dernière lecture chez la Princesse a atteint les suprêmes limites de l'enthous-

(1) M<sup>me</sup> Commanville voyageait en Suède et en Norvège pour les affaires de son mari.

siasme (textuel). Une bonne partie de ce succès doit revenir à la manière dont j'ai lu. Je ne sais pas ce que j'avais ce jour-là, mais j'ai débité le dernier chapitre d'une façon qui m'en a ébloui moi-même. J'ai signé mon bail de la rue Murillo et choisi les étoffes pour tendre. Je crois qu'à peu de frais je peux m'organiser là un gentil réduit, une « délicieuse bonbonnière », comme dirait M. Achille Dupont.

Ta grand'mère tient à la voir, quand elle sera prête (ce qui aura lieu, je pense, vers le milieu de septembre). Elle veut faire le voyage de Paris, tout exprès. Ce sera le moment de lui montrer sa chambre dans votre hôtel. Cette manière de lui apprendre votre changement de domicile est, je crois, la plus douce.

L'*agitation électorale* est finie. Ce bon Pouyer-Quertier est enfoncé ainsi que papa Ledier; en y ajoutant le père Barbet, ça fait un joli trio. Je suis revenu de Paris lundi matin avec ce dernier (M. Barbet); il m'a eu l'air de supporter sa déconfiture stoïquement. Mais il laisse pousser sa barbe, ce que je trouve énorme.

Après trois jours de chaleur atroce, le temps s'est rafraîchi, et ce soir j'ai fait du feu. Nous attendons M<sup>me</sup> Vasse et Flavie vers la fin de cette semaine. Voilà toutes les nouvelles, ma chère Caro. Et toi? et vous? Il me tarde d'avoir quelques détails sur votre voyage. Vous amusez-vous bien? Avez-vous vu de beaux paysages? Oui, n'est-ce pas? Je ne vous cache pas que je vous envie profondément, et voudrais vous accompagner. Te rappelles-tu la dame qu'on a arrêtée sous les fenêtres du Café Riche, le jour où nous

y dînions ensemble ? C'était une dame du monde qui venait de flanquer des gifles à son époux qu'elle avait rencontré au bras d'une cocotte. L'histoire en était le lendemain dans tous les journaux.

La Princesse m'a dit que notre « consul de Prusse » ne serait pas nommé sans difficulté. Son rival (je ne sais lequel) est protégé par M<sup>me</sup> Pourtalès. Elle espère néanmoins remporter la victoire. Dans ma prochaine lettre, je lui recommanderai derechef Monsieur mon neveu.

Adieu, mon bibi. Portez-vous bien et amusez-vous. Je clorai ma lettre demain matin.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Jeudi [10 juin.]

J'ai reçu ce matin ta lettre de Copenhague (dimanche 6 juin). Comme je suis content de te savoir en si bonne humeur !

La nomination de M. de Commanville (*sic*), comme vice-consul de Turquie à Dieppe, était hier dans le *Journal de Rouen*.

---

1027. A LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir, 19 juin 1869.

Oui, ma chère Carolo, tu es bien gentille pour les lettres ; seulement tu as eu tort, en partant de Paris, de promettre à Flavie de nous envoyer une dépêche télégraphique, dès ton arrivée à Hambourg. Voilà tout. Je n'ai rien à t'apprendre. Les

plus grands événements de notre vie sont l'arrivée des lettres de la « fameuse fille ». Ta bonne maman va bien et son moral se remonte. Elle a eû ces jours-ci un rhume, qui est maintenant à peu près passé. Coralie est partie hier; sa sœur et sa mère sont arrivées mercredi. Cette bonne compagnie fait le plus grand bien à ta grand'mère. Mais quand elle ne l'aura plus, que deviendra-t-elle? Et moi, que deviendrai-je? Ce ne sera pas gai!

Je ne me rappelle pas ce que je t'ai dit à la porte du Café Riche; n'était-ce pas de prendre des notes? Celles que tu peux écrire sont sans doute plus pittoresques que les miennes, présentement; car je suis perdu dans les Pères de l'Église. Ma fatigue est passée et je médite un *Saint Antoine* nouveau; tout mon ancien ne me servira que comme fragments.

Dans une huitaine de jours, je me mettrai aux corrections de mon roman.

Quant à l'extérieur, la politique est au calme plat. A Saint-Étienne, près de Lyon, il y a eu révolte des ouvriers mineurs et on a cassé quelques prolétaires.

J'allais oublier de te dire que, jeudi, ton oncle Achille Dupont est venu déjeuner; il m'a raconté l'histoire de M<sup>lle</sup> de T\*\*\* que j'ignorais; puis des détails sur la sœur cadette, qui sont HÉNAURMES! Tout cela jette un jour bien défavorable sur « nos campagnes ».

Pauvre loulou, je voudrais bien traverser avec toi celles qui t'entourent! Je t'avoue que je vous jalouse bassement. Tu n'imagines pas comme je suis content de voir que les voyages te

plaisent! N'est-ce pas que c'est une sorte de vie nouvelle qui vous est révélée? Comme on respire bien dans les pays inconnus! et comme *on aime tout!*

Je suis flatté des belles connaissances que vous faites. Les personnes de la famille royale de Suède sont, à ce qu'on m'a dit, les meilleures gens du monde. Ceux qui les entourent doivent leur ressembler.

Du point où vous êtes maintenant, votre itinéraire est fixé, n'est-ce pas? Allez-vous, dans le Nord, plus loin que Drontheim? Prenez garde de vous casser la margoulette dans les montagnes. Rapportez-nous vos personnes en bon état.

J'embrasse vos deux mines, et la tienne particulièrement.

Ton vieil oncle.

Il continue à faire très froid dans notre belle Normandie. Mais, vous, n'avez-vous pas trop chaud? et les montagnes?

Ernest a-t-il tiré quelque bon coup de fusil? Vous devez voir des oiseaux farces.

---

1028. A LA MÊME.

[Croisset, entre le 20 et le 30 juin 1869.]

MON LOULOU,

Aie soin de bien nous indiquer ton itinéraire et de multiplier autant que possible tes épîtres. Ta lettre écrite de Stockholm le vendredi n'est

arrivée ici que ce matin. N'est-ce pas Drontheim qui est le point le plus éloigné de votre voyage ? Prends-tu beaucoup de croquis et de notes ? Cela est dur, en route, mais on est si content, ensuite, que je t'engage à avoir cette énergie.

L'agitation politique de Paris est complètement calmée. L'empereur a eu sur les boulevards une véritable « ovation », comme on dit dans les journaux. Ce qui a mis fin à ces manifestations, c'est que les bourgeois se sont rangés du côté des agents de police et tombaient à coups de canne sur les braillards. Monseigneur a dû revenir aujourd'hui de Paris où il a été lire à Chilly <sup>(1)</sup> son *Aïssé*. Sa pièce passera à la fin de janvier, après celle de George Sand. Je l'ai trouvé, il y a huit jours, malingre et triste.

La mère Séréville *dévisse son billard* et les Censier se sont établis dans sa maison de campagne, à Beautot. Il y a eu l'été dernier querelle de voisins entre le père Séréville et mon ami Bataille. De là, calomnies dudit Séréville à l'endroit de Bataille, qu'il a tâché de faire passer pour ruiné, pour vouloir vendre son castel, etc.

J'ai été hier, à Rouen, acheter un tapis turc à ta bonne maman. Ainsi tu verras dans sa chambre un tapis neuf, et dans le salon des rideaux neufs.

J'ai repris mes vieilles notes de *Saint Antoine*, car je rêve une refonte générale de cette ancienne toquade. Je lis des bouquins ecclésiastiques, et je viens de finir le *Saint Paul* de Renan, paru il y a quatre ou cinq jours.

Personne ne se doute de votre futur établisse-

(1) Directeur de l'Odéon.

ment à Paris. Achète des costumes (surtout des coiffures) pour appendre aux murs de ton atelier.

Je ne vous défends pas de me rapporter une pelisse de fourrure.

Les Achille ne démarrent pas d'Ouille. Ton oncle viendra, cependant, dîner ici vendredi.

Dans une huitaine de jours, je me mettrai à corriger mon roman avec Monseigneur. Après quoi, je vous attendrai pour décamper vers la capitale et prendre des petites vacances dont j'ai grand besoin.

Ta bonne maman compte les semaines. Mais pendant que vous êtes là-bas, ne négligez rien, et voyez bien tout ce qu'il y a à voir.

Ton ancien professeur, le père Bréviaire, est mort à Hyères. Pas de nouvelles de Baudry. Nous avons un temps abominable : de la pluie, du froid ! On fait du feu comme en hiver et nous mangeons dans la petite salle.

Adieu, mon pauvre loulou. Continue à te tenir en bonne santé et en bonne humeur. Soignez-vous l'un l'autre et revenez en bon état vers ton vieux ganachard qui t'aime et t'embrasse.

Je suis revenu de Rouen, hier, sur le bateau de La Bouille, au milieu de « l'éluite ». J'ai fait la conversation, j'ai été charmant. C'était infect.

---

1029. A GEORGE SAND.

[Croisset, fin juin 1869.]

Ma prédiction s'est réalisée ; mon ami X\*\*\* n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est

bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il déchoit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant ? Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte, comme la théologie ! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman, *l'Éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci ! Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les *Mémoires ecclésiastiques* de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le Midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle ! lui qui était si gai, autrefois !

Mon Dieu ! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce ! Mais c'étaient tous des bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh, hommes de peu de foi ! Vive saint Polycarpe !

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 24 février 1848, a demandé la mort de

Louis-Philippe, « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

---

1030. A LA MÊME.

[Croisset, fin juin-début juillet 1869.]

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maîtresse adorée ! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur ! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au dix-huitième siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondit. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi ; orléanisme, république, empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La

grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux!

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la Science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la Science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

---

1031. A MADAME DE VOISINS D'AMBRE  
(PIERRE CŒUR.)

Croisset, près Rouen, 3 juillet [1869].

MADAME,

J'ai lu avec beaucoup d'attention et de plaisir le volume que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer.

Vos contes sont intéressants, et je ne m'étonne pas de leur succès. Ils ont un mérite très grand pour moi, c'est qu'ils sont écrits.

Je suis fâché de voir çà et là dans votre style, dont le fonds est ferme, des tournures toutes faites, des formules usées. Voilà mon seul reproche, mais je suis peut-être le seul homme du monde qui fasse attention à de pareilles fautes. Je n'en sais rien!

Je connais un peu cet Orient que vous décrivez avec passion, et j'admire la fidélité de vos paysages. Vous sentez. C'est le principal. Le chevalier Ali me semble un peu troubadour. Croyez-vous qu'un musulman puisse être aussi romanesque!

*La Fille du Capitaine* est tout près d'être un chef-d'œuvre. Je dis la fille, M<sup>lle</sup> Sidoine, et non pas son amant, lequel est humiliant pour les autres par excès d'héroïsme.

Quant aux *Filles d'Adam*, j'applaudis des deux mains et je m'incline.

Lors de mon prochain voyage à Paris, je prendrai la liberté de me présenter chez vous pour

vous renouveler mes remerciements et vous dire, Madame, que je suis entièrement vôtre.

---

1032. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Mercredi, 7 juillet 1869.

Quelle bonne lettre tu m'as écrite, mon pauvre loulou! (je parle de celle du 27 juin). Nous avons, hier, reçu votre dépêche de Drontheim.

J'y ai répondu, une heure après, en revenant de conduire au chemin de fer ta bonne maman et les dames Vasse. Il me semble que vous n'allez pas tarder à revenir? Savez-vous maintenant l'époque à peu près certaine de votre retour?

Monseigneur est parti pour Vichy il y a huit jours; il ira ensuite au Mont-Dore. On ne sait pas au juste ce qu'il a. Sa terrible hypocondrie doit avoir une cause organique. Mais peut-être que non! Il m'a *navré* les deux dernières fois que je l'ai vu. Sa maladie, outre qu'elle m'afflige beaucoup, pour lui, me gêne dans mes petites affaires personnelles, car nous devions ensemble revoir mon roman. Quand sera-t-il en état de s'occuper de cette besogne? S'il ne revient pas dès le commencement d'août, je serai obligé de revenir ici dans le mois de septembre. Tout cela détraque mes vacances; mais il faut avoir de la philosophie!

Croirais-tu que je ne pense pas du tout à mon roman? *Saint Antoine* m'occupe entièrement, d'une

part; et de l'autre, je brûle de m'installer dans mon logement de la rue Murillo.

Cette lettre a été interrompue deux fois : la première, par la visite de M<sup>me</sup> Heuzey et de sa fille qui sont venues m'inviter à dîner pour aujourd'hui, et la seconde, par la visite du citoyen Raoul-Duval, accompagné de son épouse. J'ai donc dîné aujourd'hui à Rouen (j'y retourne demain, pour dîner chez Lapierre). Tu vois que je me vautre, que je me dégrade; cependant, j'ai refusé d'aller aux courses, dimanche dernier, et on m'avait offert une place dans la « Loge des autorités! » Le festin chez la mère Heuzey a été des plus gais; j'étais à côté de M<sup>me</sup> Chauchart, mais les lumières lui vont mieux que le grand jour. En revanche, M<sup>me</sup> Mazeline m'a semblé plus jolie que jamais. Enfin, j'étais si bien disposé que D\*\*\* ne m'a pas agacé. Quel miracle!

Comme tu as l'air de t'amuser, mon Carolo! N'est-ce pas que c'est bon, les voyages? Je comprends parfaitement ton envie de voir la Grèce et l'Italie. Je dirai plus, je t'engage à y céder. Tu m'as fait rire avec ta description des « lions » suédois; j'aurais voulu voir Ernest étaler ses grâces dans des polkas échevelées! Vous allez rester dans la tête de ces braves gens-là comme le type du chic parisien. Ils vous ont trouvé un « cachet plein de distinction », j'en suis sûr.

Je ne vois aucune nouvelle à vous narrer. La politique est au calme. On s'attend cependant à des changements ministériels, à des réformes libérales. Il faudra bien que l'Empereur en passe par là. Quant à de l'agitation, il n'y en a aucune.

Hier, sur le bateau de la Bouille, j'ai vu une

chose gigantesque, à savoir *deux plats montés* pour le repas de noces de M<sup>lle</sup> Hardel! Quelle architecture! Le pâtissier se tenait debout auprès, et « *l'éluite* » venait les examiner. Ces deux pâtisseries, hautes d'un pied et demi, étaient terminées par une sylphide ou ange portant des couronnes.

Le reste demanderait une page de description.

Je suis bien content de savoir qu'Ernest fait de bonnes affaires; car je vous souhaite une montagne d'or, mes chers enfants.

Tu serais bien aimable de m'écrire comment s'est passé votre voyage en Suède et Norvège.

Je vous embrasse.

1033. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche matin [1869].

Puis-je venir à Saint-Gratien, *jeudi matin*, Princesse ?

Dans le cas de l'affirmative, seriez-vous assez bonne pour m'envoyer un petit mot au boulevard du Temple (42), car j'y suis revenu depuis quatre jours. Les ouvriers aussi y sont revenus! Ce ne sont plus les maçons, mais les serruriers!!! J'aurais fui vers vos ombrages, si je n'avais été retenu par la maladie d'un ami <sup>(1)</sup> très intime que je vais voir deux fois par jour, et près duquel je reste une partie de mon temps.

J'ai vu Sainte-Beuve, avant-hier; il m'a paru très malade, mais héroïque.

(1) Louis Bouilhet.

Quelle abominable chaleur, n'est-ce pas? Tout le monde répète cette phrase, et on a des figures lamentablement grotesques.

Je vous baise les deux mains Princesse, et suis entièrement à vous.

---

1034. A LA MÊME.

Non, Princesse, je n'étais pas malade hier, mais éreinté, ayant été deux fois à l'hôpital Sainte-Eugénie. J'ai dîné à dix heures du soir, il était trop tard pour m'habiller et pour aller chez vous.

Je prendrai ma revanche mercredi. Comment vous exprimer l'attendrissement que me procure votre court et charmant billet?...

Ce soir, je vais au concert chez votre impérial cousin. Vous y verrez-vous? Espérons-le. En tout cas, à mercredi.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis, vous le savez, le vôtre.

---

1035. A LA MÊME.

Mardi 5 heures [juillet 1869].

PRINCESSE,

J'ai à vous annoncer la *mort* de mon pauvre Bouilhet. Je viens de mettre en terre une partie de moi-même, un vieil ami dont la perte est irréparable!...

Au milieu de mon désespoir je me tourne vers vous. Pourquoi? Je n'en sais rien, mais il me semble que vous me comprendrez.

Vous étiez bien triste dimanche, et moi aussi!...  
Je vous baise les deux mains.

---

1036. A JULES DUPLAN.

[Croisset.] Jeudi [22 juillet 1869].

CHER VIEUX,

Ton pauvre géant a reçu une rude calotte dont il ne se remettra pas <sup>(1)</sup>. Je me dis : « A quoi bon écrire maintenant, puisqu'il n'est plus là! ». C'est fini les bonnes gueulades, les enthousiasmes en commun, les œuvres futures rêvées ensemble. Il faut être « philosophe et homme d'esprit », mais ce n'est pas facile. Je te raconterai *les détails* quand nous nous verrons. Sache pour le moment qu'il est mort en philosophe, Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen; j'ai cru crever de soif et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes, etc. Il s'est formé une commission pour lui élever un monument. On lui fera un petit tombeau convenable et un buste qu'on mettra au Musée. On m'a nommé le président de cette commission; je t'enverrai la première liste de souscripteurs. L'Odéon m'a écrit deux ou trois belles lettres. J'ai rendez-vous avec les directeurs pour le

(1) Mort de Louis Bouilhet, 18 juillet 1869.

12 août. C'est moi qui possède tous ses papiers; il reste de lui un très beau volume de vers, que mon intention est de publier peu de jours après qu'*Aïssé* sera jouée. Je n'ai pas eu la force de relire mon roman, d'autant plus que les observations de Maxime, si justes qu'elles soient, m'irritent. J'ai peur de les accepter toutes, ou d'envoyer tout promener. Quelle perte pour la littérature, mon pauvre vieux! quelle perte! — et je ne parle pas du reste. Tu es donc toujours malade, toi! Ne l'imites pas, n... de D...! il ne me manquerait plus que ça!

---

1037. A MAXIME DU CAMP.

Croisset, 23 juillet 1869.

Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, — et moi comme les autres, — le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au commencement de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour *Mademoiselle Aïssé*, et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement

pénible, qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P\*\*\* de Paris, X\*\*\* de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis, nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on lui dise la vérité. P\*\*\* l'a expédié à Vichy, d'où Willemin s'est empressé de le renvoyer à Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Willemin me l'avait écrit.

Pendant ces quinze derniers jours, ma mère était à Verneuil, chez les dames Vasse, et les lettres ont eu trois jours de retard; tu vois par quelle angoisse j'ai passé. J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent, ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait. Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de La Mettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred [Le Poittevin] lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi, et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche, à 5 heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis

un tremblement l'a saisi, il a balbutié : « Adieu! Adieu! » en se fourrant la tête sous le menton de Léonie, et il est mort très doucement.

Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires; puis j'ai battu le pavé jusqu'à 1 heure, et il faisait chaud dans les rues, autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde, j'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait ses pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais quelle soif! Celle du désert de Kosseïr n'était rien auprès. Enfin je suis arrivé rue Bihorel : ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur cœur que celui du petit Philippe <sup>(1)</sup>; lui et cette bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir ses papiers. De la part du jeune homme, surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil; il a eu un enterrement très nombreux. Deux

(1) Philippe Leparfait, fils de Léonie, adopté par Bouilhet.

mille personnes au moins! Préfet, procureur général, etc... toutes les herbes de Saint-Jean. Eh bien! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie? j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus; il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur, et la montée du Cimetière Monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur la balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse. Les discours allaient commencer (il y en a eu trois); alors j'ai renâclé; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été chercher ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous ses papiers; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites; et voilà! Ah! cher Max! c'est dur!

Il laisse par son testament... à Léonie. Tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites; moi, d'Osmoy, toi et Gaudron; il laisse un excellent volume de poésies <sup>(1)</sup>, quatre pièces en prose, et *Mademoiselle Aïssé*. Le directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte; je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié.

(1) *Dernières Chansons*.

Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je ? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul ! Te souviens-tu quand nous écrivions : *Solus ad solum* ?

P. S. — Dans toutes les lettres que j'ai reçues, il y a cette phrase : « Serrons nos rangs ! ». Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : *Sunt lacrymae* !

---

1038. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, vendredi soir [juillet 1869].

Comme vous êtes bonne de songer à moi, Princesse ! Vous faites bien, je vous l'avoue, car je suis extrêmement à plaindre ! Ma vie est bouleversée par cette mort-là ! et j'aurai du mal à revenir de l'ébranlement qu'elle m'a causé.

Il faut se roidir et continuer son chemin, cependant !

J'ai rendez-vous avec l'Odéon pour le 12 août, afin d'aviser à monter *sa* pièce <sup>(1)</sup>. Vers le mois de janvier, je publierai un volume <sup>(2)</sup> de ses vers, inédits et fort beaux.

Je relis maintenant mon roman pour en effacer les fautes de français et ôter à la critique malveillante le plus de prétextes possibles. Elle m'épargnera fort peu, néanmoins. Mais je m'en moque parfaitement.

(1) *Mademoiselle Aïssé*.

(2) *Dernières Chansons*.

Vous ne me dites pas comment vous allez. Êtes-vous toujours aussi triste ? Ah ! l'existence n'est pas drôle ! Et le soleil brille, l'eau continue à couler, le ciel est splendide.

Je vous envoie tout ce que j'ai de meilleur dans l'âme, je me mets à vos pieds, Princesse, je vous baise les deux mains et je suis  
tout à vous.

J'espère vous aller voir dans dix à douze jours, puis, à partir du 1<sup>er</sup> septembre, ne plus bouger de Paris (sauf peut-être pendant une huitaine que je prendrai au mois de septembre, pour aller chez le père Cloquet, à Lamalque).

L'idée de vous voir bientôt, un peu longuement, est ma seule consolation présente.

---

1039. A SAINTE-BEUVE.

Vendredi matin. [23 juillet 1869.]

Merci de votre bonne lettre, mon cher maître. Je suis *broyé*, et la fatigue physique domine tout.

Mon pauvre Bouilhet est mort en *philosophe* et sans l'assistance d'aucun ecclésiastique. Sa fin a été hâtée par ses sœurs qui sont venues lui faire des *scènes religieuses* et qui voulaient s'emparer du mobilier. Je vous donnerai plus tard des détails si vous y tenez.

Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait bonne figure jusqu'aux discours, exclusivement. J'aime la littérature plus que personne ; mais je

veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin ! N'en parlons plus.

Quant à ce brave Monselet, que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une « *brute de la localité* », ou un jeune paléographe de Paris.

Mon frère était le camarade de collège de Verdrel, le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal. Je crois que l'archevêché s'agite.

Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition.

J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune chance. Voilà.

Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.)

Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant.

Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé *d'affaires*.

Je vous embrasse.

Soignez-vous bien. Qu'il en reste encore un peu sur la terre, de ceux qui aiment le Beau.

Hein ! les pauvres amants du style, comme ils s'en vont !

---

1040. A TOURGUENEFF.

*Entièrement inédite.*

Croisset, mardi soir.

MON CHER CONFRÈRE,

Vous m'avez écrit une lettre bien aimable et vous êtes trop modeste. Car je viens de lire votre nouveau volume (1). Je vous y ai retrouvé, et plus intense, plus rare que jamais.

Ce que j'admire par-dessus tout dans votre talent, c'est la distinction — chose suprême. Vous trouvez moyen de faire vrai sans banalité, d'être sentimental sans mièvrerie, et comique sans la moindre bassesse. Sans chercher les coups de théâtre, vous obtenez par le seul fini de la composition des effets tragiques. Vous avez l'air d'être bonhomme et vous êtes très fort. « La peau du renard jointe à celle du lion », comme dit Montaigne.

C'est une belle histoire que celle d'Elena; j'aime cette figure, et celle de Choubine, et toutes les autres. On se dit en vous lisant : « J'ai passé par là ». Aussi je crois que la page 51 ne sera sentie par personne comme par moi. Quelle psychologie ! Mais il me faudrait bien des lignes pour vous exprimer tout ce que je pense.

Quant à votre *Premier amour*, je l'ai d'autant mieux compris que c'est la propre histoire d'un de mes amis très intimes. Tous les vieux romantiques (et j'en suis un, moi qui ai couché la tête

(1) *Les Nouvelles moscovites*, 1 vol.

sur un poignard), tous ceux-là doivent vous être reconnaissants pour ce petit conte qui en dit si long sur leur jeunesse ! Quelle fille existante que Zinotchka. C'est une de vos qualités que de savoir inventer des femmes. Elles sont idéales et réelles. Elles ont l'attraction de l'auréole. Mais ce qui domine toute cette œuvre et même tout le volume, ce sont ces deux lignes : « Je n'éprouvais pour mon père aucun sentiment mauvais. Au contraire, il avait encore grandi pour ainsi dire, à mes yeux. » Cela me semble d'une profondeur effrayante. Sera-ce remarqué ? Je n'en sais rien. Mais, pour moi, voilà du sublime.

Oui, cher confrère, j'espère que nos relations n'en resteront pas là, et que notre sympathie deviendra de l'amitié.

D'ici là mille poignées de main de votre

---

1041. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi matin [été de 1859].

Comment allez-vous, Princesse ? Vous reposez-vous suffisamment sous les beaux ombrages de Saint-Gratien ?

Quant à moi je m'ennuie de vous, démesurément. Voilà la vérité toute crue, et je compte les semaines qui me séparent de mon retour.

Le rhume que j'ai attrapé, la dernière semaine de mon séjour à Paris, s'est ajouté à ma vicille fatigue et, depuis que je suis revenu ici, je ne fais guère que dormir. J'ai repris cependant de

vieilles paperasses et je recommence à rêver un autre bouquin.

J'ai trouvé ma mère en bon état physique, mais de plus en plus sourde et faible. Une conversation suivie est devenue maintenant impossible; quelle triste chose que la vieillesse!

Je n'étais pas gai, l'autre dimanche soir en vous quittant, et j'ai franchi le seuil de votre hôtel, avec un vrai serrement de cœur.

Quels bons moments, entre tous les autres, j'y ai passés il y a quinze jours! Le souvenir des cinq après-midi où je vous ai lu mon long roman restera éternellement dans ma mémoire comme une des meilleures choses de ma vie. Il faut être *auteur* pour savoir jusqu'à quel point j'ai été flatté; cela s'appelle un succès; non, un bonheur.

Il me semble que les troubles de Paris sont finis. Êtes-vous entièrement contente? Moi, je suis plus que jamais plein de confiance. Ah! si j'étais le gouvernement! comme disent les portières.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous engage à lire *Les nouvelles moscovites* de Tourgueneff, qui viennent de paraître.

Vous trouverez là deux ou trois histoires d'hommes timides, fort amusantes, selon moi.

Ayez la bonté, Princesse, de me donner quelquefois de vos nouvelles et laissez courir la plume sur le papier tant qu'il vous plaira.

Je me mets à vos pieds, je vous baise les deux mains

et suis

tout à vous.

---

1042. A ERNEST FEYDEAU.

Juillet 1869.

MON PAUVRE VIEUX FEYDEAU,

Tu ne saurais croire *le bien* que m'a causé ta bonne lettre. Je tiens à t'en remercier tout de suite, quoique je sois brisé de fatigue.

J'ai aujourd'hui rapporté chez moi tous les papiers de notre ami et rien ne sera perdu.

Sa vie a été abrégée par ses deux sœurs qui sont revenues *lui faire des scènes* pour la religion. Il a été, du reste, splendide et *roide*. Quand le délire l'a pris dimanche soir, il s'est mis à faire un scénario sur l'Inquisition.

Sa perte, au point de vue littéraire, est pour moi irréparable, et je ne parle pas du reste. Tenons-nous bien. Tâchons qu'il en reste encore.

Je suis sûr que dans trois semaines, quand je te reverrai, je te retrouverai en meilleur état. Maintenant je suis sûr de ta guérison. Tu redeviendras le Feydeau d'autrefois. Mais il faudra te ménager un peu plus, mon bonhomme.

Il passe tous les jours devant ma grille un vieillard de soixante-dix-ans, qui boite, il est vrai, mais qui, à la suite d'une attaque, a été l'année dernière six mois dans son lit, *complètement* paralysé. Du courage et de la patience! Ça reviendra.

Il faut être « philosophe et homme d'esprit », comme disait le grand de Sade. Mais ce n'est pas tous les jours facile.

Je t'embrasse plus tendrement que jamais.

1043. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Lundi matin, 9 heures.

Je te conseille, après t'être fait tirer les oreilles de montrer la lettre ci-incluse, ou plutôt de la lire jusqu'au bas du verso. Là, tu t'arrêteras et tu diras « ceci vous concerne et est trop désagréable pour vous, je ne veux pas vous le montrer ». Elles <sup>(1)</sup> insisteront et tu exhiberas la troisième page. Par ce moyen-là, elles comprendront qu'il n'y a rien à attendre de moi.

J'ai peut-être été trop modéré.

Tu sais que j'ai, au contraire, très grand espoir. Je crois au succès de toutes les façons.

Autre histoire : Lévy m'a fortement conseillé de faire jouer la *Féerie*, ce dont je m'occuperai vers le 8 ou 10 septembre, quand Deslandes sera revenu de Dieppe et que d'Osmoy en aura fini avec son conseil général

Je ne pourrai pas aller à Dieppe avant trois grandes semaines encore. Mon déménagement ne sera pas terminé avant ce temps-là.

*Fais inscrire M. Achille Dupont pour 20 francs.* Envoie-moi la deuxième et la troisième liste et des pièces de vers détachées.

A toi.

Je suis impatient de savoir tout réglé du côté de Cany.

(1) Les sœurs de Louis Bouilhet, qui habitaient à Cany.

1044. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche matin, 1<sup>er</sup> août 1869.

MA CHÈRE CARO,

Mon intention était de t'écrire longuement, uniquement pour le plaisir de causer avec toi; mais *je tombe sur les bottes* tant j'ai d'occupations. Je veux te dire que je m'ennuie de toi beaucoup et que j'ai bien envie de t'embrasser.

Penses-tu un peu moins à la Norvège? As-tu repris ton petit train-train?

J'ai été voir votre hôtel, mais il était si encombré par les meubles *qu'on* y apportait, *que* j'ai pu, à peine, distinguer les murailles. Le salon m'a paru très beau.

Ton mari devait venir pour s'entendre avec M. de Flahaut. Le portier a dû même lui écrire à ce sujet. Dis à Ernest que, s'il veut venir me donner de vos nouvelles, il se présente au boulevard du Temple de très grand matin. Pendant une quinzaine, je vais sortir tous les jours dès 9 heures.

Après-demain, je recevrai la première épreuve de mon roman, et *Aïssé* va entrer en répétition tout de suite, sans doute.

Je ne sais pas quand j'irai passer quelques jours à Saint-Gratien, mais mon intention est d'aller vous faire une visite à Dieppe dans les premiers jours de septembre.

Adieu, pauvre Caro chérie. Je t'embrasse bien fort.

---

1045. A LA MÊME.

Paris, mercredi matin [4 août 1869].

Quelle bonne lettre gentille et charmante, ma chère Caro! Sais-tu que tu me *flattes* en me disant tant de bien de mon roman?

Quant à notre pauvre vieille, elle est si contente de vivre avec toi que je t'engage à ne pas lui faire remarquer l'exiguïté de sa chambre. Arrangez votre hôtel; puis, quand tout sera prêt, tu lui montrera sa chambre. Elle la trouvera bien *quand même*. D'ailleurs, elle s'y tiendra seule fort peu. L'idée que ton atelier est contigu à cette pièce la charmera; si tu lui faisais là-dessus quelque observation, sa tête se remettrait à travailler : vous lui offrez ce que vous avez, vous ne pouvez rien de plus.

Je vais passer mon après-midi au ministère d'État pour *Aïssé*, et ce soir j'aurai ma première épreuve.

Mes ouvriers de la rue Murillo m'embêtent; il m'a fallu du génie pour l'arrangement de mes meubles.

Vous finirez par vous tuer en voiture. Prenez garde, *vous êtes sur une pente*. Tu ne saurais croire, mon Carolo, comme je m'ennuie de toi. Depuis que je n'ai plus mon pauvre Bouilhet, dont l'image m'obsède, je crois que je t'aime encore plus qu'auparavant.

Dès que j'aurai un peu de liberté, j'irai à Neuville tout bonnement pour te voir et te bécoter.

Ton Vieux.

1046. A EUGÈNE DELATTRE.

[Paris] 13 août 69, bd du Temple, 42.

MON CHER AMI,

Tu serais bien aimable de me retrouver *le Cœur à droite* qui a été publié dans une feuille t'appartenant.

Est-ce que tu n'es pas comme moi ? N'éprouves-tu pas le besoin *de nous voir* pour causer de notre pauvre vieux ?

Comment nous rencontrer ?

Donne-moi un rendez-vous, très tard<sup>!</sup> ou très matin. Pendant la quinzaine qui va venir, je suis obligé de sortir de chez moi vers dix heures.

Mille poignées de main.

1047. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, minuit [août 1869?].

MON LOULOU,

L'exaspération démesurée que j'ai eue tantôt dans le bureau de ton hôtel, où l'on m'a offert successivement et à longs intervalles : 1° une feuille de papier ; 2° une bougie ; 3° une plume, et 4° un encrier où il n'y avait pas d'encre, tout cela, *dis-je* (tournure élégante), m'a empêché de te prévenir que : demain vendredi, entre 5, 6 et 7, je passerai rue du Helder pour te voir.

En tout cas, viendrez-vous déjeuner chez moi dimanche? Je ne sais pas encore ce que je ferai samedi.

A toi.

Ton vieux ganachon.

1048. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Vendredi midi.

Voici ce que je reçois ce matin de M<sup>e</sup> Porcher. Tout ce que j'y comprends, c'est que tu dois de l'argent à ladite personne.

Si nos amis Bardoux et d'Osmoy eussent été autres, on t'en devrait. Dieu sait pourtant si je les ai obsédés là dessus!

Croirais-tu que d'Osmoy ne m'a pas envoyé les *deux lignes* que je lui demandais pour l'affaire de la souscription Bouilhet?

Il *lui doit* 300 francs; s'il ne paye pas, je lui fourre un huissier au cul, carrément.

Réponds à M<sup>e</sup> Porcher.

A toi.

1049. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Rédige-moi la lettre que je dois t'envoyer. Franchement je n'ai pas le temps matériel de l'écrire comme il la faudrait et encore moins la

liberté d'esprit nécessaire. Envoie la moi tout de suite, je la copierai et tu la recevras lundi soir.

La *Féerie* revient sur l'eau!!!...

Je vais passer chez Peragollo et au *Moniteur*. Quant à activer la souscription, j'attends Deslandes qui doit revenir à Paris dans les premiers jours de septembre.

Je ne sais pas quand j'irai à Dieppe; pas avant d'être emménagé, c'est-à-dire pas avant trois semaines au moins.

Je vous embrasse tous les deux bien tendrement.

---

1050. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi 12 août.

MON CHER PHILIPPE,

Je viens de voir moi-même, sur le registre de M<sup>e</sup> Porcher, que Bouilhet lui devait mille francs depuis le mois de février. Cette ligne était écrite par lui, avec sa signature. J'ai donné ton adresse à M<sup>e</sup> Porcher.

*Aïssé* sera jouée sans le moindre changement. Ce matin, j'ai eu avec Chilly une longue conférence et j'attends, en ce moment, un copiste qui va copier chez moi tout le second acte.

Je crois que l'Odéon va brûler la politesse à M<sup>me</sup> Sand et donner *Aïssé* au commencement de novembre. Chilly m'a prié de ne pas le quitter d'une minute pendant la répétition.

Je m'occupe aussi du *Cœur à droite*, qui peut être joué sur le théâtre de Cluny. Tu sais que la souscription est depuis hier annoncée dans plusieurs journaux. Elle va l'être dans le *Moniteur*, où j'ai trouvé beaucoup de complaisance.

Ledit *Moniteur* m'a proposé d'imprimer tout *Aïssé* le lendemain de la première. L'idée est peut-être lucrative. Nous verrons cela.

Daloz me demande aussi une biographie. Ce n'est pas le moment, mais comme le *Moniteur* paye très bien et que cet argent doit te revenir, j'ai été doux.

Je leur ai promis une pièce de vers inédite. Quand j'irai à Dieppe, au mois de septembre, tu viendras avec moi à Croisset, et nous verrons ce qui peut convenir.

Est-ce fini avec les rosses de Cany <sup>(1)</sup>? et la procuration?

Fais-moi le plaisir d'écrire à d'Osmoy en ses différents domiciles, et mets sur les lettres « faire parvenir », qu'on sache où il est, nom de Dieu! Quel intolérable coco! J'aurais besoin de lui pour un tas de choses.

Camille Doucet a été très gentil.

Mardi ou mercredi prochain je me mets à corriger mes épreuves et j'ai, tous les jours, à aller dans mon nouveau domicile pour surveiller les ouvriers.

Embrasse bien tendrement pour moi ta pauvre mère et qu'elle t'en fasse autant de ma part.

Ton.

Boulevard du Temple, 42.

(1) Les sœurs de Louis Bouilhet.

1051. A GEORGE SAND.

Paris [deuxième quinzaine d'août 1869].

CHÈRE BON MAITRE ADORÉE,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours « son indépendance et sa liberté », parce qu'il fera toujours comme il a fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambras.

Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint Antoine*, mais je n'ai pas le temps de lire.

Ouïssez ceci : Votre pièce <sup>(1)</sup>, primitivement, devait passer après *Aïssé*; puis il a été convenu qu'elle passerait *avant*. Or, Chilly et Duquesnel <sup>(2)</sup> veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement « pour profiter de l'occasion », pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un « dédommagement quelconque ». Eh bien ! moi qui suis le propriétaire et le maître

(1) *L'Autre*, comédie en quatre actes et un prologue, représentée à l'Odéon le 25 février 1870.

(2) Duquesnel et Chilly, co-directeurs de l'Odéon.

d'Aïssé comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton ? Détrompez-vous, et faites absolument comme si Aïssé n'existait pas ; et surtout, pas de délicatesse, hein ? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses, mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable ; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les Directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire Aïssé, afin d'en causer un peu ; quelques-uns des acteurs qu'on propose sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés !

---

1052. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin. [Août 1869.]

Oui, mon loulou, je trouvais que tu oubliais un peu ton Vieux, ton pauvre ganachon d'oncle qui t'aime tant ! mais je ne t'en voulais pas et ne m'en plaignais pas, n'ayant point l'affection tyrannique. Je t'excusais, d'ailleurs, rejetant tout sur les embarras de ton installation.

Il me tarde de te voir dans ton atelier.

Tu n'imagines pas comme ta grand'mère a été de bonne humeur et en bonne santé, pendant son séjour ici ; on aurait dit qu'elle avait quinze ans

de moins, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle était moins sourde. Il ne faut pas qu'elle soit un instant seule, aussi a-t-elle dû s'ennuyer effroyablement dimanche ; mais j'espère que les dames Vasse lui tiennent maintenant compagnie.

Si elle n'avait pas eu peur d'être indiscrète, elle aurait, samedi, poussé jusqu'à Dieppe avec M<sup>lle</sup> Ozenne. Mais tu sais qu'il faut toujours l'inviter plutôt trois fois qu'une. Quand tu seras prête à la recevoir et elle à aller chez toi (c'est-à-dire après le départ des dames Vasse et avant la venue de Bonenfant), je crois qu'une invitation venant de la part d'Ernest la toucherait beaucoup. Quant à moi, mon loulou, je m'en vais demain passer une douzaine de jours à Londres, puis j'irai à Nogent, et peut-être chez la Princesse, si toutefois elle n'est pas à Dieppe à ce moment-là. En tout cas, je compte être revenu à Croisset vers le 1<sup>er</sup> ou le 2 septembre.

Ton vieil oncle

---

1053. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

20 août 1869.

Je ne vois pas de seconde liste.

Fais inscrire pour 40 francs M. Jebanny Moissiât, peintre.

Et les affaires avec Cany ?

Camille Doucet est enthousiasmé d'Aïssé et prétend que ce sera un succès colossal. Je vais tâcher d'avoir le père Beauvallet pour le rôle du

Commandeur et Berton *le père* pour le chevalier. Ces messieurs m'ont proposé le fils, qui est déjà engagé à l'Odéon; j'ai dit *merde* très fortement.

Comme le *Moniteur* m'a demandé des pièces inédites, il ne serait pas mal, d'ici à la pièce, d'en publier trois où quatre pour soutenir l'attention sur notre pauvre vieux.

Donc tu ferais bien d'en copier quelques-unes, qui ne soient ni politiques ni religieuses, telles que *La fille du fossoyeur*, *Paix des Neiges* etc... Mais prends garde de perdre le cahier, nom de Dieu!

Je t'assure que je *déploie* une belle activité.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton

Tu as dû recevoir une lettre de M<sup>e</sup> Porcher.

D'Osmoy m'a écrit. Il est à Trouville jusqu'au 22, rue de Bonsecours, 20.

---

1054. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin.

Tu es beau, et je crois de plus que tu as fait une bonne affaire.

Prie Mulot d'écrire des lettres de remerciement à toutes les personnes qui se sont mêlées du concert. Il me les enverra, je les signerai. Cela me semble indispensable et *urgent*. Ne pas oublier de m'envoyer les adresses de ces braves gens.

De qui le compte rendu du concert dans le *Journal de Rouen*?

C'est M. Argenson qui m'a envoyé le journal.  
Fais inscrire *Miss Juliet Herbert*, 20 francs.  
Embrasse ta mère pour moi.  
Ton

Et ces listes ?

---

1055. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi 1 heure.

Les feuillets qui contiennent *Le cœur à droite* sont dans une vieille couverture du livre rouge.

C'est Delattre lui-même qui vient de me donner ce renseignement. Tâche de retrouver cela et de me l'expédier promptement.

Delattre fera cet hiver une conférence sur B[ouilhet].

Bonne préparation au succès d'Aïssé. Mais il a d'autres idées que j'approuve moins. Je te les communiquerai.

Comment se porte maintenant ta pauvre maman ?

Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse.

---

1056. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi soir [fin août 1869].

MON BIBI,

Tu commenceras par remercier ton mari de la démarche qu'il a faite près de ma mère. Je lui en

suis très reconnaissant. La pauvre bonne femme a maintenant si peu de bonheur dans le monde, que la plus petite marque d'attention à son endroit est un véritable acte de charité. Elle est, d'ailleurs, très sensible aux bons procédés (et aux mauvais aussi). Enfin vous l'avez rendue bien heureuse, elle me l'a écrit tout de suite.

Quant à moi, ma chère Caro, je n'ai pas été en Angleterre parce que, *entre nous*, j'ai eu d'assez fortes coliques qui ne me permettaient pas de me mettre en voyage ; *mais n'en dis rien à ta grand'mère*, je t'en prie, elle s'inquiéterait. Ma maladie grotesque est enfin passée, ou à peu près : c'est, je crois, l'effet de la chaleur. Je la supporte moins bien qu'autrefois, preuve que je vieillis ; je tourne au scheik.

Je compte être revenu à Croisset dimanche ou lundi prochain.

Là, je vais me livrer à un travail acharné jusqu'au mois de février.

Croirais-tu que je m'ennuie de ne pas écrire ?

Tu dois t'amuser, maintenant, avec tes deux bonnes amies. Dis-leur de ma part (à une surtout) tout ce que tu pourras trouver de plus aimable. Qué chaleur ! j'en tombe sur les bottes ! je sue comme une éponge ! Écris-moi quand ça ne t'ennuiera pas, mon pauvre loulou.

Je baise tes deux bonnes joues tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

---

1057. A LA MÊME.

Paris, mardi, 10 heures, 31 août 1869.

MON LOULOU,

J'irai dîner demain à Saint-Gratien et je parlerai du consulat derechef. On dit que l'Empereur a la même maladie que Sainte-Beuve. Je ne sais si c'est vrai. Ma prochaine lettre te renseignera là-dessus positivement. Tu feras des reproches, de ma part, à ta bonne maman. Elle ne m'écrit pas. Pourquoi? Il m'est, jusqu'à présent, impossible de te dire l'époque de ma petite excursion à Dieppe. Je voudrais bien ne pas m'absenter de Paris avant d'avoir déménagé complètement. Les peintres auront fini cette semaine, puis j'aurai les tapissiers, puis il faudra transférer mes meubles. Bref, ne compte pas sur ton vieux Cruchard avant quinze jours ou trois semaines, du 15 au 20 septembre.

Je corrige tous les jours trois épreuves. Tous mes projets de voyage, sauf celui de Dieppe, sont abandonnés.

Je ne suis pas sorti hier, de toute la journée. Mais je recommence mes trimbalages aujourd'hui.

Je m'ennuie *énormément* de toi, mon pauvre Carolo, et je voudrais être à Croisset tout bonnement, dans ta charmante compagnie, à travailler *Saint Antoine*. Voilà le fond de mon cœur.

Parle-moi un peu de tes lectures sérieuses et de tout ce que tu voudras. Je tiens, dans ta cor-

respondance, à la quantité, étant sûr du reste.  
Adieu, chérie.

Vieux.

---

1058. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Jeudi matin.

MON CHER ENFANT,

Maintenant que nous sommes entièrement libres, je vais agir.

Envoie-moi encore deux ou trois pièces comme *Paix des neiges* et *la Fille du fossoyeur*, enfin tout ce que tu pourras, afin de donner, d'un seul coup, un morceau au *Moniteur*, que je tiens à ménager.

Tu sais qu'il m'a proposé de publier tout *Aïssé* dès le lendemain de la première.

Quant au moment où il faut la faire jouer, novembre ou janvier, les avis sont partagés. C'est en somme peu important et moi j'aime mieux janvier. Il ne faut jamais avoir un grand nom derrière soi; on vous talonne... on vous écourte. N'aie pas peur, j'aurai Berton père et Beauvallet. Je suis disposé à être rébarbatif, chien et insociable. Je *vengerai* notre pauvre vieux qui a tant souffert de ces canailles-là. Je te dirai même que je voudrais avoir un prétexte pour me fâcher avec l'Odéon, car les Français ont envie d'*Aïssé*, et là tu gagneras beaucoup plus; mais l'Odéon ne me lâchera pas. Il y aura des brouilles, des raccommodements; puis tout ira supérieurement, j'en suis sûr.

Remercie ce brave Malenfant de sa bonne lettre. J'attends l'envoi de Malot et celui de Caudron.

Mon *déménagement* m'occupe beaucoup, et je corrige trois épreuves par jour; tu vois que je suis occupé.

Embrasse ta mère pour moi et qu'elle te le rende.

Ton G. FLAUBERT.

Ma position avec l'Odéon est superbe car ce n'est pas ma pièce et je puis parler haut, sans ridicule; de plus j'apporte un succès; de plus Chilly (ceci est en dehors d'*Aïssé*) m'a refusé un petit engagement d'actrice, poliment, c'est vrai, mais c'est un précédent dont je me servirai.

Je te répète, mon bon Philippe, qu'en agissant aussi noblement que tu l'as fait, tu n'a pas agi sottement; au contraire!

---

1059. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi matin.

Tu m'en demandes plus que je n'en sais.

J'ai *supplié*, par deux fois, d'Osmoy de venir cette semaine et de m'avertir du jour et de l'heure; il m'a simplement répondu qu'il viendrait à la fin de la semaine.

Comme, à partir de lundi prochain, je n'aurai plus un meuble chez moi, je m'en irai à Saint-Gratien, mais je viendrai presque tous les jours

à Paris. D'ailleurs mon domestique m'y fera tous les matins une visite pour m'apporter les lettres et les épreuves.

Écris-moi donc boulevard du Temple, jusqu'à nouvel ordre.

J'accepte le silence de Prévault et je t'en remercie.

Ton Vieux.

J'ai donné hier, au *Moniteur*, *Sombre Amour*.

1060. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi, 11 heures [8 septembre 1869].

MON CHER CAROLO,

Je ne pourrai pas aller à Dieppe avant le 20 ou le 25 du mois. D'ici là, fais donc tout ce que tu voudras. J'espère que mes peintres auront fini complètement, cette semaine. Toute la semaine prochaine sera prise par mon tapissier, puis il faudra déménager et emménager !

Je n'ai presque plus de meubles. Tu ne saurais croire le mouvement de tristesse qui m'a pris, lundi, quand j'ai vu partir mon grand fauteuil de cuir et mon divan. Cela me fait de la peine de quitter mon boulevard du Temple, où je laisse des souvenirs très doux. Tu y es mêlée, ou plutôt tu y tiens une grande place, pauvre chérie. Enfin, il faut être philosophe pour cela comme pour tout le reste.

J'ai, hier, dîné chez le père Cloquet, avec ton

ami le baron Larrey <sup>(1)</sup>. Petit repas fort bon et fort aimable. Vendredi je dîne avec la mère Sand et samedi je vais à la première représentation de la *Petite Fadette*, un opéra-comique que l'on a fait sur son roman. J'ai eu, dimanche, toute la journée, la visite de ce bon Bardoux (de Clermont).

Le roman de ton Vieux est attendu très impatientement. Les petites feuilles s'occupent beaucoup de moi et disent pas mal de bêtises sur mon compte. Rien que *quatre* articles sur la « boîte » qui contenait mon manuscrit!

Quant à Aïssé, j'ai le plus grand espoir. Comme ta maman va s'ennuyer à Croisset, arrange-toi pour qu'elle n'y reste pas longtemps. Dans toutes ses lettres, elle me talonne pour revenir, sans songer que j'ai des affaires qui me retiennent à Paris. Ainsi, depuis que je suis levé j'ai corrigé *trois* épreuves et, après mon déjeuner, je vais aller à l'imprimerie. J'espère toujours paraître vers la fin d'octobre. Mais il ne faut pas perdre de temps.

Adieu, mon pauvre Caro chéri.

Je t'embrasse fort et très tendrement.

Ton vieux bonhomme en baudruche.

---

1061. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Lundi 4 h.

MON CHER ENFANT,

J'ai enfin, hier au soir, mis la main sur les directeurs de l'Odéon. Ils m'ont paru fort désap-

(1) Fils du chirurgien du Premier Empire.

pointés lorsque je leur ai fait voir le second acte. Ils se figuraient, les imbéciles, que notre pauvre Bouilhet avait pu terminer les corrections convenues et refaire un acte entier du 12 juin, jour de sa dernière lecture au 18 juillet, jour de sa mort.

Lorsque je vais être installé dans mon nouveau logement il faudra que tu viennes ici pour que nous rétablissions cet acte, d'après ses notes et ses ratures. Ce ne sera pas chose facile; j'aurai absolument besoin de toi pour amener à bien cette besogne.

S'ils ne veulent pas jouer *Aïssé* ou qu'on me donne des acteurs insuffisants, ce qui est très possible, nous la publierons en volume ou dans un journal.

Quant au volume de vers, Lévy, qui prétend ne pas gagner d'argent avec les vers, imprimera le volume pour rien, mais c'est tout.

Je ne vois pas d'autre chose à faire.

Bref, le succès matériel des œuvres posthumes de notre pauvre vieux me paraît très problématique. Tu sais que les absents ont tort et que les morts sont vite oubliés.

Que devient la souscription?

Celle qui est ouverte à Paris ne marche pas raide.

Si tu le juges convenable, consulte nos amis communs, D'Osmoy, Guérard et Caudron sur ce que j'ai à faire.

En as-tu fini avec mesdemoiselles Bouilhet? Si elles t'embêtent, envoie-les faire foutre carrément. Ce sont des misérables à ne pas ménager. Quand je pense à l'homme de génie, à l'homme excellent, au cœur d'or qu'elles ont fait souffrir, la

colère m'étouffe et je voudrais pouvoir les injurier en face, ce que je ne manquerai pas de faire quand j'écrirai sa biographie, laquelle sera insérée dans le *Moniteur* de Dalloz.

Voilà ce que j'ai à te dire.

Comment va ta chère maman ?

Adieu, mon bon Philippe, je te baise sur les deux joues.

---

1062. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Envoie-moi le plus de pièces de vers que tu pourras.

J'ai pour acteurs :

BERTON PÈRE : LE CHEVALIER

BERTON FILS : D'ARGENTAL

PROVOST FILS : PONT DE VEYLE

M<sup>lle</sup> PAGE : M<sup>me</sup> DE TENCIN

BEAUVALLET : LE COMMANDEUR

Reste à trouver une madame Ferriol convenable. Tout cela est décidé depuis hier, mais il y a eu du tirage.

Je vais maintenant m'occuper du *Cœur à droite* puis de la *Féerie*.

D'Osmoy sera à Paris à la fin de cette semaine.

Aïssé passera à la fin de janvier ou au commencement de février. Un peu avant la première, Delattre fera une conférence, afin que nous ayons comme renfort (et comme gueulards) la bande des Purs. Je prévois une première frénétique. Chilly croit à un *grand succès d'argent*. Tu le mérites, mon cher enfant, et tu l'auras !

Je m'arrangerai pour que le volume de Poésies paraisse dans la semaine qui suivra la première représentation.

J'attends cet après-midi la visite de Bardou.

Écris-moi toujours boulevard du Temple. Je ne serai pas emménagé rue Murillo avant 18 jours. Mes ouvriers me font crever de rage, aussi Monsieur n'est-il pas commode; il a le système agacé.

Je t'embrasse ainsi que ta brave mère.

Ton

Dimanche matin.

---

1063. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi soir. Croisset.

MON BON.

Me voilà revenu. Honore-moi de ta visite!

J'ai vu ton père dimanche dernier. Il allait fort bien.

Le médaillon de Carrier-Belleuse me semble excellent.

A-t-on *enfin* trouvé un terrain? Je me suis occupé du Vaudeville et j'ai rendez-vous avec Carvalho pour la fin de septembre.

Tout à vous

---

1064. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, Septembre-Octobre 1869.]

MON BIBI,

Je n'ai rien du tout à te dire si ce n'est que je m'ennuie de toi et que j'ai envie de t'embrasser !  
D'ailleurs,

MADAME,

Je dois vous remercier de la gracieuse hospitalité que j'ai reçue dans votre délicieuse villa, etc.

J'avoue que je me suis considérablement embêté, hier. Toutes les fois que je me remets au travail il en est ainsi. Mais dans deux ou trois jours j'aurai repris goût à l'encre.

J'ai été, ce matin, réveillé par un bruit de tambours et de clairons; messieurs les pompiers n'ont pas cessé *pendant trois heures* de s'exercer à cette jolie musique, en face de moi, dans l'île. Je les aurais étranglés avec délices.

La pluie tombe. Il fait froid et j'ai du feu comme en hiver. On a dû recevoir aujourd'hui même à Ouville deux cartes photographiques de moi. Tu verras demain ta grand'mère. Elle a donc des nouvelles de moi tous les jours.

Adieu mon pauvre loulou.

Ta vieille bedolle d'oncle.

---

## 1065. A LA MÊME.

Croisset, lundi soir. [Septembre 1869?]

J'ai à te dire, mon loulou, que je serais indigné si tu ne profitais pas de l'*ouverture* pour venir me faire une visite. Combien de temps resterez-vous dans ce délicieux Pissy<sup>(1)</sup>? Vous pouvez bien nous donner un jour de plus, afin que l'on voie vos aimables binettes. À propos d'indignation, tu diras à Flavie que je ne trouve pas du tout gentil à elle de s'en être allée justement le jour où j'arrivais. Je regrette beaucoup de n'avoir pu jouir de sa charmante compagnie.

Les Farmer nous ont quittés ce matin. Je ne suis pas fâché d'être revenu ici et de me remettre à la besogne. La chaleur de Paris m'a accablé. Chose qui m'humilie, je deviens scheik et bedolle au physique comme au moral! ma parole d'honneur!

T'es-tu bien amusée aux courses de Dieppe, dimanche dernier? M. le sénateur Préfet a-t-il été bien aimable? As-tu *brillé*?

M<sup>me</sup> Heuzey (que j'ai rencontrée mercredi à l'Exposition et à qui j'ai payé des petits verres) est enchantée de votre installation.

As-tu vu la princesse Mathilde à Dieppe? Elle n'y est pas restée longtemps, s'ennuyant de voir « tant d'imbéciles sur le galet », m'écrit-elle ce matin. C'est qu'elle ne t'a pas rencontrée, mon mimi.

(1) Pissy-Poville, propriété d'Achille Dupont, grand-oncle de M<sup>me</sup> Commanville.

Allons, adieu. J'espère te voir bientôt. Rapporte-moi les livres que tu ne lis plus.

Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

---

1066. A LA MÈME.

[Croisset] Mercredi, 6 h. 1/2 [15 ? septembre 1869.]

MON LOULOU,

Ta grand'mère va très bien depuis ton départ. Lundi et hier elle a fait avec moi un bon tour de jardin, et bien qu'elle te regrette beaucoup et parle de toi sans cesse, elle est moins triste que pendant ta présence. La raison en est qu'elle se désole moins de sa surdité pendant les repas. Tout est là !

J'ai été aujourd'hui à Rouen déjeuner chez M<sup>me</sup> Perrot <sup>(1)</sup> et faire une visite au général Valazé. Devine quel est le personnage qui est entré dans son cabinet pendant notre dialogue ? L'horloger ! Le général ne comprenait pas ce qu'il venait faire, et il n'a pas compris davantage mon hilarité.

J'attends une lettre de toi me narrant le dîner d'Ouille. Je vais ce soir me mettre à faire gueuler *Isis* dans les ténèbres. Toutes mes notes sont relevées et mes mouvements préparés.

Tourgueneff me fait faux bond. Je viens de recevoir de lui le télégramme suivant : « Obligé

(1) Mère de Janvier de la Motte, préfet de l'Eure.

de partir demain pour Bade. Viens m'établir dès octobre à Paris. Verrons souvent alors. » Si bien que mon désappointement est adouci par cette seconde phrase.

Je ne suis pas fâché de me retrouver au frais dans mon cabinet, et je vais me remettre au travail.

Adieu, mon bon petit critique, mon auditeur enthousiaste, ou mieux ma chère fille.

Ton vieil oncle qui t'embrasse bien fort.

---

1067. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Lundi 5 h.

Hier matin, pendant que je te croyais à Évreux, j'ai reçu une lettre de Duquesnel qui me dit de venir « maintenant » pour régler les costumes, les décors et les coupures, puis de revenir dans une dizaine de jours pour le commencement des répétitions. Dans cette lettre, il me dit qu'il m'attend lundi (aujourd'hui) ou mardi. Je lui ai répondu qu'il aurait ta visite en même temps que ma lettre et il ne va pas savoir ce que tout cela signifie.

Bref, je fais mes paquets dès ce soir et je pars définitivement pour Paris, *dès que je t'aurai vu*. Donc, accours me dire adieu et convenir de nos résolutions.

A toi,

Ton G. FLAUBERT.

Mardi matin.

*Paix des Neiges*7<sup>e</sup> quatrain.

2

« parmi les *fraîches* importunes »  
*fraîches?* je ne peux pas lire ; je ne  
 comprends pas

Est-ce : « Je suis sur le courant des âges!..

Je ne sais pas où est Delattre.

Boulevard Saint-Michel, sans doute, ou plus  
 probablement à la campagne... à la chasse! Le  
 délire de la chasse.

A toi.

Qui est un sieur Clément, rue Grosse-Hor-  
 loge?

---

1068. A JULES TROUBAT.

Croisset, près Rouen, samedi matin  
 [septembre-octobre 1869].

MON CHER AMI,

Un entrefilet de journal me donne des inquié-  
 tudes sur la santé de notre maître <sup>(1)</sup>.

Qu'y a-t-il de vrai?

*Je vous prie* de me répondre poste pour poste,  
 et de me donner des détails.

Mille remerciements d'avance, et à vous.

---

(1) Sainte-Beuve.

## 1069. AU MÊME.

[Croisset]. Samedi matin [septembre-octobre 1869 ?].

Vous êtes bien aimable, cher ami, de m'avoir envoyé des nouvelles du maître. Elles me rassurent tout à fait. Philippe a trouvé le joint.

Néanmoins, je compte sur votre bonne volonté de temps à autre.

Donnez de ma part, à celui que nous aimons, une bonne poignée de main, et croyez-moi tout à vous.

J'ai trouvé ma mère vieillie. Sa santé ne me donne pas d'inquiétude immédiate, mais... ?

## 1070. A MAXIME DU CAMP.

[Paris.] Mercredi 13, 11 h. du soir [13 octobre 1869].

Saint-Beuve est mort tantôt à 1 heure et demie sonnant.

Je suis arrivé chez lui par hasard à 1 h. 35.

Encore un de parti ! La petite bande diminue ! Les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent !

Avec qui causer de littérature maintenant ? Celui-là l'aimait, — et bien que ça ne fût pas précisément un ami, sa mort m'afflige profondément. Tout ce qui, en France, tient une plume, fait en lui une perte irréparable.

Ton vieux Caraphon n'est pas gai ! J'ai, à propos d'Aïssé, des embêtements graves. Latour-

Saint-Ybars surgit avec un traité et *force* l'Odéon à le jouer avant la mère Sand. Or, comme le *Bâtard* <sup>(1)</sup> fait de l'argent, et que *l'Affranchi* <sup>(2)</sup> ne sera pas représenté avant le commencement de décembre, cela rejette *Aïssé* je ne sais quand <sup>(3)</sup>. Rien n'est encore absolument décidé. Mais je suis contrarié à cause du petit Philippe.

Le retard de la pièce entraîne celui du volume de vers, etc., etc. Quoique je n'aie rien à te dire, j'éprouve un besoin démesuré de te voir et d'embrasser mon vieux Max.

Amitiés au Major; tendresses au Mouton.

Et à toi,

Ton G. F.

---

1071. A GEORGE SAND.

[Paris, 14 octobre 1869.]

CHÈRE MAITRE,

Non! pas de sacrifices! tant pis! Si je ne regardais pas les affaires de Bouilhet comme miennes absolument, j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais : 1<sup>o</sup> c'est mon affaire; 2<sup>o</sup> les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

(1) *Le Bâtard*, par Alfred Touroude.

(2) *L'Affranchi*, de Latour-Saint-Ybars.

(3) Le 14 octobre, M. de Chilly écrivait à Flaubert : « Au cas, où par suite du succès de la pièce de M<sup>me</sup> Sand qui doit précéder *Mademoiselle Aïssé*, il y aurait impossibilité de faire [passer la pièce de Bouilhet du 25 février au 10 mars prochain, vous aurez le droit d'exiger qu'elle soit reportée à la prochaine saison théâtrale et représentée du 20 octobre au 20 novembre 1870.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour-Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien ?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si *l'Affranchi* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Donc c'est convenu; puisqu'on ne peut pas supprimer Latour-Saint-Ybars, vous passerez après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Saint-Beuve. Comme la petite bande diminue! Comme les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent!

Mille tendresses.

---

1072. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

[Octobre 1869].

4, rue Murillo, parc Monceau.

MON CHER ENFANT,

Voici ce qui arrive :

L'Odéon n'avait pas compté sur *le Bâtard*, qui est un succès, et qui sera joué jusqu'à la fin de novembre. M<sup>me</sup> Sand devait passer après, et elle

s'y attendait, quand, tout à coup, surgit Latour Saint-Ybars avec un traité antérieur qui prime celui de George Sand. Celle-ci réclame, etc... etc... rien n'y fait.

Voilà deux jours que je passe en marches et en démarches, et dans une belle fureur, je te prie de croire.

M<sup>me</sup> Sand m'a offert, *par écrit*, de me céder son tour, mais l'Odéon ne veut pas deux pièces en vers l'une après l'autre.

Chilly dit que l'*Affranchie* sera jouée tout au plus 8 fois. Duquesnel dit 20. C'est une pièce qui leur a été *imposée*. Je le sais par le ministre d'État. Latour-Saint-Ybars a traîné Doucet dans la fange. Il leur a fait peur. Bref ils sont forcés de le jouer.

Donc la mère Sand passera le 15 décembre. Du 15 décembre au 28 février, cela fait 70 représentations. Je doute, entre nous, moi qui connais la pièce, qu'elle aille jusque-là... Mais enfin ça peut en avoir 100. Alors *Aïssé* se trouverait rejetée en avril, ce qui est inadmissible.

Que faire ? la porter aux Français ? Mais nous ne serons pas joués cette année, et aux Français nous n'aurons ni Berton ni Beauvallet !

J'ai pris conseil de Doucet, de Deslandes et de mon petit Duplan, et voici ce qui est convenu (voir ci-inclus la lettre de Chilly — je garde l'original).

J'attends ta réponse pour la transmettre à Chilly.

Je crois, mon cher enfant, qu'il faut en passer par là.

Je suis presque sûr qu'*Aïssé* peut être jouée en

février, peut-être même à la fin de janvier car : l'*Affranchie* tombera et l'*Autre*, étant la même histoire que le *Bâtard*, n'aura pas la vie longue.

Si tu acceptes la proposition de Chilly, ce à quoi je t'engage (car que faire, nom de Dieu !) je te conseille, lors de ton premier voyage à Paris, de lui prendre de l'argent. Tu pourras aussi en prendre chez M<sup>e</sup> Porcher. Celui de l'Odéon est une avance à titre gratuit.

Au mois de janvier aura lieu la représentation pour le monument, qui sera splendide (la représentation). Nous aurons des acteurs de l'Opéra et des Français.

La recette peut aller à 4 mille francs.

Ramelli étant libre, je vais m'occuper de la faire rentrer à l'Odéon (chose facile) pour jouer M<sup>me</sup> de Tencin ou plutôt M<sup>me</sup> Ferriol. Ce sera Page qui fera la Tencin.

Je vais tâcher aussi d'avoir *Lia* au lieu de Sarah Bernhardt, mais c'est difficile. Réponds-moi tout de suite,

Je t'embrasse.

Ton.

On a offert de l'argent à Latour Saint-Ybars pour être remis à plus tard; il a tout refusé. C'est pour lui une question de vie ou de mort.

La mère Sand a été parfaite de franchise et de dévouement. Tout vient de la bêtise de l'Odéon, car leur intérêt est de jouer *Aïssé* tout de suite. Ils le savent et se mordent les pouces; il maudissent Latour Saint-Ybars et je ne serais pas surpris quand ils s'arrangeraient pour le faire tomber, ce qui se fera, sans doute, tout naturellement.

Lévy s'est chargé, formellement, avant-hier de parler de la Féerie à Félix.

Donc, cher enfant, il ne faut pas se chagriner.

Nous *lui* ferons de belles funérailles, sois-en convaincu!

Mais ton ami a bougrement ragé, à cause de toi, surtout!

---

1073. A SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 10 heures, 14 octobre 1869.

Mais, mon pauvre loulou, je ne t'ai pas écrit parce que je ne savais pas si tu étais à Saint-Martin ou à Neuville. Est-ce que je ne t'ai pas envoyé de chez la Princesse une lettre à Saint-Martin? Crois-tu que je n'aie pas pensé à toi depuis quinze jours, pauvre chérie? Est-ce supposable?

Accepte donc mes excuses et mes remerciements, chère Madame, pour la délicieuse hospitalité, etc.

Je ne suis pas gai! Saint-Beuve est mort hier, à 1 heure et demie de l'après-midi. Je suis arrivé chez lui comme il venait d'expirer. Quoique celui-là ne fût pas un intime, sa disparition de ce monde m'afflige profondément. Le cercle des gens avec lesquels je peux causer se rétrécit. La petite bande diminue. Les rares naufragés de la *Méduse* s'anéantissent. J'avais fait l'*Éducation sentimentale* en partie pour Saint-Beuve. Il sera mort sans en connaître une ligne! Bouilhet n'en a pas entendu les deux derniers chapitres. Voilà nos projets! L'année 1869 aura été dure pour moi! Je

vais donc encore me trimbaler dans les cimetières! Causons d'autre chose.

Je t'engage, mon Carolo, à faire à Paris un voyage où tu régleras ton emménagement, puis à revenir à Croisset. Autrement, tu vas rester un temps infini à l'hôtel où *tu te mangeras le sang*.

MM. les ouvriers de Mulhouse étant en grève, je n'aurai que dans un mois l'étoffe qu'il me faut pour mes rideaux, mes portières, deux fauteuils et un canapé-lit. Quant au reste, ce sera prêt à la fin de l'autre semaine. Espérons-le!

Mon roman paraîtra, à ce que dit l'imprimeur, à la fin de ce mois; mais je n'en crois rien. S'il paraît le 10 ou le 12 novembre, on aura le temps de le lire avant l'ouverture de la Chambre. Tu n'imagines pas comme il m'intéresse peu! Ce que je voudrais, ce serait d'être à Croisset, tranquillement, entre toi et notre pauvre vieille, à travailler *Saint Antoine*. Tel est mon caractère.

Il m'ennuie de ta gentille personne et de ta spirituelle compagnie.

Ton vieil oncle.

*N.-B.* — Fais-moi le plaisir de m'acheter chez Magnier 12 boîtes des fameuses pastilles. Elles ont eu un tel succès chez la Princesse que je suis contraint de les avoir pour en faire des générosités.

*P.-S.* — Ne pas donner la commission au consul de Turquie, parce qu'il l'oublierait. Embrasser de ma part ledit agent diplomatique.

---

1074. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Jeudi soir 6 heures,

MON CHER PHILIPPE,

Tu dois recevoir, au moment où je t'écris, un télégramme de moi pour hâter la copie du *manuscrit*. Il me la faut tout de suite, mon bon. Envoie promener les vins, prends un copiste, passe la nuit, et expédie-moi la chose à grande vitesse!

Je viens de voir Perrin qui a été *charmant*.

Le présent hiver des Français n'est pas si bourré de pièces qu'on le disait! Perrin a grande envie d'une pièce en vers et, s'il est empoigné, je suis sûr qu'*Aïssé* sera jouée cet hiver aux Français. Il a compris parfaitement ma position et m'a promis le secret.

Donc je n'irai pas samedi à l'Odéon. J'écrirai à Duquesnel « que je suis forcé de manquer au rendez-vous parce que je n'ai pas reçu de réponse de Philippe ».

Perrin m'a promis de lire *Aïssé* deux fois et de me donner une réponse définitive lundi ou mardi; tu vois qu'il est chaud.

S'il accepte *Aïssé*, je te dirai ce qu'il faudra faire pour nous dégager de l'Odéon. Il faudra, sans doute, que tu viennes toi-même à Paris.

La pièce de Cadol est un four, à ce que m'a dit le commis de Lévy. Raison de plus pour se hâter.

Donc ne perds pas une minute, envoie-moi le *manuscrit* par la poste (c'est plus rapide que par le chemin de fer). Je l'attends au plus tard samedi

matin. Je croyais même le recevoir aujourd'hui!  
Encore une fois envoie bouler les barriques.

Axenfeld n'a pas été appelé à Evreux : donc  
l'enfant de D'Osmoy va mieux ?

Je t'embrasse.

Ton.

De l'énergie, foutre!!!

1075. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin.

Publier les pièces anti-catholiques avant *Aïssé* me semble une idée déplorable ; c'est vouloir faire siffler la pièce par le parti catholique et renouveler l'histoire de *Gaetana*. Quand on a besoin du public, on ne l'irrite pas d'avance, ou du moins, on n'en irrite pas une portion considérable. 2<sup>o</sup> Ce serait *déflorer* le volume de Poésies dont ces vers-là seront les plus remarquables.

Et puis qui est-ce qui s'occupe du concile !

Quoi qu'en dise Delattre, cette publication serait dangereuse.

J'espère pousser à l'Odéon le *Cœur à droite* et, cette semaine, je vais entrer en pourparlers avec Raphaël pour la *Féerie*. C'est Lévy qui est notre intermédiaire. Il m'a prévenu que probablement Raphaël ne voudrait sur l'affiche que mon nom et celui de B[ouilhet]. Que faire dans ce cas-là ?

Chilly a été pris d'une espèce de spasme, à la

lecture de ta lettre, qui était très bonne et bien suffisante. Elles les a cinglés; nous avons trouvé l'endroit sensible.

J'ai été, dans le dialogue, plus content de Duquesnel que de Chilly. Il s'est même emporté contre toi de telle façon que je l'ai prié de se taire. Enfin, après avoir chicané et bataillé pendant une heure, pour *en finir* j'ai fait un rabais.

Alors il a été attendri et j'ai cru que nous allions nous embrasser. Bref, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, si bien que je lui ai promis (sur sa prière) de ne te rien dire de son « mouvement de vivacité ».

Le dialogue a été beau et la pantomime sublime. Je m'étais cuirassé de patience dans la rue. Aussi n'ai-je pas perdu la boule, mais j'ai vu le moment où tout allait se brouiller.

Veux-tu que je te dise *le fond* de mon opinion? *Aïssé* sera jouée au mois de février. *Le Bâtard* (que j'irai voir moi-même un de ces jours) n'a pas la vie si longue qu'on le dit. Ils font 1.500 francs. Latour Saint-Ybars tombera et *l'Autre* ne dépassera peut-être pas 50 à 60 représentations.

Je ne sais pas encore quand j'irai à Croisset. Il faut que mon bouquin soit paru et que j'aie fait mes distributions d'exemplaires. Ce sera probablement dans le commencement de décembre, ou à la fin de novembre.

Quelles sont les pièces de vers mises en musique qu'on pourrait chanter à la Représentation pour le monument? (c'est à voir). Elle aura lieu en janvier.

Quant à Achille, fais absolument ce que tu voudras. Va lui faire une visite et demande-lui,

carrément, ce que tu lui dois. Je serais fort étonné s'il acceptait quelque chose.

Adieu, mon bon Philippe, tout à toi.  
Ton vieux.

Sois sûr que j'ai fait, à l'Odéon, tout ce qui était possible et pratique. Nous nous sommes conduits en gentlemen, ce qui donne toujours de l'autorité sur les gens. Cela me permettra d'être plus exigeant pour beaucoup de choses, quand on montera la pièce.

La représentation au bénéfice de Bernhardt a lieu le 5 novembre; elle y jouera le 5<sup>e</sup> acte de la *Conjuration d'Ambroise* (*sic*); ce sera une éprouvette.

---

1076. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

[16 octobre 1869.]

« Un peu sèche » (ta lettre)? Non! pas assez raide. Nous ne risquons rien d'être rébarbatifs. Au contraire! ils nous embêtent, emm...-les!

Donc tu vas me recopier tout de suite la lettre destinée à être montrée, en faisant un autre préambule, en enlevant l'alinéa relatif à Duquesnel, en y intercalant ce que j'ai marqué d'une barre longitudinale dans l'autre lettre (celle sur papier bleu). Tu peux même insister davantage sur le tort pécuniaire que ça te fait. — Enfin, au mot *avance*, récrie-toi : « Parbleu! J'en trouverai, chez Porcher, des avances! Je remercie ces messieurs de me faire crédit... » et montre-toi très blessé.

Cependant, que ta lettre soit dans des termes polis et publiable au besoin. Fais l'éloge de Berton et trépigne légèrement les autres pour montrer que lui seul nous importe, ce qui est vrai.

Je l'ai vu tantôt au convoi de Sainte-Beuve; tu n'as pas l'idée de son exaspération.

Il traite Chilly d'idiot. Il écume. Ces messieurs ont été (je le sais par lui) terrifiés de mon calme. J'ai bien pensé à les assommer. Mais ça aurait pu avoir des inconvénients, même pour la pièce. Ils se mordent les pouces, ils sont très penauds.

Après tout, c'est peut-être un retard de douze ou quinze jours, tout au plus. Si les deux pièces qui nous précèdent allaient faire four, nous serions joués en février. Il est inouï, dans les fastes théâtraux, que trois pièces de suite aient du succès. N'importe, ça me chagrine, pour toi d'abord et puis pour les autres publications. Envoie-moi ce que j'attends *illico*.

Tout à toi.

Embrasse ta mère et qu'elle te le rende de ma part.

---

1077. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Vendredi, 6 heures du soir [novembre 1869].

Je demande pardon à Votre Altesse de répondre si tardivement au petit mot que j'ai reçu d'elle hier au soir.

J'ai communiqué vos désirs à M. de Chilly. Il m'a chargé de vous présenter tous ses regrets.

Mais la chose *ne peut* se remettre à mardi, pour une foule de raisons pécuniaires.

Tâchez donc, Princesse, de vous arranger pour venir lundi. Je crois que ce sera une *très* belle première représentation.

Quant à moi, il me semble que je ne vous ai pas assez remerciée l'autre jour. Mais l'attendrissement m'a coupé la parole ! Cela est la pure vérité.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre

tout affectionné et dévoué.

---

1078. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, samedi soir, 6 novembre 1869.

Je n'ai rien de neuf à te dire, depuis ton départ, ma chère Caro. Je travaille toujours la Fée avec d'Osmoy. Mon roman paraîtra le 17 courant. On me promet mon étoffe pour le milieu de la semaine prochaine. J'ai été ce matin rue de Clichy. L'appartement de ta bonne maman ne sera pas prêt avant vendredi ou samedi. Je ne sais pas comment elle va prendre la chose. Je lui ai écrit tantôt, pour la calmer.

Et vous ? Le voyage s'est-il bien passé <sup>(1)</sup> ? Je m'attends à une lettre de toi lundi. Mais écris

(1) M<sup>me</sup> Commanville accompagnait son mari en Prusse pour un voyage d'affaires.

surtout à notre pauvre vieille, qui s'ennuie là-bas démesurément.

Les petites bottes de fourrure ont-elles été utiles? J'imagine que non, car le temps s'est bien radouci.

J'ai été hier à l'Odéon voir Sarah Bernhardt, dans le quatrième acte de la *Conjuration d'Amboise*. J'étais dans un bel état nerveux! J'en suis encore tout brisé aujourd'hui! Cette représentation (à bénéfice) a été splendide, J'y ai entendu la Patti qui m'a semblé, ce soir-là, merveilleuse. Voilà!

Embrasse ton mari pour moi, dis de ma part à ta compagne tout ce que tu pourras trouver de plus gentil, et ramène-toi en bon état ma chère nièce que j'aime.

Ton vieux ganachon.

---

1079. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi, 6 heures au soir [1869].

Je reçois à l'instant le mot de M. de Solms adressé à Votre Altesse, et je vous en remercie bien! Cela s'ajoute au reste, Princesse. L'addition de mes gratitude s'allonge.

J'attends ma mère, samedi, ce qui ne m'empêchera pas d'aller le soir chez la princesse Charlotte où j'espère vous rencontrer, sans préjudice du lendemain, dimanche. Car je profite de mes courts séjours dans la « capitale » et, autant que je peux, je répare pour moi ce temps perdu.

En me mettant à vos pieds, Princesse et en vous  
redisant que je suis  
vôtre.

---

1080. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi soir, 11 heures. [10 novembre 1869.]

MON LOULOU,

J'ai reçu tantôt ta dépêche télégraphique datée de 11 h. 35 minutes, et presque en même temps ta bonne lettre de lundi 8.

Je les ai montrées l'une et l'autre à ta grand mère qui est arrivée à 4 h. 1/2, car elle *ne pouvait plus tenir* à Croisset. Elle est, présentement, à l'Hôtel du Helder où elle restera jusqu'à ce que sa chambre, chez toi, soit prête. Les ouvriers n'avancent à rien! Ils viennent à 3 heures et s'en vont à 4! Vous trouverez à votre retour bien peu de besogne faite!

Tu apprendras avec plaisir que ta bonne maman va très bien. Il y a peut-être quatre ans que je ne l'ai vue en si bon état. Son moral est *excellent* et pas une fois pendant le dîner je ne me suis aperçu qu'elle était sourde. Elle ne m'a pas fait répéter un seul mot! C'est incompréhensible! Je crois que c'est l'effet de la joie d'avoir quitté sa solitude.

M<sup>me</sup> Laurent vient demain dîner avec elle. Elle grille d'envie de voir votre hôtel. Mais je l'ai priée d'attendre que son appartement soit prêt.

Mon roman paraîtra, sans faute, mercredi prochain 17, jour de l'ouverture du canal de Suez.

Ma princesse est partie ce matin pour Compiègne.

D'Osmoy revient vendredi retravailler à la Féerie.

Voilà toutes les nouvelles.

Moi aussi, pauvre loulou, je voudrais être chez toi. Tu me dis, sur notre petit dîner de l'autre jour, précisément ce que j'ai senti. Nous nous entendons bien, n'est-ce pas, ma chère Carolo?

Quand reviens-tu? il y a si longtemps qu'on ne s'est vu un peu longuement! Mon intention est de m'en retourner à Croisset vers le 20 décembre et d'y rester jusqu'à la fin de janvier. Puis j'irai passer huit jours chez M<sup>me</sup> Sand; je reviendrai à Paris et j'en partirai avec vous au mois de mai pour aller à Croisset travailler à ce brave *Saint Antoine*.

A la fin de cette semaine j'arrangerai la fameuse fourrure. J'espère dans une huitaine posséder le complément de mon mobilier, et mon bouquin paraîtra en même temps! il ne me manquera (pour compléter mon luxe) que ma fameuse nièce. Deux bons baisers sur ta gentille mine.  
Vieux.

---

1081. A LA MÊME.

Paris, lundi, minuit [15 novembre 1869].

Rien de nouveau, mon loulou. Ta bonne maman va bien, quoique hier, au dîner que j'ai

fait chez toi avec d'Osmoy, je n'aie pas trouvé ses oreilles ni son moral en aussi bon état que mercredi dernier <sup>(1)</sup>. Cela tenait peut-être à ce qu'elle nous avait attendus trop longtemps pour dîner. En effet, ton brave homme d'oncle est accablé d'affaires à en perdre la boule.

Non seulement 1° mon livre va paraître, mais 2° il est question de jouer *Aïssé* prochainement (il n'y a rien encore de positif); 3° nous travaillons toujours la *Féerie*; 4° nous intriguons souverainement pour la faire recevoir, et 5° j'ai eu et j'ai encore une autre histoire (qui ne me regarde pas) et que je te conterai dans le silence du cabinet.

Des fragments de *l'Éducation sentimentale* paraîtront demain dans une trentaine de journaux. La semaine est mal choisie à cause de la politique, qui change d'aspect cependant, car Rochefort est complètement démonétisé et il pourrait bien ne pas être nommé; l'opposition est en baisse dans l'opinion publique.

Tu ne m'as pas l'air de faire un voyage bien pittoresque, et il me semble que, sans ta compagnie, tu t'ennuierais.

Ta bonne maman a dû aller chez Racaut pour obtenir qu'il envoie des ouvriers. Rien, mais absolument rien n'est fait chez vous : il faudrait *l'œil du maître* et le maître devra même faire les gros yeux.

J'ai reçu une lettre de M<sup>me</sup> Sandeau qui s'informe beaucoup de toi.

(1) M<sup>me</sup> Flaubert s'était installée chez sa petite-fille, 77, rue de Clichy.

Demain je dîne chez la Princesse et jeudi chez  
Du Camp. Voilà toutes les nouvelles.  
Ton vieux ganachon qui t'aime.

Je suis curieux de voir le petit chien, quoique  
je désapprouve ce surcroît de personnel. Ce sont  
des embarras et des chagrins que tu te prépares,  
mon Caro.

---

1082. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi 2 heures [fin novembre 1869].

PRINCESSE,            .

Voici ce livre <sup>(1)</sup> que vous avez daigné entendre  
lire d'un bout à l'autre.

Je n'ai pu y faire une dédicace convenable ;  
trop de choses ont remué dans mon cœur en vous  
l'offrant. N'importe ! Quand vos yeux rencontrent  
ces deux volumes, vous penserez un peu à  
un homme qui vous aime bien, Princesse  
et qui est  
tout à vous.

---

(1) *L'Éducation sentimentale.*

1083. A GEORGE SAND.

3 décembre 1869.

CHÈRE BON MAITRE,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* <sup>(1)</sup> de lundi dernier, le *Gaulois* <sup>(2)</sup> de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aureville (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* <sup>(3)</sup> et dans *Paris* par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

*La Tribune* <sup>(4)</sup>, le *Pays* <sup>(5)</sup> et l'*Opinion nationale* <sup>(6)</sup> m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose. Les braves

(1) *L'Éducation sentimentale*, par Barbey d'Aureville (*Constitutionnel*, 29 novembre 1869).

(2) *L'Éducation sentimentale*, par Sarcey (*Le Gaulois*, 3 décembre 1869).

(3) *Le Figaro* du 20 novembre 1869, par Amédée de Cesena.

(4) *Causerie* [sur *L'Éducation sentimentale*, par Émile Zola (*La Tribune* du 28 novembre 1869)].

(5) *Petite Gazette*, par Paul de Léoni (*Le Pays*, 26 novembre 1869).

(6) *Revue littéraire*, par J. Levallois (*L'Opinion nationale*, 22 novembre 1869).

sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content.

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc. ! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la Féerie ? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait poncif.) Raphaël Félix <sup>(1)</sup> ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème.

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turquie, que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu !...

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer ?

---

1084. A LA MÊME.

Mardi, 4 heures. [7 décembre 1869.]

CHÈRE MAITRE,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman

(1) Directeur de la Porte-Saint-Martin.

craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux, et que la composition, le dessin manquent absolument.

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène Houssaye, ne veut pas faire d'articles sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne, ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la *Féerie*. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la *Féerie* l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui.

Enfoncé derechef ! Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi <sup>(1)</sup>.

Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

---

(1) *Encore M. Flaubert (Le Gaulois, 4 décembre 1869)*.

1085. A JULES DUPLAN.

Jeudi soir [9 décembre 1869.]

Rengaîne tes compliments, mon cher vieux!

Nous sommes *enfoncés*! Raphaël, dès le lendemain, a reculé devant la dépense. Cependant Lévy ne m'a pas l'air d'avoir perdu tout espoir! — Je fais des corrections excellentes (profitant de ce que Raphaël m'a dit) : un tableau supprimé et un autre plus corsé.

A propos de honte, ce n'est plus M<sup>me</sup> Sandeau *qui me plaint*, mais Maxime! Sur cent cinquante personnes environ auxquelles j'ai envoyé mon livre, il y en a trente au plus qui m'ont accusé réception des exemplaires. Brillent par leur mutisme : Fovard, M<sup>me</sup> Cornu, Renan, etc... La province renchérit sur Paris, — car le journal *la Gironde* m'appelle « Prud'homme ».

Mais le plus beau, c'est M. Schérer <sup>(1)</sup>:

Oh! dans nos bouches!...

Pour en revenir à la Féerie, elle sera reçue d'ici à un mois, ou imprimée dans trois, au plus tard — telle est ma décision.

L'ange nommé M<sup>m</sup> de Metternich m'a fait dimanche les compliments les plus chouettes sur *l'Éducation sentimentale*.

J'ai été aussi très content de Viollet-Leduc.

A dimanche pour déjeuner : nous serons seuls.

(1) *Le Temps*, 7 décembre 1869.

1086. A GEORGE SAND.

Vendredi, 10 décembre, 10 h. du soir.

CHÈRE MAITRE, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin ». *La Liberté* insérera votre article, tout de suite <sup>(1)</sup>. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais » ? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous !

Je continue à être roulé dans la fange. *La Gironde* m'appelle Prud'homme. Cela me paraît neuf !

Comment vous remercier ? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme ! Sans compter le reste !

1087. A EUGÈNE DELATTRE.

Vendredi soir [17 décembre 1869].

Ah ! saprelotte ! ça m'embête ! parce que « la semaine prochaine » je serai à Nohant, chez M<sup>me</sup> Sand.

Donc nous ne nous verrons qu'en 1870.

Pense à mon (ou plutôt à ton) article. J'ai

(1) *La Liberté* du 22 décembre 1869.

besoin d'être défendu. On me trépigne violemment.

A toi,

Ton G. F.

---

1088. A MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Rue Murillo, 4 (parc Monceau), 22 décembre [1869].

Merci de votre bon article, chère Demoiselle. J'ai bien besoin d'être un peu défendu, car je suis attaqué avec acharnement. Mais il en sera, je l'espère, de *l'Éducation sentimentale* comme de *la Bovary*. On finira par en comprendre la moralité et trouver « cela tout simple ».

Quant au succès matériel, je n'ai pas à me plaindre, mon livre se vend extrêmement bien, malgré la politique.

Mille cordialités de votre tout dévoué.

---

1089. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset [31 décembre 1869].

Quoique l'usage soit bien gothique, il me semble convenable.

Je vous souhaite donc, Princesse, *une bonne année*.

Que chacun de vos désirs se réalise, que rien de fâcheux ne vous survienne, que tout enfin vous agrée, depuis les résolutions de la Politique jusqu'à la température du ciel! Soyez aussi heureuse que possible.

Quand arrive cette époque, on résume involontairement ses douze mois, comme les négociants qui font leur inventaire. Moi, je retrouve votre nom à toutes les pages de mon grand livre, Princesse, du côté des bénéfiques, bien entendu. Voilà une comparaison piètre, dont je vous demande excuse; ce sera une sottise de plus à jeter dans les tas, avec les autres.

N'importe, parmi tous les hommages que l'on va vous rendre et les vœux qu'on va débiter, il n'en est pas de plus profonds et de plus sincères que les miens, Princesse, car je suis complètement à vous.

---

1090. A GEORGE SAND.

Mercredi après-midi [12 janvier 1870].

CHÈRE MAITRE,

Votre commission était faite hier à une heure. La Princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir <sup>(1)</sup>. Le sentiment général est la peur, pas autre chose.

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient

(1) Yves Salmon, dit Victor Noir, journaliste, collaborateur de *la Marseillaise*, assassiné le 10 janvier 1870 par le Prince Pierre Bonaparte, devant lequel il se présentait, accompagné de Ulric de Fonvielle, comme témoin de Paschal Grousset dans une affaire d'honneur. L'enterrement de Victor Noir eut lieu le 12 janvier.

féroce. Je suis moins indigné que dégoûté. Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parler munis de pistolets et de cannes à dard? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque. Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage!

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

---

1091. A M. LÉON DE SAINT-VALÉRY.

[Paris] 15 janvier 1870.

MONSIEUR, ou plutôt CHER CONFRÈRE,

Vous me demandez de vous répondre franchement à cette question : « Dois-je continuer à faire des romans? »

Or, voici mon opinion : *Il faut toujours écrire*, quand on en a envie. Nos contemporains (pas plus que nous-mêmes) ne savent ce qui restera de nos œuvres. Voltaire ne se doutait pas que le plus

immortel de ses ouvrages était *Candide*. Il n'y a jamais eu de grands hommes vivants. C'est la postérité qui les fait. Donc travaillons, si le cœur nous en dit, si nous sentons que la vocation nous entraîne ; quant au succès matériel, grand ou petit, qui doit en résulter pour nous, il est impossible là-dessus de rien présager. Les plus malins (ceux qui prétendent connaître le public) sont chaque jour trompés.

Il n'en est pas de même de la réussite esthétique. Ici les préjugés ont une base. Un œil exercé ne peut se méprendre absolument. J'ai lu votre *Age de Cuivre* avec grande attention et je vous dis hardiment : « Faites-en d'autres ! ».

Je viens donc, sans plus d'ambages, vous exprimer tout ce que je pense.

Le grand monologue du commencement m'a fort surpris puisque c'est, à peu de chose près, un monologue qui existe dans une féerie de moi, faite en collaboration avec Louis Bouilhet : c'est vous dire qu'il m'a plu, n'est-ce pas ? Tous vos caractères sont vrais et vous voyez juste, ce qui est le principal. Mais vous passez à côté de situations superbes dont vous ne tirez pas parti, vous laissez vos diamants par terre sans les enchâsser, ce qui est une maladresse. Les exemples me viendront tout à l'heure. Il y a trop, beaucoup trop de dialogues. Pourquoi ne pas vous servir plus souvent de la forme narrative et réserver le style direct pour les scènes principales ? Tous les entretiens de votre histoire n'ont pas eu, dans la vie, la même valeur ; ils doivent donc être présentés différemment.

Si vous aviez mis à l'indirect tout ce qui se dit

chez la portière, par exemple, les dialogues avec Laurence, sans y rien changer du tout, se trouvaient exhaussés.

Pourquoi parlez-vous en votre nom ? Pourquoi faites-vous des réflexions qui coupent le récit ? Je n'aime pas les locutions comme celle-ci : « Notre héros, lecteur... » Une réflexion morale ne vaut pas une analyse et, quand vous en faites, des analyses, elles sont excellentes, témoin celle qui termine le n° 3.

J'aurais voulu *plus de développement aux endroits principaux*. Ainsi la soirée chez M<sup>me</sup> Linoki est trop courte par rapport à ce qui la précède et à ce qui la suit.

L'épisode du bouquet est une chose charmante, mais gâtée par l'éternel portier que je rencontre une fois de plus et qui n'est pas neuf.

L'histoire de la symphonie est une petite merveille.

Mais après les désillusions de Paris, j'aurais voulu que le contraste fût plus accusé quand il revoit la campagne. Puis, qu'après un accès bucolique, l'ignominie bourgeoise fût également plus saillante. Tout ce que je dis est dans votre livre, mais vous vous perdez dans les dialogues. La mort de l'oncle et son enterrement catholique, parfaits. A quoi sert la conversation avec le médecin, lequel on ne reverra plus ? Mais une fois que nous sommes chez Alice, je n'ai plus que des éloges sans restrictions. La première représentation et l'épilogue surtout, cette bonne Laurence qui revient, tout cela est réussi et amusant ; j'ai été littéralement empoigné.

Si, à vos articles sur moi et à la lettre que vous

m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne vous jugeais pas homme d'esprit et galant homme, cette épître, cher confrère, eût été plus courte et plus louangeuse.

Je vous serre cordialement la main et suis tout à vous.

1092. A GEORGE SAND.

[15 mars 1870.]

CHÈRE MAITRE,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de M<sup>me</sup> Cornu portant ces mots : « Venez chez moi, affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'Impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue*. « Comment? moi que tout le monde attaque maintenant! Je n'aurais pas cru ça! Et je voulais la faire nommer de l'Académie! Mais que lui ai-je donc fait? etc. » Bref, elle est désolée, et l'Empereur aussi. Lui n'était pas indigné, *mais prostré (sic)*.

M<sup>me</sup> Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici une théorie de la manière dont on compose des romans.

« Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en répons.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche.

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant! Connaissez-vous quelqu'un qui... (Alors M<sup>me</sup> Cornu m'a nommé.)

— Oh! ne dites pas que je vous ai parlé de ça! »

Tel est le dialogue que M<sup>m</sup> Cornu m'a rapporté.

Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'Impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à M<sup>me</sup> Cornu, qui la fera passer à l'Impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats! On nous en dit d'autres, à nous!

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'Impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable.

J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femmes sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris de temps à autre par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute nouvelle: les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

M<sup>me</sup> Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

1093. A MADAME HORTENSE CORNU.

Dimanche soir [20 mars 1870].

Votre dévouement s'était alarmé à tort, chère Madame. J'en étais sûr. Voici la réponse qui m'arrive poste pour poste.

Les gens du monde, je vous le répète, voient des allusions où il n'y en a pas. Quand j'ai fait *Madame Bovary* on m'a demandé plusieurs fois : « Est-ce M<sup>me</sup> \*\*\* que vous avez voulu peindre ? » Et j'ai reçu des lettres de gens parfaitement inconnus, une entre autres d'un monsieur de Reims qui me félicitait de *l'avoir vengé!* (d'une infidèle).

Tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure, se reconnaissant dans Homais, voulaient venir chez moi me flanquer des gifles; mais le plus beau (je l'ai découvert cinq ans plus tard), c'est qu'il y avait alors, en Afrique, la femme d'un médecin militaire s'appelant M<sup>m</sup> Bovaries et qui ressemblait à *Madame Bovary*, nom que j'avais inventé en dénaturant celui de Bouvaret.

La première phrase de notre ami Maury en parlant de *l'Éducation sentimentale* a été celle-ci : « Est-ce que vous avez connu X\*\*\*, un Italien, professeur de mathématiques? Votre Sénécals est son portrait physique et moral! Tout y est, jusqu'à la coupe des cheveux! » D'autres prétendent que j'ai voulu peindre, dans Arnoux, Bernard-Latte (l'ancien éditeur) que je n'ai jamais vu, etc.

Tout cela est pour vous dire, chère Madame, que le public se trompe en nous attribuant des intentions que nous n'avons pas.

J'étais bien sûr que M<sup>me</sup> Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1<sup>o</sup> par hauteur d'esprit, par goût, par respect de l'Art, et 2<sup>o</sup> par moralité, par sentiment des convenances, et aussi par *justice*.

Je crois même, entre nous, que cette inculpation l'a un peu blessée. Les journaux, tous les jours, nous roulent dans l'ordure, sans que jamais nous leur répondions, nous dont le métier, cependant, est de manier la plume; et on croit que pour *faire de l'effet*, pour être applaudis, nous allons nous en prendre à tel ou à telle? Ah! non! pas si humbles! Notre ambition est plus haute et notre honnêteté plus grande. Quand on estime son esprit, on ne choisit pas les moyens qu'il faut pour plaire à la canaille. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

Mais en voilà assez. J'irai vous voir un de ces matins. En attendant ce plaisir-là, chère Madame, je vous baise les mains et suis tout à vous.

---

1094. A GEORGE SAND.

[20 mars 1870].

CHÈRE MAITRE,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à M<sup>me</sup> Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *Dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu *l'Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécoter comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu. Merci; Je crois que ça va aller mieux. Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

---

1095. A LA MÊME.

[Paris] Lundi matin, 11 heures [4 avril 1870].

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et M<sup>me</sup> Maurice aussi! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice). Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons. On n'entend parler que de maladies et d'enterrements! Mon pauvre larbin est toujours à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur

est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question <sup>(1)</sup> m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu'« elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. Favre <sup>(2)</sup>; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

---

1096. A LA MÊME.

[Paris.] Mardi matin [19 avril 1870].

CHÈRE MAITRE,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois! Je ne travaille pas trop, car sans le travail que serais-je devenu? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit. Le déversoir nerveux fait défaut.

(1) L'Impératrice.

(2) Médecin de George Sand.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur Favre, qui m'a paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

---

1097. A LA MÊME.

Paris, jeudi [2<sup>e</sup> quinzaine d'avril 1870].

M. X\*\*\* m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il ? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine<sup>(1)</sup> ? Moi j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans peut-être, ce sera la philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

(1) *De l'Intelligence*.

Et la préface des *Idées de M<sup>me</sup> Aubray*?  
 Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter  
 avec vous!

---

1098. A LA MÊME.

Paris, vendredi, 9 heures du soir [29 avril ou 6 mai 1870].

CHÈRE BON MAITRE,

Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure, à six heures et, après m'avoir parlé de choses et d'autres : « Madame Sand m'a écrit que vous étiez gêné. »

C'est vrai! je le suis toujours!

Eh bien! là-dessus, il s'est embarqué dans une série de phrases tendant à me prouver qu'il ne gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près de l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais avec l'*Éducation sentimentale*. Bref, savez-vous ce qu'il me propose? Me prêter, sans intérêt, trois à quatre mille francs, à condition que mon prochain roman lui appartiendra aux mêmes conditions, c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume. S'il ne m'a pas répété trente fois : « C'est pour vous obliger, ma parole d'honneur », je veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*. Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. A moins d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

Problème psychologique : pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy ? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral ni qui aime l'immoralité plus que toi : une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil ? ou par une certaine perversité ?

Bonsoir, après tout ! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter avec Athalie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Et je n'y pense plus.

Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet. Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.

N-I ni, c'est fini !

J'ai revu le docteur Favre hier chez Dumas. « *Estrange bonhomme !* » J'aurais besoin d'un dictionnaire pour le comprendre.

Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le plébiscite<sup>(1)</sup> plonge les Parisiens ! C'est à en crever d'ennui. Aussi je m'esbigne.

Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?

Je connaissais l'*Éthique* de Spinoza, mais pas du tout le *Tractatus theologico-politicus*, lequel m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration. N... de D..., quel homme ! quel cerveau ! quelle science et quel esprit ! Il était plus fort que M. Caro, décidément.

(1) Plébiscite pour l'approbation de la constitution du 20 avril 1870.

Quand se verra-t-on? Est-ce que je ne peux pas compter sur une petite visite à Croisset? non pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous parler longuement de deux plans.

---

1099. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement médite.*

Jeudi 4 heures.

Certainement! mon bon! Il est très possible de me voir. Je m'étonne même que tu n'aies pas trouvé cette possibilité-là depuis un mois.

Il faut même que je te voie à cause de Claye.

M. Commanville revient ici après-demain (mercredi) et restera à Croisset jusqu'au 1<sup>er</sup> juin. Je n'irai pas à Paris avant cette époque.

Viens donc *mercredi matin* par le bateau de 11 heures.

Je t'embrasse.

TON G. FLAUBERT.

---

1100. A GEORGE SAND.

[Croisset, fin mai 1870.]

Non, chère maître! Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère a été fortement indisposée — elle va bien maintenant; puis j'ai eu à débrouiller le reste des

papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé la notice. J'ai écrit cette semaine près de six pages, ce qui pour moi est bien beau; ce travail m'est très pénible de toute façon. Le difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera l'occasion d'exprimer ce que je pense : chose douce et dont je me suis toujours privé.

Vous me dites des choses bien belles et bien bonnes aussi pour me redonner du courage. Je n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce qui revient peut-être au même.

Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. Voilà le vrai! et cependant je continuerai à écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoccupe! Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand, une *seule* maison où l'on parle de littérature? Et quand elle se trouve abordée incidemment, c'est toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la question de succès, de moralité, d'utilité, d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un fossile, un être sans rapport avec la création environnante.

Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur une affection nouvelle. Mais comment? Presque tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent à leur petit commerce tout le long de l'année, à la chasse pendant les vacances et au whist après leur dîner. Je n'en connais pas un seul qui soit capable de passer avec moi un après-midi à lire

un poète. Ils ont leurs affaires; moi, je n'ai pas d'affaires! Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, « ma petite localité » n'en fournit pas, et puis, quand même! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Goëthe : « Par delà les tombes, en avant! » et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire; comme vous êtes forte!

Mais vous êtes trop bonne d'avoir écrit derechef à l'enfant d'Israël. *Qu'il garde son or!!* Ce gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé; il n'a pas trouvé le joint sensible.

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas assez monté.

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle

de Mademoiselle d'Hauterive<sup>(1)</sup>? Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prud'homme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique ! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

---

1101. A SA NIÈCE CAROLINE.

Mercredi soir, 6 heures [début de juin 1870].

MON LOULOU,

Nous avons eu à 5 heures un désappointement, en ne recevant pas de lettre de toi.

« Notre pauvre fille » ne nous a pas écrit depuis samedi.

Ta grand'mère allait très bien, depuis dimanche surtout, le dîner de jeunes gens l'ayant divertie. Mais, aujourd'hui, la privation de ta correspondance l'assombrit.

(1) Fille du Bibliothécaire de Sainte-Geneviève, M<sup>lle</sup> Borel d'Hauterive habitait Nice, dans la même maison qu'un jeune homme, nommé Morpain. Une intrigue s'était nouée entre eux ; mais ils étaient pauvres, et la vie commune devint impossible. Le dimanche 15 mai 1870, des paysans trouvèrent, aux environs de la vallée de la Mantegat, M<sup>lle</sup> d'Hauterive grièvement blessée. Elle raconta que son ami et elle, à bout de ressources, s'étaient d'accord suicidés ; que le cadavre de Morpain gisait un peu plus loin, qu'elle-même, souffrant beaucoup, s'était traînée. Elle expira peu après. La version du double suicide fut généralement admise. Toutefois le journal *les Alpes Maritimes*, relatant le fait divers, à quelques jours de là, émit l'hypothèse d'un crime. Ce fait divers, qui fut un gros scandale, est resté assez mystérieux.

(Note de René Descharmes (Edition Santandrea).)

Je viens d'avoir la visite du général Valazé en uniforme.

Tableau dans Croisset !

Rien de neuf d'ailleurs. Ah ! j'oubliais ! D'Os-moy m'écrit qu'il viendra me voir dans quinze jours. Tiendra-t-il parole ?

Si la Princesse vient déjeuner et dîner un de ces jours à Croisset, *je compte sur toi*, absolument, pour faire les honneurs et *briller*.

Adieu, pauvre chérie.

---

1102. A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 3 heures [juin 1870].

Si je m'ennuie de toi, mon pauvre loulou ? Je crois bien ! Oui, je m'ennuie, et beaucoup, énormément ! n'ayant, depuis ton départ, personne à qui parler. Il est vrai que je ne deviens pas un monsieur facile. Mes pauvres nerfs ont été mis à de trop rudes épreuves, et ce qu'il me faudrait pour les calmer est hors de ma portée. Si je t'avais près de moi, ma chère Carolo, si je pouvais causer, chaque jour, pendant quelques heures avec ta gentille personne, comme ce serait bon ! Quel dommage que Neuville ne soit pas Croisset !

Aucune nouvelle, sauf la mort *de la femme de chambre de M<sup>m</sup><sup>s</sup> Husson*, enlevée en trois jours par la variole. Hier, visite de Censier ; voilà tout. C'est peu.

Ta grand'mère va bien ; elle est partie à Rouen faire des courses, en fiacre.

Je suis au milieu de mon travail; j'en ai encore pour un mois. Outre qu'il m'est pénible sous le côté du cœur, il est difficile en soi : j'ai peur de trop dire, ou pas assez.

Tu fais bien de te livrer au bon Plutarque : la fréquentation de ces bonshommes-là est tout ce qu'il y a de plus sain. Cela tonifie et élève. Moi, je relis les *Conversations de Gœthe et d'Eckermann*, le soir dans mon lit et, comme comique (un comique très froid), toutes les professions de foi de MM. les candidats démocratiques au conseil d'arrondissement. La platitude de ces idiots vaniteux me charme.

Je voudrais bien avoir ton étude de poissons, et encore plus l'artiste.

A bientôt, pauvre chérie. Malheureusement, notre entrevue ne sera pas longue.

Mes amitiés à Ernest.

Mes respects à Putzel <sup>(1)</sup>.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle, qui continue à n'être pas gai.

1103. A EDMOND DE GONCOURT.

[Croisset] Dimanche soir [26 juin 1870].

Comme je vous plains, mon pauvre ami <sup>(2)</sup>! Votre lettre, ce matin, m'a navré! Sauf la confiance personnelle que vous me faites (et que je garderai pour moi, soyez-en sûr), elle ne m'a rien

(1) Une petite chienne, rapportée de Prusse.

(2) Jules de Goncourt était mort le 20 juin.

appris de neuf, ou du moins je me doutais de tout ce que vous me dites. Car je pense à vous tous les jours et plusieurs fois par jour. Le souvenir de mes amis disparus m'amène fatalement le vôtre. Le bilan est joli depuis un an! Feydeau <sup>(1)</sup>, votre frère, Bouilhet, Saint-Beuve et Duplan. Voilà les idées qui sont comme autant de tombeaux, au milieu desquels je me promène.

Mais je n'ose pas me plaindre devant vous. Car votre douleur doit dépasser toutes celles qu'on peut ressentir et imaginer.

Vous voulez que je vous parle de moi, mon cher Edmond? Eh bien, je me livre à un travail qui me donne de grandes saoueurs, car j'écris la préface du volume de vers de B[ouilhet]. J'ai glissé, autant que possible, sur la partie biographique. Je m'étendrai plus sur l'examen des œuvres et encore davantage sur ses (ou nos) doctrines littéraires.

J'ai relu tout ce qu'il a écrit. J'ai feuilleté nos anciennes lettres. Je remue une série de souvenirs, dont quelques-uns ont trente-sept ans de date! C'est peu gai, comme vous voyez! Ici, d'ailleurs, à Croisset, je suis poursuivi par son fantôme que je retrouve derrière chaque buisson du jardin, sur le divan de mon cabinet, et jusque dans mes vêtements, dans mes robes de chambre qu'il mettait.

J'espère y penser moins quand cet abominable travail sera fini, c'est-à-dire dans six semaines.

(1) Ceci est certainement une distraction de Flaubert. Feydcau vivait toujours; il n'est mort qu'en octobre 1873. Mais le mot figurant sur l'autographe, je crois devoir le maintenir.

(Note de René Descharmes (Édition Santandréa).)

Après quoi j'essaierai de reprendre *Saint Antoine*. Mais le cœur n'y est guère. Vous savez bien qu'on écrit toujours en vue de quelqu'un. Or, ce quelqu'un-là n'étant plus, le courage me manque.

Je vis donc seul, en tête à tête avec ma mère qui vieillit de jour en jour, qui s'affaiblit, qui se plaint ! Une conversation un peu sérieuse est devenue impossible avec elle ; et je n'ai personne à qui parler.

J'espère aller à Paris au mois d'août et alors vous voir. Mais où serez-vous ? Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, mon pauvre Edmond ! Personne plus que moi ne vous plaint.

Je vous embrasse très fortement.

---

1104. A GEORGE SAND.

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore d'enterrer un ami ! De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois ! Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière ! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler ! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen de recaler une comédie de lui, en prose, le *Sexe faible*. Après quoi, je me mettrai à *Saint Antoine*.

Et vous, chère maître, que devenez-vous avec tous les vôtres ? Ma nièce est dans les Pyrénées

et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en plus sourde, de sorte que mon existence manque de folichonnerie absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il me manque le temps et l'argent. Donc, il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

---

1105. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, minuit [28-29 juin 1870].

MA CHÈRE CARO,

Comme tu m'as l'air de t'ennuyer à Luchon! Tes lettres sont à la fois comiques et lamentables! Ton *temps d'exil* ne va pas durer au delà de la semaine prochaine; un peu de patience encore! Tu ne nous dis pas si les eaux t'enlèvent tes nombreuses infirmités. Ernest a eu tort de suivre ton régime, il peut se rendre malade.

J'ai fait, il y a huit jours, un triste voyage à Paris. Quel enterrement! J'en ai rarement vu de plus apitoyant. Dans quel état était le pauvre Edmond de Goncourt! Théo, qu'on accuse d'être un homme sans cœur, pleurait à seaux. Moi, de mon côté, je n'étais pas bien crâne : cette céré-

monie, jointe à la chaleur qu'il faisait, m'avait brisé, et j'ai été pendant plusieurs jours dans une fatigue incompréhensible. Depuis hier, cependant, je vais mieux, grâce aux bains de Seine, je crois.

De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois : moi, Théo et Edmond de Goncourt ! S'en sont allés successivement depuis dix-huit mois : Gavarni, Bouilhet, Saint-Beuve, Jules de Goncourt, et ce n'est pas tout ! Mais il est inutile de t'attrister avec mes chagrins... Je tourne au scheik.

Ta grand'mère *va très bien* ; elle m'a demandé des détails sur *Saint Antoine* et les a écoutés avec plaisir. Tu vois qu'il y a une grande amélioration. Elle s'ennuie beaucoup de toi et de Putzel, dont tu ne nous donnes aucune nouvelle.

J'espère qu'à la fin de la semaine tu nous annonceras le jour de ton retour : ce sera sans doute de dimanche prochain en huit ?

Adieu, chère Caro : embrasse ton mari pour moi, et qu'il te le rende au centuple.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

---

1106. A LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi, 1 heure. [1<sup>er</sup>-2 juillet 1870.]

MA CHÈRE CARO,

Je m'étonne de ton manque d'enthousiasme pyrénéen ! Tu as dû voir aujourd'hui le cirque de Gavarnie et revenir par le port de la Picade.

C'est bien beau, autant que je m'en souviens; mais Madame est gâtée par l'habitude des grands voyages! J'espère, cependant, que ta prochaine lettre témoignera d'un peu plus de joie. Tu parles de tes « mauvaises dispositions » : est-ce que tu es triste, mon pauvre loulou, ma chère fille?

Moi, pour me remonter, j'ai pris des bains froids, et je m'en trouve bien. De plus, tous les soirs, après dîner, je fais un tour de promenade dans le grand potager, seul, et en ruminant une foule de souvenirs... peu folichons. Tu me cites, en manière d'exhortation, quatre vers de Chénier; mais Chénier, quand il les a faits, était plus jeune que moi et, d'ailleurs, il avait la cervelle remplie, naturellement, par des images plus gracieuses que la mienne. Ma vie a été bouleversée par la mort de Bouilhet. Je n'ai plus *personne* à qui parler! C'est dur!

Ta grand'mère va bien. Je lui fais faire tous les jours deux promenades dans le jardin. La mère Heuzey dîne demain avec nous et, dimanche, je vais dîner chez le terrible Raoul-Duval. Terrible est le mot, car il s'est battu en duel, lundi dernier, avec un nommé Riduet, rédacteur au *Progrès*. Après la première balle échangée, il a voulu qu'on rechargeât les pistolets; mais son adversaire a déclaré en avoir assez. *De plus*, il a fait caler : 1<sup>o</sup> le sieur Cord'homme et 2<sup>o</sup> le citoyen Gallois, rédacteur en chef du *Progrès*, ce qui fait trois duels qu'il avait à la fois sur les bras. Depuis qu'il s'est montré si crâne, ces messieurs le respectent infiniment. C'est dimanche prochain qu'auront lieu les élections : s'il est nommé, on s'en réjouira; s'il échoue, on se consolera.

Je ne vois plus autre chose à te dire, pauvre chérie. Il a fait, ces jours-ci, une chaleur à crever. L'Horloger, qui est venu hier, trouve que c'est très fâcheux pour les biens de la terre; mais aujourd'hui le *fond de l'air* est froid. Quelle belle nuit! La lune brille sur la rivière et, par ma fenêtre ouverte, j'entends le cri d'un grillon.

Croirais-tu qu'une sottise inquiétude, hier, m'a traversé l'esprit à propos de vous deux. Le *Journal de Rouen* disait, dans un entrefilet, qu'un petit bateau allant de Bordeaux à la Bastide avait sombré mardi dernier, et que huit personnes étaient noyées, sans plus de détails. Ta grand'mère, heureusement, ne s'est pas arrêtée longtemps à cette idée. Écris-nous souvent. Amitiés à Ernest.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

1107. A GEORGE SAND.

Samedi soir, 2 juillet 1870.

CHÈRE BON MAITRE,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne, avec qui causer.

Qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style?

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur ; et vous habitez loin de moi, tous les deux !

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine* demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine, il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh ! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse ! Elle va très bien la carcasse. Je dors énormément. « Le coffre est bon », comme disent les bourgeois.

J'ai, dans les derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne, chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie.

Quelle année de malédiction ! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais

la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque.

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, êtes héroïque ; vous vous sentez las ! Que sera-ce donc de nous !

Je viens de relire les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*. Voilà un homme, ce Gœthe ! Mais il avait tout, celui-là, tout pour lui.

1108. A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, lundi soir [début de juillet 1870].

MON CHER EDMOND,

Je ne peux pas dire que votre lettre m'ait fait plaisir. Mais j'ai été bien aise d'avoir de vos nouvelles. Il m'ennuyait de ne pas entendre parler de vous, car j'y pense souvent et profondément, je vous assure. Quelle année ! Quelle abominable année ! Je ne compare pas mes chagrins ou mon chagrin au vôtre, mais moi aussi j'ai été vigoureusement calotté et j'en demeure étourdi pour longtemps.

J'ai beau me répéter le mot sublime de Gœthe : « Par delà les tombes, en avant ! » ça ne me console pas du tout.

Venez donc ici. Nous causerons d'eux. Si rien ne vous retient là-bas, accourez tout de suite. Je vous attends, parce qu'à la fin de ce mois ou au commencement d'août je serai forcé d'aller à Paris

puis à Dieppe. Remettre votre visite en septembre, ce serait trop tard. Il me tarde de vous embrasser, mon pauvre cher vieux. Vous retournerez ensuite à Bar-sur-Seine, si le cœur vous en dit.

Vous ne me jugez pas assez sot pour essayer de vous offrir des consolations? Je vous engage, au contraire, à vous plonger dans votre désespoir de toutes vos forces. Il faut qu'il vous fatigue et qu'il arrive, à force d'obsession, par vous ennuyer. C'est après cette période-là, seulement, que les souvenirs douloureux ont leur charme, à ce qu'on prétend, du moins.

Lisez-vous quelque chose? En avez-vous le courage?

Ainsi c'est convenu? Vous nous verrons bientôt, n'est-ce pas?

Ma mère me charge de vous dire qu'elle se joint à moi pour vous inviter.

Sur les deux joues, mon cher Edmond, et tout à vous.

J'ignore votre adresse. Répondez-moi.

---

1109. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures [4 juillet 1870].

Mais, mon pauvre loulou, j'ai *tout de suite* accédé à ton désir. Ta grand'mère t'a écrit devant moi que j'étais tout disposé à t'aller chercher à Luchon, plutôt que de te laisser revenir seule. Nous ne faisons autre chose que de parler de toi, et tu me dis aujourd'hui que nous n'avons pas l'air de nous

inquiéter de ta chère personne. Nous ne savons pas quand tu dois revenir, car tes lettres sont contradictoires : ton avant-dernière lettre annonçait un prolongement de séjour là-bas; celle d'Ernest, votre retour vers le milieu de ce mois, et la tienne d'aujourd'hui nous laisse encore dans l'incertitude. Qu'y a-t-il donc? Je t'assure, ma chérie, que ton épître du 2 juillet était d'un *ton amer*.

Notre vie, à ta grand'mère et à moi, est bien monotone! D'Osmoy me fait droguer depuis huit jours: enfin, hier au soir, il m'a annoncé, par un télégramme, son arrivée pour ce soir. Viendra-t-il? J'en doute encore. Dès qu'il sera parti je me mettrai à écrire *Saint Antoine*. Mais je ne suis pas en train; le cœur n'y est pas; l'enthousiasme, ou tout au moins l'espèce de gaieté qu'il me faut me manque.

Potinez-vous bien avec les M\*\*\*? Sans doute qu'ils déchirent les dames B\*\*\* et L\*\*\*? Fais mes amitiés à Ernest Chevalier. Tâche de ne pas t'ennuyer trop et de croire, mon loulou, que je prends intérêt à tes infirmités; mais il faudrait d'abord que je les connusse. Peut-on supposer qu'une personne de si belle apparence, qu'une jeune femme « qui a un port de reine » (oh! tu l'as) soit affectée de la moindre tare?

Il me tarde bien de te revoir et de te bécoter!

Es-tu bien sûre que les eaux ne te fassent pas plus de mal que de bien?

Si Ernest est obligé de te quitter avant la fin de ta cure et qu'il ne puisse aller te reprendre, je te répète, mon loulou, que je suis à tes ordres; seulement j'aimerais à être prévenu d'avance.

Mais j'espère que tu reviendras bientôt, et en bel état.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Ce mot d'oncle me fait penser à *Mardochée*, l'oncle d'Esther; mais tu ressembles plutôt (dans ta lettre d'aujourd'hui) à l'altière Vasthi!

Cette comparaison m'est venue, parce que je suis en plein dans la Bible.

---

1110. A LA MÊME.

Vendredi soir, minuit, 8 juillet 1870.

MA CHÈRE CARO,

Nous avons été tantôt un peu « marrys » d'apprendre que nous ne te verrons pas avant la fin du mois. Tu es donc malade, mon pauvre loulou? Reste à Luchon, puisqu'il le faut, et reviens-nous plus robuste. Je ne quitterai pas ta bonne maman avant ton retour. Ainsi ne te gêne pas.

Puisque Ernest te tient compagnie et que tu n'as pas besoin de moi, je t'avouerai *maintenant* que ce voyage m'eût beaucoup dérangé, car, demain, sans faute (oui, demain soir, 9 juillet), je me mets définitivement à écrire *Saint Antoine*! J'ai besoin de quelque chose d'extravagant pour remonter mon pauvre bourrichon.

J'ai cependant bien travaillé avec d'Osmoy qui est arrivé ici lundi et en est reparti tantôt, étant trop inquiet de sa femme qui, en effet, est malade.

Nous avons arrangé ensemble une comédie de mon pauvre Bouilhet<sup>(1)</sup>, c'est-à-dire que nous avons amélioré (je crois) la conduite de la pièce. C'est, pour moi, un travail de deux mois encore. J'espère m'y livrer pendant les répétitions d'*Aïssé*. D'ailleurs, rien ne presse. *Saint Antoine* avant tout.

Quelle chaleur ! On tombe sur ses bottes ! L'eau de la Seine a vingt degrés.

En fait de nouvelles, nous avons eu, avant-hier, la visite de M<sup>me</sup> Raoul-Duval, et aujourd'hui celle de la tante Achille. Voilà tout. C'est peu. Ta grand'mère va bien, mais elle s'ennuie de toi énormément, et moi aussi.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Je suppose qu'Ernest a commandé à l'inéluctable Grimbert de payer le loyer de la rue de Clichy. Prie-le de dire au même citoyen de payer celui de la rue Murillo, et embrasse-le de ma part. Il est bien gentil et il me semble qu'il aime fortement sa petite femme pour laisser ainsi « les affaires ».

---

IIII. A MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 8 juillet 1870.

CHÈRE DEMOISELLE,

J'ai reçu votre lettre du 2 juillet et votre petit volume de chroniques. Mais je vous demanderai

(1) *Le sexe faible*.

la permission de ne vous en parler que dans ma prochaine lettre, parce que je n'ai pas eu le temps de le lire jusqu'à présent. Je suis en train d'arranger les affaires de mon pauvre Bouilhet, dont je publierai cet automne un livre de poésies et dont je ferai jouer une pièce en cinq actes.

Je ne suis pas plus gai que vous, car l'année a été, pour moi, atroce. J'ai enterré presque tous mes amis ou du moins les plus intimes. En voici la liste : Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Duplan le secrétaire de Cernuschi, et ce n'est pas tout ! Mon entourage intellectuel n'existe plus. Je me trouve *seul* comme en plein désert.

Pour ne pas me laisser aller à la tristesse, je me suis raidi tant que j'ai pu et je recommence à travailler. La vie n'est supportable qu'avec une ivresse quelconque. Il faut se répéter le mot de Goethe : « Par delà les tombes, en avant ! »

Je me suis remis à une vieille toquade dont je vous ai parlé, je crois. C'est une *Tentation de Saint Antoine*. C'est-à-dire une exposition dramatique du monde alexandrin au IV<sup>e</sup> siècle. Rien n'est plus curieux que cette époque-là. Je crois que ce livre vous intéressera à cause du milieu qu'il représente. Mais je ne suis pas prêt de l'avoir fini. C'est une besogne qui me demandera bien deux ans. Je voudrais m'y perdre tout entier, pour ne plus songer à mes misères et à mes chagrins.

---

## 1112. A SA NIÈCE CAROLINE.

Nuit de jeudi, 2 heures [14-15 juillet 1870].

CHÈRE CARO,

Tu es bien gentille de nous écrire aussi souvent, mais tu *devrais* nous dire le jour exact de ton retour. Il ne doit pas être fort éloigné. Ce sera, d'après mes calculs, du 25 au 28. Nous aurions une grande déception si tu le retardais, et je ne sais pas ce que je ferais de ta grand'mère. Elle va bien, cependant, et son moral est bon, quoique elle s'ennuie de toi considérablement.

Je suis tout à *Saint Antoine* et j'espère à la fin de cette semaine en avoir écrit quatre pages.

En fait de nouvelles, je n'ai rien de curieux à te dire. Avant-hier soir, visite du citoyen Raoul-Duval, avec trois chevaux, quatre chiens et deux jeunes filles. Cela faisait un joli embarras dans le jardin, mais ta bonne maman s'en est amusée. Pour rester avec elle, j'ai refusé d'aller aujourd'hui dîner chez Lapierre. Dimanche prochain nous aurons le sieur Desprez (d'Honfleur) et sa petite famille.

Je suis encore terrifié par la laideur de la mère X\*\*\*. Je l'ai regardée hier au crépuscule, comme elle était assise sur le banc, devant le salon. Un jour verdâtre l'éclairait. Elle m'apparut épouvantable et, en plus, d'une stupidité mirifique. Mais ce matin, apparition et rognonements de l'Horloger! Je ne m'en lasse pas.

J'ai rarement vu une aussi belle nuit que celle

qu'il fait maintenant ! La lune brille à travers le tulipier ; les bateaux qui passent font des ombres noires sur la Seine endormie, les arbres se mirent dans son eau, un bruit d'avirons coupe le silence à temps égaux : c'est d'une douceur sans pareille ; il serait temps de se coucher, néanmoins.

Ah ! pauvre loulou, tu ne trouves pas les bourgeois qui t'entourent ruissclants de poésie ? Je crois bien ! Plus tu iras et plus tu seras convaincue qu'on ne peut causer qu'avec très peu de monde. Le nombre des imbéciles me paraît, à moi, augmenter de jour en jour. Presque tous les gens qu'on connaît sont intolérables de lourdeur et d'ignorance. On va et revient du mastoc au futile.

Et cette santé, pauvre chat ? Tu ne vas pas, j'espère, commencer une troisième saison de bains.

Allons, adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

---

1113. A GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir [20 juillet 1870].

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres ?

Moi, je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irréremédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre<sup>(1)</sup> : 1<sup>o</sup> parce qu'il se croit provoqué par la Prusse; 2<sup>o</sup> parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie; 3<sup>o</sup> parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale!

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus*.

J'ai commencé *Saint Antoine*, et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur<sup>(2)</sup> a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade. Ah! que ne puis-je vivre chez les Bédouins!

---

1114. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Nuit de jeudi, [28-]29 juillet 1870.

MON PAUVRE LOULOU,

Je voulais t'écrire tantôt avant le dîner; mais j'ai reçu à ce moment-là la visite de Bataille et de son

(1) Déclaration de la guerre à la Prusse, 19 juillet 1870.

(2) M. de Kératry.

épouse accompagnée de ses deux enfants. Nous n'avons parlé que de la guerre, bien entendu. Je vois que tout le monde est inquiet. Moi-même, je me sens le cœur tout serré. L'angoisse publique me gagne, et s'ajoutant à mes motifs personnels d'embêtement, ça ne laisse pas que de faire un joli petit total. Toi aussi, ma chère Caro, tu me parais un peu sombre. Est-ce que ton mari a de sérieuses inquiétudes relativement à ses affaires? Ou bien est-ce toi seulement qui te préoccupes outre mesure? Je crois que de toutes façons j'ai mangé (comme on dit) mon pain blanc le premier. L'avenir ne m'apparaît point sous des couleurs de rose. Si je te savais absolument heureuse, au moins! ce serait une consolation, car tu es bien la personne que j'aime le mieux, ma chère Caro. Comme je regrette ta gentille compagnie! Songe donc que je n'en ai plus maintenant *aucune!* (Voilà que je vais m'attendrir comme une bête!) Causons d'autre chose!

Et quoi? du bon *Saint Antoine*? Eh bien, il va doucement.

J'espère en avoir écrit quatorze ou quinze pages au milieu de la semaine prochaine. Alors j'irai te faire une petite visite.

Tâche de secouer ta grand'mère. Il faut ne pas la plaindre, et l'empêcher de penser à elle-même continuellement.

J'ai reçu une lettre lamentable de M<sup>me</sup> Sand. Il y a une telle misère dans son pays, qu'elle redoute une *jacquerie*. Les loups viennent la nuit jusque sous ses fenêtres, poussés par la soif. Et elle leur fait la chasse avec son fils.

Il y a des tableaux plus gais, tels que la

vue de l'Horloger dont j'ai joui ce matin.

Je m'aperçois que cet imbécile-là occupe une place dans mon existence; car il est certain que je suis joyeux quand je l'aperçois. O puissance de la Bêtise!

Je pense qu'Ernest a envoyé quelque argent à Duplan, le marchand d'étoffes.

Embrasse ta grand'mère pour moi.

Deux bécots sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle.

1115. A GEORGE SAND.

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment! chère maîtresse, vous aussi démoralisée, triste? Que vont devenir les faibles alors?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*! Faites des théories maintenant! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français. Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer. On verra, avant un siècle, plusieurs

millions d'hommes s'entretuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau! Pourquoi pas? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée!

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée, qui entrerait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier, comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés : De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes, l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste, c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel, me révolte plus que l'infailibilité du Pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Bade, mesure que le public trouve très juste!

Étudiez-vous Prud'homme par ces temps-ci? Il est gigantesque. Il admire le *Rhin* de Musset et demande si Musset a fait autre chose? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger!

Quelle immense bouffonnerie que... tout! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfonceons dans la matière. Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

---

1116. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures soir [8 août 1870].

Merci de tes conseils, ma chère Caro, mais, Dieu merci, je les crois inutiles. Il y a cependant, dans ta lettre, apportée par le frère de Daviron <sup>(1)</sup>, deux ou trois expressions qui me mettent la puce à l'oreille.

Comme ton mari doit être en courses continuellement, tu serais bien aimable de me faire une visite, ne serait-elle que de quelques heures. La semaine ne passera pas sans qu'on te voie, n'est-ce pas?

(1) L'employé principal d'Ernest Commanville.

Ta grand'mère va très bien.

Les habitants de Nogent me paraissent en proie à une horrible venette et « l'automate » <sup>(1)</sup> est dévissé complètement.

Nous avons eu ce matin à déjeuner le petit Baudry et Philippe <sup>(2)</sup>. Plus j'y songe, plus je trouve que j'ai besoin de te parler, pour convenir ensemble d'un tas de choses.

Ne te presse pas, car tu recevras de moi, mercredi matin, une lettre qui te donnera des nouvelles *de Paris*.

Adieu, pauvre loulou. Bon courage! Je t'embrasse.

Ton vieil oncle qui se ronge de son inaction.

---

1117. A LA MÊME.

Mardi, 6 heures [9 août 1870].

Rien de neuf *chez moi*. Nous venons d'apprendre la dépêche de Verdun. Mais nous n'osons encore y croire.

Ce qui me ronge, ma chère Caro, c'est mon inaction forcée. Si elle dure quelque temps encore, je crois que j'éclaterai.

J'ai eu hier un bel accès de fureur, causé par une plaisanterie du jeune Baudry. J'ai même hésité à aller à Rouen tout exprès pour lui flanquer des calottes. Je te conterai cela.

L'impassibilité de ta grand'mère est sublime.

(1) Surnom donné à un voisin.

(2) Philippe Leparfait.

Je n'ai que mon voisin Fortin qui me comprenne. Il vient me voir plusieurs fois par jour, car sa femme l'exaspère par son calme. Nous irons ce soir à Rouen ensemble pour avoir des nouvelles.

Donne-nous des tiennes et surtout de celles des affaires d'Ernest. Le père Cottard a des hallucinations. Il croit que les Prussiens se livrent sur son épouse à des actes de la plus complète immoralité ; il veut étrangler cette même épouse qu'il prend pour les Prussiens. Le D<sup>r</sup> Morel est venu le voir tout à l'heure.

Je trouve cette petite anecdote pleine de charme.

Mais si ça dure comme ça quelque temps, tout le monde perdra la boule !

Adieu, pauvre chérie.

Ton vieil oncle qui t'aime.

---

1118. A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 6 heures soir [17 août 1870].

Rien de nouveau, d'aucun côté, mon pauvre loulou.

Pas de nouvelles de la guerre ! J'ai peur qu'elles ne soient mauvaises ! Ta cousine Juliette est venue ce matin déjeuner à Croisset. Elle a appris par Gustave Roquigny qu'Ernest a une commande du Gouvernement. Je suis content de cela. Il va pouvoir faire travailler ses ouvriers, et, sous le rapport du crédit, c'est bon. Tu serais bien gentille de venir passer avec nous la journée de dimanche.

J'ai été hier au chemin de fer pour avoir des nouvelles. Là, j'ai vu M<sup>me</sup> M\*\*\*, qui venait au-devant de son inéluctable gendre. Le beau F\*\*\* était avec elle, et faisait de petites plaisanteries.

Renard, le chef de gare, indigné contre son cousin Cord'homme, l'a menacé de « le f.... sous un train ».

« Et je suis capable de le faire, monsieur, tant j'ai les nerfs agacés. »

Ah! nous sommes tous dans un bel état!

Ta bonne maman va bien, et s'ennuie de toi énormément.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

---

1119. A GEORGE SAND.

Croisset, mercredi [17 août 1870].

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les comprends. Quelle bêtise! quelle ignorance! quelle présomption! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore.

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps, comme tout le monde, à attendre des nouvelles. Ah! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti!

1120. A SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi soir, minuit [26 août 1870].

MON PAUVRE CARO,

Sais-tu ce qui rendait ta grand'mère si triste ? Depuis huit mois, elle croyait avoir un *cancer au sein* ! Et elle a été, avant-hier, consulter ton oncle Achille qui l'a examinée et absolument rassurée, car elle n'a pas plus de cancer que moi ; aussi est-elle maintenant tout autre d'humeur et d'esprit.

Elle est même assez raisonnable pour être résignée d'avance à mon départ : car, si le siège de Paris a lieu (ce que je crois maintenant), je suis très résolu à ficher mon camp avec le fusil sur le dos. Cette idée-là me donne presque de la gaieté. Mieux vaut se battre que de se ronger d'ennui comme je fais.

J'ai mené avant-hier ta grand'mère chez Colignon <sup>(1)</sup>. Nous y retournerons demain. Elle ne t'a pas écrit aujourd'hui parce qu'elle a eu la visite de M<sup>me</sup> X\*\*\* (qui pourrait bien être un espion de la Prusse !) et de la petite mère Fortin, laquelle viendra habiter avec ta bonne maman si son mari part avec moi, — et si je pars, il partira.

Je travaille, mais si mal que je n'avance à rien.

Comme c'est drôle de n'avoir pas de nouvelles du *théâtre de la guerre* depuis huit jours ! On ne sait pas même où est ce théâtre.

On a amené ce soir à Rouen 400 blessés.

(1) Un dentiste.

Ce qui me fait croire au siège prochain de Paris, c'est que l'ennemi se refoule (ou est refoulé) vers la Brie; que la Nièvre et le Loiret sont en état de siège, et qu'on s'est mis à refortifier Paris dès le lendemain de nos revers. Mais, avant le siège, il y aura, sous les murs de cette bonne Lutèce, une bataille décisive. Souhaitons qu'elle ait lieu plus loin. Aucune révélation des Nogentais.

Adieu, chère Caro! Bon courage! Moi, j'en ai maintenant plus que la semaine dernière.

Je t'embrasse très fort.

---

1121. A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 5 heures [31 août 1870].

MA CHÈRE CARO,

Les Bonenfant m'ont l'air fort heureux d'être loin du « théâtre de la guerre » <sup>(1)</sup>. Leurs petites filles ne sont pas agaçantes, mais ce pauvre Bonenfant a des crachements continuels! Croirais-tu que, de mon lit, je l'entends dans le jardin. C'est là ce qui me réveille, le matin, avec les disputes de Hyacinthe <sup>(2)</sup> et de ta grand'mère.

Je t'assure, mon Carolo, que je n'en peux plus! Si une vie pareille devait se prolonger, je deviendrais fou ou idiot. J'ai des crampes d'estomac avec un mal de tête permanent. Songe que

(1) Ils venaient d'arriver à Croisset, craignant l'arrivée des Prussiens à Nogent-sur-Seine.

(2) Femme de chambre.

je n'ai personne, *absolument personne*, avec qui même causer ! Ta grand'mère continue à gémir sur la faiblesse de ses jambes et sur sa surdité. C'est désolant !

Parlons de la guerre, pour nous égayer. Fortin a vu ce matin un jeune homme de Stenay échappé des mains des Prussiens et qui lui a affirmé que Mac-Mahon et Bazaine étaient dans d'excellentes positions. Il y a cinq jours, Mac-Mahon avait couché chez le père de ce jeune homme-là, deux jours avant qu'il fût fait prisonnier par eux.

Il paraît que Bazaine a noyé dans la Moselle (ou plutôt dans une tranchée où il a amené les eaux de la Moselle) 25.000 Prussiens ; et il y en a bien d'autres !

Le siège de Paris n'est guère probable. On va défendre les stations entre Rouen et Paris. Et on s'occupe aussi de défendre Rouen!!!

La garde nationale de Croisset (chose bien importante) se réunit, enfin, dimanche prochain. J'ai indirectement des nouvelles du prince Napoléon : il s'est très bien *enfui* ! Nous avons de jolis cocos pour nous gouverner. Avouons-le !

La Princesse restera à Paris jusqu'au bout.

Je n'ai plus rien en garde. On est venu, hier, reprendre tout <sup>(1)</sup>.

Je ne savais pas que ta grand'mère avait invité M<sup>lle</sup> Carbonnel <sup>(2)</sup> à venir ici. Il ne m'aurait plus manqué que ça !

Et toi, pauvre chérie, as-tu un peu de courage ? Et ton mari ? Si tu as quelque chose de

(1) La princesse avait donné à garder à Flaubert des caisses d'argenterie et d'objets précieux.

(2) Fille du musicien.

sérieux à me communiquer, écris-le-moi sur une feuille volante<sup>(1)</sup>.

Où est le temps où je te donnais des leçons, quand mon pauvre Bouilhet venait tous les samedis!

Allons, adieu. Tâche de venir la semaine prochaine.

Je t'embrasse tendrement. Ton vieil oncle.

---

1122. A EDMOND DE GONCOURT.

[Croisset.] Nuit de lundi [début septembre 1870].

MON CHER EDMOND,

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, c'est que je vous croyais d'abord en Champagne, puis je ne sais où, depuis la guerre.

Quel renforcement, hein? Mais nous allons nous relever, il me semble?

Je ne fais rien du tout. J'attends des nouvelles et je me ronge, je me dévore d'impatience. Ce qui m'exaspère, c'est la stupidité des autorités locales!

Mes pauvres parents de Nogent nous sont arrivés ici, et mon toit abrite maintenant seize personnes.

Je me suis engagé comme infirmier à l'Hôtel-Dieu de Rouen, en attendant que j'aie à défendre Lutèce, si on en fait le siège (ce que je ne crois pas). J'ai une envie, un *prurit* de me battre. Est-ce

(1) Pour être dissimulée à M<sup>me</sup> Flaubert et ne pas l'alarmer.

le sang de mes aïeux, les Natchez, qui reparaît ? Non !... c'est l'em... de l'existence qui éclate. Ah ! bienheureux ceux que nous pleurons, mon pauvre ami !

Dès que tout sera fini, il *faudra* que vous veniez chez moi. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire. Et puis, je suis si seul ! Et vous, donc !

Si vous le pouvez, écrivez-moi et donnez-moi des nouvelles, de vous et du reste.

Je vous embrasse bien fort.

---

1123. A GEORGE SAND.

[Croisset.] Samedi [10 septembre 1870].

CHÈRE MAITRE,

Nous voilà au fond de l'abîme ! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée. Les Prussiens veulent détruire Paris. C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

*Je meurs de chagrin.* Quelle maison que la mienne! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent. Je maudis les femmes, c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la défends, cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire maintenant. J'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la Vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande plus qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

---

1124. A SA NIÈCE CAROLINE.

Lundi, 6 heures [12 septembre 1870].

MA CHÈRE CARO,

Ton oncle Achille Flaubert est venu nous voir cet après-midi, avec toute sa famille. Il trouve que tu fais bien de ne pas vouloir te charger de son argenterie. Il a reçu deux lettres de Paris où on lui dit que Paris est très décidé à se battre. Cela est certain. La ville contient maintenant 600 000 hommes, dont 500 000 bien armés. Il y a quantité d'inventions formidables. Seront-elles effectives? Espérons-le. Moi, je ne compte pas sur la paix.

Ta lettre de ce matin à M<sup>me</sup> Laurent dénote un grand découragement, pauvre loulou. Je t'avais trouvée si raisonnable, l'autre jour, que tu m'avais remonté. Ne te laisse pas abattre, quand ce ne serait que pour Ernest.

D'Osmoy, vendredi dernier, était à Lagny et marchait avec des spahis *sur* les Prussiens. Le reverrai-je?

Le père D\*\*\*, le beau-père de ton amie D\*\*\*, *ne pouvant plus parler de peur*, est parti pour la Belgique avec son gendre.

Notre voisin H\*\*\* a barricadé sa grille avec des planches.

Ce que j'éprouve, c'est de l'écœurement. Comme les journées sont longues à s'écouler!

Adieu pauvre fille.

Ton vieil oncle.

1125. A LA MÊME.

Jeudi, 4 heures [15 septembre 1870].

MON PAUVRE CARO,

Tu es bien gentille de nous écrire si souvent!  
Continue.

Sous ta résignation apparente, tu me sembles avoir une grande inquiétude. Épanche-toi avec ton pauvre Vieux, ma chère fille.

Je suis devenu plus calme. Je reste enfermé toute la journée et, seul, je m'abandonne à tout mon chagrin. J'ai essayé plusieurs fois de travailler : impossible ! Le pire, c'est l'heure des repas.

Demain matin, nous aurons à déjeuner Bataille, qui m'a l'air très philosophe.

Ernest travaille-t-il encore ? Je croyais que tu serais partie pour l'Angleterre, hier.

Si au moins nous étions ensemble ! La vue de ta bonne mine me ferait du bien.

Paris est décidé à la résistance *quand même*, et les Prussiens vont refluer sur la province. Cela me paraît immanquable. C'est une question de temps. Rouen est décidé à céder tout de suite ; mais le département se défendra.... Comment ?

Adieu, pauvre chérie. Bon courage, je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

Je vais m'équiper pour l'exercice<sup>(1)</sup>.

(1) Flaubert avait été nommé lieutenant de la garde nationale de Croisset.

1126. A GEORGE SAND.

[Croisset] Mercredi [milieu de septembre 1870].

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire! Il faut s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'Art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain, Soyons Grecs! Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux, les Natchez ou les Hurons, bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de me battre.

Expliquez-moi ça! L'idée de faire la paix maintenant m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats, qui sont des modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se révélera.

Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer, et je me sens bien vieux pour me plier à des mœurs nouvelles.

Ah! comme vous me manquez, comme j'ai envie de vous voir!

Nous sommes décidés ici à marcher tous sur Paris si les compatriotes d'Hégel en font le siège. Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons.

Criez-leur : « Venez à moi pour empêcher l'ennemi de boire et de manger dans un pays qui lui est étranger ! »

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux « autorités ». L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance ? Souhaitons-le.

---

1127. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi soir, 11 heures [22 septembre 1870].

MON PAUVRE CARO,

Ça va un peu mieux, aujourd'hui ; il nous est venu des nouvelles tellement bonnes qu'elles vous desserrent la poitrine, bien qu'on ne veuille pas y croire (je ne te les envoie pas, pour ne pas te faire une fausse joie), tant nous avons été trompés souvent ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que partout on fond des canons, on s'arme et on marche sur Paris. Il est passé à Rouen, depuis deux jours, 53 000 hommes de troupes (tous les prisonniers de Sedan s'échappent). On forme des armées : dans quinze jours il y aura peut-être un million d'hommes autour de Paris. Les gardes nationaux de Rouen partent samedi prochain.

Comme on sait qu'il ne faut attendre aucune pitié des Prussiens, et qu'ils *ne veulent* pas faire la paix, les gens les plus timides sont résignés, maintenant, à se battre à outrance. Enfin, il me semble que tout n'est pas perdu.

Je t'assure que moi j'ai cru, plusieurs fois

devenir fou. Ce qui me ronge, c'est l'oisiveté, et les doléances! et les bavardages! Mais pour le moment, je suis remonté.

Ta grand'mère va bien. Nous avons eu, aujourd'hui, la visite de M<sup>me</sup> Brainne et de M<sup>m</sup> Lapierre; dimanche dernier, celle de Raoul-Duval avec M<sup>me</sup> Perrot (la mère de Janvier), M<sup>me</sup> Lepic (sa fille), et la femme d'un colonel, M<sup>me</sup> de Gantès. Celle-là était dans un joli état! Elle a parcouru le champ de bataille de Sedan, pour découvrir son mari parmi les cadavres; elle ne l'a pas trouvé. Je crois qu'elle mangerait Badinguet et de Failly avec délices!

Lundi, j'ai été déjeuner à Hautot, chez le philosophe Bataille! Quel heureux tempérament d'homme! Ta seconde lettre (celle d'aujourd'hui) est moins triste que la première; mais j'ai peur que tu ne t'ennuies beaucoup à Londres<sup>(1)</sup>, dont le climat, d'ailleurs, n'est pas sain. J'y ai toujours été malade. C'est une ville qui me fait peur: et puis, je doute que la nourriture te soit bonne: *pas de pot-au-feu!* ni mille petites choses auxquelles nous sommes habitués. Les bonnes dames chez lesquelles tu manges n'ont pas ton ordinaire, mon bibi. Enfin, je tremble que tu ne tombes malade à Londres. Je crois que tu ferais mieux, dans quelques jours, d'aller habiter Brighton; tu louerais un petit appartement, et Marguerite te ferait la cuisine. Il est peu probable que les Prussiens viennent à Dieppe. On ne croit même pas qu'ils viennent à Rouen: c'est trop loin de

(1) M<sup>me</sup> Commanville s'était réfugiée à Londres, dans la famille de son ancienne institutrice, M<sup>lle</sup> Farnier, avec sa femme de chambre Marguerite.

Paris. N'importe ! reste en Angleterre jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de d'Osmoy.

Feydeau, qui est à Boulogne-sur-Mer, m'a écrit aujourd'hui pour me dire qu'il « crevait de faim » et me demander de l'argent. Je vais lui en envoyer.

Nous sommes assaillis de pauvres ! Ils commencent à faire des menaces. Les patrouilles de *ma* milice commenceront la semaine prochaine, et je ne me sens pas disposé à l'indulgence.

Ce qu'il y a d'affreux dans cette guerre, c'est qu'elle vous rend *méchant*. J'ai maintenant le cœur sec comme un caillou et, quoi qu'il advienne, on restera stupide. Nous sommes condamnés à parler des Prussiens jusqu'à la fin de notre vie ! On ne reçoit pas sur la cervelle de pareils coups impunément ! L'intelligence en demeure ébranlée.

Je me regarde, pour ma part, comme un homme fini, vidé. Je ne suis qu'une enveloppe, une ombre d'homme. La société qui va sortir de nos ruines sera militaire et républicaine, c'est-à-dire antipathique à tous mes instincts. « Toute gentillesse », comme eût dit Montaigne, y sera impossible : c'est cette conviction-là (bien plus que la guerre) qui fait le fond de ma tristesse. Il n'y aura plus de place pour les Muses.

Mais je suis ingrat envers le ciel, puisque j'aurai encore ma chère Caro (que je bécote bien fort).

Ton vieil oncle.

---

1128. A ERNEST FEYDEAU.

Jeudi soir, 11 heures [22 septembre 1870].

MON CHER BONHOMME,

Lu recevras par le même courrier cent francs que je t'envoie dans une lettre chargée. Il m'en reste *cent*, sur lesquels je prélèverai demain 50 francs pour m'acheter un revolver. Après quoi, à la grâce de Dieu!

Avant d'avoir la visite des Prussiens, nous avons celle des pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes, qui se renouvellent toute la journée.

Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé, et quoi qu'il advienne je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle. N'importe, ça va mieux. Je suis présentement remonté. Tout n'est pas fini et la fortune est changeante. Paris sera peut-être brûlé, mais les Prussiens y seront écharpés et en grand nombre.

Nous avons ce soir des nouvelles tellement bonnes que je ne veux pas y croire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'armée de la Loire n'est pas une blague. Il a passé à Rouen, depuis deux jours, 50 000 hommes. La garde nationale de Rouen part samedi prochain pour X... (Vernon).

Je suis submergé par une mélancolie noire. Quel avenir! quelle immense bêtise! quelle dérision! ô le Progrès! Et on nous accusait d'être pessimistes!

L'hiver sera bien gentil dans « ma localité ».

Sens-tu la beauté de Badinguet? Je le trouve unique.

Je suis lieutenant, j'ai une milice et j'exerce mes hommes. Tout cela me fait vomir de dégoût, quand je ne pleure pas de rage.

Le pire, c'est que nous méritons notre sort et que les Prussiens ont raison, ou du moins ont eu raison.

Adieu, tâche d'avoir du courage. Quant à de l'argent, il me sera impossible de t'envoyer même 20 francs d'ici à longtemps. Ah! ma maison est dans un joli état, car je ne t'ai pas dit que j'abrite tous mes parents de Champagne : 14 personnes à nourrir pour le quart d'heure, et depuis quelques jours quelques milliers de pauvres secouent la grille de mon jardin. N'importe! il faut être philosophe et « blaguer tout de même! » *Candide* est un beau livre.

Mes bons souvenirs à M<sup>me</sup> Feydeau, bien que je *maudisse* et exécère de toutes les forces de mon âme son sexe enchanteur. Ah! sans les femmes!

---

1129. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir [27 septembre 1870].

MON PAUVRE LOULOU,

Je suis *remonté*, car je suis résigné à tout; je dis à *tout*: depuis dimanche, où nous avons appris les conditions que la Prusse voudrait nous imposer, rien que pour un armistice, il s'est fait un revire-

ment dans l'esprit de tout le monde. C'est maintenant un duel à mort. Il faut, suivant la vieille formule, « vaincre ou mourir ». Les hommes les plus capons sont devenus graves. La garde nationale de Rouen envoie demain son 1<sup>er</sup> bataillon à Vernon; dans quinze jours toute la France sera soulevée. J'ai vu aujourd'hui à Rouen des mobiles des Pyrénées! Les paysans de Gournay marchent sur l'ennemi. De l'ensemble des nouvelles, il résulte que nous avons eu l'avantage dans toutes les escarmouches qui ont eu lieu aux environs de Paris, malgré la panique des zouaves du général Ducrot. Mais j'oublie que ton mari t'envoie tous les jours le *Nouvelliste*.

Je commence, aujourd'hui, mes patrouilles de nuit. J'ai fait tantôt à « mes hommes » une allocution paternelle, où je leur ai annoncé que je passerais mon épée dans la bedaine du premier qui reculerait, en les engageant à me flanquer à moi-même des coups de fusil s'ils me voyaient fuir. Ton vieux baudruchard d'oncle est *monté* au ton épique! Quelle drôle de chose que les cervelles, et surtout que la mienne! Croirais-tu que, maintenant, je me sens presque gai! J'ai recommencé hier à travailler, et j'ai retrouvé l'appétit!

    Tout s'use, l'angoisse elle-même.

Ton oncle Achille Flaubert me dépasse, car il veut quitter ses malades et prendre un fusil.

P\*\*\*, qui tremblait il y a huit jours, a maintenant son sac tout préparé et ne demande qu'à marcher : chacun sent *qu'il le faut*; le temps des plaintes est passé! A la grâce de Dieu! Bonsoir!

    Peut-être suis-je fou? Mais à présent j'ai de l'espoir. Si l'armée de la Loire ou celle de Lyon

peut couper les chemins de fer des Prussiens, nous sommes sauvés. Il y a dans Paris 600.000 hommes armés de chassepots et 11.000 artilleurs de la marine, sans compter d'effroyables engins et une rage de cannibale qui anime tout le monde.

Mais causons de toi, ma pauvre Caro! Comme je m'ennuie de ne pas te voir! Te fais-tu à la vie de Londres? Je t'engage à passer de longues séances au British et au National Gallery, ainsi qu'à Kensington. N'est-ce pas que les promenades sur la Tamise sont charmantes? L'endroit que j'aime le mieux de Londres, c'est la pelouse de Greenwich. Tu ne m'as pas donné des nouvelles de Putzel. A-t-elle eu bien du succès?

Que dis-tu de Julie <sup>(1)</sup>, qui croit (bien qu'on lui dise) qu'on peut toujours et malgré tout aller à Paris par « la route d'en haut »?

Les pauvres nous ont laissés, aujourd'hui, plus tranquilles que mardi dernier. Ce qui m'exaspère, c'est le beau temps; le soleil a l'air de se moquer de nous! Comme tu dois faire des réflexions philosophiques à Londres, mon pauvre Caro! Il nous serait impossible de t'y rejoindre, car « les hommes valides » ne peuvent plus sortir de France! On a arrêté l'émigration.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

---

(1) La vieille bonne qui avait élevé Flaubert.

1130. A MAXIME DU CAMP.

Croisset, 29 septembre 1870.

En réponse à ta lettre du 19, reçue ce matin, procédons par ordre. D'abord je t'embrasse et te plains de tout mon cœur; après quoi, causons. Depuis dimanche dernier, il y a un revirement général; nous savons que c'est *duel à mort*. Tout espoir de paix est perdu; les gens les plus capons sont devenus braves. En voici une preuve: le premier bataillon de la garde nationale de Rouen est parti hier, le second part demain. Le conseil municipal a voté un million pour acheter des chassepots et des canons. Les paysans sont furieux. Je te réponds que, d'ici à quinze jours, la France *entière* se soulèvera. Un paysan des environs de Mantes a étranglé un Prussien et l'a déchiré avec ses dents. Bref, l'enthousiasme est maintenant réel. Quant à Paris, il peut tenir et il tiendra. « La plus franche cordialité règne », quoi qu'en disent les feuilles anglaises. Il n'y aura pas de guerre civile. Les bourgeois sont devenus sincèrement républicains: 1<sup>o</sup> par venette, 2<sup>o</sup> par nécessité. On n'a pas le temps de se disputer; je crois la « Sociale » ajournée pour bien longtemps. Nos renseignements nous arrivent par ballons et par pigeons. Les quelques lettres de particuliers parvenues à Rouen s'accordent à affirmer que depuis dix jours nous avons eu l'avantage dans tous les engagements livrés aux environs de Paris; celui du 23 a été sérieux. Le *Times* actuellement ment impudemment. L'armée de la Loire et celle de

Lyon ne sont pas des mythes. Depuis douze jours, il a passé à Rouen 55.000 hommes. Quant à des canons, on en fait énormément à Bourges et dans le centre de la France. Si l'on peut dégager Bazaine et couper les communications avec l'Allemagne, nous sommes sauvés. Nos ressources militaires sont bien peu de choses en rase campagne, mais nos mitrailleurs embêtent singulièrement MM. les Prussiens, qui trouvent que nous leur faisons une guerre infâme; du moins ils l'ont dit à Mantes. Ce qui nous manque surtout, ce sont des généraux et des officiers. N'importe! on a bonne espérance. Quant à moi, après avoir « côtoyé » ou « frisé » la folie et le suicide, je suis complètement remonté. J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout.

Je t'assure que cela commence à devenir beau. Ce soir, il nous est arrivé à Croisset 400 mobiles venant des Pyrénées. J'en ai deux chez moi, sans compter deux à Paris; ma mère en a deux à Rouen, Commanville cinq à Paris et deux à Dieppe. Je passe mon temps à faire faire l'exercice et à patrouiller la nuit. Depuis dimanche dernier, je retravaille et ne suis plus triste. Au milieu de tout cela, il y a, ou plutôt il y a eu des scènes d'un grotesque exquis; l'humanité se voit à nu dans ces moments. Ce qui me désole, c'est l'immense bêtise dont nous serons accablés ensuite.

Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps. Un monde va commencer: on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens. Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais; à moins que, la

poudre purifiant l'air, nous ne sortions de là, au contraire, plus forts et plus sains. Je crois que nous serons vengés prochainement par un bouleversement général. Quand la Prusse aura les ports de la Hollande, la Courlande et Trieste, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pourront se repentir. Guillaume a eu tort de ne pas faire la paix après Sedan. Notre honte eût été ineffable; nous allons commencer à devenir intéressants. Quant à notre succès immédiat, qui sait? L'armée prussienne est une merveilleuse machine de précision, mais toutes les machines se détraquent par l'imprévu; un fêtu peut casser un ressort. Notre ennemi a pour lui la science; mais le sentiment, l'inspiration, le désespoir sont des éléments dont il faut tenir compte. La victoire doit rester au droit, et maintenant nous sommes dans le droit. Oui, tu as raison; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et mêmes fausses courtisanes. Dire la vérité c'était être immoral. Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier de « manquer d'idéal »! et il était peut-être de bonne foi. On va en découvrir de belles; ce sera une jolie histoire à écrire. Ah! comme je suis humilié d'être devenu un sauvage, car j'ai le cœur sec comme un caillou! Sur ce, je vais me réaffubler de mon costume et aller faire une petite promenade militaire dans le bois de Canteleu. Penses-tu à la quantité de pauvres que nous devons avoir? Toutes les fabriques sont fermées et les ouvriers sans ouvrage ni pain : ce sera joli cet hiver. Malgré tout cela, je suis peut-être fou, *quelque chose me dit* que nous en sortirons.

Mes respects au général et à toi toutes mes tendresses.

---

1131. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Mercredi soir, 5 octobre 1870.

MA CHÈRE CARO,

Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner. Les Prussiens sont d'un côté à Vernon et de l'autre à Gournay. Rouen *ne résistera pas!* Je ne connais rien de plus ignoble que la Normandie! Aussi est-il probable que les Prussiens ne s'y livreront pas à de grands excès.

La République me paraît dépasser l'Empire en bêtise! On parle toujours des armées du centre et on ne les voit pas. On promène les soldats d'une province à l'autre; voilà tout. Les gens de cœur qui s'en mêlent rentrent chez eux, désespérés; nous sommes non seulement malheureux, mais ridicules.

Quant à Paris, il résistera quelque temps encore; mais on dit que la viande ne va pas tarder à manquer, alors il faudra bien se rendre. Les élections pour la Constituante auront lieu le 16. Il est impossible que la paix soit faite auparavant, et avant que tout soit réglé; il nous faut donc attendre encore un mois. Dans un mois tout sera fini, c'est-à-dire le premier acte du drame sera fini: le second sera la guerre civile.

Il y a eu du revif après la circulaire de Favre; mais la reddition de Strasbourg (auquel on n'a pas

envoyé un homme ni un fusil) nous a replongés dans l'abattement.

C'est le cœur qui nous manque, pas autre chose, car si tout le monde s'entendait, nous pourrions encore avoir le dessus! Pour nous sauver, je ne vois plus maintenant qu'un miracle; mais le temps des miracles est passé.

Tu me parais bien raisonnable et bien stoïque, ma chère fille. L'es-tu vraiment, autant que tu le dis? Quant à moi, je me sens *brisé*, car je vois nettement l'abîme. Quoi qu'il advienne, le monde auquel j'appartenais a vécu. Les Latins sont finis! maintenant c'est au tour des Saxons, qui seront dévorés par les Slaves. Ainsi de suite.

Nous aurons pour consolation, avant cinq ou six ans, de voir l'Europe en feu; elle sera à nos genoux, nous priant de nous unir avec elle contre la Prusse. La première puissance qui va se repentir de son égoïsme, c'est l'Angleterre. Son influence en Orient est perdue; Alexandre ne fera qu'un bouchée de Constantinople, et cela, prochainement.

Depuis hier, tous les Nogentais et ta grand'mère sont chez toi, à Rouen, pensant être plus en sûreté qu'à Croisset, car ils y seront plus entourés; mais ta grand'mère se propose de revenir très prochainement à Croisset et de les laisser se débrouiller à Rouen comme ils l'entendront.

J'ai écrit à ton mari de venir samedi soir dîner et coucher à Croisset, afin que nous puissions causer un peu tranquillement.

Tu n'as pas l'air enchantée de la famille Farmer. Elle est trop bourgeoise.

Mais je crois qu'Ernest te rappellera bientôt.

Il est peu probable que les Prussiens aillent à Dieppe. Quand ils auront rançonné Rouen et le Havre, ce qui ne sera pas long, ils s'en retourneront à Paris.

Voilà tout, mon pauvre loulou. Quel plaisir j'aurai à te revoir ! Je n'étais pas gai le jour que je t'ai dit adieu à Neuville !

Ta bonne maman est assez raisonnable. La supériorité qu'elle se sent sur ses hôtes lui donne du nerf.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.

Ton vieil oncle.

Fais bien mes amitiés à M<sup>me</sup> Herbert et à ses filles. Connais-tu Adélaïde (celle qui est bossue et qui a les plus charmants yeux du monde) ?

---

1132. A GEORGE SAND.

[Croisset.] Mardi, 11 octobre 1870.

CHÈRE MAITRE,

Vivez-vous encore ? Où êtes-vous, Maurice et les autres ?

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines.

Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres. Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul à me ronger d'impatience

et de chagrin. Je vous assure que j'ai voulu faire le bien. Impossible!

Quelle misère! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante et onze pauvres, et on leur a donné à tous! Que sera-ce cet hiver?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordres, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien! On nous berne toujours avec l'armée de la Loire. Où est-elle? En savez-vous quelque chose? Que fait-on dans le centre de la France?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours!

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie? Pourquoi tant d'inaction?

Ah! comme je suis triste! Je sens que le monde s'en va.

---

I 133. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche [13 octobre 1870].

Chaque jour je remets au lendemain à vous écrire, espérant que j'aurai quelque chose de décisif à vous annoncer <sup>(1)</sup>. Mais rien; nous nous enfonçons petit à petit, comme un vaisseau qui sombre, sans pouvoir même prévoir au juste le moment de notre disparition finale. Dimanche dernier, nous nous attendions ici à 80 mille Prussiens; on ne nous en promet plus que 70 mille,

(1) La princesse Mathilde était à cette époque à Mons (Belgique).

et ils n'arrivent pas. Pourquoi? L'affaire d'Orléans les a peut-être détournés pour quelques jours, et ils vont se porter sur Paris.

La Province me paraît enfin se remuer et l'armée de la Loire n'est pas un mythe. Mais que fait tout cela! Moi je ne veux plus espérer!

La pire de toutes les perspectives est d'avoir des garnisaires. Si vous saviez comme ils se conduisent, quelles atrocités ils commettent! J'ai pris l'humanité non pas en haine, mais en horreur. La vue d'un visage humain me fait mal.

Je me sens plus vieux que si j'avais quatre-vingts ans! Je suis désespéré et le mot est faible.

Il m'est impossible de faire quoi que ce soit. Je passe mon temps à ranimer le passé. Quant à l'avenir, ce sont des ténèbres épouvantables. Quoi qu'il advienne, tout ce que nous avons aimé est fini! Nous pouvons devenir vertueux, mais nous serons bien bêtes! Dans quel monde de *pignoufs* on va entrer!

Le pauvre Paris est héroïque; mais combien de temps peut-il tenir. Un mois, six semaines peut-être, et puis, ensuite!...

La misère redouble. Ah! de tous les côtés c'est complet.

Vous devez en savoir plus long que nous; on est mieux instruit à l'étranger qu'en France. Est-ce que l'Europe va nous laisser brûler jusqu'à la dernière cabane et fusiller jusqu'au dernier paysan sans nous apporter le moindre secours!

Comme je pense à vous! comme je pense à vous! Je *supplie* P... de m'écrire une très longue lettre où il me donnera le plus de détails possible sur votre installation et sur votre personne. A quoi

employez-vous les interminables heures ? Je vous prie aussi de m'écrire un peu moins vite : votre dernier billet était absolument indéchiffrable. Il est vrai que je n'ai pas la tête forte et, physiquement aussi, je deviens très faible.

Je me sens écrasé par la bêtise et la férocité de l'humanité.

Adieu, songez à moi quelquefois. J'espère au jour où je pourrai aller vous voir ! Ce sera le premier emploi de ma liberté. Je suis

tout à vous.

---

1134. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi soir [13 octobre 1870].

MA CHÈRE FILLE, MA PAUVRE CARO,

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen, mais ils sont à Gournay et à Gisors, et peut-être aujourd'hui aux Andelys. Il est probable qu'ils vont entrer dans Amiens; alors la poste d'Angleterre ira par Dieppe.

Ils annoncent tellement l'intention de venir à Rouen que c'est peut-être une feinte, et qu'ils vont se porter tout de suite vers la Basse-Normandie. Il y a beaucoup des nôtres à Fleury, mais j'ai peur que cette lettre ne tombe entre leurs mains, et je ne t'en dis pas plus.

Mon pauvre domestique est parti aujourd'hui dans son pays pour la révision. Si on me l'em-

poigne, ce sera pour moi un surcroît d'ennui. Nos parents s'en retournent demain vers leur patrie. Leur voyage va leur demander au moins trois jours. J'espère qu'il ne leur arrivera rien, car le centre de la France est libre. Ta grand'mère revient demain dans son gîte pour tout à fait.

Depuis l'arrivée de Gambetta à Tours, il me semble qu'il y a un peu plus d'ordre et de commandement. Que dis-tu de son voyage en ballon, au milieu des balles? C'est coquet.

Bourbaki a dû passer à Rouen aujourd'hui. On dit que Palikao nous revient : il est capable de nous donner un bon coup d'épaule.

Quel pitoyable citoyen que le philosophe Baudry! Il est revenu à Rouen, où je l'ai vu aujourd'hui. Tu ne le reconnaîtrais pas, tant il a maigri. Il crève de peur, c'est évident! et il n'est pas le seul.

Quant à moi, depuis le commencement de la semaine, je travaille, et pas trop mal! *On se fait à tout*, et puis je crois que j'ai parcouru le cercle, car j'ai failli ou devenir fou, ou mourir de chagrin et de rage.

La pluie qui n'arrête pas me comble de joie et me détend les nerfs. Je crois que nos ennemis commettent une faute grossière en incendiant les villages. Le paysan, qui est plat comme une punaise par amour de son bien, se transforme en bête féroce dès qu'il a perdu sa vache. Les cruautés inutiles amènent des représailles sourdes : les francs-tireurs leur tuent beaucoup de monde. Ah! si nous avions : 1<sup>o</sup> de l'artillerie et 2<sup>o</sup> un vrai chef!

C'est bien heureux pour toi d'avoir rencontré

Frankline <sup>(1)</sup>. Je t'engage à quitter ton logement afin d'en prendre un où il y ait une chambre à feu. Prends garde de devenir malade, ma pauvre Caro. Tu n'es pas trop robuste, et le climat de Londres est bien mauvais. Si tu te sentais souffrante, il faudrait revenir quand même. Il me semble que si tu étais avec nous, ici, j'aurais la moitié moins de tourment. Comme j'ai envie de t'embrasser ! Comme il y a longtemps que je n'ai vu ta bonne gentille mine !

Et je ne reverrai plus l'Horloger ! Il s'est réfugié dans son pays, en Basse-Normandie, où il va vivre de ses rentes ! Nous n'entendrons plus son rognonnement bi-mensuel. Va-t-il pouvoir causer du temps tout à son aise !

Nous n'avons eu mardi dernier que trois cents pauvres environ, Que sera-ce cet hiver ? Quelle abominable catastrophe ! et pourquoi ? dans quel but ? au profit de qui ? Quel sot et méchant animal que l'homme ! et comme c'est triste de vivre à des époques pareilles ! Nous passons par des situations que nous estimions impossibles, par des angoisses qu'on avait au iv<sup>e</sup> siècle, quand les Barbares descendaient en Italie. Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de France, rien de plus tragique et de plus grand que le siège de Paris ! Ce mot-là seul donne le vertige, et comme ça fera rêver les générations futures ! N'importe ! en dépit de tout, j'ai encore de l'espoir. Voilà le mauvais temps.

(1) Frankline Grout, une de ses amies, qui épousa Auguste Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, mort en 1901. Frankline Grout-Sabatier devint plus tard la belle-sœur de M<sup>me</sup> Commanville, celle-ci, devenue veuve, ayant épousé le docteur Franklin-Grout, médecin aliéniste, mort en juillet 1924.

C'est un rude auxiliaire. Et puis, qui sait? la fortune est changeante.

Bon courage, mon pauvre Caro! Je te baise sur les deux joues.

Ton vieux bonhomme.

Tendresses à Putzel.

Le ton insolent du *Times* me révolte plus que les Prussiens.

---

1135. A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi 17, soir [17 octobre 1870].

MON CHER VIEUX,

Que veux-tu que je te dise? Je vis encore puisqu'on ne meurt pas de chagrin. Sans comparer mon malheur au tien, je crois que je suis bien à plaindre, à cause de ma « sensibilité » comme on eût dit jadis.

Nous attendons les Prussiens. Nous attendons, les jours se passent ainsi : on se ronge le cœur.

Quelquefois l'espoir me reprend, puis je retombe.

Le présent est abominable et l'avenir farouche.

Sera-t-on bête d'ici à longtemps! Je n'ai que la force de t'embrasser.

---

## 1136. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Dimanche [23 octobre 1870].

Avez-vous reçu une lettre de moi qui a dû vous parvenir par voie d'Angleterre ? Je sais par une que j'ai reçue, ce matin, de M. Dubois de l'Estang, que, jusqu'à présent, je peux vous écrire directement.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je suis comme vous, *je meurs de chagrin* et vous n'êtes pas une des moindres causes de ce chagrin. Quelle tristesse ! quelle misère ! quelles malédictions ! Tout dépend du tempérament et de la sensibilité des gens. Bien d'autres sont plus à plaindre que moi. Mais pas un, j'en suis sûr, ne souffre autant. J'ai le sentiment de la Fin d'un monde. Quoi qu'il advienne, tout ce que j'aimais est perdu. Nous allons tomber, quand la guerre sera finie, dans un ordre de choses exécrationnable pour les gens de goût. Je suis encore plus écœuré par la bêtise de cette guerre qu'indigné par ses horreurs ; et elles sont nombreuses, cependant, et fortes !

Ici, nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. Quand sera-ce ? Quelle angoisse ! Je suis seul, avec ma mère qui vieillit d'heure en heure au milieu d'une population *stupide*, et assailli par des bandes de pauvres. Nous en avons jusqu'à 400 (je dis 400) par jour. Ils font des menaces ; on est obligé de fermer les volets en plein jour. C'est joli ! La milice que je commande est tellement indisciplinée que j'ai donné ma démission ce matin. Mais toutes les communes, Dieu merci,

ne sont pas comme la mienne ! En somme on nous a tué peu de monde, jusqu'à présent. Que Bazaine se dégage et que Bourbaki le rejoigne, en même temps que l'armée de la Loire marchera sur Paris, et tout n'est pas perdu, car les Parisiens feront une sortie collective qui sera terrible, je n'en doute pas. Nous avons assez d'hommes et nous aurons bientôt une artillerie suffisante ; mais ce qui nous manque, ce sont des chefs, c'est un commandement. Oh ! un homme ! un homme ! un seul ! une bonne cervelle pour nous sauver ! Quant à la province, je la regarde comme perdue. Les Prussiens peuvent s'étendre indéfiniment, mais tant que Paris n'est pas pris, la France vit encore.

Pauvre France, elle qui depuis cent ans s'est battue pour l'Amérique, pour la Grèce, pour la Turquie, pour l'Espagne, pour l'Italie, pour la Belgique, pour tous, et que tous regardent mourir, froidement.

Comme on nous hait ! et comme ils nous envient ces cannibales-là ! Savez-vous qu'ils prennent plaisir à détruire les œuvres d'art, les objets de luxe, quand ils en rencontrent. Leur rêve est d'anéantir Paris, parce que Paris est beau.

Je pense sans cesse à la rue de Courcelles ! Et les dimanches au soir, surtout, je me sens déchiré comme si on me sciait en deux !

Pauvre chère et belle maison, où nous n'irons plus ! Quand reverrai-je celle qui t'emplissait d'une grâce si indicible ? Comme j'avais le cœur content quand je montais ton escalier et que j'allais baiser sa main !

Moi qui voulais vous donner du courage, voilà

que je pleure comme une bête ! Je suis devenu très vieux. Pardonnez-moi !

On ne se relève plus d'une calamité comme celle-là. De pareils coups vous ruinent l'intelligence irrémédiablement ! Les malheurs qui m'ont assailli depuis dix-huit mois (c'est-à-dire la perte de mes amis les plus chers) m'ont affaibli le moral et je résiste moins que je n'aurais cru. Je suis, comme ma pauvre patrie, humilié dans mon orgueil.

A quoi passez-vous vos journées ? Les miennes sont interminables ! Il m'est impossible de m'occuper à quoi que ce soit. Je voudrais bien avoir sur vous le plus de détails possibles. Dites à un de vos compagnons de m'en donner. Adieu. Quand nous reverrons-nous ? Dès que je le pourrai, j'irai vous faire une visite, n'en doutez pas. Pensez à moi quelquefois, et croyez que plus que jamais je suis tout à vous.

Que Giraud ou Popelin écrive l'adresse de votre lettre.

---

1137. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 1 heure, 24 octobre 1870.

Mon pauvre Caro, ton mari t'écrira sans doute qu'il me trouve au plus bas degré de la démoralisation, car il ne vient ici que les dimanches, et le dimanche est pour moi un jour atroce ! Je me rappelle les visites de Bouilhet et les soirées de la

rue de Courcelles<sup>(1)</sup>; alors je roule dans des océans de mélancolie! Et puis le tête-à-tête continuuel avec ta grand'mère n'est pas gai, et quelquefois je n'en peux plus! Puis je me remonte, et je retombe. Ainsi de suite, et les jours s'écoulent, Dieu merci!

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen. Ils y viendront certainement, mais je doute qu'ils viennent à Croisset. Voilà bientôt trois semaines qu'ils se tiennent sur les limites du département. Pourquoi n'avancent-ils pas?

Si Bourbaki rejoint Bazaine et qu'ils arrivent tous les deux sous les murs de Paris en même temps qu'une armée s'y présentera, alors les Parisiens feront une sortie collective et tout peut changer en deux jours. Paris tiendra encore longtemps. La défense y est formidable et l'esprit de la population excellent. Ah! si la province lui ressemblait, à ce pauvre Paris!

J'ai donné hier ma démission de lieutenant, ainsi que le sous-lieutenant et le capitaine, afin de forcer le maire à établir un conseil de discipline, car nous n'avons aucune autorité sur notre pitoyable milice! Si je n'ai pas de réponse d'ici à la fin de la semaine, je me regarderai comme complètement libre, et alors je verrai ce que j'aurai à faire.

Quelle pluie! quel temps! quelle tristesse! Mon chagrin ne vient pas tant de la guerre que de ses suites. Nous allons entrer dans une époque de ténèbres. On ne pensera plus qu'à l'art militaire. On sera très pauvre, très pratique et très borné.

(1) Chez la Princesse Mathilde.

Les élégances de toute sorte y seront impossibles ! Il faudra se confiner chez soi et ne plus rien voir.

Beaucoup de personnes « ne prennent pas ça » comme moi, et je suis un des plus affectés. Pourquoi ?

La grande bataille que j'attendais la semaine dernière, sur les bords de la Loire, n'a pas eu lieu. C'est un bien pour nous ; les Prussiens semblent maintenant remonter vers le Nord, revenir sur Paris. D'autre part, ils menacent Amiens ; mais Bourbaki va venir de Lille. En finirons-nous avec ce système de petites défenses locales ? Nos armées ne sont pas prêtes. En attendant, Paris résiste et les use. Je ne vois pas ce que les Prussiens y font de bon pour eux. Ils n'ont guère avancé depuis cinq semaines.

Ce matin, les journaux parlent d'une intervention diplomatique. Il paraîtrait (mais je n'y crois guère) que l'Angleterre prendrait l'initiative. Le voyage de Thiers en Russie a-t-il servi à quelque chose ?

Moi, je ne compte que sur Paris et sur Bazaine surtout. Paris pris, il n'est pas sûr que les Prussiens en sortent. La bataille dans les rues peut être formidable.

J'admire ton énergie de pouvoir apprendre l'allemand. Tu fais bien de t'occuper. Moi, je ne le peux plus. J'ai l'oreille tendue aux roulements de tambours. Le soir je vais mieux, mais l'après-midi je m'ennuie démesurément. C'est mon oisiveté forcée qui me ronge. Pour se livrer à des travaux d'imagination, il faut avoir l'imagination libre. C'est la première condition. J'ai reçu ce

matin du pauvre Feydeau une seconde lettre. Il est toujours à Boulogne et dans un pitoyable état. Il m'apprend que le père Dumas est tombé en enfance.

Nous avons caché à ta grand'mère la blessure de M. de La Chaussée.

Olympe avec sa famille est arrivée à Nogent sans encombres, au bout de cinq jours de voyage.

En mettant les choses au pire, la guerre ne peut pas durer plus de six semaines encore. Quel poids de moins on aura sur la poitrine quand la paix sera faite! Et comme je t'embrasserai avec plaisir, ma pauvre Caro! Adieu, je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

---

1138. A LA MÊME.

Vendredi soir, 10 heures [28 octobre 1870].

Mais, mon pauvre Caro, si je ne t'ai pas écrit cette semaine, ne t'en prends qu'à toi. Avant de partir de Lynton, tu m'as dit que tu m'enverrais ta nouvelle adresse à Londres. Je ne l'ai pas encore (nous n'avons pu, ta grand'mère et moi, lire celle qu'elle a reçue de toi avant-hier); aussi je t'envoie cette lettre, à tout hasard, chez M<sup>me</sup> Herbert.

Rien de neuf! Nous *les* attendons toujours! et chaque jour redouble notre angoisse. Cette longue incertitude nous enlève toute énergie. Ce qui me paraît certain, c'est que Rouen ne sera attaqué

qu'après une affaire importante sur la Loire. Elle doit se combiner avec la sortie de Trochu. Le sort de la Normandie (et celui de la France) dépend de cette double action. Si elle n'est pas décisive, la guerre peut durer encore longtemps, car Paris a assez de vivres pour résister jusqu'à la fin de janvier et peut-être au delà. Mais quand le moment sera venu de faire la paix, avec qui la Prusse pourra-t-elle traiter, puisque nous n'avons pas de gouvernement? Il faudra en nommer un, ce qui prolongera le séjour de nos ennemis dans notre lamentable pays.

Comme j'ai envie de le quitter définitivement! Je voudrais vivre dans une région où l'on ne fût pas obligé d'entendre le tambour, de voter, de se battre, bien loin de toutes ces horreurs, qui sont encore plus bêtes qu'atroces. Par-dessus le chagrin qui m'accable, j'ai un ennui sans nom, un dégoût de tout, inexprimable.

Je regrette bien de n'avoir pas envoyé ta grand'mère avec toi, comme j'en avais l'intention, et de n'être pas parti à Paris! Là, au moins, je me serais occupé, j'aurais fait quelque chose et je ne serais pas dans l'état où je suis.

A quoi puis-je employer mon temps? Je n'ai pour compagnie que celle de ta grand'mère, qui n'est pas gaie et qui s'affaiblit de jour en jour! Pourquoi es-tu partie, mon pauvre Caro! Ta gentille société nous soutiendrait. Ce que je dis là est bien égoïste, car tu es mieux à Londres qu'à Dieppe. Mais nous nous ennuyons de toi, tous les trois, bien profondément, je t'assure.

Une fois par semaine, je dîne chez les Lapierre qui sont des gens fort aimables et d'un bon moral.

Je lis du Walter Scott (quant à écrire, il n'y faut pas songer); tu vois que je fais ce que je peux. Je me raisonne. Je me fais des sermons, mais je retombe vite, aussi découragé qu'auparavant. Ma vie n'est pas drôle depuis dix-huit mois! Pense à tous ceux j'ai perdus! (Je n'ai plus que toi et cette pauvre Julie! et vous n'êtes pas là, ni l'une ni l'autre!)

Je suis moins sombre à Rouen qu'à Croisset, parce que j'y ai des souvenirs moins tendres. Et puis, je vais et viens, je me promène sur le port, je vais même au café! Quelle dégradation!

Ne juge pas des autres par moi! Personne assurément n'est gai. Mais beaucoup de gens supportent notre malheur avec philosophie. Il y a des phrases toutes faites au service de la foule et qui la consolent de tout.

Ce qui me navre, c'est : 1° l'éternelle férocité des hommes, et 2° la conviction que nous entrons dans un monde hideux, d'où les Latins seront exclus. Toute élégance, même matérielle, est finie pour longtemps. Un mandarin comme moi n'a plus sa place dans le monde.

Et quand même nous finirions par avoir le dessus, la chose n'en serait pas moins telle que je le dis. Si j'avais vingt ans de moins, je ne pleurerais pas, peut-être, pour tout cela. Et si j'en avais vingt de plus, je me résignerais plus facilement.

Adieu, ma chère enfant. Mon vieux cœur éprouvé se soulève de tendresse en pensant à toi. Et j'y pense presque continuellement; je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas? Quand te reverrai-je?

Je t'embrasse bien fort. Ton vieil oncle.

## 1139. A CLAUDIUS POPELIN.

Vendredi soir [28 octobre 1870].

Merci pour votre bonne lettre, mon cher Popelin<sup>(1)</sup>, je vous rends tout de suite votre embrassade. Tout ce que vous me dites de personnel m'a bien attendri. Mais pourquoi voulez-vous me consoler ? Je n'en reviendrai pas. Le coup est trop rude et trop profond. Par l'effet du milieu où je vis, qui est intolérable, et que je ne puis désertier sous peine de forfaire à l'honneur et aux devoirs les plus saints, je suis arrivé à un découragement sans fond. Savez-vous que je suis obligé de faire des efforts d'esprit pour vous tracer ces lignes ?

Les autres ne sont pas comme moi. Quelques-uns même supportent notre malheur assez gaillardement. Il y a des phrases toutes faites et qui consolent la foule de tout : « La France se relèvera ! A quoi bon se désespérer ! C'est un châtement salutaire, etc. » Oh ! éternelle blague !

Ce qui me navre c'est : 1<sup>o</sup> la stupidité féroce des hommes. Je suis rassasié d'horreurs. Les journaux belges ne vous les apprennent pas sans doute. Je vous en épargne le détail ; à quoi bon vous les dire ? 2<sup>o</sup> Je suis convaincu que nous entrons dans un monde hideux où les gens comme nous n'auront plus leur raison d'être. On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre, abject. La vie est en soi quelque chose de si

(1) Claudius Popelin, 1825-1892, poète, peintre et artiste en émaux ; un des fidèles des salons de la Princesse Mathilde.

triste, qu'elle n'est pas supportable sans de grands allègements. Que sera-ce donc quand elle va être froide et dénudée ! Le Paris que nous avons aimé n'existera plus.

Mon rêve est de m'en aller vivre ailleurs qu'en France, dans un pays où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen, d'entendre le tambour, de voter, de faire partie d'une commission ou d'un jury. Pouah ! Pouah !

Je ne désespère pas de l'humanité, mais je crois que notre race est finie. C'en est assez pour être triste. Si j'avais vingt ans de moins je reprendrais courage ; si j'avais vingt ans de plus, je me résignerais.

En fait de résignation, je vous prédis ceci : la France va devenir *très* catholique. Le malheur rend les faibles dévots et tout le monde, maintenant, est faible. La guerre de Prusse est la fin, la clôture de la Révolution française.

Quant aux faits immédiats, nous attendons de minute en minute des nouvelles de l'armée de la Loire. Elle doit combiner son action avec une sortie de Trochu. Cela sera décisif ; et après ? Je ne vois plus qu'un grand trou noir.

Ici, à Rouen, nous vivons depuis six semaines sur le « qui-vive » ; on se réveille la nuit, croyant entendre le canon. Vous n'imaginez pas comme cette angoisse prolongée vous énerve. S'ils viennent chez nous (ce qui me paraît immanquable d'ici à quinze jours au plus tard, à moins d'une victoire des nôtres sur la Loire), nous serons infailliblement bombardés et probablement pillés.

Ah ! mon cher Popelin, comme la rue de Courcelles est loin ! Quel rêve ! Quel souvenir

enchanté ! Cette maison-là m'apparaît maintenant comme le Paradis terrestre. Que je vous envie, vous, et les autres qui sont près d'elle !

Votre fils est-il avec vous ? Que devient Théo ? Je suis sûr qu'il a de l'avenir la même opinion que moi. Le pauvre Feydeau m'a écrit de Boulogne deux lettres lamentables. Il y crève de misère.

Dites-*lui* tout ce que vous pourrez imaginer pour lui faire plaisir. Ajoutez mon dévouement au vôtre. Amitiés au bon Giraud et à M<sup>me</sup> de Galbois.

Adieu, je vous embrasse encore une fois.

---

1140. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi soir, 11 heures [29 octobre 1870].

Je ne peux pas croire encore à la reddition de Metz ! La dépêche de Guillaume est en contradiction avec une autre dépêche prussienne de la veille. Comment se fait-il que cette catastrophe ne soit pas encore officielle en France ?

Cependant, comme il ne nous arrive que des malheurs, l'événement doit être sûr.

Les troupes ennemies qui étaient devant Metz vont se porter sur Paris, sur la Loire, ou sur Rouen par le Nord.

La Seine-Inférieure, jusqu'à présent, est bien défendue. Mais elle ne résistera pas au nombre. Ce sera là comme ailleurs, comme partout !

La reddition de Metz va démoraliser toute la province, j'en ai peur, mais enrager Paris. De là, dissension. Nous sommes dans un bel état ! Mais il ne peut pas durer longtemps. Le dénouement, quel qu'il soit, doit approcher. J'imagine que Paris va faire des sorties. Avant que les Prussiens n'y entrent, que de sang, quelles horreurs !

Ah ! mon pauvre Caro ! Comme je suis triste et las de la vie ! Te figures-tu ce que sont mes journées passées en tête-à-tête avec ta grand'mère ? Si cela dure encore quelque temps, j'en mourrai, je n'en peux plus. J'ai tout fait pour me donner du courage ! mais je suis à bout ! On se garantit contre une averse et non contre une pluie fine. J'ai l'une et l'autre à la fois. A quoi occuper son esprit, mon Dieu !

Ton mari est arrivé ce soir. Je le trouve bien raisonnable, et bien aimable de venir ainsi tous les samedis.

Ta grand'mère change d'avis tous les jours. Elle veut maintenant retourner à Rouen. Elle a eu envie de prendre Pilon <sup>(1)</sup> pour garder la ferme. Mais ce soir elle trouve que ça lui coûterait trop cher, etc.

Nous avons eu hier, à déjeuner, les Lapierre. Ils étaient pleins de confiance ! On en avait encore cette semaine.

Et ces pauvres Nogentais qui ont été bombardés ! Quelle peur ils ont dû avoir ! Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles.

Si nous avions un vrai succès sur la Loire, un seul, et si Trochu faisait trois ou quatre sorties

(1) Concierge de la maison de M<sup>me</sup> Flaubert à Rouen.

furieuses, les choses changeraient peut-être; mais je n'ose plus espérer.

Adieu, ma pauvre fille. Quand nous reverrons-nous? Comme je m'ennuie de toi!

---

1141. A GEORGE SAND.

[Croisset.] Dimanche soir [30 octobre 1870].

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vauz guère mieux, tant je suis triste! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs! C'est à rougir d'être homme.

Si nous avons un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous? Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi. (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin, voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me navre, c'est : 1° la férocité des hommes; 2° la conviction

que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, américain et catholique, très catholique! vous verrez! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents de l'histoire. Où avez-vous vu le Midi battre le Nord, et les catholiques dominer les protestants? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouffisme commence.

Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe? A quoi donc sert la science? puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim.

Pourquoi nous exècrent-ils si fort? Ne vous sentez-vous pas écrasée par la haine de quarante millions d'hommes? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : « La France se relèvera! Il ne faut pas désespérer! C'est un châtiment salutaire! Nous étions vraiment trop immoraux! etc. » Oh! éternelle blague! Non! on ne se relève pas d'un coup pareil! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle.

Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus je me résignerais.

Pauvre Paris! je le trouve héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris.

Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile. Serai-je jamais en état d'en refaire ?

Oh ! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen ! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins !

---

1142. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 3 heures [10 novembre 1870].

MON PAUVRE CARO,

Nous sommes toujours dans le même état. Dimanche soir on nous annonçait 80,000 Prussiens se dirigeant sur Rouen à marches forcées. Aujourd'hui, on dit que c'est impossible, parce qu'ils doivent prendre auparavant les places fortes entre Metz et Amiens. Ainsi, nous ne les aurions pas encore tout de suite, pas avant huit ou quinze jours. D'autre part on dit (toujours les on-dit) que les puissances neutres, l'Angleterre en tête, veulent à toute force s'interposer, mais la Prusse est plus forte qu'elles et peut les envoyer promener. Le moyen de croire qu'ils cèdent, étant vainqueurs ! Pourquoi s'en iraient-ils, puisqu'ils ont le dessus. Ils prendront Paris par la famine. Mais combien de temps Paris peut-il lutter ? Quelle angoisse ! c'est une agonie continue !

Les consolations m'irritent. Le mot *espoir* me semble une ironie. Je suis très malade, moralement; ma tristesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et elle m'inquiète plus que tout le reste.

Ta grand'mère est chez toi, à Rouen. J'y ai couché avant-hier, j'irai demain déjeuner; elle reviendra ici samedi et retournera à Rouen lundi. Ces changements de lieu la distraient un peu! Si les Prussiens viennent à Rouen, elle ira loger à l'Hôtel de France, ou même à l'Hôtel-Dieu, mais cela à la dernière extrémité et pendant trois ou quatre jours. Je ne veux pas qu'elle reste à Croisset, si nous y avons des garnisaires. Quant à moi (le cas échéant), je suis décidé à m'enfuir n'importe où, plutôt que de les héberger. Ce serait au-dessus de mes forces.

Peut-être la paix sera-t-elle faite avant cela?

Voilà ton mari devenu soldat. Mais comme il est du troisième ban, il n'est pas près de partir!

Il t'aura dit sans doute qu'on voulait couper les trois cours de Croisset pour faire une route de Croisset à Canteleu. J'en ai été fort tourmenté d'abord; mais le projet est impraticable, à cause de la dépense qu'il entraînerait. Néanmoins, je n'ai pas le cœur complètement allégé de ce côté.

Voilà la neige qui tombe! le ciel est gris, et je suis là, tout seul, au coin de mon feu, à rouler dans ma tristesse! Adieu, ma pauvre Caroline, ma chère enfant!

Ton vieil oncle bien avachi.

---

1143. A LA MÈME.

Rouen, dimanche, 18 décembre 1870.

MA CHÈRE CARO,

Comme tu dois être inquiète de nous ! Rassure-toi, nous vivons tous, après avoir passé par des émotions terribles et restant plongés dans des ennuis inimaginables ! Dieu merci pour toi, tu ne les a pas eus. J'ai cru par moments en devenir fou. Quelle nuit que celle qui a précédé notre départ de Croisset ! Ta grand'mère a couché à l'Hôtel-Dieu pendant toute une semaine. Moi-même, j'y ai passé une nuit. Présentement nous sommes sur le port, où nous avons deux soldats à loger. A Croisset il y en a sept, plus trois officiers et six chevaux. Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre de ces messieurs. Mais quelle humiliation, mon pauvre Caro ! quelle ruine ! quelle tristesse ! quelle misère ! Tu ne t'attends pas à ce que je te fasse une narration. Elle serait trop longue, et d'ailleurs je n'en serais pas capable. Depuis quinze jours il nous est impossible de recevoir de n'importe où une lettre, un journal et de communiquer avec les environs ; tu dois en savoir, grâce aux journaux anglais, plus long que nous. Il nous a été impossible de faire parvenir une lettre à ton mari (et il n'a pu nous écrire). Espérons que, quand les Prussiens se seront établis en Normandie complètement, ils nous permettront de circuler. Le consul d'Angle-

terre de Rouen m'a dit que le paquebot de New-Haven ne marchait plus. Dès qu'il marchera, dès qu'on pourra aller de Dieppe à Rouen, reviens vers nous, ma chère Caro. Ta grand'mère vieillit tellement! elle a tant envie, ou plutôt tant besoin de toi! Quels mois que ceux que j'ai passés avec elle depuis ton départ! Mes douleurs ont été si atroces que je ne les souhaite à personne, pas même à ceux qui les causent! Le temps qui n'est pas employé à faire des courses pour servir MM. les Prussiens (hier, j'ai marché pendant trois heures pour leur avoir du foin et de la paille) on le passe à s'enquérir l'un de l'autre, ou à pleurer dans son coin. Je ne suis pas né d'hier et j'ai fait dans ma vie des pertes considérables; eh bien! tout cela n'était rien auprès de ce que j'endure maintenant. Je dis rien, rien! Comment y résister? Voilà ce qui m'étonne.

Et nous ne savons pas quand nous en sortirons. Le pauvre Paris tient toujours! mais enfin, il succombera! Et d'ici là, la France sera complètement saccagée, perdue. Et puis, après, qu'advient-il? Quel avenir! Il ne manquera pas de sophistes pour nous démontrer que nous n'en serons que mieux et que le « malheur purifie ». Non! le malheur rend égoïste et méchant, et bête. Cela était inévitable; c'est une loi historique. Mais quelle dérision que les mots « humanité, progrès, civilisation »! Oh! pauvre chère enfant, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leurs sabres sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux! Quelle honte! quelle honte!

Ma pauvre cervelle est tellement endolorie que

je fais de grands efforts pour t'écrire. Comment cette lettre t'arrivera-t-elle ? Je n'en sais rien. On m'a fait espérer ce soir que je pourrais te l'envoyer par une voie détournée. Ton oncle Achille Flaubert a eu (et a encore) de grands ennuis au Conseil municipal qui a délibéré au milieu des coups de fusil tirés par les ouvriers. Moi, j'ai des envies de vomir presque permanentes ; ta grand'mère ne sort plus du tout, et, pour marcher dans sa chambre, elle est obligée de s'appuyer contre les meubles et les murs. Quand tu pourras revenir sans danger, reviens. Je crois que ton *devoir* t'appelle maintenant près d'elle. Ton pauvre mari était bien triste de ta longue absence. Ce doit être encore pire depuis quinze jours ! On dit que les Prussiens ont été deux fois à Dieppe, mais qu'ils n'y sont pas restés (la première fois, c'était pour avoir du tabac ; les gens qui en ont le cachent et il devient de plus en plus rare). Mais nous ne savons rien de positif sur quoi que ce soit, car nous sommes séquestrés comme dans une ville assiégée. L'incertitude s'ajoute à toutes les autres angoisses. Quand je songe au passé, il m'apparaît comme un rêve ! Oh ! le boulevard du Temple, quel paradis ! Sais-tu qu'à Croisset ils occupent *toutes* les chambres. Nous ne saurions pas comment y loger, si nous voulions y retourner ! Il est 11 heures du soir, le vent souffle, la pluie fouette les vitres. Je t'écris dans ton ancienne chambre à coucher et j'entends ronfler les deux soldats qui sont dans ton cabinet de toilette. Je roule et m'enfonce dans le chagrin comme une barque qui sombre dans la mer. Je ne croyais pas que mon cœur pût contenir tant de souffrances sans en mourir.

Je t'embrasse de toutes mes forces. Quand te verrai-je ?

Ton vieil oncle qui n'en peut plus.

La famille Grout va bien.

---

1144. A LA MÊME.

[Rouen] Lundi [19 décembre 1870].

CHÈRE CAROLO,

J'ai reçu hier soir ta lettre du 15 par M. Berthelot. Nous t'écrivons au moins une fois la semaine, mais le service entre Dieppe et Rouen est si mal fait que la moitié des lettres s'égaré, j'en suis sûr ! Ainsi, nous n'avons encore reçu aucune nouvelle de ton mari qui nous a quittés mardi dernier. Il avait une lettre de moi pour toi.

Tu me reproches de ne pas te donner de détails. Mais ils sont si navrants que je te les épargne. Et puis, nous sommes si las, si tristes, ta grand'mère et moi, que nous n'avons pas la force de faire de longues épîtres.

Je me lève très tard. Deux ou trois fois la semaine, je sors pendant deux heures pour aller à l'Hôtel-Dieu, chez Baudry, ou chez les dames Lapierre. Je lis au hasard et sans suite des livres qu'on me prête. Je dîne au coin du feu, dans la chambre de ta grand'mère. Enfin l'heure de se coucher vient. Mais je ne dors pas toujours ! Ta

grand'mère n'est pas isolée. On vient lui faire des visites; mais comme elle est triste! Tu la retrouveras bien changée! Elle ne peut plus marcher dans sa chambre qu'en se tenant aux meubles. Ton absence prolongée la tue. Elle croit qu'elle ne te reverra pas et t'appelle, la nuit, en pleurant. M<sup>m</sup><sup>s</sup> Achille a trouvé bon de lui dire qu'il y avait beaucoup de petite vérole à Londres et elle te voit défigurée. Rassure-la à ce sujet.

Je crois que les Prussiens ne vont pas tarder à prendre le Havre. Alors la Normandie sera peut-être libre et tu pourrais revenir. Lapierre et Raoul-Duval sont, la semaine dernière, revenus très facilement de Londres à Rouen. Un chemin de fer existe de Boulogne à Saint-Valéry-sur-Somme. Là, une diligence fait le service jusqu'à Dieppe. Ton mari pourrait bien aller te chercher jusqu'à Saint-Valéry (15 lieues, pas plus) ou même jusqu'à Boulogne. Je crois que ses craintes sont exagérées sur les dangers que tu peux courir (il ne m'a pas l'air de se soucier que tu reviennes). Mais ici tout le monde pense le contraire. En tout cas, c'est une malheureuse idée que tu as eue de t'en aller! Mais je m'applaudis bien de n'avoir pas emmené ta grand'mère à Trouville. Elle y serait morte de froid, d'isolement et d'inquiétude, car le bruit a couru que ton oncle Achille était tué, lorsque les voyous de Rouen ont tiré des coups de fusil contre le Conseil municipal. Nous attendons maintenant les troupes de Mecklembourg qui remplaceront celles de Manteuffel. Les hommes qui occupent Croisset vont être remplacés par d'autres, qui seront peut-être pires, car ils n'ont commis jusqu'à présent aucun dégât et ils ont

respecté mon pauvre cabinet. Mais Croisset a perdu, pour moi, tout son charme, et pour rien au monde je n'y remettrais maintenant les pieds. Si tu savais ce que c'est que de voir des casques prussiens sur son lit ! Quelle rage ! Quelle désolation ! Cette affreuse guerre n'en finit pas ! Finira-t-elle quand Paris se sera rendu ? Mais comment Paris peut-il se rendre ? Avec qui la Prusse voudra-t-elle traiter ? De quelle façon établir un gouvernement ? Quand je considère l'avenir, si prochain qu'il soit, je ne vois qu'un grand trou noir et le vertige me prend. Je ne doute pas, pauvre Caro, que tu ne ressentés toutes nos douleurs ; mais il faut être là pour les subir en entier. Pendant deux mois les Prussiens ont été dans le Vexin. C'était bien près de nous et je voyais souvent quelques-unes de leurs victimes. Eh bien, *je n'avais pas l'idée* de ce que c'est que l'invasion ! Ajoute à cela que depuis deux mois nous avons eu presque constamment de la neige, avec un froid de 10 à 12 degrés. Les glaçons de la Seine sont à peine fondus

La vieille Julie est revenue à Rouen. Elle est presque complètement aveugle. Ah ! j'ai une belle compagnie, ma pauvre Caro ! Au moins si je pouvais occuper mon esprit à quelque chose ! Mais c'est impossible ! Le malheur vous abrutit. J'ai appris que Dumas est dans le même état que moi et qu'il a du mal à écrire une lettre. Je ne sais pas comment j'ai fait pour t'en écrire une si longue. Tâche de nous envoyer des tiennes le plus souvent possible. Quand nous reverrons-nous ?

Le seul espoir lointain que je garde est celui de quitter la France définitivement, car elle sera

désormais inhabitable pour les gens de goût. Dans quelles laideurs morales et matérielles on va tomber!

Adieu, pauvre chérie. Mille baisers sur tes bonnes joues.

---

1145. A LA MÈME.

Rouen, samedi [24 décembre 1870].

Nous recevons bien rarement de tes nouvelles, mon pauvre Caro! Ta dernière lettre était celle du 15. Il me semble que tu pourrais nous envoyer une lettre par Dieppe, sous le couvert de ton mari. Il nous dit qu'il reçoit régulièrement les tiennes!

Ta pauvre grand'mère est de plus en plus mal, moralement parlant. Il y a des jours où elle ne parle plus du tout (tant elle souffre de la tête, dit-elle). Elle se plaint de ce qu'on ne vient pas la voir, et quand elle a des visites, elle ne dit mot! Si la guerre dure encore longtemps (ce qui se peut) et que ton absence se prolonge, qu'en adviendra-t-il? Ah! quelle fatale idée tu as eue de t'en aller! Nous n'aurions pas (elle et moi) souffert le quart de ce que nous souffrons si tu fusses restée. Je te répète toujours la même chose, parce que je n'ai que cela à te dire. Ton oncle Achille Flaubert va devenir malade, par le chagrin et les tracas que lui cause le Conseil municipal! L'arrivée des troupes du prince de Mecklembourg a été pour nous comme une seconde invasion. Leurs

exigences sont insensées et ils font des menaces. Je crois, cependant, qu'il s'adouciront et qu'on s'en tirera encore. J'ai été ce matin à Croisset, ce qui est dur ! 200 nouveaux soldats y sont arrivés hier. Mais M. Poutrel m'a affirmé que (d'ici à quelque temps du moins) ils resteraient à Dieppe-dalle. Aurons-nous cette chance-là ? Mon pauvre Émile n'en peut plus ! Sais-tu qu'ils ont brûlé en quarante-cinq jours pour 420 francs de bois ! Tu peux juger du reste.

Avant-hier nous en avons eu deux à loger ici. Mais ils ne sont pas restés.

Nous ne recevons plus aucun journal et nous ne savons rien. On dit les nouvelles de Paris déplorables. Mais avant que le pauvre Paris ne se rende, il se passera des choses formidables. Et quand il se sera rendu, tout ne sera pas fini. Je n'ai plus maintenant qu'une envie, c'est de mourir pour en finir avec un supplice pareil.

Le froid a repris. La neige ne fond pas. J'entends traîner des sabres sur le trottoir et je viens de faire des comptes avec la cuisinière ! Car c'est moi qui m'occupe du ménage, jusqu'à desservir la table tous les soirs. Je vis dans le chagrin et dans l'abjection ! Quel intérieur ! Quelles journées !

Adieu, pauvre loulou. Quand nous reverrons-nous ? Nous reverrons-nous ?

---

1146. A LA MÊME.

[Rouen] Lundi soir [janvier 1871].

MON PAUVRE LOULOU,

L'arrivée de ton mari, avant-hier soir, nous a fait grand plaisir. Quel homme ! Je ne peux pas te dire l'admiration qu'il m'inspire, tant je le trouve fort et courageux ; il est tout l'inverse de moi, car personne plus que ton oncle n'est désespéré. Mon état moral, dont rien ne peut me tirer, commence à m'inquiéter sérieusement. Je me considère comme un homme perdu (et je ne me trompe pas). Chaque jour je sens s'affaiblir mon intelligence et se dessécher mon cœur. Oui, je deviens méchant à force d'abrutissement. C'est comme si toutes les bottes prussiennes m'avaient piétiné sur la cervelle. Je ne suis plus que l'enveloppe de ce que j'ai été jadis. Que veux-tu que je dise de plus ? J'afflige ta pauvre grand'mère, qui de son côté me fait bien souffrir ! Ah ! nous faisons un joli duo !

Ton mari nous a proposé de nous emmener à Dieppe ; mais : 1° ta grand'mère n'y aurait aucune compagnie (et ici elle reçoit des visites tous les jours) ; 2° elle serait inquiète de ton oncle Achille ; 3° le voyage se ferait dans des conditions bien inconfortables. De plus, je ne veux pas m'absenter trop loin de mon pauvre domestique qui reste seul à Croisset, à se débattre au milieu des Prussiens. En quel état retrouverai-je mon pauvre

cabinet, mes livres, mes notes, mes manuscrits? Je n'ai pu mettre à l'abri que mes papiers relatifs à *Saint Antoine*. Émile a pourtant la clef de mon cabinet, mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres.

Nous touchons au commencement de la fin! Au reste, tu sais mieux les nouvelles que nous. Elles sont déplorables. Le pauvre Paris ne pourra pas résister longtemps à l'effroyable bombardement qu'il subit! Et puis après? Comment faire la paix? Avec qui? Le dénouement me paraît fort obscur. Quelle dérision du droit, de la justice, de l'humanité, de toute morale! Quel recul! Il me semble que la fin du monde arrive. Les gens qui me parlent d'espoir, d'avenir et de Providence m'irritent profondément. Pauvre France, qui se sera payée de mots jusqu'au bout!

Adieu, ma chère Caro! Quand te reverrai-je? Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle épuisé.

---

1147. A LA MÊME.

1<sup>er</sup> février 1871.

CHÈRE CARO,

Ton mari m'a écrit hier qu'il t'engageait à revenir dès que le paquebot de New-Haven sera rétabli. Le blocus est donc levé? ce que je ne crois pas. Il ajoute qu'il croit te revoir dans une huitaine. J'ai peur que la huitaine se passe sans

ton retour. Ce sera une grande déception pour ta grand'mère qui est à bout de force et de patience. La route de Saint-Valéry est toujours là, mais est-elle sûre ?

La capitulation de Paris, à laquelle on devait s'attendre pourtant, nous a plongés dans un état indescriptible ! C'est à se pendre de rage ! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. La France est si bas, si déshonorée, si avilie, que je voudrais sa disparition complète. Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre ! Comme préparation à la chose, on va nommer des députés. Quelle amère ironie ! Bien entendu que je m'abstiendrai de voter. Je ne porte plus ma croix d'honneur, car le mot honneur n'est plus français, et je me considère si bien comme n'en étant plus un, que je vais demander à Tourgueneff (dès que je pourrai lui écrire) ce qu'il faut faire pour devenir russe.

Ton oncle Achille Flaubert voulait se jeter par-dessus les ponts et Raoul-Duval a eu comme un accès de folie furieuse. Tu as eu beau lire des journaux et t'imaginer ce que pouvait être l'invasion, *tu n'en a pas l'idée*. Les âmes fières sont blessées à mort et, comme Rachel, « ne veulent pas être consolées ».

Depuis dimanche matin nous n'avons plus de Prussiens à Croisset (mais il en revient beaucoup à Rouen). Dès que tout sera un peu nettoyé, j'irai revoir cette pauvre maison, que je n'aime plus et où je tremble de rentrer, car je ne peux pas jeter à l'eau toutes les choses dont ces mes-

sieurs se sont servis. Si elle m'appartenait, il est certain que je la démolirais.

Oh ! quelle haine ! quelle haine ! Elle m'étouffe ! Moi qui étais né si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge.

Adieu. Je t'embrasse.

Ton mari nous invite à venir chez lui, à Neuville. Le voyage ne sera pas commode pour ta grand'mère. Mais elle le fera, malgré tout.

1148. A EDMOND DE GONCOURT.

[31 janvier ou 1<sup>er</sup> février 1871].

Êtes-vous tué ?

Comme j'ai pensé à vous, depuis quatre mois !

Il m'est impossible de bouger de Rouen, à cause de ma mère. Dès que ma nièce sera revenue d'Angleterre je ferai le voyage de Paris.

Envoyez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis, de Théo particulièrement.

A vous, je vous embrasse.

Quai du Havre, 95.

1149. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi soir [18 février 1871].

Je ne vous ai pas écrit parce que nous avons été du 5 décembre au 1<sup>er</sup> février complètement bloqués, comme dans une ville assiégée. Il était

difficile de voyager dans un rayon de cinq lieues. On a été pendant un mois sans pouvoir correspondre de Rouen à Dieppe !

Vous dire ce que j'ai souffert est impossible ; tous les chagrins que j'ai eus dans ma vie, en les accumulant les uns sur les autres, n'égalent pas celui-là. Je passais mes nuits à râler dans mon lit comme un agonisant ; j'ai cru par moments mourir et je l'ai fortement souhaité, je vous le jure. Je ne sais pas comment je ne suis pas devenu fou ! *Je n'en reviendrai pas !* à moins de perdre la mémoire de ces abominables jours.

J'ai été chassé de Croisset par les Prussiens qui, pendant quarante-cinq jours, ont occupé *tous* les appartements. Ils étaient dix, dont trois officiers, sans compter six chevaux. A Rouen, où nous nous étions réfugiés ma mère et moi, nous en avons eu quatre. Le conseil municipal, dont mon frère fait partie, a délibéré sous les balles de l'aimable peuple. On a même cru, dans la ville, pendant une heure, que mon frère était tué.

Ici à Dieppe (où j'ai amené ma mère depuis que sa petite fille est revenue d'Angleterre) nous avons été cette semaine menacés du pillage et ces messieurs ont saccagé les maisons de quatre conseillers municipaux. Il a fallu, de nouveau, enfermer dans la terre les objets précieux ! Pendant ce temps-là, nous étions menacés à Croisset d'un sort pareil. Mais tout ce qui se passe depuis l'armistice n'est rien. Le pire a été les premiers temps de l'occupation. Tout ce que vous avez lu n'en donne *aucune idée*. Je fais des efforts pour n'y plus penser ; cela m'est impossible.

J'ai eu une lettre d'Edmond de Goncourt qui

me donne des nouvelles de Théo (tous les deux vont bien).

Dumas, que je vois souvent, m'a donné des vôtres, dès que je suis arrivé ici, c'est-à-dire il y a dix jours. Son conseil est bon : n'essayez pas de revenir à Paris maintenant, ce serait imprudent.

Nous nous réjouissons tous les deux à l'idée d'aller bientôt vous faire une petite visite. Comme vous revoir me détendra le cœur !

J'imagine que la paix sera signée d'ici à cinq ou six jours ! Voilà Thiers président de la République, maintenant ! La gardera-t-il, ou la livrera-t-il aux Orléans ? Ah ! que mon époque m'ennuie !

Il me semble que cette guerre dure depuis cinquante ans, que toute ma vie jusqu'à elle n'a été qu'un songe, et qu'on aura toujours les Prussiens sur le dos.

J'ai voulu me remettre au travail, mais j'ai encore la tête trop faible ; ma meilleure occupation, c'est de rêver au passé, où votre figure fait, pour moi, une grande lumière douce.

Patience et courage ! Peut-être que dans quelques mois nous causerons de tout cela rue de Courcelles.

A vous fortement et tendrement.

---

1150. A MADAME RÉGNIER.

Dieppe, 11 mars 1871.

CHÈRE MADAME,

Votre lettre datée de Rennes, 17 février, m'est arrivée ici, après beaucoup de détours et de

retards. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus vite. Et puis, j'étais tellement accablé (je le suis encore) que je n'avais pas la force de prendre une plume. Je ne crois pas que personne ait été, plus que moi, désespéré par cette guerre. Comment n'en suis-je pas mort de rage et de chagrin !

J'étais comme Rachel, je ne « voulais pas être consolé » et je passais mes nuits assis dans mon lit, à râler comme un moribond. J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XII<sup>e</sup> siècle. Quelle barbarie ! quelle reculade ! Je n'étais guère *progressiste* et humanitaire cependant ! N'importe, j'avais des illusions ! Et je ne croyais pas voir arriver la *Fin du monde*. Car c'est cela ! nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons ! Paganisme, christianisme, muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière. Ah ! nous allons en voir de propres ! *Le fiel m'étouffe*. Voilà le résumé.

Quant à mes pénates dont vous vous informez et qui me sont devenus odieux, ils ont été souillés pendant quarante-cinq jours par dix Prussiens, sans compter quatre chevaux, plus par six autres pendant six jours, et actuellement il n'y en a chez moi rien que quarante. Oui, quatre fois dix ! Vous avez bien lu !

Je m'étais réfugié à Rouen, dans un appartement à ma nièce, où j'en ai six, etc.

Mais tout cela n'est rien comparativement à ce que vous avez souffert. Je sais que ces messieurs se sont amusés avec vos robes. On n'est pas plus drôle. Pauvre Mantes !

Ce n'est pas parce que Paris est devenu « un foyer pestilentiel » que je n'y vais pas, car de cela je me fiche profondément. Mais le chemin de fer ne prend pas encore les bagages et je ne puis retourner dans ma mansarde rien qu'avec un simple sac de nuit. Répondez-moi à Croisset; on me fera parvenir votre lettre. J'adresse celle-ci à Mantes, où vous devez être revenue.

---

1151. A GEORGE SAND.

Dieppe, 11 mars 1871.

CHÈRE MAITRE,

Quand se reverra-t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah! dans quel monde nous allons entrer! Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas. Je ne me console pas. Je n'ai aucune espérance.

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe! j'avais des illusions! Quelle barbarie! Quelle reculade! J'en veux à

mes contemporains de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XII<sup>e</sup> siècle. *Le fiel m'étouffe*. Ces officiers qui cassent des glaces en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout le monde va les imiter, va être soldat ! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe portera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne. Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France.

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille.

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète !

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai ; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité. Mais de cela je me fiche profondément.

---

1152. PROBABLEMENT A GONCOURT.

Croisset près Rouen, [16 mars 1871].

MON CHER AMI,

Votre lettre m'a fait bien du plaisir. De ce côté-là c'est une inquiétude de moins.

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort de rage et de chagrin, cet hiver ! Les Parisiens qui ont beaucoup souffert ne se doutent pas de ce que c'est que l'invasion. Avoir ces cocos-là *chez soi* dépasse toute douleur.

Nous nous raconterons (prochainement je l'espère) nos impressions prussiennes et vous verrez que je n'ai pas été épargné.

Ma santé physique est rétablie, mais le moral reste profondément attaqué, et je ne crois pas qu'il revienne.

Oui ! j'avais des illusions ! je ne croyais pas à tant de sottise et de férocité. J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du xii<sup>e</sup> siècle ! Quelle reculade !

Dans quelque temps l'Europe entière portera l'uniforme ! Tout le monde sera soldat ! Que veut dire le mot : Progrès ?

Nous allons entrer dans un ordre de choses hideux, où toute délicatesse d'esprit sera impossible. Paganisme, christianisme, *muflisme*, voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Nous touchons à la dernière.

Ici, à Rouen nous n'en avons pas fini. On s'y

flanque des coups de sabre et des coups de couteau très proprement. L'histoire des drapeaux noirs (que vous savez, sans doute, par les journaux) a exaspéré les Prussiens, et le bon rouennais tourne à l'espagnol. Depuis hier, cependant, on se calme.

Je sais que Baudry va bien. Vous me verrez probablement dans une quinzaine de jours.

D'ici là, je vous serre les deux mains bien fort et suis tout à vous.

---

1153. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 4 heures soir [16 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Au lieu de partir ce matin, je ne pars que ce soir, Dumas n'étant arrivé qu'à midi. Et au lieu de nous en aller par Amiens, nous allons coucher à Paris, d'où nous repartirons à 9 heures du matin demain. La ligne de Rouen à Amiens est occupée par les Prussiens, encombrée de leurs troupes, et nous n'arriverions à Bruxelles qu'après-demain soir... peut-être ?

Ils se conduisent *abominablement* à Rouen, et je ne vous engage pas à y faire un long séjour, ni surtout à vous promener le soir dans les rues.

Émile a reçu ce matin ta lettre. Écrivez-moi à Bruxelles, à l'hôtel Bellevue, ou chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15 (pour remettre à M. G. F.). Je suis impatient de savoir comment vous aurez fait

votre voyage et comment se sera passé votre séjour à Rouen, surtout à cause de notre pauvre vieille.

Dumas m'a dit que les Prussiens quittaient Dieppe demain, définitivement. Il est fâcheux que tu ne puisses pas y rester un peu plus longtemps.

Adieu, pauvre chère Caro.

Ton vieil scheik.

En vous écrivant samedi matin de Bruxelles, vous ne pouvez pas avoir la lettre à Rouen avant lundi. Tâche de faire comprendre ça à notre vieille.

---

1154. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi [4 mars 1871].

Eh bien ? c'est fini ! La honte est bue ! mais pas digérée <sup>(1)</sup>. Comme j'ai pensé à vous mercredi et comme j'ai souffert ! Toute la journée j'ai vu les faisceaux des Prussiens briller au soleil dans l'avenue des Champs-Élysées et j'entendais leur musique, leur odieuse musique sonner sous l'arc de Triomphe ! L'homme qui dort aux Invalides devait s'en retourner de rage dans son tombeau !

(1) Le 1<sup>er</sup> mars 1871 l'Assemblée Nationale confirma la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, et accepta les conditions de paix imposées par l'Allemagne, dont le défilé solennel des Allemands aux Champs-Élysées.

Dans quel monde nous allons entrer ! Dumas, que j'ai vu hier (et qui doit être avec vous maintenant), m'a dit que Paris était inhabitable.

Il faut pourtant que j'y aille afin d'avoir des habits, car je suis presque en guenilles, puis, j'irai vous voir. Mais les chemins de fer me paraissent peu commodes, et je reviendrai ici probablement pour prendre la voie de mer.

Je m'étonne de tout ce qu'on peut souffrir sans mourir. Personne n'est plus ravagé que moi par cette catastrophe. Je suis comme Rachel : « Je ne veux pas être consolé ». Je tâcherai de m'habituer au *désespoir* fixe.

Et voilà le soleil qui brille comme en plein été ! Quelle ironie ! et comme la nature se moque de nous !

Quand Giraud <sup>(1)</sup> sera revenu près de vous, dites-lui bien que je le plains avec tout ce qui me reste de larmes !

A bientôt, n'est-ce pas ? Et plus que jamais et toujours croyez, je vous prie, à l'affection profonde de votre

G. FLAUBERT.

---

(1) Eugène Giraud venait de perdre son fils Victor, peintre de grand avenir, dont *le Marchand d'esclaves* est au Louvre et le dernier tableau, *le Retour du Mari*, au musée de Montpellier.

## 1155. A SA NIÈCE CAROLINE.

Bruxelles, rue d'Arlon, 15, dimanche 2 heures [19 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Nous apprenons ce matin qu'on se bat à Paris <sup>(1)</sup>. Est-ce bien vrai? J'ai peur que vous ne vous trouviez pris dans la bagarre. J'ai envoyé hier à Rouen un télégramme vous annonçant mon arrivée, et le soir je vous ai écrit.

Comme je compte partir d'ici pour Londres mardi matin ou mardi soir, envoie-moi par le télégraphe un mot pour me dire ce que vous devenez. La dépêche doit aller par l'Angleterre.

1156. A MADAME CHARLES LAPIERRE  
(OU A LA NIÈCE DE FLAUBERT).

[Bruxelles.] Dimanche, 3 heures [19 mars 1871] (2).

Êtes-vous à Paris? et êtes-vous tranquilles? je ne suis pas sans inquiétude, à cause de l'émeute et de notre pauvre vieille mère.

(1) Après la levée du siège de Paris par les Prussiens, les partis blanquiste, jacobin et socialiste provoquèrent l'insurrection populaire du 18 mars. Victorieux, ils soutinrent contre l'armée une lutte violente de deux mois, et installèrent à Paris un véritable pouvoir révolutionnaire.

(2) Cette lettre, dont l'autographe est au musée de Croisset, ne porte pas de nom de destinataire. Les anciennes éditions l'ont crue adressée à la nièce de Flaubert et M. René Descharmes à M<sup>me</sup> Lapierre.

Je voudrais que vous fussiez restée à Dieppe, car Rouen ne m'avait pas l'air non plus bien tranquille.

Écrivez-moi par le télégraphe pour me dire ce que vous devenez. Il faut que la dépêche passe par l'Angleterre.

Je pars pour Londres mardi. Donc, répondez-moi tout de suite, rue d'Arlon, 15, Bruxelles.

Je vais très bien et vous embrasse tous.

---

1157. A SA NIÈCE CAROLINE.

Bruxelles, lundi 20 mars 1871.  
Chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15.

J'espère que vous n'avez pas fait la bêtise d'aller à Paris d'où il nous arrive des nouvelles déplorables.

Je ne sais pas ce qui se passe à Rouen. Comment vous en tirez-vous ? Tu n'as donc pas reçu un télégramme que je vous ai envoyé avant-hier par la voie d'Angleterre ? Je vous ai écrit plusieurs lettres. J'envoie un télégramme à Lapierre pour avoir de vos nouvelles.

Comme je pense que je reviendrai plus facilement à Rouen par New-Haven que par Paris, je partirai pour Londres mercredi, à moins que d'ici là je n'aie de vous un mot qui me rappelle. Comment se porte notre pauvre vieille ?

1158. A LA MÊME.

Bruxelles, mardi soir, 4 heures [21 mars 1871].

CHÈRE CARO,

Où êtes-vous ? à Dieppe, à Rouen, ou à Paris ? J'espère que ton mari n'aura pas fait l'imprudence de vous mener à Paris. J'ai télégraphié deux fois à Rouen (par la voie d'Angleterre qu'on m'a dit être la plus sûre) et n'ai reçu encore aucune nouvelle. Je vous ai écrit tous les jours, et dans tous les endroits où vous pouviez être. Rien !

Je regrette beaucoup d'être parti ! Aujourd'hui, on ne peut pas rentrer dans Paris, et à la frontière française l'autorité républicaine vous cherche des chicanes. Donc je m'embarque demain à Ostende pour Londres, d'où je compte revenir par New-Haven.

Les Prussiens sont-ils rentrés dans Dieppe et à Croisset ? Que faire ? et où aller, une fois revenu en France ?

Comment va notre pauvre vieille ?

J'ai reçu hier sa lettre de vendredi, mais à ce moment vous ne saviez rien de Paris.

Tout n'est donc pas fini ! On sera éternellement inquiet et embêté ! Et les affaires d'Ernest ? Comment s'arrangent-elles avec l'émeute ? Si je n'avais promis positivement d'aller en Angleterre, je reviendrais immédiatement à Dieppe, sans m'arrêter à Londres, tant j'ai envie de savoir ce que vous devenez.

Nous revoilà dans les mêmes tracas que cet hiver.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort ainsi que maman.

Ton vieux scheik.

---

1159. A LA MÊME.

[Londres.] Jeudi, 4 heures [23 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Je suis arrivé ce matin à Londres, non sans difficulté, et là j'y ai appris par ta lettre de mardi que vous vous étiez décidées sagement à retourner à Dieppe. Tu m'y reverras *lundi*, mon intention étant de revenir par New-Haven.

Tâche donc de me répondre tout de suite : Hatchett's hotel, Dover street, London W.

Je voudrais savoir s'il y a des Prussiens à Croisset, car où aller maintenant ? Je crois cependant que l'agitation de Paris touche à sa fin. Peut-être pourrons-nous y aller dans quelque temps.

Ton vieux scheik d'oncle.

Je vous ai envoyé force lettres et télégrammes. J'ai reçu une lettre de maman et une de toi !

---

1160. A LA MÊME.

Londres, samedi soir [25 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

J'ai reçu tout à l'heure ta lettre de jeudi qui me rassure beaucoup. Comme je suis content que vous soyez revenues à Dieppe!

Je comptais partir demain soir et être près de vous lundi. Mais le paquebot de New-Haven ne part pas le dimanche. Donc mon séjour ici est retardé de vingt-quatre heures et je ne compte pas arriver à Dieppe avant mardi matin. Il est inutile que tu m'envoies Anselme, si Mercier promet d'avoir une de ses voitures sur le quai quand je débarquerai.

Il me semble que Paris reste dans le même état. Aujourd'hui, on n'a reçu à l'ambassade de France (où je vais tous les jours) aucun journal de Paris. Mais nous savons, par un voyageur parti hier soir à 5 heures des Champs-Élysées, que tout était calme. Je n'y comprends goutte!

J'avais pensé à m'en aller par Calais, Boulogne, Amiens et Clères. Mais je n'arriverais à Dieppe que lundi soir au plus tôt, et peut-être serais-je arrêté en route par un convoi de Prussiens. Le plus sûr, je crois, est de prendre le chemin le plus court. Comme il me tarde d'être installé quelque part et travaillant!

Adieu, pauvre chérie, ou plutôt à bientôt. Embrasse ta grand'mère pour moi et tâche de la faire patienter jusqu'à mardi matin.

Mes félicitations à ton époux de ce qu'il a échappé aux balles de « nos frères ».

1161. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Neuville [près Dieppe], 30 mars 1871 (1).

Il y a quinze jours je comptais être maintenant à Paris, mais « nos frères » en ont disposé autrement.

Je suis parti de Dieppe pour Bruxelles, croyant ne pas revoir les casques à pointe, car je devais retrouver ma famille dans la nouvelle Athènes, qui me semble descendre au-dessous du Dahomey ; mais j'ai su à Bruxelles que Paris était inhabitable. Ma mère et ma nièce sont revenues de Rouen à Dieppe ; j'y suis depuis avant-hier et samedi prochain je serai à Croisset, où je me résigne à rentrer. Vous seriez donc bien aimable, chère Madame, de m'y adresser un petit mot pour me dire ce que vous devenez. La tâche du général (2) est lourde. Sera-t-il obéi ? Là est tout le problème pour le moment. Car l'Internationale ne fait que commencer et elle réussira, pas comme elle l'espère ni comme le redoutent les bourgeois ; mais l'avenir (et quel avenir !) est de ce côté. A moins qu'une forte réaction cléricale et monarchique ne triomphe. Ce qui est également possible.

Ces misérables-là déplacent la haine ! On ne pense plus aux Prussiens. Encore un peu, et on va les aimer ! Aucune honte ne nous manquera.

(1) Neuville, canton de Dieppe, était la résidence de M<sup>me</sup> Commanville. Quand Flaubert écrit qu'il va à Dieppe, il faut entendre Neuville.

(2) Le général Letellier-Valazé, frère de M<sup>me</sup> Roger des Genettes.

Comme je suis las, comme je voudrais m'en aller vivre dans un endroit où je n'entendrais plus parler de rien !

Adieu, chère Madame, je n'ose vous dire à bientôt.

---

1162. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Dieppe [vendredi 31 mars 1871].

Demain enfin je me résigne à rentrer dans mon pauvre logis où je vais tâcher de travailler pour oublier la France. J'y attendrai que Paris soit tranquille !

J'ai appris ce matin que ces Messieurs de l'Hôtel de Ville <sup>(1)</sup> s'étaient emparés de la poste. Aussi ne suis-je pas bien sûr que cette lettre vous parvienne. Ils me paraissent si bêtes que leur règne ne sera pas long !

Mon retour a été pénible : j'ai eu de New Haven à Dieppe un temps abominable ; j'en suis encore fatigué.

J'ai passé près de vous quatre jours bien bons, les seuls bons que j'aie eus depuis huit mois ! Je vous ai trouvée plus vaillante et mieux portante que je ne l'espérais. Conservez-vous pour nous. Un temps viendra où nous nous retrouverons peut-être tous ensemble dans le cher endroit que nous regrettons.

Si rien n'est changé pour nous d'ici au milieu

(1) La Commune, installée à l'Hôtel de Ville, s'était attribué un pouvoir législatif.

de l'été, je vous referai une visite, qui cette fois sera plus longue. Où aller pour être bien, si ce n'est près de vous !

J'ai reçu les lettres renvoyées ici. Mes souvenirs à vos compagnons, et croyez, je vous prie, à l'inaltérable affection de votre tout dévoué.

---

1163. A GEORGE SAND.

Neuville, près Dieppe, vendredi, 31 mars 1871.

CHÈRE MAITRE,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset. C'est dur, mais il le faut. Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller, sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas, pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes » me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague* ? En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues ? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme !

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la Science, comme le reste des choses humaines. Si on eût

été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot « République » pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône, *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bague ensuite ! Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaient été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswick, gagné à prix d'argent par Danton et Westermann. Mais non, toujours les rengaines ! toujours la blague ! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge. C'est carré ! La question des loyers, particulièrement, est splendide ! Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel ; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit, et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice !

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. J'admets qu'elle batte les troupes de Versailles et renverse le gouvernement. Les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre régnera à Varsovie » ! Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc. ? Ah ! quelle immoralité bête que la foule, et qu'il est humiliant d'être homme !  
Je vous embrasse.

---

1164. A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Neuville [31 mars 1871].

Vous êtes adorablement bonne, chère madame Cloquet, et je vous remercie bien de tout ce que vous faites pour ma bonne femme.

Ma mère est revenue d'Ouille et je vais demain m'en retourner à Croisset, qui cependant n'est pas encore agréable à habiter.

Caroline est au milieu de son installation dieppoise. Voilà toutes les nouvelles de la famille.

Je compte toujours mener ma mère à Paris dans les premiers jours du mois prochain. Mais vous n'y serez plus. Achille me charge de rappeler à M. Cloquet sa promesse d'oiseaux, et moi je charge Madame la baronne d'embrasser M. le baron.

Je suis tout à vous, chère Madame, et vous baise les mains.

---

1165. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset jeudi [1871].

Dans le petit mot que vous m'avez envoyé en arrivant à Saint-Gratien, vous me faisiez espérer une épître.

Je l'attends toujours, Princesse.

Popelin m'a donné deux fois de vos nouvelles, mais j'aimerais mieux en avoir de vous-même. J'irai en chercher, dès que ma nièce aura emmené ma mère de Dieppe, c'est-à-dire dès que je serai libre.

N'oubliez pas de me dire sous quel nom il faut vous écrire. Sous le vôtre tout bonnement, n'est-ce pas? Pardonnez-moi, pour cette fois, mon excès de prudence.

Le plaisir de vous retrouver chez vous doit adoucir l'*amertume des Prussiens*. Car vous en avez sans doute? Nous autres, nous n'en sommes pas délivrés. C'est un bonheur qu'on nous annonce toujours comme très prochain, et qui est remis de semaine en semaine, de jour en jour. J'en suis arrivé à l'exaspération. Tout! Tout! (même la Commune) plutôt que les casques à pointes. Je n'ai jamais rien haï comme ces gens-là, car rien ne m'a fait plus souffrir!

Il me semble qu'il y a maintenant calme plat sur l'Océan politique. La tempête ne peut toujours durer! Et vous, à présent, vous êtes une simple citoyenne? Mais pour nous, vous resterez toujours notre Princesse, notre chère Princesse dont je baise les deux mains dévotement.

Son fidèle.

1166. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 2 heures [5 avril 1871].

MA CHÈRE CARO,

Contrairement à mon attente, je me trouve *très bien* à Croisset, et je ne pense pas plus aux Prussiens que s'ils n'y étaient pas venus ! Il m'a semblé très doux de me retrouver au milieu de mon vieux cabinet et de revoir toutes mes petites affaires ! Mes matelas ont été rebattus, et je dors comme un loir. Dès samedi soir, je me suis remis au travail et, si rien ne me dérange, j'aurai fini mes *Hérésies* à la fin de ce mois. Enfin, pauvre chérie, il ne me manque rien que la présence de ceux, ou plutôt de celles que j'aime, petit groupe où vous occupez le premier rang, ma belle dame.

J'avais la boule complètement perdue, quand nous nous sommes retrouvés au commencement de février ; mais, grâce à toi, à ta gentille société et à ton bon intérieur, je me suis remis peu à peu, et maintenant j'attends le jour où tu reviendras ici (pour un mois, j'espère). Le jardin va devenir très beau : les bourgeons poussent ; il y a des primevères partout. Quel calme ! J'en suis tout étourdi !

J'ai passé la journée de dimanche dans un abrutissement plein de douceur. Je revoyais le temps où mon pauvre Bouilhet entraît, le dimanche matin, avec son cahier de vers sous le bras, quand le père Parain circulait par la maison, en portant le journal sur sa hanche, et que toi,

pauvre loulou, tu courais au milieu du gazon, couverte d'un tablier blanc. Je deviens trop scheik ! je m'enfonce à plaisir dans le passé, comme un vieux ! Parlons donc du présent !

Ton mari doit être *soulagé*. On vient d'administrer à « nos frères » une raclée sérieuse ! Je serais bien surpris que la Commune prolongeât son existence au delà de la semaine prochaine. L'assassinat de Pasquier <sup>(1)</sup> m'a ému. Je le connaissais beaucoup : c'était un ami intime de Florimont, un camarade de ton oncle Achille, un élève du père Cloquet et un cousin-germain de M<sup>me</sup> Lepic.

Duval, le pêcheur, m'a apporté ce matin cent francs en donnant congé de sa maison pour la Saint-Michel prochain, — ou prochaine ?

Quoi encore ? Il passe beaucoup de bateaux sur la rivière. On dit que les Prussiens quitteront le département le 14 de ce mois ; mais j'attends qu'ils soient partis tout à fait, avant d'entreprendre aucune réparation dans le logis.

Ton mari m'avait l'air bien tourmenté par ses affaires, quand je suis parti. Par contre-coup, elles m'inquiètent. Je serais bien content de savoir que ses ennuis diminuent. Il me semble que, maintenant, la fin du trouble général n'est pas éloignée.

Comment va ta grand'mère ? Le dentiste de Dieppe est-il parvenu à la soulager ? Embrasse-la bien fort pour moi.

Mes tendresses à Putzel ! Il m'en ennuie, ainsi que de ses parents.

(1) Chirurgien militaire fusillé par les communards.

Adieu, pauvre Caro; tu ne diras pas que, cette fois, je me borne à écrire un simple billet...

A toi.

Ton vieil oncle en baudruche.

---

1167. A LA MÊME.

Croisset, dimanche de Pâques, 6 heures du soir [9 avril 1871].

MON LOULOU,

Ta grand'mère m'écrit *tous les jours*, pour me répéter qu'elle va revenir à Rouen.

Que dois-je croire? et que dois-je faire? Elle pourrait, à la rigueur, coucher dans sa chambre de Croisset, bien qu'il vaudrait mieux y faire remettre, dès maintenant, un papier neuf, si l'on était sûr que les Prussiens ne revinssent pas.

Quant à aller sur le Port, cette perspective me sourit peu, puisque maintenant je suis réinstallé dans mon cabinet et que je recommence, Dieu merci, à travailler. Ta grand'mère ne resterait pas à Rouen pendant que je serais à Croisset! Quelle pauvre bonne femme pour n'être jamais en repos! Elle me dit dans ses lettres qu'elle « a peur de vous déranger ». Si tu crois que ses dents lui font trop de mal, je pourrais bien aller chez Collignon, voir s'il voudrait faire le voyage de Dieppe. Ou bien tu pourrais (encore une fois!) l'amener à Rouen.

La future femme de chambre m'a *formellement* promis qu'elle serait libre de demain en huit; ainsi, tranquillise-toi.

Depuis mon retour ici, je n'ai eu qu'une visite : c'est, tout à l'heure, celle de la famille Lapierre au grand complet. Lapierre (qui est revenu de Paris hier au soir) croit que, d'ici à deux jours, on en aura fini avec les Communeux. On doit aujourd'hui tourner Montmartre, et peut-être entrer dans Paris.

Il a assisté au combat de dimanche et a vu, à Versailles, d'Osmoy qui se porte comme un charme. Ledit d'Osmoy est du nombre des députés qui se mêlent aux soldats, sur le champ de bataille, pour les encourager. Du reste, les bons tourlourous sont enragés contre nos frères et ne leur font aucun quartier.

Adieu, pauvre chérie. Es-tu de meilleure humeur? Ta dernière lettre était faite pour me remplir de fatuité...

---

1168. A LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir, 6 heures. [18 avril 1871].

Trois jours sans lettres! Il me semble que la correspondance entre Neuville et Croisset se ralentit, car je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis samedi matin.

Je m'attendais à avoir ce matin un mot de notre vieille, me disant ce qu'elle pense de sa nouvelle femme de chambre, c'est-à-dire comment elle l'a trouvée.

J'ai eu, dimanche, la visite de neuf personnes à la fois : Raoul-Duval et ses trois enfants ; M<sup>me</sup> Per-

rot avec sa fille et sa petite-fille; M<sup>me</sup> Brainne avec son gamin, et le sieur Dubois, du Mont-de-Piété. Les enfants ont couru dans les cours et fait des bouquets d'herbes sauvages. *Ma maison* est si peu bien montée que j'ai été obligé, pour leur collation, d'emprunter un pot de confitures au jardinier. Toute la société, néanmoins, a eu l'air très satisfait de sa petite promenade.

La mère Leuret a vendu son mobilier et m'a apporté 225 francs.

C'est bien gentil, mon pauvre loulou, les encouragements que tu me donnes sur *Saint Antoine*. Je commence à croire, en effet, que ça pourra être bon. Quel dommage que nous ne soyons pas toujours ensemble ! J'aime tant ta compagnie !

Ton vieux

L'issue de l'insurrection parisienne est retardée parce qu'on emploie des moyens politiques pour éviter l'effusion du sang. Les Prussiens n'y entreront pas (dans Paris) : c'est un épouvantail de M. Thiers.

---

1169. A GEORGE SAND.

Croisset, lundi soir, 2 heures [24 avril 1871].

CHÈRE MAITRE,

Pourquoi pas de lettres ? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe ? Êtes-vous malade ? Vivez-vous encore ? Qu'est-ce que ça veut dire ? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de

la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité.

Savez-vous le pire de tout cela ? *C'est qu'on s'y habitue*. Oui, on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois ; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs. La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans ; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple.

Quels rétrogrades ! quels sauvages ! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillottins ! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge ! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune, qui n'est autre que le municipe romain !

Ah ! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure !

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela ! Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir !

Je me suis remis à *Saint Antoine*, et je travaille violemment.

---

1170. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi [27 avril ? 1871].

Je ne vous ai pas écrit parce que je vous croyais enfermée dans Paris, où vous n'étiez pas

une de mes moindres inquiétudes ; et je ne savais comment vous faire parvenir ma lettre.

C'est joli, ça va bien ! N'importe ! *j'y vois clair*, et je ne suis plus dans l'horrible état où j'ai râlé pendant six mois. Comment n'en suis-je pas devenu fou ? Contrairement à l'avis général, je ne trouve rien de pire que l'invasion prussienne. L'anéantissement complet de Paris par la Commune me ferait moins de peine que l'incendie d'un seul village par ces messieurs, qui « sont charmants », etc., etc. Ah ! les docteurs ès lettres se livrant à un pareil métier et obéissant à une pareille discipline, voilà qui est *nouveau* et impardonnable ! C'est pour cela qu'il ne faut pas tant comparer les horreurs de cette invasion à celles qu'ont pu commettre les soldats de Napoléon I<sup>er</sup>. À propos de ce vieux, je crains que la destruction de sa colonne <sup>(1)</sup> éparpille dans l'air la graine d'un troisième empire, qui plus tard s'épanouira. Un fils de Plonplon fera dans une vingtaine d'années la restauration de la branche cadette. Quant au socialisme, il a raté une occasion unique et le voilà mort pour longtemps. Le mysticisme l'a perdu. Car tout ce qui se fait à Paris est renouvelé du moyen âge. La Commune, c'est la Ligue ! Pour échapper à tout cela, je me plonge en désespéré dans *Saint Antoine* et je travaille avec suite et vigueur. Si rien ne m'entrave, j'aurai fini ce livre avant un an.

Comment n'être pas malade ? Ce que vous me dites de votre santé ne m'étonne pas. Pauvres nerfs ! pauvres nerfs ! Mais souffrez-vous beau-

(1) La colonne Vendôme.

coup? Si vous le pouvez, écrivez-moi de longues lettres. Quant à aller à Bourbonne, essayez-en.

Allons, adieu. Quand nous reverrons-nous? J'irai à Paris-Dahomey dès qu'on pourra y entrer.

---

1171. A GEORGE SAND.

[Croisset, 29 avril 1871.]

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non, les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère. Quel changement! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante. Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu!

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint Antoine*, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra recirculer sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu.

Il y a longtemps que votre vieux troubadour vous attend ! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez !

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion. Il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de plus, notre avilissement. « Ah ! Dieu merci, les Prussiens sont là ! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f... le tout ensemble dans la rivière ! — ça en prend le chemin, d'ailleurs — et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre de gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière ? Espérons-le !

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion » équivaut à cette croyance : « Le Pape est infaillible ! » Toujours des formules ! toujours des dieux !

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire ? A rien ! C'est le commencement de la sagesse. Il était temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la Science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé ; mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes, comme Renan ou Littré, puissent vivre et soient écoutés. Notre salut est maintenant dans une *aristocratie légitime*, j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril ? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allions crier : « Vive la République ! » en évoquant le souvenir de 92 ; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défilés ; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui

a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots!

Ah! qu'il eût été plus pratique de garder Badin-guet, afin de l'envoyer au baigne une fois la paix faite! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie après Novare, ni la Russie après Sébastopol. Mais les bons Français s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire. Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donnée le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppmann en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car, à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule? Quel irrespect! quelle ignorance! quel gâchis! « Bouilli ou rôti, même chose! » et en même temps quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode!

Tout était faux : faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames

se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva ! Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de l'inspiration sur la règle) s'appliquait surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, mais comme bonne mère de famille. On demandait à l'Art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et à la Science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

---

1172. A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 30 avril [1871].

Vis-tu encore ? Où es-tu ?

J'ai maintenant la conviction que plusieurs lettres écrites par moi et écrites à moi ont été perdues ou saisies. D'ailleurs, je ne peux expliquer autrement cet énorme trou dans notre correspondance.

Me voilà revenu à Croisset, depuis quinze jours, et j'y retravaille pour ne plus songer aux charogneries contemporaines. Ah ! cher vieux, comme j'ai envie de te revoir et de causer avec toi ! Mais où nous revoir ? Paris m'a l'air d'être en train de « suivre Babylone ». En tout cas le Paris que nous aimions est fini !!! Au paganisme

a succédé le christianisme, nous entrons maintenant dans le *muflisme*.

Donne-moi de tes nouvelles, de toi et des tiens. Je t'embrasse ou plutôt je vous embrasse.

---

1173. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Dimanche soir [30 avril 1871].

MON PAUVRE CHÉRI,

Ta grand'mère me semble aller mieux ; elle est moins triste depuis deux jours : la consultation que ton oncle Achille lui a donnée jeudi a, je crois, rassuré son moral.

Aujourd'hui nous avons eu *toute la journée* Julie, Juliette et Ernest (avec qui j'ai fait une partie de bouchon) ; puis j'ai été à pied (!!!) à Bapaume, pour déposer mon bulletin de vote, sur lequel j'avais effacé le nom du « Pseudo ». Si ce coco-là réunissait encore beaucoup de voix, il pourrait devenir notre maire, ce qui serait embêtant !

J'ai choisi, pour la cheminée de la chambre à deux lits, des petits pavés blancs, et hier, le philosophe Baudry est venu déjeuner. Voilà toutes les nouvelles.

[.....] Le communard, communiste et commun Cord'homme est au *secret*. Sa femme fait des démarches pour qu'on le relâche, en promettant qu'il émigrera en Amérique. Avant-hier on a également incarcéré d'autres patriotes.

Quant à moi, je suis soulé de l'insurrection parisienne ! Je n'ai plus le courage de lire le jour-

nal. Ces continuelles horreurs me dégoûtent plus encore qu'elles ne m'attristent, et je me plonge de toutes mes forces dans le bon *Saint Antoine*. J'ai commencé ce soir la description d'un petit cimetière chrétien où les fidèles viennent pleurer les martyrs. Ce sera *estrange*.

Pauvre Caro! Quel dommage que nous ne vivions pas ensemble! J'aime tant causer avec toi! Maintenant, d'ailleurs, je n'ai plus personne pour recevoir mes épanchements.

J'ai appris ce matin, par les feuilles, la mort de M<sup>me</sup> Viardot. Je plains beaucoup Tourgueneff et vais lui écrire immédiatement.

A propos d'écrire, ta dernière lettre à ta grand-mère était bien gentille. Premier prix de style épistolaire : Caro!

Comme ton époux a dû être éreinté de son voyage! Je suis content de savoir qu'il a réussi dans ce qu'il voulait près du sylphe Winter <sup>(1)</sup>.

Ton vieux ganachon.

1174. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi soir [3 mai 1871].

Je n'ai reçu que deux lettres depuis que nous nous sommes vus. L'une, il y a huit jours, à la date du 22 avril et l'autre, dimanche dernier, datée du 28. Je suis maintenant *sûr* qu'on en a intercepté de part et d'autre, à moins qu'elles

(1) Marié à une amie de M<sup>me</sup> Commanville, était, paraît-il, très gros.

n'aient été tout simplement perdues par la poste. Même histoire est arrivée à M<sup>me</sup> Dubois de l'Estang, à ce que m'a dit sa mère, car elle, je ne l'ai pas vue; j'ai fait à Rouen un voyage inutile.

Puisque le gouvernement (ou la Commune, je n'en sais rien) a fourré son nez dans mes épîtres, je ne vois pas pourquoi je me gênerais; donc je vais reprendre mes habitudes et vous appeler comme autrefois par votre vrai nom, car pour moi vous êtes toujours une Altesse, et mieux que cela : « notre Princesse » comme disait Sainte-Beuve. C'est une appellation qui, parmi ceux que je connais, n'appartient qu'à vous. Elle est unique, comme le sentiment que je vous porte.

Je vous *sens* très triste, et je voudrais vous être bon à quelque chose. Le souvenir des heures que je passais près de vous, à Saint-Gratien et dans la rue de Courcelles, me tient au cœur d'une façon forte et charmante. Je revois tous ces endroits où vous alliez, veniez, en répandant autour de vous comme de la lumière et de la bonté.

Dans ce moment-ci, j'ai une envie folle de vous baiser les mains.

Ah! je comprends bien tout ce que vous me dites! et je crois que personne ne le comprend mieux. Moi aussi, pendant huit mois, j'ai étouffé de honte, de rage et de chagrin, j'ai passé des nuits à pleurer comme un enfant. Je n'ai pas été loin de me tuer. J'ai senti la folie qui me prenait, et j'ai eu les premiers symptômes, les premières atteintes d'un cancer. Mais à force d'avoir fait bouillir mon fiel, je crois qu'il s'est purifié, et je vous avoue que maintenant je suis devenu, pour les malheurs publics, à peu près insensible. Quant

aux malheurs particuliers, aux malheurs de ceux que j'aime, c'est le contraire : ma sensibilité est exaspérée et l'idée de votre chagrin me désole. Le calus s'est fait par-dessus la plaie. Bonsoir !

Après l'invasion de la Prusse, j'ai tiré le drap mortuaire sur la face de la France. Qu'elle roule désormais dans la boue et le sang ! peu importe, elle est finie.

Quoi qu'il advienne, le Gouvernement ne siègera plus à Paris <sup>(1)</sup>. Dès lors Paris ne sera plus la capitale et le Paris que nous aimions deviendra de l'histoire. Nous n'y trouverons jamais tout ce qui rendait la vie si douce. Je dis *nous*, car vous y reviendrez (on vous y fera revenir, dès qu'il y aura un gouvernement assis, régulier). Mais peut-être regretterez-vous votre temps d'exil, tant vous y trouverez de ruines et de changements !

Puisque vous me demandez des détails sur la vie que je mène, en voici. Je suis tout seul à Croiset avec ma mère qui ne peut plus marcher, et qui s'affaiblit effroyablement ! J'ai pour distraction *unique* de voir, de temps à autre, passer sous mes fenêtres Messieurs les Prussiens faisant une promenade militaire, et comme occupation mon *Saint Antoine*, auquel je travaille sans désespérer. Cette œuvre extravagante m'empêche de songer aux horreurs de Paris. Quand nous trouvons le monde trop mauvais, il faut se réfugier dans un autre. Le vieux mot « à la consolation des lettres » n'est pas un poncif ! A propos de lettres, que dites-vous de ce malheureux Troubat, qui est devenu le secrétaire, devinez de qui ? de Félix

(1) Le 11 mars 1871 l'Assemblée Nationale décida de se réunir à Versailles, qui serait désormais le lieu de sa résidence.

Pyat! Après l'avoir été de Sainte-Beuve, quelle distance! Comme c'est drôle, ces natures qui ont toujours besoin de s'accrocher à une autre, ces gens qui ne peuvent vivre qu'à l'état de séide!

M<sup>me</sup> Sand m'a écrit une lettre désespérée. Elle s'aperçoit que sa vieille idole était creuse, et sa foi républicaine me paraît complètement éteinte! C'est un malheur qui ne m'arrivera pas.

Allons! Adieu, bon courage! Le sort a des retours! Quand vous ne saurez que faire, écrivez-moi. Je pense à vous presque constamment; je suis plus que jamais, Princesse, votre fidèle.

---

1175. A SA NIÈCE CAROLINE

Mercredi, 10 [mai 1871].

PAUVRE CHER LOULOU,

J'espère que tu tiendras l'engagement que tu nous donnes dans ta lettre d'hier et que, de dimanche en huit, tu viendras nous voir avec Ernest. Je crois qu'il serait plus sage, pour établir les peintres dans la maison, d'attendre que nous n'y soyons plus. L'insurrection de Paris aura un terme! Alors, j'irai revoir cette malheureuse ville. Pendant ce temps-là ta grand'mère pourrait bien aller chez toi. Ce sera le moment de faire venir les peintres.

Les nouvelles de ce matin sont bonnes. Je n'ose tout à fait m'en réjouir. Nous avons été si souvent trompés! Mais il me semble pourtant que nous touchons à la fin.

En fait de nouvelles, le citoyen Eugène Crépet a loué, pour six mois, la maison de la mère Lebret. Jeudi, j'ai eu à déjeuner le philosophe Baudry, que j'avais fait venir exprès, afin qu'il m'expliquât un point de philosophie indienne que je croyais ne pas comprendre. Je le comprenais très bien, mais j'allais faire une balourdisse de botanique énorme, car je me disposais à mettre dans l'Inde des végétaux qui appartiennent à l'Amérique! Hier j'ai eu la visite de trois anges : M<sup>me</sup> Lapierre, M<sup>me</sup> Brainne et M<sup>me</sup> Pasca (du Gymnase). Néanmoins, j'ai refusé d'aller dîner à Rouen, chez elles, samedi prochain. Ce sera assez d'y déjeuner chez Baudry...

Je ferai une visite, peu gaie, à M<sup>me</sup> Perrot, la mère de Janvier! Voilà tout ce que j'ai à t'apprendre, mon pauvre loulou.

Ta grand'mère ne va pas mal. Je la trouve mieux qu'il y a un mois. Croisset est charmant. Je suis content de Duval, le jardinier. Tu sais que c'est moi qui tiens les comptes de la maison!

J'espère éblouir ton mari par ma « Balance du Commerce... »

Adieu, ma chère Caro je t'embrasse bien fort.

Tu avais raison : M<sup>m</sup> Viardot n'est pas morte. Tourgueneff m'a répondu une lettre fort gentille.

Ma pauvre Princesse m'a l'air de plus en plus désespérée. Elle a l'intention de quitter Bruxelles, d'ici à quelques semaines, et d'aller vivre en Italie.

Peux-tu me lire la seconde ligne de son adresse et me la recopier lisiblement ?

1176. A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 10 mai [1871].

CHER VIEUX,

Tu n'as donc pas reçu une lettre adressée par moi à Boulogne il y a quelque temps? La tienne, en date du 1<sup>er</sup> mai, m'a fait bien plaisir puisqu'elle me prouve que tu vis encore.

J'allais m'en retourner à Paris quand a écloé comme une fleur la charmante insurrection qui t'ombrage. N.. de D...! quelle année!

Je suis ici depuis un mois, et j'ai commencé à travailler. Je refais la *Tentation de Saint Antoine*.

Dès que Paris-Dahomey sera habitable, ou plutôt accessible, j'irai t'embrasser.

Ton vieux.

1177. A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, lundi soir, 22 mai 1871.

Vous n'avez donc pas reçu une lettre de moi, il y a un mois, dès que j'ai su la mort de Maurice?

Comme la vôtre m'a fait plaisir hier, vieille amie, toujours chère, oui, toujours! Pardonnez à mon égoïsme, j'avais espéré un moment que vous reviendriez vivre en France avec votre fils (sans songer à vos petits-enfants), et j'espérais que la fin de ma vie se passerait non loin de vous. Quant à vous voir en Allemagne, c'est un pays où, volontairement, je ne mettrai jamais les pieds. J'ai

assez vu d'Allemands cette année pour souhaiter n'en revoir aucun et je n'admets pas qu'un Français qui se respecte daigne se trouver pendant même une minute avec aucun de ces messieurs, si charmants qu'ils puissent être. Ils ont nos pendules, notre argent et nos terres : qu'ils les gardent et qu'on n'en entende plus parler ! Je voulais vous écrire des tendresses, et voilà l'amertume qui déborde ! Ah ! c'est que j'ai souffert depuis dix mois, horriblement — souffert à devenir fou et à me tuer ! Je me suis remis au travail cependant ; je tâche de me griser avec de l'encre, comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières. La plus grande, c'est la compagnie de ma pauvre maman. Comme elle vieillit ! comme elle s'affaiblit ! Dieu vous préserve d'assister à la dégradation de ceux que vous aimez !

Est-ce que c'est vrai ? Viendriez-vous en France au mois de septembre ? Il faudra m'avertir d'avance pour que je ne manque pas votre visite. Vous rappelez-vous la dernière ? Donc, au mois de septembre, n'est-ce pas ? D'ici là, je vous baise les deux mains bien longuement.

A vous toujours.

---

1178. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, mercredi [24 ? mai 1871].

MON BON AMI,

Il nous ennuyait de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le mois de septembre, et votre lettre

datée de Saint-Germain nous a fait grand plaisir.

L'abominable état de Paris me semble toucher à sa fin, et vous allez sans doute rentrer chez vous. J'espère vous y voir bientôt. Que vous dirai-je, cher ami? J'ai manqué *mourir de chagrin* cet hiver. Personne, je crois, n'a été plus affligé que moi et, pendant deux mois, j'ai même cru avoir un cancer d'estomac, car j'avais des vomissements presque tous les jours.

Caroline était en Angleterre; j'avais emmené ma mère à Rouen; notre pauvre Croisset était bourré de Prussiens de la cave au grenier; Achille se débattait au Conseil municipal. Ah! c'était joli!

Enfin, à l'armistice, Caroline est revenue de Londres. Alors j'ai conduit ma mère à Dieppe d'où je suis parti en mars pour aller voir ma pauvre Princesse à Bruxelles, et je devais revenir à Paris quand le second siège a commencé. Voilà en résumé le récit de ma triste existence depuis bientôt dix mois.

Je me suis remis à travailler, et je tâche de me griser avec de l'encre comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières.

Ma pauvre mère est devenue si vieille, elle est si faible, que sa compagnie est pour moi un sujet de chagrin permanent.

J'ai perdu depuis deux ans tous mes amis intimes et je ne deviens pas gai. Il fallait que j'eusse un fond solide pour résister à des chocs si nombreux!

Ce matin, les nouvelles de Paris m'ont ôté un poids de dessus le cœur. Allons-nous enfin avoir

un peu de tranquillité? Va-t-on pouvoir vivre?  
 À bientôt, je l'espère. Nous vous embrassons  
 tous, et moi surtout, cher vieil ami, car je suis  
 vôtre.

---

I 179. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, mardi soir [1871].

Me voilà revenu dans ma solitude, Princesse, et me rappelant, comme les meilleures heures de l'année, celles que j'ai passées chez vous, l'autre semaine. Pauvre cher Saint-Gratien, on l'a donc retrouvé, lui, et celle qui le rend si aimable et si bon!

Est-il au moins délivré des Prussiens, désinfecté de nos vainqueurs? Voilà l'important. Quel soulagement le jour où vous verrez disparaître le dernier casque!

Tourgueneff, qui m'a fait revenir ici en toute hâte, m'a envoyé le lendemain de mon arrivée un télégramme m'annonçant qu'il était rappelé à Bade tout de suite et qu'il me brûlait la politesse, mais qu'au mois d'octobre il viendrait s'établir à Paris, définitivement. Vous voyez, Princesse, que si beaucoup de gens le fuient (ce Paris maudit et adoré) quelques-uns le recherchent.

Qu'avez-vous résolu à ce sujet? Vous seriez peut-être un peu seule, cet hiver à la campagne.

J'ai retrouvé ma mère prodigieusement affaiblie. C'est une inquiétude permanente qui me ronge. J'ai du mal à me remettre à la besogne. Ah! j'ai bien fait d'être gai chez vous! Je suis si

triste, maintenant ! Ma seule distraction consiste à me plonger dans les eaux troubles du fleuve qui coule sous mes fenêtres et je me force pour penser à *Saint Antoine*.

Mais je n'ai besoin d'aucun effort pour songer à cette Princesse, à qui je baise les deux mains bien dévotement, car je suis  
son tout dévoué.

*N. B.* — Je vous ferai observer que je n'ai pas dit *un* mot de politique, conduite originale et méritoire.

---

1180. A CHARLES LAPIERRE.

*Confidentielle.*

[Croisset] 27 mai [1871].

MON CHER LAPIERRE,

C'est à vous *seul* que j'écris; alors je vais, sans gêne aucune, vous déclarer tout ce que j'ai sur le cœur.

Votre feuille me paraît être « sur une pente » et elle la descend même si vite que votre N<sup>o</sup> de ce matin m'a scandalisé<sup>(1)</sup>.

Le paragraphe sur Hugo dépasse toute mesure,

(1) Voici le paragraphe de l'article du *Nouvelliste de Rouen* : « Un homme que la France a eue pendant quelque temps pouvoir compter parmi ses plus puissants génies et qui a eu le talent de se faire beaucoup de mille livres de rentes avec des phrases sonores et des antithèses énormes, un pitre-poète, tour à tour chantre de la monarchie, du bonapartisme et de la République — vous avez nommé Victor Hugo — vient de dire son mot sur l'épouvantable drame auquel nous assistons. Ce produit d'un cerveau ardemment ramolli ou détraqué est intitulé : *Paris et la France*. »

« La France a cru pouvoir le compter parmi ses plus puissants génies. » *A cru* est sublime ! Cela signifie : « Autrefois nous n'avions pas de goût, mais les révolutions nous ont éclairé en matière d'art, et définitivement, ce n'est qu'un *pitre-poète* ! » et « qui a eu le talent de se faire des rentes (vous en voulez donc à l'argent, maintenant ? Vous n'êtes donc plus rural ? A qui se fier ?) avec des phrases sonores et des antithèses énormes. » Faites-en de pareilles, mes bons ! Je vous trouve drôles, dans la rue Saint-Étienne-des-Tonneliers !

Mais Proudhon avait déjà dit : « Il faut plus de génie pour être batelier des bords du Rhône que pour faire les *Orientales* ! » ; et Augustine Brohan, pendant tout l'hiver de 1853, a prouvé dans le *Figaro* que le susdit Hugo n'avait jamais eu le moindre talent. N'imitiez pas ce paillasse et cette catin. Dans l'intérêt de l'ordre public et du rétablissement de la morale, la première tentative à faire serait de parler de ce qu'on sait. Choisissons nos armes ! Ne donnons pas raison à nos ennemis ; et quand vous voudrez attaquer la personnalité d'un grand poète, ne l'attaquez pas comme poète ; autrement tous ceux qui se connaissent en poésie se détacheront de vous.

Les deux articles du docteur Morel m'avaient déjà navré comme ignorance, car il attribue à Saint-Simon et à Bouchez précisément le contraire de ce qu'ils ont écrit.

Même objection pour Cernuschi et les Sociétés coopératives, ledit Cernuschi ayant fait *contre* les sociétés coopératives un livre <sup>(1)</sup> qui lui a valu

(1) *Illusions des sociétés coopératives.*

l'amitié de Thiers et de Rouher (*sic*), etc., etc.

La politique peut devenir une science positive. (La guerre l'est bien devenue!) Mais ceux qui s'en mêlent prennent un chemin tout opposé à celui de la Science. Jamais de doute! Jamais d'examen! Toujours l'invective! Toujours la passion!

Quel résultat espérez-vous en frappant non sur vos ennemis, mais à côté? Observez donc les nuances! Dans les nuances seules est la Vérité.

Et puis, ne voyez-vous pas que vous flattez dans le Bourgeois ce qui vous horripile chez le Démocrate? je veux dire le petit péché capital appelé *Envie*.

*L'Envie* va démolir Thiers. Dans quinze jours ce sera un rouge! Il aura le sort de Lamartine et de Cavaignac! D'avance, j'entends ces phrases : « Laissez-moi avec votre Thiers! C'est un des leurs tout de même. Il a écrit un livre sur la Révolution! C'est lui qui a fait les fortifications qui sont cause...! »

Au lieu de la canaille des villes, vous aurez celle des campagnes! Débarrassés de la Commune, vous jouirez de la Paroisse!

Et le *Comité Taillet* ne vous sauvera pas! malgré le style de son président, car l'oraison funèbre du père Chassan<sup>(1)</sup> est un morceau, avouons-le! Là, au moins, pas de sonorités, pas de métaphores! et ça ne rapporte aucune espèce de rentes!

En un mot, mon cher Lapierre, je suis épouvanté par la Réaction qui s'avance. Sans vous en

(1) Ancien avocat général à Rouen.

apercevoir, vous lui tendez, de loin, la main. Avec les meilleures intentions du monde, vous allez peut-être contribuer à des choses mauvaises !

Toute notion de justice étant dissoute, on se réjouit déjà à l'idée de voir guillotiner Rochefort. Pour moi, je m'en console. Mais à ceux qui l'ont applaudi, à ceux qui l'ont fait, que direz-vous ? Vu la bêtise de la France, il mérite peut-être un acquittement solennel ?

Oui ! car le premier qui m'a vanté la *Lanterne*, c'est un magistrat (le sieur X\*\*\*); et celui qui me l'a fait lire, c'est un ecclésiastique (le curé d'Ouville). Le président Benoist-Champy en faisait des lectures chez lui à ses soirées, etc., etc. ! et tout l'entourage impérial, sans compter l'Empereur lui-même, se pâmait devant ses ordures avec tant d'enthousiasme que le malheureux Octave Feuillet n'osait dire son avis, de peur de passer pour un courtisan et un jaloux. Ainsi du reste !

Voilà trop de littérature, pardon ! Mais, comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avalissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude. Gardons au moins le respect de ce qui fut grand. N'ajoutons pas à nos ruines.

Adieu, ou plutôt à bientôt. Le fiel m'étouffe et le chagrin me ronge.

Je vous serre la main très fort.

---

## 1181. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset, lundi soir [21 juin 1871].

Vous savez maintenant ce que signifiait mon télégramme, et vous devez comprendre quelle a été mon inquiétude ; c'est encore une amabilité des bons journaux. Je me doutais bien que la nouvelle était fautive et cependant une certaine angoisse m'oppressait. La vue de votre chère écriture m'a enlevé un poids de derrière le cœur.

Eh bien, princesse, vos sinistres prédictions se trouvent démenties. La Commune de Paris, loin de s'étendre à toute la France, en est à ses dernières convulsions et, dans une huitaine de jours sans doute, on pourra rentrer dans cette ville maudite et adorée. Je n'ai pas envie de la revoir et, d'ici à longtemps probablement, les séjours que j'y ferai seront courts. J'ai bien envie de rendre mon petit logis à son propriétaire. Le voisinage de la rue de Courcelles me sera si pénible ! Mais d'ici au mois de janvier qui sait ce qui arrivera ?

Je continue à travailler au milieu de la tristesse affreuse où me plonge sans relâche la compagnie de ma mère. Dieu vous préserve de voir la dégradation physique et morale de ceux qui vous sont chers ! Ah ! quelles amertumes j'ai avalées depuis deux ans !

Je me propose comme une joie d'aller vous faire une forte visite au mois de juillet ou au mois d'août. Renoncez en ce moment à votre voyage d'Italie. La Fortune est changeante. Attendez. Je

ne veux vous donner aucun espoir, mais je voudrais vous retirer la désespérance.

Savez-vous ce qui m'effraie pour l'avenir prochain de la France ? C'est la *réaction* qui va se faire. Peu importe le nom dont elle se couvrira, elle sera anti-libérale. La peur de la Sociale va nous jeter dans un régime conservateur d'une bêtise renforcée. N'importe ! L'arrestation de Rochefort m'a causé un moment de gaieté. Ce n'est pas lui que je voudrais voir puni, ou plutôt je voudrais voir étouffés dans la boue, avec sa sottise personne, tous les crétins qui se pâment devant *son style* ! Quand je songe à la gigantesque stupidité de ma patrie, je me demande si elle a été suffisamment châtiée ?...

J'ai rencontré par hasard le duc d'Albufera et Boittelle. Je n'ai depuis longtemps aucune nouvelle de M<sup>me</sup> Sand. Me garde-t-elle rancune à propos de mes lettres « désillusionnantes » ? Je crois que non, cependant. Je la calomnie. Comme Thiers vient de nous rendre un très grand service, avant un mois il sera l'homme le plus exécré de son pays ; c'est dans l'ordre <sup>(1)</sup>. Il se pourrait aussi qu'on prorogât ses pouvoirs pour deux ans et, dans ce cas-là, les amis se remueraient pour vous prouver que tous ne sont pas oublieux.

Donnez-moi de vos lignes fréquemment.

Je vous baise les deux mains et suis, Princesse, votre fidèle et dévoué.

---

(1) M. Thiers fut élevé à la première magistrature de la République le 1<sup>er</sup> septembre 1871.

1182. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi matin, 9 heures. [8 juin 1871.]

MON LOULOU,

Je m'étonne beaucoup de n'avoir aucune nouvelle de vous. La faute en est à la poste, sans doute.

Hier, dans l'après-midi, je suis passé chez ton mari. Il était sorti. Je ne sais pas si nous nous rencontrerons, car nous sommes en courses l'un et l'autre du matin au soir.

Je n'ai pu encore découvrir ni Chilly ni de Goncourt, et je m'en irai probablement sans avoir pu mettre la main dessus.

Aujourd'hui, je vais passer toute la journée à Versailles. Bien que la Bibliothèque impériale ne soit pas ouverte, j'y travaillerai demain de 11 heures à 4 heures. On fait des recherches pour moi, et je trouverai tout prêts les livres dont j'ai besoin.

A cause de Chilly, je resterai à Paris jusqu'à dimanche. Donc, attendez-moi dimanche pour dîner. Tu pourras partir lundi.

Quel froid! Quelle pluie! L'air de Paris n'est nullement malsain. Mais tu y verras de belles ruines. C'est sinistre et merveilleux.

Je suis loin d'avoir tout vu, et je ne verrai pas tout; il faudrait flâner et prendre des notes pendant quinze jours.

Que dis-tu de mon ami Maury qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, malgré la Commune!...

Adieu, pauvre chérie. Quel dommage que tu ne restes pas à Croisset quand j'y serai !

9 heures trois quarts.

Je reçois ton volumineux paquet. Merci.

Si tu n'as pas absolument besoin d'être à Paris samedi soir, je te prie d'attendre jusqu'à lundi. Tu verras mes raisons.

La difficulté de se procurer des voitures fait perdre bien du temps, et la pluie ne discontinue pas.

---

1183. A GEORGE SAND.

Croisset, dimanche soir [11 juin 1871].

CHÈRE MAITRE,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt éccœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bête parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus ! On les excuse et on les admire. Les « gens raisonnables » veulent

se faire naturaliser Allemands ! Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'irai à Versailles jeudi. La Droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans <sup>(1)</sup> est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié, qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits, et dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune ? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a, sans aucun doute : 1<sup>o</sup> la Prusse, et 2<sup>o</sup> les gens de Badinguet : on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'Empire, et Hausmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore ? Quel scénario !

---

(1) Abrogation des lois d'exil qui avaient frappé les princes de la maison d'Orléans sous le second Empire.

1184. A MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche, 11 [juin 1871].

CHÈRE MADAME,

En revenant de Paris aujourd'hui, je trouve chez moi votre lettre du 5. Elle est gentille et aimable au delà de toute expression. Comment y répondre convenablement ?

Je suis *accablé*, moins par les ruines de Paris que par la gigantesque bêtise de ses habitants. C'est à désespérer de l'espèce humaine. A part notre ami d'Osmoy et Maury (le directeur des Archives), j'ai trouvé tout le monde fou, fou à lier.

Je vais tâcher de me remettre à mon *Saint Antoine*, afin d'oublier mes contemporains. Quant à publier ce livre, dont le sous-titre pourrait être « le comble de l'insanité », je n'y songe nullement, Dieu merci... Il faut, plus que jamais, songer à faire de l'Art pour soi, pour soi seul. Fermons notre porte et ne voyons personne.

J'ai cependant bien envie de vous voir et, au mois de juillet, quand je retournerai à Paris, je compte m'arrêter à Mantes, bien qu'il m'en coûtera beaucoup. J'aimerais mieux vous faire ma visite partout ailleurs.

Je vous baise les deux mains.

---

1185. A SA NIÈCE CAROLINE.

. Croisset, mercredi soir [14 juin 1871].

Je ne m'amuse pas extraordinairement, ma chère Caro, et même, pour dire la vérité, je m'embête considérablement. Mon voyage à Paris m'a *déviissé*, et le travail ne va pas. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage. L'*état mental* de Paris, bien plus que ses ruines, m'a rempli d'une mélancolie noire.

J'ai eu cependant, aujourd'hui, la compagnie de la mère Lebret qui a déjeuné et dîné avec nous ! dîné à 6 heures juste, si bien que j'ai faim maintenant. Ah ! la vie n'est pas tous les jours drôle !

Je te prie de me faire deux commissions :

1° Vois, sur le boulevard Montmartre, 18, si le sieur Suireau, lampiste, existe encore, et demande-lui si je peux lui envoyer mes deux carcels, éreintés par Messieurs les Prussiens, nos sauveurs.

2° Fais-moi le plaisir de te transporter chez Benjamin Duprat, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît, 7, près le Collège de France, et demande-lui le *Lotus de la Bonne Loi*, traduit, je crois, par Foucaux <sup>(1)</sup>. Ce doit être un in-4°. Si c'était trop cher, c'est-à-dire si ça dépassait 20 francs, je m'en priverais. Sinon, achète-le, et envoie-le moi par le chemin de fer. Je ne peux pas me débrouiller avec mes dieux de l'Inde ! J'aurais besoin, pour mon travail, d'être à Paris, afin de consulter un tas de livres et de causer avec des savants spéciaux ! Monsieur est agacé...

(1) *Le Lotus de la Bonne Loi* a été traduit par E. Burnouf. Paris, 1812, 1 vol. in-4° (Imprimerie Nationale).

Dis-moi ce que tu as fait relativement aux comptes de ta grand'mère : 1<sup>o</sup> As-tu additionné toutes les notes à payer ? En as-tu payé quelques-unes ? Je ne sais pas ce que je dois faire. 2<sup>o</sup> Quels sont les gages de ses deux bonnes ?

Ta grand'mère a été hier à Rouen, ce qui l'a un peu fatiguée. Cependant elle ne va pas plus mal et me semble moins triste qu'il y a quinze jours.

Raoul-Duval est venu déjeuner à Croisset lundi. Je l'ai trouvé très calme et très raisonnable, chose rare. Hier, j'ai eu la visite de Georges Pouchet qui n'a nullement été arrêté, comme on l'avait dit. Demain nous aurons à dîner ta tante Achille. Voilà, ma chérie, toutes les nouvelles.

Je pense à toi et je te regrette.

Les prévisions de ton mari étaient justes quant au sieur Dumas : « il vise à la députation!!! ».

L'idée seule de mes contemporains me fatigue.

---

1186. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 17 juin [1871].

J'ai été bien marri, chère Madame, de ne pas vous rencontrer chez vous la semaine dernière. J'avais cru que vous et M. Roger viendriez voir les ruines. Elles sont jolies, c'est coquet ! Mais il y a quelque chose de bien plus lamentable : c'est l'esprit des Parisiens. Tout le monde m'a semblé fou ; je n'exagère nullement. Il faut nous résigner à vivre entre le crétinisme et la démence furieuse. Charmant horizon ! On va recommencer à faire

les mêmes sottises, à retourner dans le même cercle, à débagouler les mêmes inepties.

J'étais à Versailles le jour de l'abrogation des lois d'exil et j'ai vu beaucoup de monde. Le plus infâme des partis est celui de Badinguet; de cela j'en suis sûr. Il me semble que le père Thiers se purifie. Celui-là, au moins, ne parle pas de principes, ne blague pas. Mais dans quinze jours ce sera un « rouge », comme Cavaignac. A propos de militaires, j'ai été bien content de l'éloge que Changarnier a fait de monsieur votre frère <sup>(1)</sup>. Quand vous lui écrirez, voudrez-vous me rappeler à son souvenir? J'ai une grande envie de lui serrer la main.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui tout le temps de la Commune a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives? Ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses petits Mémoires « sur les Étrusques ». Il y a ainsi quelques philosophes. Je ne suis pas du nombre.

Croiriez-vous que beaucoup de « gens raisonnables » excusent les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent se faire Prussiens, sans voir que l'incendie de Paris est le cinquième acte de la tragédie et que toutes ces horreurs sont imitées de la Prusse et fort probablement suscitées par elle? Du reste, un fait si considérable comporte en soi bien des éléments. Il y a de tout dans cette grande horreur. Il y a de l'envie, de l'hystérie, de l'iconoclaste et du Bismarck.

Depuis que j'en ai repu mes yeux j'ai bien du mal à travailler. Donnez-moi de vos nouvelles,

(1) Le général Letellier-Valazé.

initiez-moi un peu à vos projets. Mais peut-on faire des projets?

La Muse <sup>(1)</sup> a passé trois jours dans la cave de Sainte-Beuve! Il me semble que cette ligne-là va vous faire rêver.

---

1187. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 3 heures. [17 juin 1871].

MON PAUVRE LOULOU,

Je suis *attendri* par le mal que tu t'es donné pour moi! Le récit de ton excursion dans le logis de M<sup>lle</sup> Duprat m'a fait rire. Comme le *Lotus de la Bonne Loi* est trop cher, je m'en prive! Mais j'écris à Renan (rue Vaneau, 29) de me le prêter. Envoie-le chercher chez son concierge mardi prochain. Emballe-le proprement, de manière qu'il ne soit pas gâté, et expédie-le à Pilon. C'est, je crois, le plus sage.

J'ai fait faire tantôt à ta grand'mère un tour de terrasse. Elle est décidément mieux qu'il y a quinze jours.

Je t'attends toujours vers le commencement de juillet.

---

1188. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset près Rouen, lundi soir [24 juin 1871].

Pourquoi n'ai-je pas de nouvelles de vous? Vous n'avez donc pas reçu *deux* lettres de moi

(1) Louise Colet.

depuis que nous nous sommes vus? Ont-elles été perdues? Cela est bien possible, par l'aimable temps qui court.

J'espère mercredi prochain entendre parler de vous par M<sup>m</sup> Dubois de l'Estang, dont j'ai reçu ce matin un petit mot pour m'avertir de son passage à Rouen en revenant de Bruxelles; mais je m'ennuie trop de ne pas voir votre abominable et chère écriture!

L'état de Paris est toujours bien gentil, bien gentil! Quelle reculade! Quelle sauvagerie! Le plus triste peut-être, c'est *qu'on s'y habitue*; oui, cela est cynique à dire, mais c'est vrai! On finit par en prendre son parti et par s'accoutumer à se passer de Paris, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Quant à moi, la guerre de Prusse m'a fait verser tant de larmes et m'a rendu si désespéré que je suis maintenant fort blasé sur les émotions patriotiques. Il n'y a pas de malheur *après* l'invasion, et je plains (ou j'envie) ceux qui sont plus furieux contre les soldats de Cluseret qu'ils ne l'ont été contre les traîneurs de sabre du bon Guillaume. Le plus grand crime de ces misérables-là (je parle des gens de la Commune), c'est d'avoir déplacé la haine. La France ne songe plus aux Prussiens! Elle n'a même plus l'idée d'une revanche future! Nous en sommes là!

Notre état mental est du domaine de la médecine, tout le monde a une maladie du cerveau; à force de blaguer on est devenu très bête — bête et lâche. Pauvre, pauvre pays!

Pour n'y plus songer, j'ai repris mon travail avec fureur. Il m'a semblé doux de me retrouver

chez moi, au milieu de mes livres et je continue, comme autrefois, à tourner des phrases. Cela est aussi innocent et aussi utile que de tourner des ronds de serviettes.

Où est le temps où je vous lisais mes élucubrations dans votre atelier? Mon cœur se fond quand je me rappelle ces jours-là!... Vous savez bien que je compte, au mois d'août, vous faire une visite plus longue. Ce sera mes vacances.

Je vous envoie l'assurance de sentiments dont vous ne doutez pas et suis toujours  
tout à vous.

1189. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset]. Nuit de samedi [24 juin 1871].

Rien de neuf, ma chère Caro! Ta bonne maman ne va pas mal, n'est pas trop triste. Moi, je suis toujours dans le Bouddhisme et je te remercie, à ce propos, d'avoir été chercher le *Lotus de la Bonne Loi* chez l'infâme Renan, auteur de l'incendie de Paris, selon M<sup>me</sup> Stroehlin (*sic*).

Il est probable que dans quelques jours, vers la fin de la semaine, je te prierai d'aller me chercher un autre livre chez le père Baudry, qui est en train de déménager. Son nouveau logis est rue Bonaparte, 76. Mais le livre en question ne sera trouvable qu'à la fin de la semaine. Ainsi, ne te dérange pas encore.

Dis à Ernest que nous n'avons plus d'argent. Maman écrira demain à M. Després, car nous

sommes fort à sec. Mais j'ai peur qu'il ne tarde dans l'envoi des monacos, si toutefois il en a à nous envoyer.

Ta grand'mère a écrit hier à Flavie, pour l'inviter ainsi que M<sup>me</sup> Vasse à venir ici, dès qu'elles quitteront Saint-Servan. Insiste pour qu'elles acceptent. Je serais bien aise d'avoir, pendant quelque temps, leur aimable compagnie. Tu sais que j'aime beaucoup Flavie. Je la trouve « une belle âme ».

Les colleurs auront fini, lundi, de coller les papiers que tu as choisis et qui sont gentils. (Pouvait-il en être autrement ?)

Ma lettre manque complètement de transitions, et ne sent pas l'auteur. Donc, sans chercher aucune tournure finale, ma belle dame et chère Caro, je t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

Ton vieux ganachon.

J'ai écrit deux lettres à mes députés de Versailles pour savoir quand est-ce qu'ils viendront me faire une visite. Pas de réponse!

La non-visite de M<sup>me</sup> L\*\*\* ne m'étonne nullement. La psychologie de la chose est bien simple. Elle se résume par ce petit mot, qui occupe une certaine place dans les relations particulières et qui est pour les trois quarts dans les révolutions politiques : *l'envie*.

Si tu avais un logement de 1.200 francs, elle viendrait chez toi avec grand plaisir ! *C'est comme ça*.

« Vous êtes dur, dit Candide.

— C'est que j'ai vécu », dit Martin.

1190. A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi [29 juin 1871].

CHER VIEUX,

Où suis-je ? A Croisset. Ce que je fais ? J'écris mon *Saint Antoine* et, présentement, ayant besoin de connaître à fond les dieux de l'Inde, je lis le *Lotus de la Bonne Loi*.

Il y a quinze jours, j'ai passé une semaine à Paris et j'y ai « visité les ruines » ; mais les ruines ne sont rien auprès de la fantastique bêtise des Parisiens. Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune. Non, la démence, la stupidité, le *gâtisme*, l'abjection mentale du peuple « le plus spirituel de l'univers » dépasse tous les rêves.

Ce qui m'a le plus épaté, en ma qualité de rural, c'est que, pour les bons Parisiens, la Prusse n'existe pas. Ils excusent messieurs les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent devenir Prussiens. On a beau leur dire : « Mais nous autres provinciaux, nous avons subi tout cela. Ce qui vous révolte tant est une suite de l'invasion et une imitation de la guerre allemande : mort des otages, vols et incendies ; voilà huit mois que nous en jouissions ». Non, ça n'y fait rien. Rochefort est plus important que Bismarck, et la perte du Palais de la Légion d'honneur plus considérable que celle de deux provinces.

Jamais, mon cher vieux, je n'ai eu des hommes un si colossal dégoût. Je voudrais noyer l'humanité sous mon vomissement.

Je n'ai vu à Paris que *deux* hommes ayant gardé leur raison; deux, pas plus : 1<sup>o</sup> Renan et 2<sup>o</sup> Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives pendant tout le temps de la Commune. Je ne parle pas de d'Osmoy, qui tourne au héros. Non content d'avoir été capitaine de francs-tireurs, il a, depuis qu'il est député, pris du service dans l'armée active et s'est conduit de telle façon que Thiers a demandé à faire sa connaissance. D'après un rapport du Ministre de la guerre, il haranguait les soldats dans la tranchée et faisait le coup de feu avec eux.

Je n'ai pas pu voir Théo. On m'a dit qu'il était très vieilli, mais que son moral était bon. Le sieur Saint-Victor est entré au *Moniteur* de Dalloz.

Alexandre Dumas émaille les journaux de ses réflexions philosophiques.

La situation me paraît très bien résumée par un des membres de l'ambassade chinoise présente à Versailles : « Vous vous étonnez de tout ça. Mais je vous trouve drôles ! C'est l'ordre ! C'est la règle ! Ce qui vous étonne est justement ce qui se passe chez nous. » Voilà comment le monde est fait. *Le contraire est l'exception.*

Je n'ai aucune haine contre les communeux, pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. Mais ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès lettres, cassant des glaces à coups de pistolet et volant des pendules; voilà du neuf dans l'histoire ! J'ai gardé contre ces messieurs une rancune si profonde que *jamais* tu ne me verras dans la compagnie d'un *Allemand* quel qu'il soit, et je t'en veux un peu d'être main-

tenant dans leur infâme pays. Pourquoi cela ?  
Quand reviens-tu ?

Les armées de Napoléon I<sup>er</sup> ont commis des horreurs, sans doute. Mais ce qui les composait, c'était la partie inférieure du peuple français, tandis que, dans l'armée de Guillaume, c'est *tout* le peuple allemand qui est le coupable.

Adieu, pauvre cher vieux. Je t'embrasse très fort ainsi que les tiens.

---

1191. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Dimanche, 6 heures et demie [2 juillet 1871].

MON LOULOU,

Ta grand'mère a été désappointée, ce matin, de n'avoir pas de lettre de toi. Je ne sais pas ce que j'en ferai demain si nous n'en recevons pas. Elle s'imaginait que tu étais très malade, « morte » : j'ai entendu, à travers ma cloison, le dialogue avec Julie. Après quoi elle s'est imaginée que tu devais venir aujourd'hui à Rouen pour la location de ta maison. Et elle a envoyé ensuite à Rouen, tout exprès.

Nous avons eu tout à l'heure une lettre de Flavie, qui nous dit qu'elle viendra, mais sans nous préciser d'époque. Et toi, chérie, quand te revoit-on ? Tu ne m'as pas l'air d'aller très bien. Les rhumatismes et les migraines s'apaiseraient peut-être dans le pauvre vieux Croisset.

N'oublie pas d'envoyer chercher le livre chez

Baudry et de m'expédier (si tu dois tarder à venir) ledit bouquin.

J'ai été aujourd'hui voter à Bapaume et je tombe sur les bottes naturellement, d'autant plus que je suis très fatigué depuis quelques jours; j'ai la poitrine oppressée. Ça vient d'être depuis trop longtemps courbé sur ma table, et puis aussi d'être obligé de parler hors de ma voix à ta grand'mère pendant l'heure des repas.

Demain j'irai dîner à l'Hôtel-Dieu où je dois faire la connaissance du maire de Rouen!!! Mon ami Raoul-Duval pourrait très bien ne pas être élu. Il a fait une profession de foi peu noble, selon moi. Tu as dû recevoir deux billets pour la Chambre.

Mes deux députés commencent à m'embêter avec leurs retards infinis.

Adieu, ma pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

---

1192. A LA MÊME.

Croisset, nuit de lundi [3-4 juillet 1871].

MON LOULOU,

Je suis tout joyeux de songer que, jeudi, je pourrai bécoter ta bonne mine. Mais ce ne sera pas pour longtemps, puisque tu dois re-partir de Croisset, pour Dieppe, dès samedi.

Ce sera peut-être ce jour-là que j'aurai enfin la visite de mes deux députés. J'ai chargé Raoul-

Duval de me donner de leurs nouvelles et même de les ramener.

Je voudrais bien qu'Ernest, avant de rejoindre sa « délicieuse villa », s'arrêtât un peu dans la nôtre, pour parler au jardinier et pour *apurer* mes comptes!

M<sup>me</sup> Bonenfant nous a écrit qu'elle lui avait envoyé de l'argent de Courtavent et de l'argent de la ferme de l'Isle.

Je voudrais bien que ta grand'mère, avant de partir pour Dieppe, payât environ 800 francs (c'est ce qui lui reste de dettes); et quant à moi (qui n'ai reçu depuis le mois de janvier que 1,500 francs de ta grand'mère), j'aurais besoin, dans une dizaine de jours, de 3,000 francs, car je voudrais aussi payer mes dettes lors de mon prochain voyage à Paris. Préviens donc ton époux.

J'en ai fini, Dieu merci, avec les dieux de l'Inde! Mais ceux de la Perse ne sont pas commodes! Et à ce propos, je passerai peut-être une partie du mois d'août à la Bibliothèque impériale, uniquement pour creuser iceux. Telle sera ma villégiature! Je compte m'en donner une autre, en allant chez « ma fameuse nièce ». Mais comment arranger cela, avec Tourgueneff qui doit venir à Croisset du 15 au 20 août, et les dames Vasse qui doivent y venir, quand?

Nous causerons de tout cela jeudi.

En attendant, un bon baiser de ton Vieux.

---

## 1193. A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Croisset, mardi, 4 heures. [Juillet 1871]

Comme vous êtes bonne, chère madame Cloquet, de vous être occupée de mon protégé si vite et si bien. Je vous en remercie très sincèrement, étant d'ailleurs moins surpris que touché.

Puisque voilà la paix, nos affaires doivent prendre une bonne tournure. Je vous assure que j'ai autant envie que vous de les voir réussir. Je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable à vous et à « notre cher Jules », comme vous dites. Donnez-moi de temps à autre de ses nouvelles. Vers la fin du mois d'août je ferai un petit voyage à Paris, et j'espère réchauffer et *avancer* les choses. Y serez-vous à cette époque ? Ma mère me charge de mille amitiés pour vous deux.

Je vous baise les mains, chère Madame, et suis votre très affectionné.

## 1194. A MADAME ROGER DES GENETTES

[Croisset.] Jeudi [juillet 1871].

Une fracture du péroné ! pauvre chère Madame ! Ce n'est pas grave ; c'est embêtant et j'ai été tout attristé en lisant votre petite lettre si stoïque.

Vous êtes bien aimable de me dire que les miennes vous amènent un peu de distraction. Que ne puis-je vous envoyer des volumes ! Mais

avec quoi les remplirais-je? Ma vie est d'une monotonie!... et d'une tristesse!... Je me prive des épithètes lugubres. Mon unique distraction est, deux fois par jour, de donner le bras à ma mère pour la traîner dans le jardin, après quoi je remonte près de saint Antoine. Il vous salue très humblement (puisque vous vous informez de lui) et ne demanderait pas mieux que de vous être présenté, quoique incomplet. Le brave homme, après avoir eu la boule dérangée par le spectacle des Hérésies, vient d'écouter le Bouddha et assiste maintenant aux prostitutions de Babylone. Je lui en prépare de plus fortes. Si rien de fâcheux ne me survient, j'espère avoir terminé avant un an cette vieille toquade.

L'horizon politique me semble momentanément calme. Ah! si l'on pouvait s'habituer à *ce qui est*, c'est-à-dire à vivre sans principe, sans blague, sans formule! Voilà, je crois, la première fois en histoire que pareille chose se présente. Est-ce le commencement du positivisme en politique? Espérons-le.

Jouissez-vous toujours des Prussiens? Nous autres, nous n'en sommes pas délivrés <sup>(1)</sup>. Comme je hais ces êtres-là!

Il me tarde de voir votre (notre) général : 1° pour le voir et 2° pour causer d'un tas de choses qu'il doit savoir mieux que personne. Mais j'ai encore bien plus envie de voir sa sœur et de lui baiser les mains.

---

(1) Les troupes allemandes évacuèrent la zone de Rouen le 22 juillet.

1195. A GEORGE SAND.

[Paris] 25 juillet 1871.

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les « gens d'ordre » ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là-contre un bon discours; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la République bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du Dieu Hom, ce qui n'est pas facile.

J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière autant que possible. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien!)

Je ne vais pas à Nohant, parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve; ma nièce Caroline se relaye avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15 au 20 août j'y attends le bon Tourgouneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque.. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres : pas un mot. Ces gaillards-là vous ont des façons de grands seigneurs qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est encore directeur, ou si la direction est donnée à la Société Berton, Laurent, Bernard.

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

---

## 1196. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi soir [1871].

Me voilà non loin de vous, Princesse, et pas encore près de vous cependant, car je suis empêtré dans des affaires théâtrales fort compliquées, d'autant plus que j'ai peu de temps à moi. *Il faut* que je m'en retourne bientôt à Croisset.

Je me propose d'aller vous voir dimanche. Si je n'ai pas trop de rendez-vous, samedi soir je pousserai même l'audace jusqu'à vous demander l'hospitalité pour vingt-quatre heures; cela me ferait une bonne soirée.

Seriez-vous assez bonne pour m'envoyer l'adresse de M. Benedetti, dont je viens de recevoir le volume <sup>(1)</sup> ?

Je vous baise les deux mains très longuement en me mettant à vos pieds, ce qui est une jolie place

et suis, Princesse,  
Votre.

## 1197. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mardi 1<sup>er</sup> août 1871.

Ma chère Caro, j'ai reçu hier au soir une lettre de toi si gentille qu'elle m'a attendri « presque, presque » jusqu'aux larmes, si bien qu'il m'ennuie

(1) *Ma mission en Prusse*, 1 vol., Plon, éd.

de toi et que j'ai fort envie de te revoir pour te bécoter.

Ton mari sortait de chez moi lorsque j'y suis rentré. Tu me dis qu'il part de Paris aujourd'hui ou demain. Je n'ai donc chance de le revoir que la semaine prochaine? Aujourd'hui je vais à l'Arsenal voir le père Baudry, et aux Archives, chez Maury, toujours pour *Saint Antoine*, lequel attend ta visite, dans le mois de septembre, comme il est convenu. J'ai reçu, ce matin, la visite de l'acteur Berton. Les affaires de l'Odéon sont fort embrouillées et je ne sais ce qui adviendra d'*Aïssé*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas la faire jouer par des acteurs médiocres.

J'ai écrit à Émile de revenir dimanche, car jeudi prochain j'aurai probablement à dîner d'Osmoy et Bardoux. Je passerai la fin de la semaine chez la Princesse. Ensuite je retournerai peut-être aux Bibliothèques. En tout cas, il faut que je sois revenu à Croisset avant le 20, à cause de Tourgueneff. [.....]

---

1198. A LA MÊME.

Paris, mercredi soir [août 1871].

CHÈRE CARO,

J'ai encore fait aujourd'hui une longue station chez Delestre, qui m'a brûlé et mastiqué deux dents; mais je crois que ce n'est pas fini, car, en ce moment même, je souffre comme un diable. Je me suis occupé des affaires de Deslandes, et

Raoul-Duval, grâce à moi, va contribuer probablement à le faire nommer directeur du Vaudeville, ce qui pourra servir aux amis.

Je ne t'ai pas dit que la Commission pour le monument de Bouilhet avait adopté mon idée de fontaine. M. Nétien <sup>(1)</sup> l'adopte, et il est probable qu'on choisira la place qui se trouve au bas de la rue Verte, en face le pharmacien.

*Le Figaro* m'a fait une belle peur en annonçant que la mère Sand était très malade. Il n'en est rien. Elle n'a pas du tout été malade : c'est encore une gentillesse des journaux.

Je vais enfin voir ce soir l'illustre d'Osmoy, ce soir ou demain; en tout cas, je verrai Bardoux, qui m'a donné rendez-vous à 9 heures et demie, en face Tortoni.

Il paraît qu'on ne découvre rien de grave contre Janvier, et il est probable qu'on ne le mettra pas en jugement. J'en suis content pour sa pauvre mère. Voilà toutes les nouvelles, mon pauvre bibi.

Il pleut à torrents! et il fait froid.

Amitiés à Ernest.

Et à toi, pauvre loulou.

---

1199. A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 9 heures [4 août 1871].

Comment vas-tu? Comment va notre pauvre vieille? Quand arrivent chez toi les dames

(1) Maire de Rouen.

Vasse? etc. Aujourd'hui je vais retourner chez M. Delestre pour la troisième et dernière fois, j'espère! C'est jusqu'à présent les seules visites que j'aie faites, car tout mon temps a été pris par les notes pour *Saint Antoine*. Cet après-midi enfin je vais aller à Saint-Gratien. Je ne me suis pas encore occupé de l'Odéon, et il est même impossible de savoir qui est directeur de ce théâtre.

Mes soirées se passent très solitairement, et j'ajoute tristement. Car je songe à la manière différente dont je les passais autrefois, quand j'avais près de moi mon pauvre petit Duplan! Donc, je lis au bord de ma fenêtre tout en regardant le parc Monceau, qui est charmant. Puis je me couche de très bonne heure. Hier j'étais non dans mon lit, mais *sur* mon lit dès 9 heures et demie.

Ernest a dîné avant-hier chez moi. Il m'avait paru, la veille, s'ennuyer tellement que je n'ai pas résisté à l'envie de l'inviter. Il pourra te dire qu'il ne m'a pas surpris au milieu « d'une partie de plaisir ». — Style Bonenfant.

Vous rappelez-vous un de vos premiers domestiques nommé Armand? Il m'a rencontré hier et m'a demandé des nouvelles de M. et M<sup>me</sup> Commanville. Voilà tout.

Comme je vais beaucoup à pied, je rencontre ainsi un tas de monde. La chaleur depuis deux jours est supportable et je sue un peu moins. Mais quel débordement lundi et mardi!

Adieu, pauvre chérie. Embrasse bien notre vieille pour moi. Force-la à s'occuper un peu et, quand elle m'écrit, à m'écrire un peu plus longuement.

Deux bons bécots sur ta bonne mine.

A propos de ta mine, voici un mot qui a été dit sur elle, samedi dernier, par M<sup>me</sup> Lapierre, au milieu de son dîner. On parlait des « jeunes dames » de Rouen, et quand ton tour est venu : « Celle-là est d'un genre différent. Charmante, etc. »

M<sup>me</sup> Lapierre : « Oh ! M<sup>me</sup> Commanville, *c'est un type !* »

Sous-entendu d'élégance, de distinction, d'instruction, etc., etc., etc.

Ton vieux ganachon.

1200. A ERNEST FEYDEAU.

Paris, 8 août [1871].

MON CHER VIEUX,

Je suis bien en retard avec toi. Mais j'ai eu beaucoup d'affaires et de courses ; je cède enfin à mes remords et je t'écris. Voilà.

Que te dire ? La bêtise française continue son petit bonhomme de chemin, les bons bourgeois ne vont plus voter et semblent par leur conduite vouloir faire revenir le gouvernement paternel de la Commune. Quant à une conspiration militaire, les uns affirment qu'elle est imminente, les autres en nient la possibilité. Pour moi, je n'y crois pas. On est, pour le moment, las de l'action. Mais j'ai peur que dans trois ou quatre ans un parti patriote ne pousse la France à une vengeance trop prompte. Alors messieurs les Allemands

nous prendront la Bourgogne et feront un petit royaume d'Austrasie.

Quant à la littérature, mon bon, Magnard et Gustave Lafargue fleurissent derechef et on monte une féerie de M. Clairville. On a renversé la colonne et brûlé Paris, mais Villemessant est indestructible et la sottise éternelle.

Moi, mon bon vieux, comme si de rien n'était, je prends des notes pour mon *Saint Antoine*, que je suis bien décidé à ne pas publier quand il sera fini, ce qui fait que je travaille en toute liberté d'esprit.

Jeudi prochain, pour me distraire, j'irai à Versailles voir travailler le conseil de guerre. Ensuite, je passerai trois ou quatre jours à Saint-Gratien; puis, je regagnerai ma cabane.

On va probablement retirer la subvention de l'Odéon, si bien que je ne sais pas quand *Aïssé* sera jouée, ni où elle sera jouée.

Et toi, pauvre cher vieux, comment vas-tu? A quoi t'occupes-tu? Ton traitement t'a-t-il fait du bien?

Je t'embrasse très fortement.

---

1201. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi soir [9 août 1871].

MON LOULOU,

*Je tombe sur les bottes!* 1° à cause de la chaleur et 2° à cause du mal de dents. Voilà six ou sept fois, au moins, que je vais chez M. Delestre qui

m'engage toujours à conserver ma dent. Mais je suis bien résolu à me la faire enlever vendredi, car je souffre trop. Je me livrerais à cette distraction demain, si je n'avais un billet d'entrée pour le conseil de guerre. J'irai donc demain à Versailles, afin de voir quelques-unes des figures de la Commune. Puis, vendredi, j'irai dîner et coucher chez la Princesse, où j'emporterai des livres qu'on m'a prêtés à la Bibliothèque.

Je compte être revenu à Croisset au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, probablement jeudi. Mais entre nous (ou plutôt pas entre nous, ma chère Caro), je trouve que ta grand'mère me talonne singulièrement pour revenir. Il me semble *qu'à mon âge* j'ai bien le droit de faire, une fois par an, ce qui me plaît. La dernière fois que je suis venu ici, au mois de juin, je n'ai pas fait tout ce que je voulais faire, grâce à cette belle habitude que j'ai prise *de fixer d'avance mon retour*, comme si c'était bien important!

Ta grand'mère est chez toi, avec les dames Vasse, au bord de la mer. Trois conditions pour être bien. Tu peux lui dire que je ne la plains nullement et la gronde très fort. Après quoi tu l'embrasseras encore plus fort. [.....]

Mon séjour à Paris ne se prolongera pas au delà du 20 *au plus tard*. C'est le terme de rigueur.

Le bon Bardoux, avec qui je déjeunerai demain aux Réservoirs, s'est beaucoup informé de Madame Caroline!!

Les affaires de l'Odéon ne sont pas claires du tout. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Il est fort probable que j'enverrai promener le sieur de Chilly. Adieu, pauvre loulou. Dis toutes sortes

de choses aimables à tes compagnes. L'idée de passer bientôt quelques jours avec elles me réjouit infiniment.

Ton Vieux.

---

1202. A THÉOPHILE GAUTIER.

Saint-Gratien, samedi [12 août 1871].

MON VIEUX THÉO,

Au lieu de venir ici mardi, tâche d'y être lundi, parce que je suis *obligé* d'en partir mardi soir.

Tu serais même bien beau d'apparaître dès demain dimanche. Nous allons donc nous voir enfin!

Je t'embrasse.

---

1203. A SA NIÈCE CAROLINE.

Saint-Gratien, dimanche 2 heures [13 août 1871].

MON LOULOU,

Tourgueneff ne me répondait pas parce qu'il est encore à Édimbourg. Il sera mardi prochain à Londres et je crois qu'il arrivera à Croisset samedi. En tout cas, je partirai de Paris pour le dit Croisset jeudi soir ou vendredi matin.

J'aurais trop peu de temps à rester chez toi, pour que j'aille jusqu'à Dieppe. Cela n'en vaut pas la peine, n'est-il pas vrai? Tes bonnes amies peuvent ramener ta grand'mère.

Quelle chaleur, mon bibi! quelle chaleur! Je viens de quitter la société pour roupiller dans le silence du cabinet et pour lire un peu des bouquins que j'ai empruntés à la Bibliothèque.

Mardi soir je reviendrai à Paris où j'ai encore beaucoup à faire. Putzel restera encore sans rival. Je ne remporterai pas le petit chien en question. J'ai vu que, si j'insistais, je me ferais détester par deux jeunes filles qui sont ici, et surtout par la femme de chambre de la Princesse.

J'espère demain voir mon pauvre Théo, que je n'ai pas vu depuis dix-huit mois. Tout en tombant sur les bottes, j'embrasse ma chère Caro.

Ton Vieux en baudruche.

---

1204. A GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre [1871].

Eh bien, chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien accablée de besogne? Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère. Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint Antoine*, qui en

est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois*, où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps*. Comme c'est ça! Comme c'est juste et bien dit! Triste! triste! Pauvre France! et on m'accuse d'être sceptique!

Que dites-vous de M<sup>lle</sup> Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens! Cela enfonce la fin de l'*Éducation sentimentale*, où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler. Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas comme elle l'espère, pas comme on le redoute. Ah! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique!

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : « le Comble de l'insanité ». Et la typographie se recule, dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier? Qui donc s'inquiète de l'Art maintenant? Je fais de la

littérature pour moi, comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être? Comment se faire écouter?

Tourgueneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd'hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

---

1205. A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre 1871.

Pourquoi ne vous verrai-je pas? Qui donc vous empêche de passer par Rouen et de me faire une petite visite, chez moi, à Croisset?

La guerre a donné à ma mère cent ans de plus. Je n'ose pas la quitter. Et quand je suis obligé de m'absenter, ma nièce (celle qui habite Dieppe) vient me remplacer. Comme j'ai passé à Paris tout le mois d'août, je suis maintenant contraint de rester ici. Voilà pourquoi, chère et vieille amie, éternelle tendresse, je ne vais pas vous rejoindre sur cette plage de Trouville où je vous ai connue et qui, pour moi, porte toujours l'empreinte de vos pas.

Comme j'ai pensé à vous pendant tout cet hiver! Avez-vous dû souffrir, au milieu d'une

famille allemande ! dans un pays ennemi ! Comme votre grand cœur a dû saigner !

Venez donc, nous avons tant de choses à nous dire, de ces choses qui ne se disent pas, ou qui se disent trop mal, avec la plume.

Qui vous empêche ? N'êtes-vous pas libre ? Ma mère vous recevrait avec grand plaisir en souvenir du bon vieux temps. Nous pouvons vous offrir un lit, tout au moins à dîner. Ne me refusez pas cela.

Adieu. Je vous embrasse bien fort et suis toujours tout à vous.

1206. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi soir [6 septembre].

Cette date me fait souvenir qu'il y a aujourd'hui un an j'étais fort inquiet de vous. Je cherchais de vos nouvelles partout ; j'ai été le lendemain à Dieppe voir Dumas. Quelle année ! Elle est finie, Dieu merci ; n'en parlons plus.

La rivière continue à couler, les jours se passent et le cataclysme prochain, dont les trembleurs nous menacent, me paraît se reculer. Ils ont une jolie manière de consolider les choses, en criant toujours qu'elles vont tomber. Pour prouver que la maison n'est pas solide, ils donnent de grands coups de pioche contre les murs. Le parti conservateur est le plus inepte de tous <sup>(1)</sup>, n'ayant

(1) Allusion probable à l'obstruction systématique du parti conservateur à la politique modérée mais libérale de M. Thiers.

pas même l'instinct des brutes qui gardent et défendent, par tous leurs moyens, leur tanière et leurs vivres.

J'ai été réjoui, ce matin, par l'histoire de M<sup>lle</sup> Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu des barricades les hommages de dix-huit citoyens, en un seul jour ! Cela est raide, et dépasse de beaucoup la fin de la pauvre *Éducation sentimentale*, où les héros se bornent à offrir des fleurs, passage déclaré cynique !

Avez-vous lu un article de M<sup>me</sup> Sand (publié dans *le Temps*), sur les ouvriers. C'est bien fait et brave, c'est-à-dire honnête. Elle arrive tout doucement à voir ce qu'il y a de plus difficile à voir : la vérité. Pour la première fois de sa vie, elle appelle la canaille par son nom.

J'ai fait tantôt une visite à la pauvre M<sup>me</sup> Perrot (la mère de Janvier). Elle passe toutes ses journées dans la prison de son fils. Voilà trois mois qu'il est coffré et son affaire n'est pas encore instruite, si bien que, fût-il plus tard déclaré innocent, il aura subi *plus de prison* que le sieur Courbet !

L'anniversaire du 4 septembre s'est passé ici de la façon la plus inoffensive. La République ne se fait pas sentir. Donc gardons-la !

J'allais oublier de vous remercier pour votre dernière lettre. Elle était gentille et bonne, au delà de toute expression, et j'ai été bien touché par vos plaintes, chère Princesse que vous êtes. Le monde peut être sauvé par un seul juste, dit l'Écriture. Eh bien, moi je dis : tant qu'il restera un petit coin comme le vôtre, tout n'est pas perdu. Gardons notre cœur et notre esprit. Veil-

lons sur la flamme, pour que le feu sacré brûle toujours. Plus que jamais, je sens le besoin de vivre dans un monde à part, en haut d'une tour d'ivoire, bien au-dessus de la fange où barbote le commun des hommes. J'écris maintenant les plaintes d'*Isis* et je pense à vous ; ce n'est pas décroire, il me semble ?

Qu'avez-vous décidé pour cet hiver ? Et cette petite visite à Croisset ? On n'y renonce pas, j'imagine ? Si vous tardez trop, j'irai vous rappeler votre promesse le mois prochain.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis toujours, sous tous les régimes politiques, votre vieux fidèle.

---

1207. A GEORGE SAND.

Croisset, 8 septembre 1871.

Ah ! comme elles sont gentilles <sup>(1)</sup> ! Quels amours ! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces ! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice : son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois. Cela prouve, sans doute, que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste ? L'humanité

(1) Les deux petites filles de George Sand, dont elle avait envoyé le portrait (voir lettre suivante).

n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faix <sup>(1)</sup> de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la Science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots république et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous autres, du réalisme et du nominalisme. Car

(1) Toutes les éditions portent : arrière-faux, qui est un nonsens. Le mot « avortement », qui suit, prouve que Flaubert a emprunté sa métaphore au vocabulaire de l'obstétrique.

je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe ! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat.

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro*, on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre. Le parti conservateur n'a pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises !

Ah ! chère bon maître, si vous pouviez haïr ! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur ; mais tant de ténèbres ont surgi,

que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc ! criez ! tonnez ! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues » ? Qu'y a-t-il de rompu ? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calomnier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

---

1208. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi soir, 6 heures [8 septembre 1871].

Voici le papier que me demande mon beau neveu. Tu l'embrasseras de ma part en lui disant que je continue, de plus belle, à n'y comprendre goutte. Et puis, quelle rédaction ! quel langage ! Moi, signer des choses pareilles ? Horreur !

Tu me combles de compliments sur *Saint Antoine*, pauvre Caro ! Et je t'avouerai qu'ils me font plaisir, parce que je fais cas de ta jugeotte,

de ta bonne petite boule, ferme et haute. J'aurai fini, dimanche, les plaintes d'Isis. Et huit jours après, j'espère commencer l'Olympe. Mais je ne serai pas débarrassé des dieux avant la fin d'octobre. Alors, je pousserai un joli *ouf!* car c'est un lourd fardeau.

« Quelle responsabilité! » comme dirait Berthelot.

Fais-moi le plaisir de m'envoyer le plus promptement possible le plan du monument <sup>(1)</sup>. Je voudrais le montrer dimanche à Desbois. Depuis le matin la pluie tombe à verse et Monsieur va se priver de son bain. La mère Sand m'a envoyé hier les deux photographies de ses deux petites-filles qui sont des amours. [...]

Mille félicitations, mon Caro, de votre enthousiasme artistique; je voudrais être avec vous pour faire la troisième Muse. Mes bons souvenirs à ta compagne.

Ton vieil oncle en baudruche.

---

1209. A LA MÊME.

Croisset, dimanche 5 heures, 17 septembre 1871.

MA CHÈRE CARO,

Nous avons eu de tes nouvelles tout à l'heure par Frankline qui a déjeuné avec nous et que j'ai trouvée considérablement « forcie ». Je te remercie de ta bonne lettre d'hier, et surtout du dessin,

(1) Plan du monument Bouilhet.

qui a dû te donner bien du mal. Aussi est-il très bien. Il a eu l'admiration de Desbois et de Philippe qui sont venus exprès pour le voir. Dès que je saurai M. Nétien revenu à Rouen (il l'est peut-être), j'irai le lui porter et m'entendre avec lui.

N. B. — Ce n'est pas 500 francs que je prie Ernest de nous envoyer, mais *mille* au moins, car hier on est venu m'apporter la note des impositions qui se montent à 432 francs. Aussi, quand j'aurai payé le boucher et M. Poutrel, il ne nous restera pas grand'chose. Je suis honteux vis-à-vis de ce dernier, qui attend son argent depuis la fin de juillet et que j'ai été obligé d'aller voir hier au soir pour cela! Tu n'imagines pas comme le ménage m'assomme! Les questions d'argent m'exaspèrent de plus en plus! C'est une faiblesse, mais c'est comme ça!

Je travaille maintenant énormément, si bien que j'ai un mal de tête continu, à force de lire. Hier, au moment où j'allais *piquer un chien* sur mon divan, sont arrivés les papiers d'impositions! J'ai cru que j'en suffoquerais de colère!... Aucune nouvelle de la Princesse! [...]

Monsieur a le *bourrichon monté* et n'entend pas qu'on le dérange de son Olympe! Il me faudra encore quinze bons jours de préparation avant de commencer les phrases. Je crois que tes louanges, mon pauvre loulou, m'ont encouragé... La compagnie que tu vas avoir ne remplacera pas l'autre. Frankline doit être d'une société charmante.

J'irai probablement cette semaine à Neuville voir le père Baudry, bien que ça me dérange.

Mais j'ai besoin de causer avec ce savant.

T'ai-je dit que d'Osmoy m'avait annoncé sa visite pour le commencement d'octobre ? C'est à ce moment-là aussi que j'attends Tourgueneff. Je voudrais bien que mon Olympe fût arrêté avant leur (ou sa ?) visite.

Adieu, pauvre chère fille.

---

1210. A GEORGE SAND.

[Croisset, 4 ou 5 octobre 1871.]

CHÈRE MAITRE,

J'ai reçu votre feuilleton hier et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des préparatifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé*.

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur*, sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : Justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du Droit et de la Science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de ses « Questions contemporaines ». Ce

qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel, tel qu'il existe, est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles, si on le laisse vivre. La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois, d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse ; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 Septembre ; 3° l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'Instruction publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère.

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés ? Imaginez au contraire que, dans chaque commune,

il y ait *un* bourgeois, un seul, ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté : les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

---

1211. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset. [vendredi, 6 octobre, 1871].

Il faut que je m'en aille à Paris, la semaine prochaine, pour les affaires de mon pauvre Bouilhet, afin d'en finir avec Aïssé, et je passerai au boulevard Beaumarchais, voir si par hasard... Mais non ! je ne trouverai personne ! Pourquoi ? Êtes-vous condamnée à Villenauxe à perpétuité ? « Paris n'est-il pas assez à plaindre, belle dame ? », comme dirait M. Prud'homme.

Il me semble que vous êtes bien seule là-bas et que vous devez vous y ennuyer mortellement. Le général m'a dit que vous gardiez votre « excellent moral ». Est-ce vrai ? Il est charmant, votre brave frère ! Il est venu me faire une longue visite, où il a beaucoup et très bien parlé. Je crois que la sympathie est réciproque.

Comme je vous plains ! J'ai peur que vous ne suiviez un très mauvais régime. Pardonnez-moi cette outrecuidance, mais j'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expérience en fait de névroses. Tous les traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. Je n'ai pas encore rencontré, en ces matières, un médecin intelligent. Non ! pas un ; c'est consolant ! Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qui convient.

Ma vie n'est pas douloureuse comme la vôtre, mais n'est pas non plus précisément folichonne. Ma seule distraction consiste à promener, ou plutôt à traîner ma mère dans le jardin. La guerre l'a vieillie de cent ans en dix mois. C'est bien triste d'assister à la décadence de ceux qu'on aime, de voir leurs forces s'en aller, leur intelligence disparaître.

Pour oublier tout, je me suis jeté en furieux dans *Saint Antoine* et je suis arrivé à jouir d'une *exaltation effrayante*. Voilà un mois que mes plus longues nuits ne dépassent pas cinq heures. Jamais je n'ai eu « le bourrichon » plus monté. C'est la réaction de l'aplatissement où m'avait réduit la Défense nationale. Et à ce propos, je trouve qu'on est fort injuste envers la présente assemblée. Ce qui se passe est ce qui me convient. Voilà la première fois qu'on voit un gouvernement sans métaphysique, sans programme, sans drapeau, sans principes, c'est-à-dire sans blague. Le provisoire est précisément ce qui me rassure. Tant de crimes ont été commis par l'idéal en politique qu'il faut s'en tenir pour longtemps à « la gérance des biens ».

J'ai échangé avec M<sup>me</sup> Sand des épîtres politiques. Les siennes paraissent dans *le Temps*. Le congrès de Lausanne <sup>(1)</sup> vous réjouit-il? Auriez-vous souhaité ouïr André Léo? Ah! pauvre, pauvre humanité!

---

1212. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

[Mardi soir. 10 octobre 1871]

MON CHER ENFANT,

Voici le résultat de mes courses, lesquelles se montent à un joli total.

L'Odéon (j'ai vu Duquesnel) se propose de jouer *Aïssé* après la pièce <sup>(2)</sup> de Charles-Edmond, qui viendra après celle de Cadol <sup>(3)</sup> dont la première a lieu demain. En mettant les choses au pire, cela remet la première d'*Aïssé* en janvier.

Duquesnel nous propose *Berton fils* pour Aydé (soutenant qu'il vaut mieux que Lafontaine, lequel est engagé à l'Odéon pour le mois de février),

(1) *Congrès de la ligue de la Paix et de la Liberté*. Ligue pacifique fondée en 1867 par Barné, Sagg, etc.; Quinet et Michelet en firent partie. Le Congrès s'ouvrit à Lausanne en septembre 1871; les partis socialistes et révolutionnaires de toutes les nationalités y furent représentés. Les démocrates allemands envoyèrent leur salut aux camarades Français « délivrés de l'homme du 2 décembre », et une dame André Léo fit une longue apologie de la Commune.

(2) *La Baronne*, drame en quatre actes en prose, de Édouard Foussier et Charles Edmond.

(3) *Les Créanciers du Bonheur*, comédie en trois actes en prose, représentée sur la scène de l'Odéon le mercredi 11 octobre 1871.

Sarah pour Aïssé, le fils Provost pour d'Argental, Pujol pour Pont de Veyle (j'estropie le nom mais je connais l'homme, qui est excellent; il a joué dans *Les Idées de Madame Aubray* le rôle du gandin), Ramelli pour M<sup>me</sup> Ferriol, Page pour M<sup>me</sup> du Tencin, Page ou Colombier. Reste à trouver un bon pour Brécourt et un pour le commandeur (le père Beauvallet se meurt). J'ai demandé Richard, celui qui fait L'Hospital dans la conjuration! Ils ont engagé Christian, des Variétés, et me paraissent pleins de bonne volonté.

Je n'ai pris aucun engagement nouveau, disant à Duquesnel que j'allais t'écrire et qu'il ne me verrait qu'après que j'aurai reçu ta lettre.

Le sieur Chilly a des hémorroïdes. Constant m'a dit : M. le Directeur « a ses affaires ». Ça achève la ressemblance.

J'ai été trois fois aux Français et chez Perrin sans mettre la main sur ledit Perrin. Mais Deslandes m'a dit que les Français avaient leur hiver bourré de pièces. Ainsi, quand même nous lâcherions l'Odéon, nous ne serions pas joués cet hiver aux Français. Mon avis est d'accepter l'Odéon. Néanmoins je verrai demain Perrin, coûte que coûte, et te manderai ce qu'il m'aura dit. Tu peux donc réfléchir jusqu'à jeudi soir. Je ne dois pas revenir à l'Odéon avant vendredi.

J'ai vu aussi M<sup>me</sup> Plessy et Ramelli, sans compter Berton père, que j'ai surpris dans son lit, ce matin.

Il est irrévocablement fâché avec ces Messieurs.

Tu vois, mon jeune homme, que je ne m'endors pas sur le fricot.

Expédie-moi le *manuscrit* promptement. Perrin, sans doute, voudra le lire et qui sait?

C'est en partie à d'Osmoy que l'Odéon doit sa subvention. Duquesnel l'a dit à Ramelli. Ainsi cela nous donne une espèce de droit là-bas à être mieux traité.

Sais-tu qu'un enfant de d'Osmoy est très malade? Il m'a écrit ça hier à Croisset, en ajoutant qu'il faisait venir Axenfeld à Évreux.

J'ai été chez Axenfeld pour savoir ce qui en était, mais je ne l'ai pas trouvé.

Je t'embrasse.

Ton vieux fidèle.

P. S. 8 heure. — Perrin m'envoie un larbin m'apportant une lettre qui me donne rendez-vous pour jeudi à 4 heures. Cet excès de politesse me paraît de bon augure.

Donc dépêche-toi de m'expédier le manuscrit.

---

1213. A EUGÈNE DELATTE.

[Paris.] Jeudi, 3 heures [12 octobre 1871].

MON CHER AMI,

Peux-tu me donner un rendez-vous dans la journée jusqu'à 4 heures?

Je suis sur le point de m'en retourner et j'ai *absolument besoin de te voir* pour les affaires de Bouilhet.

Il s'agit de choses de ton métier.

Si tu ne pouvais m'assigner une heure pour demain, veux-tu pour samedi, jusqu'à 4 heures également? ou enfin dimanche de 2 à 4 chez moi?

Tâche (ce qui serait plus simple) de venir demain déjeuner chez moi rue Murillo, 4, parc Monceau

Prompte réponse, je te prie! et tout à toi.

1214. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris.] Jeudi soir [12 octobre 1871].

PAUVRE CHÈRE CARO,

Tu m'as bien amusé et bien attendri ce matin avec ton plan de roman! J'*exige* que tu le montres à Vieux! Comprends-tu combien cela me charme de t'avoir pour disciple? Moi qui n'ai plus d'amis littéraires!

*Je tombe sur les bottes!* Néanmoins j'arriverai à mes fins. Il est inutile que je t'ennuie avec le détail de mes courses, ou plutôt que je me fatigue à te les écrire. Bref, je ne désespère pas de faire jouer cet hiver *Aïssé* aux Français. Mais il faut de l'astuce....

J'ai dîné hier chez les Cloquet. Madame a été extra-charmante, et ce matin j'ai déjeuné chez le bon Feydeau, qui s'est beaucoup informé de toi et qui désire te voir. Il va un peu mieux, car il marche avec une canne.

Comme les intrigues dramatiques avaient un moment de relâche cet-après-midi, j'ai passé trois heures à la Bibliothèque impériale, d'où je suis sorti gelé. Il fait très froid et j'ai peur que notre pauvre vieille ne s'enrhume à Ouville.

Il m'est impossible de savoir quand je la re-

joindrai : ce ne sera pas toujours avant mardi, car j'ai, pour ce jour-là, rendez-vous avec Perrin.

J'ai vu la femme de Crépet. Elle lui ressemble en beau, c'est-à-dire qu'elle est grande avec un nez pointu; en somme, jolie et l'air aimable. Mais tout le temps de ma visite, je songeais à l'autre, à la première.

Croirais-tu que la mère Sand a eu peur de m'avoir offensé dans son feuilleton et qu'elle m'a presque envoyé des excuses? Cette naïveté me paraît tout à la fois très bête et très délicate. Continue, mon pauvre loulou, à ruminer de la littérature. Cela te rapproche de ton vieux chanoine de Séville qui te chérit.

Ton oncle bedolard.

---

1215. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Samedi 4 h.

Je viens de porter la copie à Perrin, qui doit me donner une réponse lundi ou mardi. Tu la connaîtras rapidement.

S'il accepte *Aïssé*, nous verrons ce qu'il faudra faire.

J'ai écrit à d'Osmoy. Pas de réponse! suivant sa coutume!

Avant de prendre un parti définitif, tu feras bien *d'aller le chercher à Évreux et de me l'amener*.

Il doit avoir maintenant beaucoup d'autorité, car tout le monde dit qu'il « va être ministre » (textuel).

Je pars pour Saint-Gratien où je resterai jusqu'à demain soir ou après-demain matin au plus tard.

A toi.

La situation est si grave que je n'ose en prendre sur moi seul toute la responsabilité.

Pierre Berton est bien insuffisant ! comme physique surtout ! D'*aucuns* me conseillent de prendre plutôt Mélingue ! Pour Pont de Veyle, le nom de l'acteur est Porel.

---

1216. A GEORGE SAND.

[Paris, avant le 18 octobre 1871.]

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur. Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé ? La première page ressemble presque à des excuses. Ça m'a fait bien rire ; vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi, tout ! Vos coups me seront caresses.

Donc, re-causons. Je rabâche en insistant de nouveau sur la Justice. Voyez comme on est arrivé à la nier partout. Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'Art pour l'Histoire ? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète

pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés puisque *toute* la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol! Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une Justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des Siècles*, où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti. Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté, devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte<sup>(1)</sup>. Il m'a répondu en me traitant de ganache! Voilà où mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet; Maroteau est condamné à mort comme Rossel. C'est du vertige! Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et

(1) Journaliste, critique littéraire, et surtout feuilletoniste abondant.

forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus.

Cela ne changera pas, tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, a droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise industrielle (Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaudrais bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces. Or, jusqu'à présent, je n'en vois qu'une : le nombre. Ah! chère maître, vous qui avez tant d'autorité, vous devriez bien attacher le grelot! On lit beaucoup vos articles du *Temps*, qui ont un grand succès, et, qui sait? vous rendriez peut-être à la France un immense service.

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, j'ai donc affaire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. « Les Français » ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre Aïssé. Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais

même dans une exaltation qui frisait la démence.

J'ai rencontré l'inéluctable Harrisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

-----

1217. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Jeudi soir.

MON CHER PHILIPPE,

Je te trouve « un drôle de jeune homme ! » Tu n'es pas venu me voir depuis longtemps et nous avons encore quelques petites choses à régler ensemble.

J'ai écrit depuis 15 jours, au sieur Duquesnel *deux fois*. Pas de réponse! Je ne sais rien de ce qui se passe à l'Odéon! Ça me chiffonne!

Mon intention est (si je n'ai pas de lettre lundi) d'écrire à Ed. de Goncourt pour le prier d'aller lui-même trouver ces Messieurs et de me donner des nouvelles. Mais tout cela nous recule encore d'une huitaine!

Je crois que tu ferais bien, la semaine prochaine, de délaissier les alcools pour 24 heures et d'aller voir par toi-même ce qui en est. En tout cas, je

t'attends dimanche à 11 heures, ou demain, ou après-demain, quand tu voudras. Il me semble qu'on s'endort.

Ton

---

1218. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Nuit de jeudi [26 octobre 1871].

Non, mon loulou, je ne sais pas encore quand j'irai à Paris pour la lecture d'*Aïssé* aux acteurs. J'attends une lettre de Duquesnel, directeur de l'Odéon. Ce sera, sans doute, au milieu de la semaine prochaine.

J'ai passé ma journée de dimanche à faire des coupures, surtout dans le deuxième acte. Travail embêtant et dont je ne suis pas mécontent. A mes moments perdus je fais de petites recherches dans les livres des Goncourt, pour la mise en scène.

Le brave *Saint Antoine* n'est pas, pour cela, négligé. J'ai fini l'Olympe grec et préparé le reste des dieux. Encore sept à huit pages ! Aurai-je le temps de les écrire avant de gagner « la capitale » ?

Je ne me souviens pas très bien de *Jacques*<sup>(1)</sup>, car je ne l'ai certainement pas lu depuis *une trentaine* d'années. Mon pauvre Alfred<sup>(2)</sup> l'admirait beaucoup. Je me rappelle que Jacques casse sa (ses) pipe par amour pour sa femme ; une petite fille, Sylvia, qui court tout en sueur sur une

(1) Par George Sand.

(2) Alfred Lepoittevin.

falaise ; une femme en peignoir rose, qui regarde une vue du Dauphiné... voilà tout. Donc je ne peux pas apprécier la critique de mon élève, de ma chère Caro, avec qui j'aime tant à causer littérature.

Ta grand'mère ne va pas mal. Ce matin elle a été déjeuner à l'Hôtel-Dieu ; puis les Achille, avec le jeune Ernest, sont venus dîner [hier]. Juliette, bien entendu, est à Ouville « avec ses ouvriers » !

Je suis de l'avis des Arabes : les riches, en Europe, ont une drôle de manière de s'amuser.

Nous nous sommes décidés à donner au bon Bataille le déjeuner promis depuis longtemps. Ce sera pour samedi prochain.

Hier, j'ai eu la visite de Caudron et celle de l'indomptable Allais. Il m'a promis un échantillon de café.

Telles sont les nouvelles.

J'oubliais un événement extraordinaire : tantôt, comme j'étais seul, j'ai fait un tour jusque dans le potager!!! Le temps était splendide. Je suis resté en contemplation devant la nature, et j'ai été pris d'un tel attendrissement pour le petit veau qui était couché près de sa mère sur les feuilles sèches éclairées par le soleil, que j[e l'] ai baisé au front, le susdit veau !

Tâche de guérir ton rhume, pauvre Caro, et aime toujours

Ton vieux chanoine de Séville qui t'embrasse bien fort.

---

1219. A EUGÈNE DELATTRE.

[Paris, octobre-novembre 1871.]

MON CHER AMI,

Tu ne réfléchis pas à ceci :

Un auteur dramatique (qui veut être joué et gagner de l'argent) ne doit pas indisposer par avance tout un public. Ex. : About.

Le Comité n'est pas près de finir. Quand Aïssé sera jouée, nous verrons.

Médite très sérieusement les inconvénients pécuniaires qui pourraient résulter de ta fantaisie.

Viens me voir un dimanche dans l'après-midi, ou le jour qu'il te plaira, avant dix heures.

Tout à toi.

Rue Murillo, 4, parc Monceau.

---

1220. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de mercredi, 3 heures [1<sup>er</sup>-2 novembre 1871.]

Je crois que je n'ai jamais travaillé comme à présent. Je ne dors plus, ou presque plus. Ton vieux chanoine de Séville a le bourrichon démesurément monté. C'est ce qui fait que j'attends avec patience le moment de m'en aller à Paris. Les petits dieux de Rome me donnent néanmoins un mal d'enfer. J'ai montré tant de dieux que je suis à bout de tournures nouvelles.

Samedi nous avons eu à déjeuner le bon Bataille, avec les dames Lapierre chez lesquelles j'ai dîné

lundi. Monsieur ton oncle n'a pas *dé-parlé* de tout le repas !

Aujourd'hui visite de la mère Heuzey et du jeune Desbois (pour le monument de Bouilhet). Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou. Et toi, que deviens-tu ? Tu n'as pas trop l'air de t'amuser. Est-ce que les affaires d'Ernest t'inquiéteraient plus que tu ne le dis ? Il me semble que tu étais moins « morose » à Dieppe qu'à Paris. Quel dommage, pauvre Caro, que nous ne vivions pas ensemble ! Ce serait doux pour l'un comme pour l'autre !

N. B. — J'allais oublier le Positif ! Prie ton époux de nous envoyer de l'argent. Je n'ai plus que 40 francs pour *tenir* la maison. C'est peu.  
Ton Vieux.

Duquesnel ne m'ayant pas encore écrit, je ne sais rien de ce qui se passe à l'Odéon : il ne m'appellera qu'après la première de Charles-Edmond. Mais comme je ne lis aucun journal de théâtre, j'ignore si les *Créanciers du bonheur* durent encore.

Bref, il m'est impossible de te dire l'époque de notre arrivée.

---

1221. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Vendredi 3 heures.

Rien de nouveau pour la pièce, bien entendu. J'ai passé hier tout mon après-midi aux *Estampes* et j'y retourne demain.

Nous allons imprimer tout de suite le volume de vers. Je crois qu'il vaut mieux l'imprimer à *ton* compte qu'à celui de Lévy. Tu n'auras rien à déboursier, car les frais seront facilement couverts et si peu que tu gagnes, tu gagneras, tandis que Lévy, s'il l'imprimait pour lui, ne te donnerait rien ou presque rien.

Pour que le volume paraisse en même temps qu'*Aïssé*, il faut s'y mettre dès maintenant. Je viens de le relire et de numéroter les pages.

Ci-joint une note importante. Peut-être le cahier est-il dans mon grenier. Mais la clef du coffre est enfermée. Julie ne pourrait te la donner.

L'*Amour noir* n'a-t-il pas paru dans une Revue ?

Ta réponse est attendue par moi avec impatience, car il faut que je donne le manuscrit au milieu de la semaine prochaine au plus tard.

Autre question : quel titre ?

« Poésies posthumes » ne peut être que le sous-titre. Je me creuse la tête et ne trouve rien.

J'ai relu ma Préface, dont je suis fort peu satisfait ! Elle me semble froide, gauche, mal faite. Enfin elle me déplaît. Je vais la retravailler uniquement sous le rapport de la correction. Quant à en faire une autre, je n'ai pas le temps, et puis je ne vois pas le moyen de faire mieux, bien que je la juge piètre.

Je t'embrasse.

Ton Vieux.

Et amène-moi, ou envoie-moi le sieur D'Os-moy, vers le milieu ou la fin de la semaine prochaine.

1222. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi soir, 11 heures [6 novembre 1871].

Ouf! je viens de finir « *mes dieux!* » Encore trois pages et j'aurai terminé la cinquième partie du bon *Saint Antoine*, qui en aura huit en tout. C'est peut-être très beau, mais ça pourrait bien être profondément stupide. Je ne sais plus qu'en penser! Je crois que j'aurais besoin de donner un peu de repos à ma malheureuse cervelle! Les répétitions d'*Aïssé* la distrairont en me tapant sur les nerfs. Ce sera un changement. Nous avons eu hier à dîner les Achille qui avaient passé leur après-midi chez l'élégant Saint-André, à la chasse! Voilà un double plaisir que je comprends peu. Demain, nous aurons à dîner, et peut-être à coucher, M<sup>me</sup> Marie Schlésinger. Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou.

J'oubliais de te dire que j'ai reçu de Dieppe 500 francs. Quelle signature que celle de Daviron! Quel paraphe! Est-ce assez splendide!

Comme je ne reçois aucune lettre de Duquesnel, je vais lui écrire ce soir même pour savoir ce que deviennent les affaires théâtrales.

Tu ne me parles pas de la peinture, ni de la musique, ni de tes lectures. Il me semble qu'il y a très longtemps que je ne t'ai vue, chère Caro, extrêmement longtemps! Pourquoi cela?

Es-tu contente de ton Hongrois <sup>(1)</sup>?

(1) Un modèle qui servait à M<sup>me</sup> Commanville pour ses études de peinture.

1223. A LA MÊME.

Croisset, dimanche 1 heure, 12 novembre 1871.

J'ai bien des choses à te dire, mon pauvre loulou : 1° Ta grand'mère a une femme de chambre ! Donc ne t'occupe pas de lui en chercher. 2° Nous serons à Paris à la fin de cette semaine, peut-être même jeudi.

J'ai reçu ce matin une lettre de Duquesnel qui me dit de venir. Les répétitions commenceront dans dix jours, et la direction veut régler les décors et la mise en scène tout de suite. Comme j'étais ennuyé de n'entendre point parler de ces messieurs, j'ai expédié Philippe qui doit être à Paris maintenant. C'est à son retour, demain soir ou après-demain matin, que je saurai positivement le jour de mon départ.

Vinet m'a envoyé un mémoire de 1.100 francs pour vin fourni, en partie, à messieurs les Prussiens. Il attendra jusqu'à Noël.

Préviens aussi ton mari que je lui demanderai de l'argent pour mon propre compte. Assez causé de ces choses-là qui m'assomment de plus en plus ! Tu sauras donc, mon Caro, que ce matin, à 5 heures, j'ai terminé (enfin !) la cinquième partie de *Saint Antoine* sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Terminé n'est pas très exact, car il me faut bien encore deux ou trois jours pour finir et modifier quelques phrases. C'est un fameux poids de moins sur la poitrine.

Malgré le plaisir, ou plutôt le bonheur, que j'aurai de te voir souvent cet hiver, j'aimerais

mieux rester ici, dans « le silence du cabinet », à gueuler mes phrases emphatiques, que de m'en aller à Paris me bouleverser les nerfs et dépenser mes pauvres monacos, peu nombreux.

Ton oncle devient scheick, il n'aime pas le dérangement.

Adieu, pauvre chère Caro, à bientôt.

Ton vieux chanoine de Séville.

---

1224. A GEORGE SAND.

[Croisset] 14 novembre [1871].

Ouf! je viens de finir « mes dieux », c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire ça, chère maître du bon Dieu!

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement? Pourquoi n'êtes-vous pas venue cet automne? Il ne faut pas rester si longtemps sans voir Paris. Moi j'y serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la *Préface* <sup>(1)</sup>), que sais-je encore? une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilletton annoncé. Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été au delà de cinq heures. J'ai pioché d'un manière

(1) Voir cette préface à l'appendice.

frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient; ou plutôt je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois : il ne va même pas voter. Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France, pauvres nous!

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant? Bichat<sup>(1)</sup> et Cabanis<sup>(2)</sup>, qui m'amuse énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes!

Nous ne souffrons que d'une chose : la Bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous! Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs têtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela? Je me le demande à moi-même.

(1) Célèbre physiologiste, mourut accidentellement à trente et un ans. Ses travaux sur l'anatomie et son ouvrage : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (1800), l'avaient, malgré sa jeunesse, placé au premier rang du corps médical.

(2) Médecin et physiologiste, s'occupa d'abord de littérature, puis de médecine. Il publia entre autres : *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802).

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice ?  
Embrassez bien vos fillettes pour moi.  
Votre vieux.

---

1225. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mercredi soir 11 heures.

Les décors sont réglés. Le décorateur m'attendait avec un carton de dessins... Sous ce rapport là je n'ai pas d'inquiétude. *Mais* le côté acteur et actrice m'embête. Ils ne veulent pas me donner Ramelli après me l'avoir promise (mais ils céderont). Nous nous sommes déjà un peu chamaillés. Je suis resté 3 heures à l'Odéon.

Bref, il me paraît *indispensable* que tu m'amènes d'Osmoy à la fin de la semaine prochaine. *La Baronne* de Charles-Edmond passe mercredi. La distribution définitive des rôles n'aura lieu qu'après la 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> représentation de cette pièce.

Écris donc à M<sup>me</sup> d'Osmoy que tu as absolument besoin de voir son mari d'ici à huit jours.

Chilly est fort malade. Duquesnel « n'a jamais entendu parler de M<sup>me</sup> ou M<sup>lle</sup> d'Holbach (?) », je te charge de le dire au *Nouvelliste*, pour son instruction.

A toi, ton

Duquesnel a approuvé *toutes* mes corrections, sauf huit vers du commencement du 2<sup>e</sup> acte qu'il veut laisser (Scène du coiffeur). Tant mieux !

Demain matin, rendez-vous avec Lévy pour le volume de vers.

## 1226. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi, 6 heures [22 ? novembre 1871].

MON LOULOU,

J'irai demain chez toi vers cinq heures, et puisque tu ne veux pas de moi, j'irai dîner chez M<sup>me</sup> Husson ou je reviendrai dans ma mansarde.

Ainsi dis à ta grand'mère qu'elle aura ma visite demain, avant son dîner.

Il faudra que nous prenions ensemble un rendez-vous pour un après-midi de la semaine prochaine, afin que nous allions tous les deux au Cabinet des Estampes, où j'aurai probablement un petit service à te demander.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

## 1227. A PHILLIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mercredi 6 heures.

*Succès complet!*

Ramelli est engagée; peut-être même aurai-je Dumaine pour le Commandeur, et la lecture aux acteurs est définitivement fixée à *vendredi*, après-demain midi et demi. Mais j'ai eu du mal! et une belle peur! ayant contre moi toute la bande Hugo entre autres. Franchement j'ai passé de mauvais quarts d'heure depuis 15 jours!

*N. B.* — Expédie-moi tout de suite le manuscrit original d'*Aïssé*, afin que je puisse corriger plusieurs vers faux.

J'ai terminé tous les arrangements avec Claye pour le volume. Ledit Claye m'a l'air plein de bonne volonté. Nous aurons un respectable bouquin.

Et n'oublie pas les vers de l'*Amour noir*.

Si *Aïssé* a du succès, mon cher bonhomme, tu me devras, sans me vanter, une belle chandelle.

Je t'embrasse.

Ton G.

1228. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Lundi 16, 6 h. du soir.

Ci-joint la liste des rôles, telle qu'elle a été convenue tout à l'heure entre Duquesnel et moi (je garde l'original). Après quoi j'ai vu Perrin, qui n'a pas eu le temps de lire *Aïssé* mais qui m'a donné sa parole d'honneur que demain, à 9 heures du soir, il me donnerait une réponse définitive.

Ma conduite est celle d'un misérable ; je joue un double jeu ! Il faut bien que ce soit pour *sa* gloire et pour *son* intérêt ! car il m'en coûte de mentir aussi effrontément.

Si Perrin accepte, tu viendras avec d'Osmoy à l'Odéon t'expliquer, puis je reparaitrai aux Français. S'il refuse, les choses suivront leur train. Dans quelques jours Duquesnel doit m'appeler pour la lecture, et peu de temps après pour les répétitions.

D'après son calcul *Aïssé* passerait en décembre.  
Il m'a l'air plein de feu. Les rôles seront donnés  
à la copie cette semaine.

Ce soir je retourne à l'Odéon pour voir  
quelques acteurs que Duquesnel veut me montrer.

D'Osmoy m'a écrit que son petit Louis allait  
mieux mais qu'il ne voulait pas encore le quitter.

Je serai probablement revenu à Croisset mer-  
credi soir.

Je te ferai savoir mon retour, afin que tu viennes  
causer

avec ton Vieux.

---

LE CHEVALIER . . .	PIERRE BERTON.
D'ARGENTAL . . .	POREL.
PONT DE VEYLE . . .	H. RICHARD.
BRÉCOURT . . . . .	{ TALIEU ou CASTELLANO.
COMMANDEUR . . . . .	{ RICHARD MAZURA (celui de la Conjuration) ou ROGER AINÉ.
LE RÉGENT . . . . .	{ ? CHRISTIAN (des Variétés) ou MARTIN ou PRÉVOST.
BONISSENT . . . . .	{ SARAH BERNHARDT.
AÏSSÉ . . . . .	{ PAGE ou COLOMBIER.
M <sup>me</sup> DE TENCIN . . . . .	{ RAMELLI.
M <sup>me</sup> FERRIOL . . . . .	{

1229. A LA PRINCESSE MATHILDE.

[25 octobre 1871].

Princesse, je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que, les nouvelles d'Aïssé étant mauvaises, j'ai jugé inutile de m'empressez de vous les apprendre.

Perrin ne veut pas « se risquer » à jouer cette pièce. Il est certain que le premier rôle est maintenant celui d'un Tcholend (qui a l'air de courir à l'incendie du Palais royal). Voilà un bienfait de plus des Révolutions.

Il a de plus appelé mon attention sur deux ou trois endroits qui m'inquiètent. Mais les corrections sont malheureusement impossibles. Ainsi la pièce passera à l'Odéon cet hiver, après celles de Charles-Edmond. J'attends l'appel du directeur pour me rendre aux répétitions.

Je passerai un hiver fort agité et fort ennuyeux ; mais qu'il sera doux en comparaison de l'autre !

Pour avoir de bons moments faudra-t-il aller jusqu'à Saint-Gratien, ou rentrerez-vous ?

J'ai lu avec plaisir le volume de M. Benedetti. Je viens de lui écrire. Ma lettre est adressée rue de Penthièvre ; j'ignore son numéro. J'espère qu'elle lui parviendra.

Depuis mon retour ici je travaille d'une façon exagérée. Aussi suis-je un peu las. Mais toute fatigue s'en va, toute mélancolie se dissipe quand je pense à vous, Princesse, car vous savez qu'il vous aime

Votre vieux fidèle.

1230. A MADAME RÉGNIER.

[Paris] Jeudi soir 7 heures [30 novembre 1871].

CHÈRE MADAME,

J'ai eu dans ces derniers temps à m'occuper :

1° Du tombeau de Bouilhet ;

2° De son monument ;

3° De son volume en vers, qui est sous presse depuis hier ;

4° Je cherche un graveur pour faire son portrait ;

5° Tous mes moments depuis quinze jours sont pris par *Aïssé* que je lis *demain* aux acteurs <sup>(1)</sup>. Les répétitions commenceront samedi prochain ; et la pièce pourra être jouée vers le 1<sup>er</sup> janvier.

Je suis parti de Croisset si brusquement que mon domestique et mes bagages sont arrivés trois jours après moi. Le détail des intrigues qu'il m'a fallu vaincre demanderait un volume.

J'ai fait engager des acteurs. J'ai travaillé moi-même les costumes au Cabinet des Estampes ; bref, je n'ai pas un moment de répit depuis quinze jours, et cette petite vie exaspérante et occupée va durer du même train pendant deux bons mois encore.

Quel monde ! Je ne m'étonne pas que mon pauvre Bouilhet en soit mort. De plus j'ai re-écrit la *Préface* de son volume, qui me déplaisait.

Je vous prie donc, en grâce, de me donner un

(1) Lecture d'*Aïssé* à l'Odéon, 1<sup>er</sup> décembre 1871.

peu de liberté pour le moment, car avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible de faire à la fois les affaires de tous. Je vais au plus pressé, d'abord.

D'ailleurs, vous avez tort de vouloir publier *maintenant*. A quoi cela vous servira-t-il? Où sont les lecteurs?

Je ne vous cache pas que je trouve vos aimables reproches, touchant le voyage de Mantes, injustes. Comment ne comprenez-vous pas qu'il me sera très pénible d'aller à Mantes? Toutes les fois que je passe devant le buffet, je détourne la tête. Je tiendrai néanmoins ma promesse. Mais il me sera plus facile d'aller de Paris à Mantes que de m'y arrêter en passant. Ne me gardez donc pas rancune; plaignez-moi plutôt.

---

1231. A ÉMILE ZOLA.

[Paris.] Vendredi soir [1<sup>er</sup> décembre 1871].

Je viens de finir votre atroce et beau livre<sup>(1)</sup>! J'en suis encore étourdi. C'est fort! Très fort!

Je n'en blâme que la préface. Selon moi, elle gâte votre œuvre qui est si impartiale et si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, et vous exprimez votre opinion, chose que, dans ma poétique (à moi), un romancier n'a pas le droit de faire.

Voilà *toutes* mes restrictions.

(1) *La Fortune des Rougon*, publiée le 14 octobre 1871.

Mais vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme!

Dites-moi, par un petit mot, quand je puis aller vous voir, pour causer longuement de votre bouquin.

Je vous serre la main très cordialement, et suis vôtre.

Rue Murillo, 4.

---

1232. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Vendredi soir [1871].

CHÈRE PRINCESSE,

J'attendais toujours un mot de vous, m'annonçant votre arrivée à Paris. Je me suis même présenté rue de Berry au n° 22 (au lieu du 18) et je n'ai, bien entendu, trouvé personne.

J'avais écrit à Popelin pour avoir de vos nouvelles; il ne m'a pas répondu. Enfin j'aurais été en chercher moi-même si, depuis quinze jours, les intrigues dramatiques ne m'avaient complètement absorbé. J'ai eu du mal, je vous assure! Enfin j'ai réussi, car aujourd'hui même j'ai lu *Aïssé* aux acteurs; demain nous collationnons les rôles et lundi les répétitions commencent.

Si je ne suis pas obligé d'être à Paris lundi matin, de bonne heure, j'ai bien envie de lâcher dimanche « la brillante société qui afflue dans mes salons » (ce qui se borne souvent à une ou deux personnes), pour aller chez vous à Saint-Gratien passer toute la soirée. Mais je ne puis rien me promettre encore, puisque mon pro-

gramme de la semaine ne sera fixé que demain dans l'après-midi.

Je m'ennuie de vous encore plus qu'à Croisset, parce que nous sommes plus près et parce que je vous sais tourmentée.

A bientôt donc et, en attendant, un long baiser sur chacune de vos deux mains.

Long est peut-être inconvenant ? Mais vous savez, Princesse, que je le suis quelquefois au bas de mes lettres.

---

1233. A GEORGE SAND.

[Paris] 1<sup>er</sup> décembre [1871].

CHÈRE MAITRE.

Votre lettre <sup>(1)</sup> que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la Princesse.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la Princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu

(1) Datée du 23 novembre [1871] sur l'autographe (voir *Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 290). La « commission » de George Sand était une demande de secours pour une « respectable et intéressante personne à laquelle les Prussiens n'ont laissé pour lit et pour siège qu'un vieux banc de jardin ». G. Sand réclamait l'appui de la Princesse Mathilde.

*repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien. Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la *Préface*. Bref je suis exténué, et triste, triste à en crever.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourgueneff que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

1234. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Vendredi soir, 11 heures, 1<sup>er</sup> décembre.

La lecture aux acteurs a eu lieu tantôt au milieu du plus vif enthousiasme. Pleurs, applaudissements, etc. Demain nous collationnons les rôles et, lundi, les répétitions commencent. Ainsi c'est une affaire terminée, sauf le rôle du *Commandeur* que tous veulent avoir. On est en pourparlers avec Dumaine. A défaut de Dumaine (ou peut-être même de Geffroy?) ce sera le vieux Laute.

Le bon Fréville (Blacas) a le rôle de D'Orbigny.

J'ai choisi le papier, grosse affaire pour le volume, et Claye m'a donné son devis. En faisant tirer à 2 mille tu peux gagner ; tu gagneras (déduction faite des frais et de l'horrible commission de Lévy) six mille francs.

Je t'envverrai le détail du compte si tu y tiens.

Je le garde, d'ailleurs, pour te le montrer.

J'aurais dû commencer ma lettre par te foutre des sottises, car tu es « un drôle de jeune homme », et je trouve que tu pourrais mettre, dans tes affaires, un peu de l'activité que j'y emploie.

Je t'ai prié de m'envoyer 1° les vers de l'*Amour noir*, 2° la photographie de B[ouilhet] (je cherche maintenant un graveur pour faire une belle eau-forte), 3° le *manuscrit* original d'Aïssé ; et je ne vois rien venir. Tout cela est pourtant fort pressé !

Tâche de t'occuper un peu moins de l'espèce de navet qui te sert de ... et fais-moi l'honneur de me répondre.

Je t'embrasse.

Ton.

---

1235. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi soir, 8 heures.

M'envoyer dare-dare et presto, prestissimo, le portrait d'Aïssé de M. Clogenson.

Dépêche-toi de faire faire la boîte et de m'expédier cela par la grande vitesse.

N. B. — *La couturière attend après.*

Les répétitions ont commencé aujourd'hui. Il y en aura demain, bien que ce soit dimanche (fait inouï dans les fastes de l'Odéon !)

Je m'en vais à tous leur mettre au cul un feu dont ils ne se doutent pas.

J'aurai les épreuves de la Préface mercredi ou jeudi et j'ai trouvé une couverture chic.

J'attends toujours la photographie et les vers de l'*Amour noir*.

Allons, vivement !

A toi.

Ton.

1236. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Je ne peux pas faire les recherches pour les 4 vers de l'*Amour noir* qui manquent. Ça me demanderait une journée et j'en suis à compter les minutes.

Je dirige les répétitions et je m'occupe des costumes. Je te répète que l'*Amour noir* est dans le dernier cahier de B[ouilhet]. Ce cahier-là est chez toi, ou à Croisset, posé en travers sur les livres, dans l'étagère qui est près de mon grand fauteuil.

Je ne crois pas qu'il soit dans la petite malle dont la clef se trouve dans mon armoire aux pipes.

J'attends toujours le portrait du père Clogenson et la photographie.

A toi.

1237. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin, 11 heures.

Puisque l'*Amour noir* a été publié dans la nouvelle *Revue de Paris*, va à la Bibliothèque de Rouen; tu y trouveras toute la *Revue de Paris* et tu me copieras les vers en question; c'est le moyen le plus court.

La clef de la petite malle est dans mon armoire aux pipes, au milieu d'autres petites clefs qui sont dans une boîte en carton; mais l'*Amour noir* n'est pas dans la petite malle.

Peut-être le cahier relié de B[ouilhet] est-il simplement sur un des rayons de ma Bibliothèque-étagère, celle qui est près de mon fauteuil.

Si, à la Bibliothèque, tu ne trouvais pas ladite pièce, tâche de me dire à peu près l'époque où elle a paru, pour me faciliter les recherches.

2° Dans *Aïssé*, 2<sup>e</sup> acte, envoie-moi, d'après le manuscrit original, les deux vers ayant cette rime :

robe du matin  
roquentin

parce que, dans ta copie, il y a un vers faux.

J'ai donné le manuscrit du volume de vers à imprimer samedi dernier. Il aura pour titre : *Dernières chansons* et, en sous-titre, *Poésies posthumes*. Nous n'avons trouvé rien de mieux.

3° Je crois qu'il serait bon de mettre, en tête, un portrait (comme celui de Baudelaire). Donc envoie-moi la grande photographie, afin qu'on en fasse graver une réduction.

Le volume coûtera 5 francs et tu toucheras dessus 3 francs.

Maintenant je suis content de la Préface, que j'ai beaucoup retravaillée.

Depuis 10 jours j'ai eu de telles venettes à propos d'*Aïssé* que j'ai appelé d'Osmoy, lequel est venu.

Bref c'est demain que nous réglons les dernières dispositions.

*La Baronne* n'aura pas plus de 60 représentations, si elle va même jusque-là.

Adieu, vieux enflé.

Je t'embrasse et ta mère aussi.

---

1238. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi soir.

Raoul Duval est venu hier à Rouen.

Je t'ai envoyé un télégramme pour te prévenir de la chose. L'as-tu vu? Rappelle-t-il le portrait d'*Aïssé*? Problème!

En tout cas, j'écris au père Clogenson pour le prier de te le prêter, afin que tu me l'expédies. La chose presse!

J'ai reçu les deux photographies et les conventions sont faites avec Léopold Flameng. Il me donnera la gravure avant le 20 courant, ce qui est prodigieux d'activité. J'ai reçu ce soir (et je viens de corriger) la 1<sup>re</sup> épreuve de la Préface.

On répète la pièce vigoureusement et je ne

quitte plus l'Odéon (demain est mon dernier jour de congé).

J'ai avancé aujourd'hui la mise en scène de l'acte II (difficile). Le IV<sup>e</sup> est très simple. Giraud s'occupe des costumes. Ça ira.

Je t'embrasse.

Ton.

J'ai retrouvé une vieille *Revue de Paris* où se trouve l'*Amour noir*.

---

1239. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Vendredi, 1 heure.

Ne t'inquiète pas de l'*Amour noir*. J'ai trouvé un exemplaire de la *Revue de Paris*.

R. Duval est à Rouen pour l'affaire du monument, qui me paraît en péril.

Je viens de t'envoyer un télégramme pour que R. Duval me rapporte le portrait d'Aïssé.

Hier, malgré la neige, tous les acteurs répétaient sur la scène. A partir de demain je ne les quitte plus.

Je vais de ce pas chez Giraud pour les dessins de costume.

A toi.

Ton.

---

1240. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

J'ai reçu ce matin le *Cœur à droite*. Merci.

J'attends toujours quelques pièces détachées, afin d'en donner de temps à autre, d'ici à la 1<sup>re</sup> d'*Aïssé*. Tu ferais bien, puisque tu as le bon cahier, d'en copier le plus possible. Ce sera autant d'économisé pour le volume. Aie soin de n'écrire que sur un seul côté.

Voilà trois fois, au moins, que je demande les listes de souscriptions.

Fais inscrire *M<sup>e</sup> De Tourbey*, 100 francs.

Et les affaires?

Il me semble que vous vous endormez un peu à Rouen.

Je t'embrasse.

1241. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi matin.

*Sois calme!*

Oui, il ont un traité pour la reprise de *Ruy Blas* le 25 janvier.

Après des dialogues inextricables, voici ce qui a été convenu il y a quinze jours entre Chilly et moi (il n'y a plus à y revenir).

On jouera *Aïssé quand même*; puis, le 20 janvier on lanternera le vieux père Hugo avec les décors pendant quinze jours; puis j'irai, moi, faire une

démarche près de lui pour obtenir encore quinze jours ou un mois.

Depuis lors, comme la Direction croit de plus en plus à *Aïssé*, elle est en pourparlers pour louer la salle des *Italiens*, où l'on continuerait *Aïssé* pendant qu'on jouerait *Ruy Blas*. *Rassure-toi*, on ne peut pas d'ailleurs arrêter une pièce tant qu'elle n'est pas descendue à un certain chiffre. Nous avons pour nous la Société des Auteurs dramatiques où Chilly, à propos de la reprise de *Ruy Blas*, a été secoué par Alexandre Dumas (au mois d'octobre dernier).

Enfin, fous-moi la paix. Je fais tout pour le mieux. Loin de pousser à la première, je voudrais qu'elle n'eût lieu qu'après le jour de l'an!

J'ai manqué étrangler (*sic*) le souffleur de l'Odéon dimanche, et hier j'ai cru m'évanouir de fatigue à la répétition. J'en pourrai crever, mais ça va! Ma moyenne de lettres est, par jour, une dizaine.

J'ai passé hier 1 h. 1/2 aux décors; ce sera chic!  
Je t'embrasse.

Ton.

C'est à nous (à l'Odéon) que le père Hugo pourrait, peut-être, faire un procès; mais *il n'osera*, de peur qu'on ne le traite de corsaire. Il redoute autrement la petite presse qui lui est hostile. Et puis, merde! il fallait qu'*Aïssé* fût jouée *maintenant* et non au mois d'avril ou de septembre! comme on me l'avait proposé.

En résumé

*Je te prie de me laisser tranquille*. Je prends tes intérêts à cœur, sois-en sûr!

Tu me feras des reproches plus tard, si ça va mal. Fie-toi à moi.

Si Bouilhet avait soigné ses pièces comme je soigne la sienne!!!

Trois lustres dans la salle de bal! et des rideaux de velours rouges à torsades d'or.

---

1242. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin.

Pourquoi n'ai-je pas la lettre que je te demande? Tu as dû recevoir de moi un grand pli dimanche soir.

Je devais aller aujourd'hui à l'Odéon, rapporter ta réponse. Il n'y a que demi-mal, car Chilly s'absente jusqu'à jeudi. Pourquoi? Mystère. Je crois qu'il a peur de moi.

Je t'embrasse.

Ton.

Plus d'activité dans les affaires, fichtre!

---

1243. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Vendredi 10 heures.

Ta lettre est **PARFAITE**. Je vais la porter *illico* à l'Odéon et ce soir, quand je serai rentré chez moi, je t'écrirai.

Observe qu'il y a eu cette semaine deux réclames dans le *Figaro* pour *Aïssé*, l'une mardi, l'autre hier

(courrier des théâtres). Cela vient d'eux! Ils se mordent les pouces et voudraient la crevaison de Latour Saint Ybars.

Je t'embrasse ainsi que ta brave maman.

---

1244. A SA NIÈCE CAROLINE.

Lundi, 4 h. 1/2. [Début de décembre 1871.

MON PAUVRE CARO,

Il m'est impossible d'aller vous voir aujourd'hui. J'attends d'Osmoy qui doit arriver à 5 heures (d'après son télégramme d'hier). J'ai du côté de l'Odéon des embêtements graves.

Que ferai-je demain? Je n'en sais rien. Je tâcherai d'aller embrasser notre chère vieille, quand même.

Si tu avais quelque chose de particulier à me mander, envoie-moi un commissionnaire.

Il est probable que je serai chez vous à l'heure du déjeuner (ou pour le déjeuner). Mais j'aime mieux ne pas donner de rendez-vous.

Demain, j'attends Tourgueneff qui doit être arrivé de ce matin à Paris.

Ma *Préface*, que j'ai retouchée, a fait *fondre en larmes* E. de Goncourt : il la trouve magnifique. Je l'ai encore retravaillée jusqu'à 3 heures du matin.

---

1245. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris [entre le 5 et le 12 décembre 1871].

Vous avez donc pris la résolution que je redoutais : abandonner Paris ? Comme c'est triste ! comme tout est triste ! Cette lettre funèbre m'a été envoyée de Croisset, car je suis ici depuis quinze jours et voici le résumé de mes petites occupations : 1° Je dirige les répétitions d'*Aïssé* ; comme Chilly est fort malade et Duquesnel fort incapable, il faut que je me mêle des décors, des costumes, de la mise en scène, bref de tout. 2° Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet et je suis au milieu des imprimeurs et des graveurs. Je tiens à faire paraître ce livre en même temps que la pièce. Je galope, au milieu d'un froid de dix-sept degrés, du parc Monceau au boulevard Montparnasse et à l'Odéon. Les acteurs répètent tous les jours, le dimanche compris, et je ne les quitte plus ; 3° Vous savez que nous voulons faire à Rouen un petit monument à Bouilhet. De ce côté-là, encore, j'ai des embarras graves. Il me semble que je manie son cadavre tout le long de la journée ! Jamais plus large dégoût de la vie ne m'a submergé. Tant que je suis dans l'action, je m'y livre avec furie et sans la moindre sensibilité. Mais j'ai des heures « dans le silence du cabinet » qui ne sont pas drôles.

*Saint Antoine* est complètement mis de côté. A peine si je peux, de temps à autre, accrocher ou plutôt décrocher une heure pour relever une

note. J'ai beaucoup travaillé tout cet été et il ne me reste plus que cinquante à soixante pages à écrire. Si rien d'extraordinaire n'arrive, je peux avoir tout fini au mois de juillet prochain, pas avant, car mon hiver va être, pour moi, complètement perdu. J'en ai lu un peu à mon vieux Tourgueneff qui m'a eu l'air enchanté. Je dis un peu, car les embarras dramatiques sont survenus et il nous a été impossible de nous rejoindre pour reprendre la lecture.

L'horizon politique est, quoi qu'on dise, au calme. Des bouleversements? Allons donc! Nous n'avons pas *l'énergie nécessaire*.

Je vous engage à lire le dernier livre de Renan; il est très bien, c'est-à-dire dans mes idées. Avez-vous lu les lettres de M<sup>me</sup> Sand dans le *Temps*? L'ami auquel elles sont adressées, c'est moi, car nous avons eu, cet été, une correspondance politique. Ce que je lui disais se trouve en partie dans le livre de Renan.

Je viens ce soir de corriger la première épreuve de *Dernières Chansons*. Quelques-unes des pièces qui s'y trouvent m'ont reporté aux soirées de la Muse.

Mardi prochain, savez-vous? 12 décembre, votre ami aura cinquante ans! Cette simple énonciation dispense de tout commentaire.

Il me semble qu'on vous a soignée (ou que vous vous êtes soignée) déplorablement. Quels ânes que ces bons médecins! Mais est-ce bien sérieux, irrévocable, définitif? Ne reviendrez-vous plus à Paris? Quand nous reverrons-nous?

Dès que je serai un peu moins ahuri, je vous écrirai plus longuement, Mais vous, vous ne

devez pas avoir grand'chose à faire. Barbouillez donc du papier à mon intention.

Je vous baise les deux mains.

---

1246. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, 7 heures  $3/4$  [décembre 1871].

MON LOULOU,

Demain il faut que je sois sorti de chez moi avant 10 heures, parce que je dois être à 11 heures à l'Odéon et qu'auparavant j'irai dans le quartier Montparnasse pour la gravure du portrait, *et surtout* pour prendre chez Troubat une aquarelle que la Princesse désire voir.

Émile rapportera ce portrait chez elle vers 11 heures.

Je fais recommencer un décor! Je suis sorti de l'Odéon à 5 heures et de l'imprimerie à 6.

Ce soir, encore six lettres à écrire!

Mon mameluk galope en ce moment à l'imprimerie rue Saint-Benoît.

Je me propose de dîner chez vous samedi.

Ton vieux chanoine  
(en morceaux).

Recompliments sur *ta* visite.

Je regrette que ton époux et ta grand'mère n'aient pu te voir.

Comme saint Joseph, « extrêmement convenable sous tous les rapports »!

1247. A LÉONTE DE LISLE.

[Paris] Samedi soir [décembre 1871].

MON CHER VIEUX,

J'ai reçu hier ton bon cadeau et j'irai t'en remercier un de ces jours, avant midi ou vers cinq heures, car les répétitions d'*Aïssé* et l'impression de *Dernières Chansons* me prennent toute ma journée.

Quand je serai un peu moins ahuri, nous nous arrangerons pour passer une longue soirée ensemble. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

A bientôt donc et tout à toi.

1248. A EDMOND DE GONCOURT.

Nuit de mercredi [20 ? décembre 1871].

Croiriez-vous que tout le monde (Giraud, Popelin, la direction de l'Odéon et les acteurs d'icelui) me soutient que, sous la Régence, on ne portait pas de poudre ? J'ai beau vous citer, vous, l'autorité la plus compétente en pareilles matières ; ça n'y fait rien. Envoyez-moi donc tout de suite *des preuves* sans réplique.

Il me semble que dans les tableaux de Lancret il y a de la poudre ?

Je suis extra-ahuri et je n'en peux plus!!!

Je vous embrasse. Votre.

Ils veulent faire passer *Aïssé* le 28 décembre !

1249. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Vendredi soir, 4 heures.

Mon cher Philippe,

J'avais prié Allais de m'envoyer le rapport de Decorde et Baudry : 1<sup>o</sup> des vers... ? 2<sup>o</sup> le discours de Nion sur B[ouilhet]. Je n'ai rien de tout cela et j'en aurais *besoin* car (mystère) je veux cingler, jusqu'au sang, les fesses du conseil municipal.

J'attends.

Chilly a été aujourd'hui *épaté* (il n'y a rien changé du tout) de la manière dont j'ai mis en scène le 1<sup>er</sup> acte; le 4<sup>e</sup> sera aussi bien. Nous avons débrouillé le 2<sup>e</sup>; dans 3 ou 4 jours il sera bien. Le 3<sup>e</sup> m'inquiète toujours (à cause des seigneurs!!! et du Régent!)

La première est fixée au 28. Donc, arrange-toi pour être libre vers le 25.

J'ai donné le bon à tirer des 4 premières feuilles du volume qui sera très beau. M. Claye est un charmant bonhomme qui s'est piqué d'honneur.

Je donne, avec Régnier des Français, des leçons particulières à Colombier (Tencin) et je n'ai pas un petit mal!

J'avais ce matin chez moi à 10 heures Pierre Berton pour lui glisser ses vérités particulières. Ramelli, selon moi, déformera tout et Chilly m'a presque fait des excuses tantôt.

En résumé, j'ai bon espoir. Nous répétons

tous les jours et tous les artistes m'ont l'air pleins de bonne volonté!

L'eau-forte du portrait sera prête mercredi. Mais, comme délassément et volupté, je demande à faire crever de chagrin le conseil municipal.

Je t'embrasse, et embrasse bien fort pour moi ta chère maman.

Ton.

1250. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche matin, 9 heures.

Duprez, par son ami *Cusson*, peut m'avoir le rapport de *Decorde*.

J'y tiens beaucoup, et à l'avoir promptement. On l'a promis à *Allais* pour le 26, mais si *Aïssé* est joué le 28, ce qui est très probable, comment veux-tu que je fasse mon article en 48 heures, au milieu des dernières répétitions? Par n'importe quelle *corruption il me le faut maintenant*.

M<sup>e</sup> *Achille* m'écrit ce matin que la décision du conseil municipal fait très mauvais effet dans la ville et que les anciens élèves du Lycée, qui vont se réunir bientôt, se proposent de faire une demande au conseil municipal.

Va trouver *Desbois* de ma part et prie-le de provoquer et *de hâter* cette mesure. Il faut que tout à la fois leur tombe sur la crête : 1<sup>o</sup> le retentissement de la première; 2<sup>o</sup> le volume; 3<sup>o</sup> mon article; 4<sup>o</sup> la demande des élèves.

Je me dépêche de m'habiller pour aller faire

une modification au costume de Berton. A midi et demi on répète.

A toi.

M'envoyer le compte rendu de la séance qui doit paraître demain ou après-demain dans *les* journaux de Rouen.

---

1251. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Lundi soir.

Sacré nom de Dieu ! Êtes-vous assez lambins en province !

1° Va trouver Baudry et pousse-le pour m'envoyer ce que je lui ai demandé ;

2° Que Caudron m'envoie parmi les noms des souscripteurs les noms des personnes illustres, marquantes comme : Alexandre Dumas fils, M. Ducamp, princesse Mathilde, Reyer, etc.

C'est Commanville qui vient de m'apporter le *Nouvelliste* ! Aucun de vous, à Rouen, n'a eu l'idée de me l'envoyer de suite !

Apprête-toi à partir pour Paris vers dimanche prochain. Je te dirai le jour de la première à la fin de cette semaine.

A toi.

J'ai besoin des poésies de l'avocat Decorde ; il en a débité à l'Académie, il me les FAUT et le rapport dudit Decorde.

1252. A MADAME RÉGNIER.

Paris, mercredi soir [Fin 1871 ou début 1872].

Hier soir, me trouvant par hasard « du loisir », j'ai lu tout d'une haleine votre effrayant et puissant roman.

J'ai deux ou trois petites chicanes à vous faire, chère Madame. Mais à partir du premier dialogue entre le comte et sa femme, ça marche comme sur des roulettes, et c'est bien, très bien. Je ne doute pas qu'en temps ordinaire ce livre n'obtienne un grand succès. Mais à présent, sur quoi compter ?

C'est Schérer qui dirige le *Temps*. Mais ce monsieur m'est désagréable. Donc j'ai écrit au bon Taine de venir chez moi dimanche prochain et je le chargerai de la commission. Elle sera faite par lui, avec plus d'autorité que par moi. Si nous échouons de ce côté-là, nous nous tournerons vers un autre.

---

1253. A CHARLES-EDMOND.

Janvier [1872 ?].

MA PETITE VIEILLE,

Pouvez-vous m'envoyer deux billets d'introduction pour les séances du Sénat ? C'est pour ma nièce qui aime les momies (étant mon élève).

Je vous ferai observer, ma biche, que vous êtes un cochon : 1<sup>o</sup> Parce que je ne vous vois jamais ;

2° Parce que je vous ai demandé plusieurs fois sur *quelles bases* s'était reconstitué le dîner Magny.

Je n'ai pu être aux deux agapes où j'étais convoqué, pour la raison que la première fois j'étais pris et la seconde fois je n'étais pas à Paris. Voilà, mon bon.

A vous.

Rue Murillo, 4, parc Monceau.

---

1254. A UNE AMIE <sup>(1)</sup>  
(fragment).

[1872, entre janvier et avril.]

[....] Votre ami continue à n'être pas gai. Pourquoi ? Tous les amis disparus, la bêtise publique, la cinquantaine, la solitude et quelques soucis, voilà les causes, sans doute. Je lis des choses très dures, je regarde la pluie tomber et je fais la conversation avec mon chien ; puis, le lendemain, c'est la même chose, et le surlendemain encore la même chose.

Si vous voulez savoir des nouvelles de mon intérieur, vous apprendrez que mon larbin Émile est père d'un fils. Sa joie, quand sa femme lui a fait ce cadeau, était curieuse à voir. Autrefois, je ne l'aurais pas comprise. Maintenant, c'est différent. J'étais né avec un tas de vertus et de vices

(1) Ce fragment, — comme ceux qui suivent — a été publié par Guy de Maupassant dans son étude *Gustave Flaubert, sa vie intime* (*Revue Nouvelle*, 1<sup>er</sup> janvier 1881). Aucune indication précise ne permet de déterminer la destinataire de ces lettres ; elles sont toutes adressées à la même femme, amie de Flaubert.

auxquels je n'ai pas donné cours, et je le regrette [.....].

Êtes-vous heureuse d'être à Rome ? Quel pays ! je l'ai presque oublié. Ah ! Si je pouvais y passer un an, comme ça me retremperait ! N'oubliez pas de vous promener dans la campagne de Rome, le plus que vous pourrez, et d'aller jusqu'à Ostie. [.....]

Ne sentez-vous pas, ô Latine, que les mânes des Consuls ont envie de vous baiser quand vous errez le long de leurs murs ? Ils reconnaissent en vous une fille de leur race. Vous étiez faite pour porter la stole patricienne, marcher pieds nus dans des sandales à rubans de pourpre et avoir sur le front toutes les pierreries de Bactriane. [.....]

Quand revenez-vous ? Voilà ce que j'ai cherché dans votre épître. Mais vous ne parlez pas de retour. Il aura lieu sans doute après Pâques ? Bien qu'il m'ennuie de vous, *profitez* du bon temps, ne passez rien ! Un voyage raté laisse des regrets infinis, et l'on voit mal ce que l'on voit vite.

Allons, adieu, portez-vous bien. Amusez-vous bien : ouvrez de toutes vos forces vos grands quinquets et pensez à votre vieux

G. F.

qui vous aime, *malgré* la littérature.

Pauvres ouvriers que nous sommes ! Pourquoi nous refuse-t-on ce qu'on accorde gratuitement au moindre bourgeois ? Ils ont du cœur, eux ! Mais nous autres ? Allons donc, jamais de la vie ! Quant à moi, je vous répète une fois de plus que je suis une *âme* incomprise, la dernière des grisettes, le seul survivant de la vieille race des troubadours ! Mais vous ne voulez pas me croire.

1255. A LA MÊME AMIE

(fragments).

[Dates incertaines.]

I. [.....] Comment ? je vous avais écrit une *lettre navrante*, pauvre chère amie ? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas ? Je vous ai ouvert mon cœur et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su tant vous affliger, je me serais tu [.....].

II. [.....] On m'a dit que vous étiez malade, pauvre amie, et qu'une fluxion gâtait votre belle mine. Je la bécote nonobstant, en ma qualité d'idéaliste. Votre état de permanente souffrance m'embête, « m'éluge », m'afflige. Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr. Vous êtes trop triste, trop seule. On ne vous aime pas assez. Mais rien n'est bien dans ce monde. Sale invention que la vie, décidément !

Nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne [.....].

III. [.....] Quant à moi, que voulez-vous que je vous dise, ma chère amie ? Je suis un homme de la décadence, ni chrétien, ni stoïque, et nullement fait pour les luttes de l'existence [.....]. Que ne suis-je insouciant, égoïste, léger ! Le fardeau de l'existence serait moins lourd [.....].

IV. [.....] On a joué trois fois la *Damnation de Faust*, qui n'a eu, du vivant de mon ami Berlioz, aucun succès ; et maintenant le public, l'éternel imbécile nommé *On*, proclame, braille que c'est

un homme de génie. Et le bourgeois n'en sera pas plus modeste à la prochaine occasion [.....].

---

1256. A SA NIÈCE CAROLINE.

[1872 ?]

PAUVRE CHAT !

Tu es dans les *Affres de l'Art* !

Eh bien, voici ce que pense de toi ton professeur Bonnat :

« Elle a du talent,

« Elle sait peindre,

« Oui, elle a du talent, c'est drôle ! »

Paroles dites à M. Anatole Delaforge <sup>(1)</sup>, qui me les a répétées.

Ah !

De plus, demande à M<sup>me</sup> Brainne ce que Bonnat lui a dit de toi.

Enfin, pauvre loulou, il faut imiter Vieux et aller quand même.

---

1257. A LA MÊME.

[Paris.] Samedi, 9 h. 1/4. [Janvier 1872.]

Merci de la Bible, mon loulou, et des billets de banque aussi !

Quant à la Féerie, je suis ÉREINTÉ, mais non découragé, oh ! pas du tout !

(1) Sous-préfet de Saint-Quentin.

Elle sera jouée un jour ou l'autre et elle aura un grand succès ! Seulement, d'ici là, j'aurai encore bien des fatigues. Grâce à l'ordonnance du père Cloquet, mon visage s'améliore.

Je n'irai demain ni chez la princesse, ni chez M<sup>me</sup> de Païva où j'étais convié à dîner.

J'ai fait dire à M<sup>me</sup> Sand de me donner ou de me retenir deux balcons pour sa première, et j'ai reçu d'Abbatucci, le conseiller d'État, le billet ci-joint. Ce qui vous prouvera, ma belle dame, qu'on a pensé à vous. Ah !

Non ! on n'aime pas sa nièce ! C'est convenu.

Ton Vieux rébarbatif qui te bécote.

Embrasse ta bonne maman pour moi.

1258. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Dimanche soir [Janvier 1872].

MON JOLI COCO,

C'est à moi de te retourner ton aimable mot : « êtes-vous mort ? » As-tu reçu le bibelot de Lévy ? Il a dû t'arriver mercredi. Et les exemplaires, sont-ils expédiés ?

Lapierre revient à Rouen mardi soir. D'ici là nous réglerons ensemble les personnes à qui il convient de donner des exemplaires de la *Lettre*. J'en ai fait, à Paris, aujourd'hui, une large distribution.

Beaucoup de journaux l'ont reproduite, De-corde est connu.

*Aïssé* paraît demain. Les petites places continuent à donner.

*Ruy-Blas* ne peut pas être joué avant le 12 ou le 15, à cause des décors.

Pierre Allais se plaint; on s'étonne de n'avoir pas *Dernières Chansons*.

Je t'embrasse.

Ton.

---

1259. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset, janvier 1872] lundi.

Tu as très bien fait de t'opposer au couronnement du buste sur la scène. Ce genre de cérémonie est bête.

Henri de Bornier a publié un bon article dans le *Nord* d'aujourd'hui lundi.

Pas de réponse pour le *Cœur à droite*. Je me suis ré-occupé aujourd'hui du *Château des Cœurs*.

Quand tu viendras ici, n'oublie pas de rapporter le portrait du père Clogenson.

*Aucune nouvelle de d'Osmoy!* Cela tourne à la démence pure et simple. Il n'a pas paru depuis un mois à la Chambre!

Je te reconduirai jusqu'à Mantes quand tu t'en retourneras à Rouen.

Donne-moi quelques détails sur la manière dont *Aïssé* est jouée.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton.

---

1260. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi matin. [Janvier 1872].

MON CHER PHILIPPE,

Voici où en sont les choses.

*Ruy-Blas* ne passera pas avant samedi prochain, peut-être jeudi; on jouera *Aïssé* demain et lundi, et peut-être encore deux ou trois fois, si *Ruy-Blas* n'est pas prêt.

Je me suis traîné hier à l'Odéon, très souffrant encore de mon angine. On applaudissait plus que jamais et les acteurs ne lâchaient nullement la pièce, mais ils avaient fort peu de monde. La Presse nous a porté, dès le premier jour, un coup mortel.

Je m'occupe d'avoir des articles pour *Dernières Chansons* et mes lettres et mes courses recommencent. Je crois que j'en aurai dans tous les grands journaux.

La lettre au conseil municipal<sup>(1)</sup> a fait beaucoup de bruit pendant trois jours. J'ignore ce qui se passe à Rouen, le sieur Caudron n'ayant pas répondu à mes épîtres. Lapiere a dû le chercher, l'appeler pour lui faire faire une lettre dans le *Figaro*.

Il m'a été impossible de mettre en branle le député Bardou, que j'avais chargé de m'obtenir au Ministère de l'Intérieur une autorisation pour vendre ma brochure dans la salle de l'Odéon. Quant à d'Osmoy il m'a fait dire à deux reprises « qu'il m'écrirait un de ces jours ».

(1) Voir cette lettre à l'appendice.

Pour Guérard, à qui j'ai envoyé un exemplaire du volume et ma brochure, il n'a pas daigné me faire savoir s'il les avait reçus.

Les amis de Bouilhet sont admirables de dévouement et exquis comme bonnes manières. J'en excepte Rohant.

Autre histoire. Il y a un semblant de revif pour la *Féerie*. Lévy me conseille d'attendre la reconstruction très prochaine de la Porte Saint-Martin. D'autre part j'ai de forts appuis du côté de Boulet.

Je ne compte sur rien, mais il ne faut pas s'endormir!... Ah! si j'avais quelqu'un pour m'aider!!!...

Lapierre doit venir à Paris dans une quinzaine de jours; donne-lui le manuscrit que tu détiens.

Si tu viens avant lui, apporte-le.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton.

---

1261. A GEORGE SAND.

[Paris] Dimanche [21 janvier 1872].

Enfin j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoïser que je ne m'y reconnais plus : 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé* <sup>(1)</sup>, m'a touché jusqu'aux larmes, chère maîtresse bien-aimée. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

(1) 6 janvier 1872.

La première a été splendide, et puis c'est tout! Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire. Je passe pour un rouge (*sic*). Vous voyez où on en est?

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce. Au contraire! Le jour de la première, c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte. Et à la troisième représentation je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas*, etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* <sup>(1)</sup> tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé*. Bref, l'héritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons*. Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *Lettre* de moi au *Conseil municipal de Rouen*. Cette petite élucubration a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps*, puis à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois et demi! Comment n'en suis-je pas crevé! Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses! que de lettres! et quelles colères — rentrées — malheureusement! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi*

(1) *La Baronne*, drame en 4 actes, en prose, par Charles-Edmont et Foussier (Odéon, 23 novembre 1871).

*Carotte* <sup>(1)</sup>. On n'imagine pas une infection pareille. C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio*. Arrivera-t-on à haïr la blague? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien.

Tourgueneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine, nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint Antoine* et dîner ensemble. Mais il survient toujours des empêchements et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça?

---

1262. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Lundi soir.

Non! je n'ai pas envoyé d'exemplaires sur papier de Hollande à Achille et à Deschamps, mais tu avais les exemplaires ordinaires pour l'un et pour l'autre.

Cet envoi extraordinaire n'étant pas bien pressé, je m'en suis abstenu.

J'ai reçu le *manuscrit* du *Château des cœurs* en bon état.

(1) *Le Roi Carotte*, de Victorien Sardou, musique d'Offenbach (13 janvier 1872.).

Il y a eu, cette semaine, un très bon article de *Coppée* dans le *Moniteur*. Banville et M<sup>me</sup> Sand m'en ont promis un. Je n'ai pu me procurer celui de *La Rounat*<sup>(1)</sup>. J'en aurai encore d'autres.

Tâche de te procurer *les Débats* de lundi dernier (il y a huit jours), pour voir la fin de l'article de Janin où il traite les conseillers municipaux « d'insectes ».

R. Deslandes s'est chargé du « *Cœur à droite* » pour le théâtre de Cluny.

R. Félin prétend que la Porte Saint-Martin peut ouvrir cet hiver! Alors?...

Impossible de savoir où gîte d'Osmoy!

Bardou prétend qu'il ne sera pas re-nommé député, vu son inexactitude.

J'ai vu cette semaine quatre députés et aucun n'a pu me donner de lui la moindre nouvelle!

Il y a dans sa chambre, à Versailles, un tas de lettres non décachetées montant à la hauteur d'un mètre, environ! Voilà tout ce que je sais.

Quand j'aurai absolument besoin de lui et que je serai riche, je mettrai la police à ses trousses pour le découvrir. Mais quant à lui écrire ou lui donner rendez-vous, zut!

Sur ce, mon bon, je t'embrasse.

Ton.

Ne devais-tu pas venir à Paris vers la fin de ce mois, toi ou Caudron?

Dis-moi comment *Aïssé* a été pris par les Rouennais; détails sur la représentation. Je n'ai plus mal à la gorge, mais la voix est encore bien endommagée.

(1) Directeur de l'Odéon.

1263. A GEORGE SAND.

[Paris, 23 janvier 1872.]

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons*, *Aïssé* et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître, c'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromise* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint Antoine*. Samedi prochain j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourgueneff. Que n'êtes-vous là!

Je vous embrasse. Votre vieux.

1264. A LA MÊME.

[Paris, 28 janvier 1872.]

Non, chère maître, ce n'est pas vrai! Bouilhet n'a jamais blessé les Bourgeois de Rouen; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard, aujourd'hui même, dans les *Mémoires du Géant*, de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême

exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté; pourquoi serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge?

Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain), par le manque de *justice*.

Je n'ai d'ailleurs insulté personne. Je m'en suis tenu à des généralités; quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre; mais assez parlé de tout cela.

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourgueneff, à qui j'ai lu les 115 pages de *Saint Antoine* qui sont écrites. Après quoi je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur! et quel critique! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible; il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis.

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire? J'ai l'esprit assez philosophique pour savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

---

1265. A ERNEST FEYDEAU.

[Février 1872?]

INFECT IMPÉRIALISTE,

Je ne vais pas te voir : 1<sup>o</sup> parce que j'ai une grippe abominable, et 2<sup>o</sup> parce que tes opinions politiques me dégoûtent.

Dès que je serai rétabli, j'irai chez toi pour t'ASSASSINER!

Tremble!!! Vive Marat!

Son ombre.

---

1266. A THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris] Jeudi soir. [Début de février 1872.]

Je m'aperçois, cher maître, que je ne t'ai pas invité pour demain vendredi.

C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu aller lundi chez Magny, mais j'étais malade de la gorge.

Donc viens demain, je t'en supplie ; tu te trouveras avec des amis. Ne rends pas vaine la course de mon portier et présente-toi chez moi demain à six heures et demie.

---

1267. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Dimanche soir. Paris. [Début de février 1872.]

Je suis content que la *Préface* vous ait plu. Demain vous recevrez un autre *morceau* de moi, dans un genre différent. J'ai peut-être eu tort de l'écrire. Mais le silence eût été de la lâcheté, et puis tant pis ! J'ai expectoré ma bile, ça me soulage.

Depuis deux mois et demi, j'ai mené une vie atroce. Mes plus longues nuits du 25 novembre au 8 janvier ont été de cinq heures, car personne ne m'a aidé et ma besogne a été rude.

J'ai imprimé *Dernières Chansons* et *Aïssé*. J'ai écrit une *Lettre au Conseil municipal de Rouen* et j'ai monté seul, absolument seul, *Aïssé* ! A la troisième représentation, c'est encore moi qui conduisais les figurants et, le jour de la première, j'ai porté de mes mains les accessoires du premier acte. C'est vous dire quelle jolie administration c'est que l'Odéon. Il m'a fallu (pour qu'elle ne fût pas tout à fait honteuse) donner des répétitions particulières à M<sup>me</sup> Colombier. J'ai manqué de *tuer* le souffleur, etc. Ah ! c'était joli ! et pendant huit jours j'ai pataugé dans la neige, du parc Monceau à l'Odéon, car les voitures ne marchaient pas. J'étais quelquefois si fatigué que, rentré chez moi, je me mettais à pleurer comme un enfant. Quand j'avais corrigé mes épreuves, à minuit, je commençais ma vaste correspondance. Comment n'en suis-je pas crevé ? Voilà ce qui m'étonne. Enfin, me voilà quitte et avant-hier j'ai

recommencé mes lectures à la Bibliothèque. Si nul embarras ne me survient, j'espère avoir fini *Saint Antoine* cet été.

D'après le petit aperçu de mes occupations, vous voyez, chère Madame, que je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Quant à vous oublier, est-ce possible?

---

1268. A GEORGE SAND.

[Paris, mi-février 1872.]

CHÈRE BON MAITRE,

Pouvez-vous, pour le *Temps*, écrire un article sur *Dernières Chansons*? Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint Antoine*.

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

---

1269. A THÉOPHILE GAUTIER.

Jeudi matin. [Mi-février 1872].

CHER VIEUX MAITRE,

J'ai oublié hier de te dire cette phrase : « Tu serais bien gentil de faire un article sur *Dernières*

*Chansons* ». Je n'avais peut-être pas besoin de le dire?

Voilà! Sur ce, je t'embrasse.

---

1270. A CHARLES-EDMOND.

Mardi soir. [20 février 1872.]

MON CHER VIEUX,

Madame Sand m'a écrit hier qu'elle ferait cette semaine un article sur *Dernières Chansons*.

Donc, *c'est chose bien convenue*, ne vous en occupez plus. Je voulais vous demander un service. Pouvez-vous placer dans votre journal un brave garçon qui s'appelle dans les petits journaux *Jules Dementhe* et de son vrai nom *Jules Robaut*? Je vous le recommande comme un homme très intelligent, probe et pouvant tout faire, depuis les échos jusqu'à la satire [*sic*] en vers; il est très au courant de la trituration des feuilles.

En lui donnant actuellement de quoi vivre vous m'obligeriez.

Tout à vous, mon bon.

P.-S. — Ma recommandation n'est pas banale!

---

1271. A GEORGE SAND.

[Paris, entre le 20 et le 28 février 1872.]

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître! J'ai tant de choses à vous

dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime!

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint Antoine*?

Moi, je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé; or j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais avec ma mère; nous sommes en quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc vers Pâques je serai revenu à Croisset et je me remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis, le soir, la *Critique de la raison pure* de Kant, traduit par Barni, et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires <sup>(1)</sup> du moyen âge, à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé; rassurez-vous. Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit

(1) Erreur (de Flaubert ?) pour : bestiaire.

solide, car la lame est bien aiguisée; mais tout se convertit en tristesse. L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence. J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait. Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément, il n'y a que la sacrosainte littérature qui m'intéresse,

Ma *Préface aux Dernières Chansons* a suscité chez M<sup>me</sup> Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique après avoir « adulé César! » Triste exemple des passions, comme dirait Prud'homme!

A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on disc, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là. Cependant, si l'on consultait le dieu appelé Suffrage universel, qui sait?... Ah! nous sommes bien bas, bien bas!

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah. Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant! Je répète le mot, pas du tout grand homme, pas du tout pontife. Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait connaissance de M<sup>me</sup> Viardot que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourgueneff qui m'a amené chez elle.

Embrassez très fort vos petites-filles pour moi, et à vous mes meilleures, mes plus hautes tendresses.

---

1272. A THÉOPHILE GAUTIER.

Dimanche soir [février-mars 1872].

Il m'est *impossible* d'aller dîner chez toi mercredi. Mais, si j'ai compris les explications de mon Mameluk, tu viendras jeudi? Est-ce convenu?

En cas de silence, je t'attends; ne me réponds pas et viens.

A bientôt, vieux maître.

---

1273. AU MÊME.

Jeudi matin [février-mars 1872.]

VIEUX MAÎTRE,

Voici une petite note que je te prie de considérer.

Si tu peux dire quelque bien des peinturlureurs en question, tu obligeras des amis à moi.

Je t'embrasse.

---

1274. A ALPHONSE DAUDET.

Mardi matin [mars 1872].

C'est purement et simplement un *chef-d'œuvre*! Je lâche le mot et je le maintiens.

J'ai commencé *Tartarin* dimanche à minuit ; il était achevé à 2 h. 30 ! Tout, absolument tout, m'a diverti ; plusieurs fois j'ai ri tout haut aux éclats. L'invention du chameau est une merveille ; il est bien développé et « couronne l'édifice ».

Tartarin sur le minaret, engueulant l'Orient, est sublime !

Enfin votre petit livre me semble avoir la plus grande valeur. Tel est mon avis.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs dans une douzaine de jours. D'ici là, tous mes moments sont pris. Je voudrais vous voir cependant. Mais comment faire ? Dimanche dans l'après-midi je serai chez moi.

Et vous ? quand vous trouver ?

Où trouver aussi votre frère, que je n'ai pas encore remercié de son livre ?

A bientôt, n'est-ce pas, et à vous.

Les chasseurs de casquettes ! Barbassou, les nègres mangeant le sparadrap, le Prince, etc. ! Très beau, très beau !

---

1275. A GEORGE SAND.

[Début de mars 1872.]

CHÈRE MAITRE,

J'ai reçu les dessins fantastiques <sup>(1)</sup> qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond

(1) Voir ces croquis dans *la Tentation de Saint Antoine*, p. 678, (Conard éd.).

caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert.... Rêverie!

Il y a deux très jolis monstres : 1° un fœtus en forme de ballon et à quatre pattes; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile. Il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés. Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître. Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étrangement. Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute. Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le dessous est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant, traduit par Barni, est une lecture plus lourde que la *Vie parisienne* de Marcelin. N'importe! j'arriverai à la comprendre.

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière

partie de *Saint Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style.

Et de vous encore plus, chère bon maître. Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir.

Et là-dessus, je vous embrasse tous à pleins bras.

Votre vieux troubadour, toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe!

---

1276. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mercredi.

J'ai empoché hier, à l'Odéon, 400 francs pour toi.

Guérard m'a renvoyé les cahiers. Je serai à Croisset vendredi soir; j'arriverai à Rouen par l'express du soir.

Ma première course à Rouen, qui aura lieu lundi ou mardi, sera pour porter de l'argent à Caudron.

Je t'embrasse.

---

1277. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin [11 mars 1872].

MON CARO,

M<sup>me</sup> Sand ne me répond pas relativement à la dame de compagnie. Donc, j'en ai reparlé hier chez la Princesse.

Tu recevras demain, à 11 heures, la visite d'une dame recommandée par M<sup>me</sup> de Galbois <sup>(1)</sup>, qui la connaît si bien qu'elle est la marraine de sa fille. C'est une veuve.

La Princesse avait une autre personne à recommander, mais celle-là est sur le point de se marier.

Mon intention est toujours de m'en aller vers la fin de la semaine prochaine. D'ici là j'ai bien des choses à faire ! J'irai probablement te faire une visite *mardi* matin. Vous déjeunez trop tard pour que je déjeune avec vous. A propos de repas, ton dîner de samedi avait le caractère d'une chose réussie : jolie nourriture, bons vins, amphitryons charmants et, en fait de femmes, de vrais anges ! Le père Giraud <sup>(2)</sup> était dans un « enthousiasme impossible à décrire » ; son frère me l'a dit et je m'en suis d'ailleurs aperçu !

Tu ne m'avais pas assez vanté M<sup>me</sup> Siredey, que je trouve « un morceau » appétissant ! et l'air bon enfant.

Si l'on ne se met pas tout de suite à peindre la petite salle à manger, le corridor, et la chambre de ta grand'mère, nous serons fort incommodés quand nous allons revenir à Croisset, et cette opération me semble indispensable. Ne pas oublier aussi de faire laver la cuisine. Et l'Hôtel-Dieu ? As-tu une lettre ?

Adieu, pauvre chérie ! il faudra, avant mon départ, faire encore un déjeuner chez

Vieux.

(1) Madame de Galbois, dame d'honneur de la princesse Mathilde.

(2) Le peintre Charles Giraud.

1278. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

[Paris, dimanche 2 heures, mars 1872.]

MON CHER PHILIPPE,

J'arriverai demain à Rouen par l'omnibus qui part de Paris à midi. Et j'ai beaucoup de choses embêtantes à te narrer. Je me suis fâché à mort avec le sieur Lévy. La colère que j'ai eue contre lui mercredi matin m'a rendu malade; tout cela est long à t'expliquer. Tâche de venir mardi au [sic] Croisset, ou demain, à 4 heures et demie, à la gare.

Je n'ai pas (malgré ma fureur) fait jusqu'à présent aucune bêtise.

Lévy m'a nié *en face* une parole donnée, celle d'avancer les frais d'impression.

A demain ou après-demain.

Ton.

1279. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 11 heures [26 mars 1872.]

MON LOULOU,

Ta grand'mère a très bien supporté le voyage et, malgré l'abominable état où est plongé Croisset, son humeur est bonne.

Je n'en dirai pas autant de la mienne. Mon irascibilité touche à la démence.

Je vais m'habiller pour aller à Rouen payer des

notes, choisir des papiers, et faire une visite à l'Hôtel-Dieu. J'ai couché dans ta chambre. On ne sait pas comment se retourner dans la maison, qui pue violemment, et nous n'avons ni femme de ménage ni cuisinière.

Ton Vieux peu gai.

---

1280. A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi, 2 heures. [28 mars 1872.]

Ce que j'avais prévu se réalise : l'été ne sera pas gai ! Ta grand'mère, qui avait très bien supporté le voyage et qui avant-hier était de bonne humeur, est retombée plus bas que jamais depuis hier au soir. Elle vient de se donner une espèce d'indigestion et m'a fait grand'peur. C'est la suite de la manie qu'elle a de manger sans cesse pour se fortifier, croit-elle. Il faut maintenant avancer d'une demi-heure chaque repas. On ne sait plus que faire [...].

La maison est dans un tel état de délabrement, de saleté, et les histoires de ménage si compliquées, que depuis mon arrivée je n'ai pu rien faire [...].

Comme la vie est lourde par moments ! J'en suis gorgé à vomir ! [...].

La dame de compagnie n'aura pas de chambre libre avant la fin de la semaine prochaine. Donc vers le 8 elle peut venir.

Toutes ces occupations-là, et surtout le tête-à-tête lamentable de ta grand'mère, me cassent bras et jambes. Je sens que je ne pourrais pas

écrire, car j'ai peine à comprendre ce que je lis. Mon rêve est d'aller vivre dans un couvent en Italie, pour ne plus me mêler de rien!

J'ai été vaillant cet hiver, jusqu'à ma brouille avec Lévy. Mais depuis lors, je me sens épuisé jusque dans les moelles. J'attends Philippe, à qui je vais conter des choses désagréables. Dimanche, j'ai rendez-vous avec Deschamps pour l'affaire de la fontaine! Quand donc me f...-t-on la paix? Quand n'aurai-je plus à m'occuper des éternels autres? Je passe tour à tour du rugissement à l'accablement.

Et toi, pauvre chérie, comment vas-tu? Pense à Vieux et écris-lui souvent.

Je t'embrasse.

Ton ganachon.

Ci-inclus quelques lignes que ta grand'mère a voulu t'écrire hier.

---

1281. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Jeudi soir.

MON CHER AMI,

Par l'intermédiaire de Laporte, je sais que notre affaire est revenue, hier soir, au conseil municipal. Nouvelles chicanes! Ils *ne veulent pas comprendre* la question! Cependant Leplé est nommé rapporteur. « Il demande que vous lui résumiez très succinctement », m'écrit Laporte,

« la vie et l'œuvre de Bouilhet, soit une biographie très sommaire et la liste chronologique de ses ouvrages, avec le nombre de représentations de chacune de ses meilleures pièces. »

J'irai demain chez Peragollo, pour avoir au juste ce dernier renseignement. Quant aux autres, ils se trouvent dans la préface de « *Dernières Chansons* ». Je te prie donc de porter tout de suite chez ledit Docteur ton exemplaire de « *Dernières Chansons* », en lui faisant savoir que c'est moi qui le lui envoie. Du reste, je lui écris par le même courrier.

Tous ces potins-là, ce mauvais vouloir permanent, cette haine féroce de la littérature m'emplit d'une mélancolie farouche! (même histoire d'ailleurs pour la statue de G. Sand! Je suis membre de la commission, dont le père Hugo est le président.)

Lemerre m'a promis pour l'hiver prochain une édition complète des poésies de Bouilhet. Je suis sûr que ça se vendra; mais ton père devrait agir sur Duquesnel pour une reprise quelconque!

Quant à d'Osmoy, il n'existe pas plus « que s'il était déjà mort » (*Lucrece Borgia*, acte II.) Jamais je n'entends parler de ce coco et ne désire pas le revoir, car il m'a blessé jusque dans les moelles. Un protégé de la maréchale Canrobert, M. Gustave Ruiz, m'a demandé la permission de faire un opéra sur la *Conjuration d'Amboise*, mais je n'en entends plus parler.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton vieux solide (il ose se qualifier ainsi).

---

1282. A GEORGE SAND.

Croisset. [Fin mars 1872.]

Me voilà revenu ici, chère bon maître, et peu gai; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle, bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allègera dans mes sottes occupations de ménage.

J'ai eu, il y a dix jours, une violente contestation avec mon éditeur.

C'était à l'occasion de *Dernières Chansons*. Savez-vous ce que *Aïssé* et *Dernières Chansons* auront produit à l'héritier de Bouilhet? Tout compte fait, il aura à payer quatre cents francs. Je vous épargne le détail de la chose, mais c'est ainsi. Et voilà comme la vertu est toujours récompensée. Si elle était récompensée, elle ne serait pas la vertu.

N'importe! cette dernière histoire m'a énervé comme une trop forte saignée. Il est humiliant de voir qu'on ne réussit pas, et quand on a donné pour rien tout son cœur, son esprit, ses nerfs, ses muscles et son temps, on retombe à plat, écrasé.

Mon pauvre Bouilhet a bien fait de mourir: le temps n'est pas doux.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour

éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières Chansons* a failli me faire avoir un procès. L'His-toire de la fontaine <sup>(1)</sup> n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout!

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint Antoine!* Je vais m'y mettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hegel. Ces deux grands hommes continuent à m'abrutir et, quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinoza. Quel génie! Quelle œuvre que l'*Éthique!*

---

1283. A JULES TROUBAT.

Croisset, le 31 mars 1872.

MON CHER AMI,

Je vous remercie de tout le mal que vous vous donnez à cause de moi! Cela dit, passons *aux affaires*.

J'ai communiqué votre lettre à l'héritier de Bouilhet, M. Philippe Leparfait qui, tout bien pesé, trouve que j'ai eu tort dans mes violences

(1) Projet d'un monument à ériger à la mémoire de Bouilhet, à Rouen.

avec Michel Lévy. Tel n'est pas mon avis, mais je vous dois l'exacte vérité.

Il accepte l'offre de M. Lévy et s'engage à lui rembourser, le 1<sup>er</sup> avril 1873 au plus tard, la somme due à M. Claye, déduction faite du produit des volumes qui pourront être vendus d'ici à l'époque sus-mentionnée.

Envoyez-moi l'engagement qu'il faut que Philippe signe.

Si M. Lévy trouve insuffisante la signature de Philippe, il va sans dire que, moi, j'en réponds.

Mille remerciements, et tout à vous.

*P.-S.* — Il est bien entendu que l'offre première de M. Lévy, — offre qu'il maintient et que M. Philippe accepte, — consiste en ceci : M. Lévy avance les frais d'impression à M. Claye, avance que M. Philippe lui remboursera le 1<sup>er</sup> avril 1873, et dont on déduira alors le prix des volumes vendus. M. Lévy justifiera nécessairement du nombre des volumes invendus lui restant en dépôt, et M. Lévy gardera pour son bénéfice une remise de 40 p. 100 sur le produit brut des exemplaires vendus; et dans ces 40 p. 100 seront compris tous les frais de toute nature auxquels la vente aura pu donner lieu.

Quant au mémoire de Claye, je le conserve encore quelques jours et je vous présenterai à son sujet quelques observations dont M. Lévy pourra profiter pour le règlement de ce compte.

---

1284. A MAXIME DU CAMP.

[Croisset, 6 avril 1872.]

Ma mère vient de mourir. Depuis lundi dernier je n'ai pas fermé l'œil. Je suis brisé. Comme j'ai pensé à toi et à tout le passé cette semaine!

Je t'embrasse, mon cher Maxime, mon vieux compagnon!

---

1285. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Nuit du samedi [6-7 avril 1872].

CHER BON AMI,

Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de trente-trois heures.

Que vous dirai-je de plus? Nous sommes désolés. Achille, Caroline et moi, nous vous embrassons bien tendrement. Votre...

---

1286. A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, samedi, minuit 1/2 [6-7 avril 1872].

MON CHER AMI,

Ma mère vient de mourir.

Je ne veux pas que vous veniez à son enterrement. Cela renouvellerait votre douleur; j'ai assez de la mienne.

Je vous embrasse. Votre.

1287. A MADAME LAURE DE MAUPASSANT.

7 avril 1872.

MA CHÈRE LAURE,

Ma mère est morte hier matin !  
 Nous l'enterrons demain.  
 Je suis brisé de fatigue et de douleur.  
 Je t'embrasse tendrement.

1288. A GEORGE SAND.

[Croisset.] Mardi 16 avril 1872.

CHÈRE BON MAITRE,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre. Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait.

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdier. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe. Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri jusqu'aux larmes. Êtes-vous bonne ! Quel excellent être vous faites ! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci. Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession,

je reste ici. Avant de me décider pour l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre; après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la solitude? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris. Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps, j'en ai peur. Ah! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans!

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé. C'est comme si l'on m'avait arraché une partie des entrailles!

---

1289. A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, milieu d'avril 1872.]

Je suis trop écrasé et trop abruti pour t'écrire comme il conviendrait, mon cher bonhomme. Je veux seulement vous remercier, toi et M<sup>me</sup> Feydeau, pour vos bonnes paroles.

J'ai abominablement souffert depuis quinze jours.

Je ne sais pas ce que je vais devenir et il m'est impossible de faire aucun projet, tant que nos affaires ne seront pas terminées. Ma mère a légué

Croisset à Caroline et provisoirement je vais y vivre.

Quand je serai un peu remis de mes chagrins et de tous mes tracas, je t'écrirai plus longuement. D'ici là je t'embrasse.

---

1290. A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, vendredi [19 avril 1872].

Je ne puis vous dire rien encore sur mon avenir, mon cher ami. Tant que mes affaires ne seront pas arrangées (ce qui sera long), je ne sais où je vivrai. Car il faut savoir d'abord comment je vivrai.

D'ici à longtemps, je ne ferai pas de longues stations à Paris. Au mois de mai cependant j'y resterai peut-être pendant une semaine.

Je viens de passer une dure semaine, mon cher vieux, la semaine de l'*inventaire* ! C'est sinistre. Il m'a semblé que ma mère se re-mourait et que nous la volions.

Ce que vous me dites du pauvre Théo m'afflige profondément. Encore un ! Ah ! comme je voudrais reprendre goût au travail ! Mais j'ai la tête bien vide et tous les membres endoloris. Il n'est pas facile d'être philosophe.

Je vous embrasse à plein cœur, mon cher vieux.

---

1291. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 4 heures [25 avril 1872].

MON CHER LOULOU,

J'ai eu le cœur bien gros en te voyant partir ! et je me suis senti encore moins gai, le soir, quand je me suis mis à table ; mais il faut être philosophe.

Je me suis remis à travailler. A force d'entêtement, j'arriverai à reprendre goût au pauvre *Saint Antoine*. Fais comme moi, pauvre chérie, occupe ta cervelle ; remets-toi à peindre.

Il faut jusques au bout respecter sa nature.

Ce que je dis là est hygiénique et moral.

Comme il me semble qu'il y a déjà longtemps que tu es absente, mon pauvre Caro ! Au reste, j'ai un peu perdu la notion du temps.

Émile est parti à Rouen faire des commissions. La grêle vient de tomber, le soleil rebrille. Je me suis couché très tard. Je crois que je vais piquer un chien..... As-tu lu dans les feuilles l'assassinat de la comtesse Dubourg <sup>(1)</sup> ? Quelle atroce aventure !

Adieu. A bientôt, n'est-ce pas ?

Que dis-tu du jeune Philippe qui n'est pas venu me voir une fois ?

L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue !

(1) Madame Dubourg, tuée par son mari qui la surprit en flagrant délit d'adultère.

1292. A LA MÊME.

Croisset, lundi soir [29 avril 1872].

CHÈRE CARO,

Je regrette la lettre de quatre pages que tu as déchirée, parce que c'était une longue lettre, et puis qu'elle n'était peut-être pas aussi « stupide » que tu le prétends. Je ne veux pas t'embêter avec mes demandes d'épîtres, sachant par moi-même combien il est assommant d'écrire des lettres quand on n'en a pas envie. Mais tu me feras pourtant bien plaisir de barbouiller à mon adresse beaucoup de papier lorsque le cœur t'en dira.

J'ai lu et préparé du *Saint Antoine*. Demain, définitivement, je me mets aux phrases. Maintenant je suis calme, ce qui est beaucoup.

Jeudi, j'ai eu la visite de M<sup>me</sup> Heuzey et de M<sup>me</sup> Crépet. Ces bonnes dames voulaient m'emmener dîner à Rouen. Il n'était que 3 heures de l'après-midi. Or la perspective de leur compagnie jusqu'à 10 heures du soir m'a un peu effrayé et je suis resté dans ma solitude. N'importe ! les repas ne sont pas drôles !

Hier j'ai eu la visite de Raoul-Duval et de Laporte (du Grand-Couronne) qui m'a appris la mort de la fille de mon pauvre Duplan ! Encore une mort !... Le soir, j'ai été dîner chez Lapierre. J'aurai la visite de ces dames au milieu de la semaine.

Le peintre aura fini demain sa besogne et le

colleur de papier viendra jeudi. Émile a tantôt rapporté de Rouen tes deux coupes en marbre.

Adieu, pauvre fille. Bon courage !

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieux.

Tu n'imagines pas comme *ton* Croisset est calme et beau ! Il y a une douceur infinie dans tout et comme un grand apaisement qui sort du silence. Le souvenir de « ma pauvre vieille » ne me quitte pas et flotte autour de moi comme une vapeur et m'enveloppe.

---

1293. A GEORGE SAND.

[Croisset, fin avril-premiers jours de mai 1872.]

Quelle bonne nouvelle, chère maître ! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin !

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas ; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si l'on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'aurai pour vivre. Car toute la fortune qui nous

revient est en biens-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai plus d'amis. L'éternel humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins.

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade ? Il se meurt d'ennui et de misère ! Personne ne parle plus sa langue ! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistons, égarés dans un monde nouveau.

---

1294. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de dimanche [5-6 mai, 1872].

MA CHÈRE CARO,

Le seul événement, la seule distraction de ma semaine, a été la visite de ton mari. Ah ! je suis ingrat envers les dieux ! car hier j'ai eu celle de M<sup>me</sup> Achille et de Juliette qui sont venues m'inviter pour le 16 prochain (de jeudi en huit) à la communion du jeune Roquigny. Tu as dû recevoir aussi une invitation. On a été fort aimable ; on s'est informé de toi (de ta santé).

Ça ne m'a pas rendu plus gai ! Les repas en tête-à-tête avec moi-même, devant cette table vide, sont durs. Enfin, ce soir, pour la première fois, j'ai eu un dessert sans larmes. Je me ferai peut-être à cette vie solitaire et farouche. Je ne

vois pas d'ailleurs que j'aie le *moyen* d'en mener une autre.

Je me force à travailler tant que je peux. Mais ma pauvre cervelle est rétive. Je fais très peu de besogne et de la médiocre.

En fait de nouvelles, Léon Rivoire <sup>(1)</sup> est mort à Alger. Ses sœurs étaient déjà sur le paquebot, dans le port de Marseille, quand un télégramme leur a appris que tout était fini. Elles doivent revenir à Rouen au milieu de cette semaine.

La Princesse m'a écrit que Théo était fort malade! Encore une mort! encore un chagrin! Quand donc sortirai-je du noir?...

Je ne sais pas où ton mari a découvert un assomant barbouilleur comme Saunier, peintre en bâtiments! Croirais-tu qu'il n'a pas encore fini ta chambre? Reste à faire le marbre de la cheminée. J'espère pourtant que tout sera réorganisé complètement vers mercredi ou jeudi.

A propos d'affaires, Claye, l'imprimeur, m'a écrit ce matin pour que je le débarrasse des exemplaires des *Dernières Chansons* qui lui restent. Ma brouille avec Lévy s'accentue.

Il me tarde bien de bécoter ta chère mine et de voir ma pauvre nièce.

As-tu repris la peinture? Lis-tu quelque chose?  
Imite dans son courage

Ton Vieux.

---

(1) Léon Rivoire, frère de M<sup>me</sup> Lapiere et de M<sup>me</sup> Brainne.

1295. A LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi [10 mai 1872].

MON PAUVRE CARO,

MM. les peintres auront enfin terminé les deux chambres demain ! et je crois que mardi (jour où je t'attends) tout sera prêt.

Ma vie, comme incident, n'a eu que la visite de trois belles dames, aujourd'hui : les dames Lapierre avec M<sup>me</sup> Pasca. Celle-ci reviendra dimanche pour que je lui donne les poésies bonnes à réciter en Russie. Dimanche j'aurai à déjeuner Laporte (l'ami de Duplan). Voilà toutes les nouvelles.

Je continue à ne pas m'amuser follement. Cependant, comme j'ai pris avant le dîner un très long bain, je suis plus calme ce soir.

Je dois aller à Paris du 20 au 25, pour les affaires de Bouilhet. J'ai rendez-vous avec Claye, l'imprimeur ; mais si tu dois rester à Croisset au-delà du 25, je remettrai mon rendez-vous, voulant me priver le moins possible de « ma pauvre fille »

Que j'aime tendrement.

---

1296. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mercredi [15 mai 1872].

Nos lettres se croisent toujours ! Avez-vous remarqué cela, Princesse ? Est-ce assez drôle, et comme c'est flatteur pour moi !

Je vous annonçais ma visite pour le 20 de ce mois. Mais les éternelles *affaires* me retiendront ici jusqu'au commencement de juin, et mon petit voyage est reculé de quinze jours. J'ai été tenté, après la mort de ma mère, de faire mon paquet et de m'en aller bien loin, n'importe où. Mais une fois sorti de cette pauvre maison, je n'aurais pas eu le courage d'y rentrer ! et j'ai agi sagement en tâchant de prendre, tout de suite, l'habitude de l'isolement absolu.

Je suis raisonnable, je me force à faire quelque chose et à travailler pour m'étourdir. Mais le cœur n'est pas à la besogne et la rêverie reprend le dessus. Je me perds dans les souvenirs, comme un vieillard.

N'est-ce pas aujourd'hui qu'Estelle se marie <sup>(1)</sup> ? Pauvre, pauvre Théo ! Aucun de ses enfants ne m'a donné de ses nouvelles. J'ai peur que cet événement-là (le mariage d'Estelle) ne lui soit funeste.

Cela a dû vous sembler bon de vous retrouver dans le cher Saint-Gratien. Mais quel temps ! quel froid ! A quoi vous occupez-vous ? Faites-vous quelque grand ouvrage de peinture ? Tâchez

(1) Estelle Gautier, fiancée à Émile Bergerat.

de ne pas vous ennuyer et pensez un peu à un pauvre diable qui vous aime, princesse, à votre vieux fidèle.

---

## 1297. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 15 mai 1872.

Vous avez raison, je pense à vous très souvent, plus que jamais et profondément. Pourquoi?... Je suis comme un vieillard, le passé m'envahit. Je roule dans les souvenirs et je m'y perds. Mon isolement est absolu et, quand je n'ai pas beaucoup de chagrin, j'ai beaucoup d'ennuis. Cela me change. Après les larmes, les bâillements. Cela compose un petit assortiment de distractions fort coquet.

Je fais ce que je peux pour sortir de là ; je me force au travail et je me rudoie. Mais le cœur n'est pas à la littérature. Le bon *Saint Antoine* (que j'ai repris et qui sera fini vers le mois d'août) m'embête comme la vie elle-même, ce qui n'est pas peu dire. J'aurais besoin pour le finir de l'enthousiasme que j'avais l'été dernier. Mais, depuis lors, il m'est survenu de fortes secousses. Que je suis démonté ! Mon pauvre bourrichon est à bas.

Comme j'ai envie de vous lire ce livre-là, pourtant ! Car il est fait pour vous, j'entends pour le petit nombre, pour la petite horde qui s'éclaircit.

En quoi le séjour de Paris est-il contraire à votre traitement ? Ne seriez-vous pas tout aussi bien à Paris que dans le lointain Villenauxe ?

Est-ce que tout déplacement vous est absolument impossible ? Si cela était, j'irais vous voir, je ferais ce grand sacrifice de faire une chose qui me serait agréable.

Mes affaires (les assommantes affaires d'argent) ne sont pas terminées et ne peuvent l'être avant longtemps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Croiset sera toujours mon refuge. Je n'ai plus grand chose qui m'attire à Paris et l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc qu'il faut couvrir de noir, uniquement pour ne pas crever d'ennui et comme on a un tour dans son grenier quand on habite la campagne.

Oui, j'ai lu l'*Année terrible*. Il y a du très beau, mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. La *densité* manque. N'importe ! quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là ! Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité ! Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver, plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui ! Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.

A quoi pouvez-vous passer votre temps ? Écrivez-moi ; il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire.

---

1298. A LA MÈRE DE PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mercredi soir.

MA CHÈRE LÉONIE,

Dites donc à Philippe de venir *dîner dimanche prochain* à Croisset (il aura pour compagnons Desbois et Guy de Maupassant).

J'aurai besoin de le voir pour le tombeau de notre pauvre ami!

Je ne lui écris pas, parce que j'ignore l'adresse de son patron.

Je vous embrasse sur les deux joues et à deux bras.

Votre vieux.

*N. B.* — Qu'il me réponde!

S'il veut venir vers 5 heures et apporter son caleçon, nous piquerons une coupe ensemble dans la Seine.

---

1299. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Lundi soir [18 mai 1872].

Je suis enfin un peu plus calme, je peux m'occuper à quelque chose. C'est pourquoi je vous écris, Princesse. N'est-il pas naturel qu'au milieu de mon chagrin je me tourne vers vous, dont je n'ai reçu que de bonnes paroles et des marques d'affection?

*Mes affaires*, chose assommante, me laisseront un peu tranquille vers le 20 du mois prochain. J'en profiterai pour aller vous faire une petite visite.

Mais où êtes-vous ? A Saint-Gratien ou à Paris ? Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon pauvre Théo qui m'inquiète beaucoup ? J'avais prié ses deux filles de m'écrire. Elles n'en ont rien fait, ni l'une ni l'autre (J'ignore l'adresse de son fils).

Goncourt m'a écrit qu'il empirait. Encore un ami qui va s'en aller ! La mort s'acharne sur tout ce que j'aime. Allons, il *faut être philosophe* et je ne veux pas vous ennuyer. D'ailleurs, après l'invasion prussienne, il n'y a plus de malheur possible. Ç'a été là le fond de l'abîme, le dernier degré de la rage et du désespoir ! Comment n'en suis-je pas crevé ? C'est ce qui m'étonne, quand j'y songe. Mais nous sommes nés pour souffrir, puisque la vie se passe à cela.

Il y a aujourd'hui trois semaines, il me semblait qu'on m'arrachait les entrailles ; et maintenant, je reprends les mêmes occupations, le même petit train-train.....

Tout passe, parce que tout lasse !

Tâchez de vous tenir, sinon en joie, du moins en sérénité, et permettez-moi, Princesse, de vous baiser les mains en vous assurant que je suis

Votre vieux fidèle et dévoué.

Amitiés, je vous prie, au bon Girard et à Popelin.

---

## 1300. A THÉOPHILE GAUTIER.

19 mai 1872.

CHER VIEUX MAITRE,

Je ne t'ai pas écrit, je ne t'ai pas envoyé de cartes, à propos du mariage d'Estelle. Mais jamais je n'ai pensé à toi comme depuis huit jours. Il me semble que tu vas t'ennuyer affreusement. Et je t'embrasse.

J'espère te voir dans une quinzaine de jours  
Tâche d'être plus gai que moi.

## 1301. A MADAME MAURICE SHLÉSINGER.

Croisset. Nuit de mardi, 27-[28] mai 1872.

Comment! vous! vous! Un soupçon sur votre vieil ami? Comment pouvez-vous supposer qu'il vous oublie, dans un moment surtout où il a le cœur si remué?

Si je ne vous ai pas écrit, c'est que *je n'en ai pas eu la force*. Voilà mon excuse. J'aurais dû répondre à votre première lettre, c'est vrai, mais j'étais si fatigué!...

Tâchez de rester à Paris jusqu'au 20 juin : je compte y être vers cette époque, nous nous verrons un peu.

Plus ma vie s'avance, plus elle est triste. Je vais rentrer dans une complète solitude. Je fais des vœux pour le bonheur de votre fils comme s'il

était le mien et je vous embrasse l'un et l'autre — mais vous un peu davantage, ma toujours aimée.

---

1302. A GEORGE SAND.

[Croisset, 4 juin 1872.]

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître ? Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore ? Sinon j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinsiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns. Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirai *Saint Antoine*, auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fit du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à « honorer de ma présence » l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois. J'irai. Et je voudrais même y prononcer un discours qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrument

*un vrai morceau*, la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

---

1303. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Croisset [5 juin 1872].

PRINCESSE,

Je suis un misérable ! J'aurais dû répondre immédiatement à votre dernière lettre, qui est d'ailleurs *un chef-d'œuvre* de style et d'esprit. La description du mari d'Estelle m'a fait rire tout haut. Ça se voit. Vous avez des coups de pinceau à la Saint-Simon qui sont exquis.

Mon petit voyage vers vous a été remis de semaine en semaine, par suite des *exécrables* affaires ! de l'inventaire du mobilier au partage des meubles, etc. ! Quel ennui ! Mon incapacité en matières d'argent, ou plutôt la répulsion qu'elles me causent est arrivée chez moi à un tel point que cela frise l'imbécillité ou la démence. Je parle très sérieusement ; j'aime mieux me laisser dépouiller jusqu'aux os que de me défendre, non par désintéressement, mais par la rage d'ennui que me donne un pareil travail. Tel est le caractère de votre esclave indigne, chère Princesse.

Enfin le plus lourd est terminé et, vers la fin de la semaine prochaine, je me remettrai un peu de baume dans le sang. J'espère bien contempler votre belle et bonne figure.

Au milieu de mes chagrins, j'achève *Saint Antoine*. Mais je suis si dégoûté des éditeurs et des journaux que je ne le publierai pas cet hiver. J'attendrai des jours meilleurs. Si jamais ils n'arrivent, mon deuil en est fait d'avance.

J'irai peut-être passer le mois de juillet à Luchon, pour y accompagner ma nièce, dont la santé me tourmente un peu.

Mais avant cela, le 23 de ce mois, j'assisterai à l'inauguration de la statue de Ronsard. Le maire de Vendôme m'a invité à y venir. Je suis curieux de voir un pays où l'on pense encore à la littérature. J'avais même eu l'intention de composer *un discours* à cet effet. C'eût été une belle occasion de tomber sur le *muflisme* moderne et d'exalter la poésie. Mais pour faire cela convenablement, la force et l'entrain me manquent.

Vous me parlez de de Goncourt que vous aimez. Vous avez bien raison ! Je ne connais pas de meilleur homme, de nature plus délicate.

C'est un vrai aristocrate, chose rare.

Adieu, ou plutôt à bientôt, Princesse.

Je vous baise les deux mains, et suis votre fidèle et dévoué.

1304. A MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 5 juin 1872.

Vous m'annoncez une mort qui vous désole <sup>(1)</sup>. Je croyais vous en avoir appris une autre, celle

(1) Un ami de M<sup>lle</sup> de Chantepie.

de ma mère. J'avais moi-même écrit votre adresse sur le billet de faire part. Il ne vous est donc pas parvenu ?

Que vous dirai-je, chère correspondante ? Vous avez passé par là et vous savez ce qu'on souffre. Pour nous autres, vieux célibataires, c'est plus dur que pour d'autres.

Je vais vivre maintenant complètement seul. Depuis trois ans, *tous* mes amis intimes sont morts. Je n'ai plus personne à qui parler.

Dans quelques jours je verrai M<sup>me</sup> Sand, que je n'ai vue depuis l'hiver de 1870. Nous causerons de vous.

Au milieu de mes chagrins, j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel et depuis ce temps-là je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes

Mais je suis tellement dégoûté des éditeurs et des journaux que je ne publierai pas maintenant. J'attendrai des jours meilleurs ; s'ils n'arrivent jamais, j'en suis consolé d'avance. Il faut faire de l'Art pour soi et non pour le public. Sans ma mère et sans mon pauvre Bouilhet, je n'aurais pas fait imprimer *Madame Bovary*. Je suis, en cela, aussi peu homme de lettres que possible.

Que lisez-vous ? A quoi occupez-vous votre esprit ? Nous devons travailler malgré tout ; c'est le moyen de ne pas sentir le poids de la vie. Le stoïcisme est de l'hygiène.

---

1305. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mardi soir, 6 juin.

MON CHER PHILIPPE,

Vous rappelez-vous (toi et ta mère) quelle était la fin primitive de *Dolorès*, la façon dont le Comte de Roxas revenait au dernier acte ?

J'aurais besoin, là-dessus, de renseignements précis.

Caudron a-t-il encore quelques papiers, ou quelques journaux ? Il me faudrait l'article, ou plutôt les injures de Barbey d'Aurevilly et la copie du volume, mon jeune homme. Il me semble que tu calleuses !

J'espère te voir très prochainement ; viens à 11 heures le jour qu'il te plaira.

A toi.

1306. AU MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi.

Au lieu, dimanche, de venir ici déjeuner, tu ferais mieux d'y venir dîner. J'aurai Georges Pouchet.

Je travaille le *Sexe Faible* comme 36 mille nègres. Ma journée d'hier a été de 14 heures.

J'espère avoir fini le 1<sup>er</sup> Acte dans une quinzaine.

A toi.

Réponds-moi à quelle heure ta binette soleillante apparaîtra sur nos bords (à cause de mon larbin).

---

1307. A GEORGE SAND.

[Paris] Jeudi 3 heures, 13 juin [1872].

CHÈRE MAITRE,

Avez-vous promis votre appui au nommé Duquesnel? Si non, je vous *prierai* d'user de toute votre influence pour appuyer mon ami Raymond Deslandes <sup>(1)</sup>, comme s'il s'agissait de  
 Votre vieux troubadour.

Répondez-moi catégoriquement, afin que nous sachions ce que vous ferez.

---

1308. A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi matin, 9 heures, 13 juin 1872.

MA PAUVRE CARO,

Ton billet était bien gentil, mais bien court. J'espère que ta prochaine missive sera plus prolixie. Il me semble que nous avons passé en tête-à-tête trois bonnes semaines et que nous nous sommes fait du bien l'un à l'autre. Ton vieil oncle te comprend, n'est-ce pas?

(1) Candidat à la co-direction de l'Odéon en remplacement de Chilly décédé.

J'étais absolument triste en arrivant à Paris; toutes les fois que j'y reviens, mon petit Duplan me manque énormément.

J'ai rencontré Lapierre qui m'a traîné rue de Milan, dîner chez Girard. J'avais envie de pleurer en me mettant à table, et puis, peu à peu, la tristesse s'en est allée, et en somme, je me suis amusé, car la compagnie était fort aimable et le dîner excellent.

Hier j'ai passé la soirée avec la mère Sand, que je n'ai pas trouvée changée du tout. Elle s'est informée de toi et de toutes nos affaires très gentiment. Aujourd'hui je vais aller chez Flavie et, dimanche, j'irai coucher à Saint-Gratien. Mon wagon de dames pour Vendôme se bornera à moi, à moi seul, fort probablement. Mais ils sont gigantesques, à Vendôme! J'ai reçu le programme des fêtes : il y aura congrès archéologique, comices agricoles, orphéons, etc., etc., et la présence de M. le Ministre de l'Instruction publique! Je suis invité à aller à la messe! Comme Ronsard était un catholique, j'irai! M<sup>me</sup> Sand me pousse à écrire un discours; mais je sais que je le rate-rai. Donc je m'abstiens, tout en regrettant mon silence.

Si tu veux des nouvelles (peu intéressantes pour toi), je t'apprendrai la mort subite de Chilly : donc tout le monde se remue pour être directeur de l'Odéon.

Je ne crois pas que j'aie fini *Saint Antoine* quand nous partirons pour Luchon. Il y a encore pas mal à faire.

Notre voyage est bien décidé pour le 8 environ, n'est-ce pas? Le plus tôt que tu pourras me

conviendra le mieux. Je me suis commandé chez Masquillier *un délicieux* costume, afin de ne point faire honte à ma belle nièce, qui trouve que Vieux manque de tenue!...

J'attends en ce moment M. X\*\*\*, un sculpteur de troisième ordre, qui a fait un buste de Bouilhet et qui me persécute.

Amitiés à Ernest.

Et à toi mes meilleures tendresses, pauvre chérie.

Vieux.

1309. A LA MÊME.

Paris, mercredi, 6 heures, 19 juin 1782.

MA CHÉRIE,

Un mot seulement. Je viens de rentrer à Paris et de lire ta lettre de samedi, qui m'a fait bien plaisir. La remise de la première du jeune Catulle a dérangé tout mon programme et je suis parti pour Saint-Gratien samedi soir. Actuellement, tel que tu me vois (ou ne me vois pas), je suis *furieux*, car je viens de recevoir une lettre de Claye me demandant si je veux le payer. Ainsi Lévy m'a fait la farce de ne pas parler du billet que j'ai signé avec Philippe! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point les histoires d'éditeurs m'exaspèrent! J'en ai un tremblement. Je finirai par flanquer des gifles au sieur Lévy. Paris, d'ailleurs, me dégoûte énormément, et je prévois le temps où je n'y remettrai plus les pieds.

Je partirai pour Vendôme samedi et je serai à

Croisset mardi, ou peut-être lundi soir. Franchement, il n'y a plus que dans le pauvre Croisset que je me plaise, surtout quand j'y possède ma fameuse nièce!

Continue à t'occuper, mon cher loulou.

---

1310. A LA MÊME.

Croisset, dimanche, 4 heures, 23 juin 1872.

MON PAUVRE CARO,

M<sup>me</sup> Winter <sup>(1)</sup> a dû hier au soir te donner de mes nouvelles. Tu sais donc que je n'ai pas été à Vendôme. Vendredi soir, j'ai été pris d'un accès de misanthropie furieuse : Paris m'assommait et la vue de mes semblables me faisait mal au cœur. Aussi me suis-je hâté de regagner ma solitude. C'est encore là que je me trouve le mieux. J'avais su indirectement quels devaient être mes compagnons de voyage et l'idée de subir leur compagnie m'a fait renoncer à cette petite fête de famille.

Je vais tout à l'heure aller à Rouen pour avoir des nouvelles du fils de M<sup>me</sup> Brainne, qui est très dangereusement malade. La pauvre femme est partie de Paris en toute hâte et, depuis plusieurs jours, ne s'est pas couchée. Cela vient, à ce qu'il paraît, de la bêtise de M. le Proviseur du Collège de Rouen.

Les trois jours que j'ai passés à Saint-Gratien ont été assez doux; mais le reste du temps je me

(1) Maria du Paty, amie d'enfance de M<sup>me</sup> Commanville.

suis embêté à crever ! La vue de mon pauvre vieux Théo n'a pas contribué, il est vrai, à m'égayer. Et puis je devins tout à fait bedolle ! J'ai des attendrissements et des colères de vieillard. Croirais-tu que, pendant la messe de mariage du petit Schlésinger, je me suis mis à pleurer comme un idiot !

Pour la première fois de ma vie, j'ai été dans les coulisses de l'Opéra!!! où Victor Massé (le maître de chant des chœurs) m'attendait. J'ai répondu qu'on ferait de *Salammbô* ce qu'on voudrait et que je ne pouvais reprendre ma parole. L'éditeur Lachaud est venu chez moi *pour faire une affaire*. Je l'ai envoyé promener.

T'ai-je dit que j'avais encore eu des ennuis avec Lévy pour le volume de Bouilhet ? Je me suis vengé en passant brutalement près de Calmann-Lévy, sans lui rendre son salut.

C'était dans le foyer de la Comédie-Française, jeudi dernier, le jour de la première de Catulle Mendès. Sa petite pièce a réussi <sup>(1)</sup>.

M<sup>lle</sup> Favart m'a sauté au cou devant tout le monde, en me parlant de la mort de ma mère d'une façon très tendre et très convenable. Elle m'a encore proposé de venir à Rouen donner une représentation pour le monument de Bouilhet.

On m'a dit qu'il y avait beaucoup de monde à Luchon, et qu'il fallait s'y prendre d'avance pour les logements. Je n'ai pas écrit une ligne de *Saint Antoine* depuis quinze jours, et il est certain que je n'aurai pas fini avant mon départ ; il me faudrait, pour cela, un entrain que je n'ai pas.

(1) *La part du Roi*, comédie en 1 acte, en vers.

Hier, pendant quatre heures et demie, j'ai savouré Winter. Quel profil de cuisse ! et quelle botte ! Après-demain, mardi, mariage à la chapelle du château de Versailles, entre M<sup>lle</sup> Soulié et M. V. Sardou. Voilà, je crois, tontes les nouvelles, pauvre chérie...

Ta prochaine lettre me dira, sans doute, quel jour il faut que je me tienne prêt à t'accompagner : je compte que ce sera vers la fin de la semaine prochaine.

Malgré l'aimable compagnie que tu as maintenant, écris-moi un peu longuement, pense à  
Vieux,

Qui est seul et te bécote de loin.

M<sup>me</sup> de Galbois veut me marier avec M<sup>me</sup> Lepic (*sic*) ! La Princesse s'est beaucoup informée de toi ; elle a fait de grands éloges de ta beauté et de *tes manières*.

---

1311. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Lundi [1<sup>er</sup> juillet 1872].

CHÈRE PRINCESSE,

Votre aimable billet m'arrive et je ne vous ai pas encore remerciée pour les trois bonnes journées passées près de vous.

Voici mon excuse : 1<sup>o</sup> J'ai fini *Saint Antoine* ; 2<sup>o</sup> j'ai été dérangé par la mort de M<sup>me</sup> Bardy (la mère d'un ami de Soulié et de Renan) ; 3<sup>o</sup> par des affaires encore ; et 4<sup>o</sup> par mes préparatifs de

départ. Je m'embarque pour Luchon, vendredi prochain. Ce que vous me dites de notre pauvre Théo m'afflige profondément. J'ai bien peur de lui avoir fait, dernièrement, des adieux éternels ! Je crois que personne ne le pleurera plus que moi !

Je n'ai pas été à Vendôme parce que je me sentais trop triste pour tolérer la foule, et surtout afin d'éviter la compagnie des chers confrères. J'aurais fait le voyage avec Saint-Victor ; or ce monsieur me déplaît profondément. Je ne suis pas bien impérialiste, mais je trouve qu'il *passé les bornes !* et qu'il s'est conduit avec Votre Altesse comme un pur goujat.

Vis-à-vis de moi, ses façons ont été plus que grossières. Je n'aurais pu m'empêcher « d'avoir des mots », chose ridicule et bien inutile.

Ce qui me paraît aussi inutile, c'est la rage moralisatrice de Dumas ! Quel est son but ? Est-il de changer le genre humain, ou d'écrire de belles choses, ou de devenir député ?

Comme je n'aurai rien à faire là-bas, je lirai mon élucubration.

A mon retour, en passant par Paris, je compte vous faire encore une petite visite.

Pensez quelquefois à moi et comptez toujours sur

Votre,

qui vous baise les deux mains aussi longuement que vous le permettrez.

---

1312. A GEORGE SAND.

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet [1872 (1)].

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insupportable. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément ! Le docteur Lambrou, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par docilité, je vais fumer moins ; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse.

Je viens de lire *Pickwick*, de Dickens. Connaissez-vous cela ? Il y a des parties superbes ; mais quelle composition défectueuse ! Tous les écrivains anglais en sont là. Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres latins.

Le sieur \*\*\* est décidément nommé, à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin <sup>(2)</sup> qui exigera des mois de grandes lectures, et que je ne

(1) Flaubert accompagnait sa nièce dans les Pyrénées.

(2) *Bouvard et Pécuchet*.

veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais ?

Que faites-vous maintenant ? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je ne l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime.

---

1313. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Mardi [16 juillet 1872].

Rue de la Cité 8, Maison Bonnette  
Bagnères-de-Luchon [Haute-Garonne].

PRINCESSE,

Si vous ne vous amusez pas plus à Saint-Gratien que moi à Luchon, je vous plains sincèrement. La banalité moderne, dans ce qu'elle a de plus exaspérant, fleurit au milieu des montagnes. Je suis profondément irrité par la vue de mes semblables, par la gâté du public, et puis votre ami est maintenant trop vieux pour les déplacements ; ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne plus quitter ma solitude.

Je suis arrivé ici avec de grands projets de travail ; ils ont eu le sort de tous les projets, c'est-à-dire qu'ils ont raté. Je n'ai rien lu qu'un roman de Dickens <sup>(1)</sup>, et quelques chapitres d'Hérodote.

(1) *Pickwick* ; voir ci-dessus, lettre du 12 juillet à G. Sand.

Quant à écrire, le cœur n'y est pas. Je passe la plupart de mon temps à dormir; on dirait que je veux lutter avec les marmottes de la contrée. Par passe-temps, je me soigne, c'est-à-dire que je prends des bains, des douches et des verres d'eau. Le D<sup>r</sup> Lambrou, le médecin d'ici, m'a conseillé de moins fumer, afin de diminuer mon irritabilité nerveuse. Je doute de l'efficacité du remède; ce qu'il y a de sûr, c'est que mon état commence à m'inquiéter. J'ai peur de devenir comme Jules de Goncourt. Quels pauvres écorchés que tous ces gens de lettres!

J'ai lu dans un journal que Théo avait une mission en Italie. Qu'est-ce que cela veut dire? L'honorable Turgan, que j'ai rencontré en chemin de fer, m'a dit l'avoir trouvé très mal, il y a une quinzaine de jours. J'ai su par Harrisse, que mon ami Troubat voulait se conduire envers M<sup>me</sup> Sand comme il s'est conduit d'abord envers vous, c'est-à-dire garder *des lettres*. Quel pauvre homme! J'ai bien pensé à vous, hier, en lisant des fragments de la brochure de Dumas. Car il n'y a que vous, Princesse, pour le lire. Jamais je n'oublierai le talent que vous avez montré en articulant la préface de *La Princesse Georges*. Mais pourquoi écrire de semblables banalités! Quel est son but?

En fait de distractions littéraires, je fais des visites fréquentes à une ménagerie de bêtes féroces qui se trouve à quatre-vingt-dix pas de mes fenêtres.

Étant couché dans mon lit, j'entends les rugissements d'un lion; c'est très agréable. Le pitre de l'établissement m'a dit hier, en me montrant un

ours : « Il est depuis vingt-neuf ans dans l'administration. » Je trouve le mot administration bien gentil.

Adieu, chère et adorable Princesse ; dans les premiers jours du mois d'août, vers le 10, j'espère aller vous baiser les deux mains et vous assurer que je suis toujours

Votre vieux fidèle.

Vous ai-je dit que j'avais fini mon bouquin, dont le sous-titre peut être celui-ci : *Le comble de l'insanité*.

---

1314. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin.

MON CHER BONHOMME,

Je repasserai par Paris vers le 10 août environ et peut-être y resterai-je deux ou trois jours.

Je n'ai eu aucune révélation de Claye, depuis ma dernière entrevue avec lui. Écris-lui pour savoir ce que lui a dit Lévy et tâche d'en finir le plus promptement possible avec cette dette, afin que je puisse prendre les mesures tendant à régler 1<sup>o</sup> : les affaires de Bouilhet et 2<sup>o</sup> les miennes.

La commission Desbois, Galli, Duprez a-t-elle trouvé un terrain ?

Je ne m'amuse pas énormément à Luchon, au contraire !

Embrasse ta mère et fais-moi le plaisir de me répondre.

Ton.

Bagnères-de-Luchon, Haute-Garonne.  
Rue de la Cité, 8. Maison Bonnette.

---

1315. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Bagnères-de-Luchon, Haute-Garonne.  
Rue de la Cité, 8. Maison Bonnette.

Mardi 23 [Juillet].

MON CHER BONHOMME,

Tu n'as pas compris un seul mot de ma dernière lettre.

Je te disais d'écrire à Claye pour savoir ce que Lévy lui avait répondu, quand Claye lui a parlé du papier signé par toi et moi. Le silence de Claye m'étonne.

Tu ne peux pas devoir trois mille francs, puisque la moitié de l'édition était vendue au mois de mai. Il faudrait savoir [de] combien tu es redevable maintenant à Lévy.

Je serai de retour à Paris vers le 8 ou le 10, et peut-être y resterai-je pour m'occuper du placement du *Sexe Faible*, auquel je travaille sans discontinuer.

Il ne faut pas plus compter sur d'Osmoy que s'il n'existait pas et je voudrais en finir, en finir! nom de Dieu!!!

Je supplie Duprez de s'occuper d'un terrain. Ils

sont trois pour cela. Fais-moi le plaisir d'aller chez Duprez et chez Galli et de stimuler leur zèle.

Ton père avait dit qu'il s'occupait du médaillon. Où en est-ce ? Terminons quelque chose, au nom du Ciel !

La besogne que je fais sur le *Sexe Faible* n'est ni facile ni gaie ; mais le scénario sera, dans 15 jours, assez complet pour que l'on comprenne admirablement la pièce. Il n'y aura peut-être plus que 5 ou 6 scènes à écrire et tout le 1<sup>er</sup> acte.

Si je ne m'arrête pas à Paris en revenant d'ici, ce sera pour le mois de novembre.

A toi

Je t'embrasse

Ton.

---

### 1316. A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne). [Début d'août 1872.]

MA CHÈRE BARONNE,

Votre bonne lettre en date du 20 ne m'est parvenue qu'hier, après un long détour, et je m'empresse d'y répondre.

Merci d'abord pour votre cordiale invitation ; certainement j'irai vous faire une visite à Saint-Germain, si vous y êtes encore vers la fin ou le milieu de septembre. Voilà déjà près d'un mois que je suis ici avec ma nièce Caroline. Elle avait besoin des eaux et, son mari ne pouvant l'accompagner, c'est moi qui fais l'office de cavalier ou de duègne. Elle me charge de la rappeler à votre

souvenir ainsi qu'à celui de votre « cher Jules ». Je pense à lui extrêmement, car je me souviens des vacances de l'année 1840 !

Tout ce que je revois me remet en mémoire sa compagnie et sa personne.

Le temps est très chaud, nous sortons fort peu, et nous ne sommes pas, ma compagne et moi, d'une gaieté excessive. Pour fuir l'oisiveté, je tâche de travailler, mais je n'ai pas de cœur au travail. Il me faudra du temps pour me remettre de tous les deuils que j'ai subis depuis trois ans !

Adieu, chère Madame ; embrassez pour moi le bon M. Cloquet, et croyez à la sincérité de mon attachement.

Votre très humble et dévoué.

1317. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi [3 août 1872].

PRINCESSE,

Je commençais à trouver que vous m'oubliez un peu. Il m'ennuyait de n'avoir pas de vos nouvelles, et j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre aimable billet du 29.

Mon temps de bains, Dieu merci, touche à sa fin, et dans huit jours j'espère bien que nous serons à Paris. Je me propose d'aller vous demander à dîner dimanche.

Il faut que je m'en retourne à Croisset pour *mes affaires*, qui du reste prennent une assez bonne

tournure, et je ne resterai pas longtemps à Paris. Je profiterai de ce petit séjour pour tâcher de placer *Le Sexe faible*, une pièce de mon pauvre Bouilhet que j'ai arrangée. Mais je n'ai aucun espoir. N'importe, je ferai ce que je dois, et puis, bonsoir !

J'ai lu *L'Homme-Femme* <sup>(1)</sup>, et mon opinion est absolument la vôtre. Je trouve ce livre d'une médiocrité profonde ; aussi a-t-il un grand succès. Ce que vous me dites de mon vieux Théo m'afflige profondément. Tous mes amis s'en vont ! Quand les imiterai-je ?

Ma nièce est très sensible à votre bon souvenir ; elle me charge de présenter ses respects à Votre Altesse.

Je vous baise les deux mains, le plus longtemps que vous le permettrez, Princesse, et suis  
 Votre vieux fidèle.

Vous m'avez appelé ainsi. C'est un titre dont je suis fier. Et je m'en décore.

---

1318. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, lundi 18 août [1872].

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset à Bagnères-de-Luchon, et je suis revenu ici avant-hier. Voilà la cause de mon retard épistolaire. Maintenant, causons. Et d'abord, chère Madame,

(1) De Alexandre Dumas fils.

ou plutôt chère amie, vous *avez raison* de croire que je ne vous oublie pas. Je songe à vous profondément et avec une intensité indicible. N'êtes-vous pas liée à ce qu'il y a de meilleur dans mon passé ? Votre souvenir n'amène à ma pensée que des choses charmantes.

Puisque vous devez aller à Paris cet hiver, faites-moi savoir ce voyage-là un peu d'avance et je me rendrai près de vous tout de suite. Nous en aurons à nous dire, et je vous lirai tout ce que j'ai fait depuis l'époque immémoriale où nous nous sommes quittés.

Je suis si dégoûté de tout que je ne veux pas maintenant publier. A quoi bon ? Pourquoi ? Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. Quand il sera fini, si les temps sont plus prospères, je le ferai paraître en même temps que *Saint Antoine*. C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce. Vous devez en avoir une idée. Pour cela, il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin ! Tant pis, à la grâce de Dieu ! Et fût-il un chef-d'œuvre (et surtout si c'est un chef-d'œuvre), il n'aura pas le succès de l'*Homme-femme*<sup>(1)</sup>. Ah ! moi

(1) Le comte Henry-Amédée Lelorgne d'Ideville avait publié chez Dentu, en 1872, une brochure de 477 pages, intitulée : *L'homme qui tue et l'homme qui pardonne, précédé d'une lettre à M. Alexandre Dumas fils*. Dumas répliqua par un livre intitulé : *L'homme-femme, réponse à M. d'Ideville*. Ce livre n'eut pas moins de 37 éditions en cette année 1872. [Note de René Descharmes.]

je savoure ces infections. C'est à vous dégoûter de l'adultère. Quels plats lieux communs, quelle crasse ignorance ! Et Girardin qui ouvre le bec ! et M<sup>me</sup> \*\*\*, habituée à ouvrir autre chose, et qui fait sa partie dans le concert ! Rien ne me semble plus comique que tous ces cocus faisant dorer leurs cornes et les exhibant aux populations. Mais pardon ! il me semble que mon langage devient grossier.

Que dites-vous des trois farceurs qui ont engueulé M. Thiers ? Je trouve ça très comique et j'envie ces messieurs ; je voudrais être dans leur peau. Ils doivent être bien gais. Ce sont peut-être de simples idiots ? Autre face du problème.

Pendant que j'étais à Luchon (où je faisais le métier de duègne vis-à-vis de ma nièce, son mari n'ayant pu l'y conduire) j'ai lu, devinez quoi ? Du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock ! Ces lectures m'ont plongé dans une atroce mélancolie. Qu'est-ce que la gloire littéraire ? M. de Voltaire avait raison, la vie est une froide plaisanterie, trop froide et pas assez plaisante. J'en ai, quant à moi, plein le dos, révérence parler.

Mon pauvre Théo est au plus bas. Encore un !

Adieu, bon courage, tant que vous le pourrez. C'est gentil de m'avoir donné l'espérance de vous voir cet hiver. Ne me trompez pas, hein ? Et d'ici là, de temps à autre, des lettres.

---

1319. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset.] Jeudi soir, 6 h. 1/2 [22 août 1872].

Me voilà revenu dans ma solitude, mon pauvre loulou ! et je songe à toi, je me rappelle tout notre voyage dans ses plus petits détails. Comme c'est déjà loin ! et comme je regrette ta gentille société !

La mienne était par moments bien rébarbative. J'ai appris à Paris que plusieurs personnes (entre autres Gustave Moreau, le peintre) étaient affectées de la même maladie que moi, c'est-à-dire l'*insupportation* de la foule. C'est une affection commune depuis « nos désastres », à ce qu'il paraît. Aujourd'hui, je me suis promené dans le jardin, par un temps splendide et triste, et j'ai lu de la philosophie médicale, car je commence mes grandes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*. Je t'avouerai que le plan, que j'ai relu hier soir après mon dîner, m'a semblé *superbe*, mais c'est une entreprise écrasante et *épouvantable*. Tu n'as pas dû y comprendre grand'chose, d'après ce que je t'en ai dit et, après avoir relu mes quatre pages de scénario, j'ai le regret de t'en avoir parlé.

Ah ! pauvre Caro, le rêve pour moi ce serait de vivre ici ensemble ; que la scierie n'est-elle au Mont-Riboudet ! Mais je t'ennuierais trop. Il faut que les jeunes habitent avec les jeunes. Mes quatre jours passés à Paris n'ont pas été suffisants pour mes recherches de livres et de renseignements, mais j'en ai assez pour m'occuper pendant un mois.

J'ai vu Carvalho, le directeur du Vaudeville, qui m'a rappelé que je lui avais rendu service quand il était au Théâtre-Lyrique. Je dois lire le *Sexe faible* quand je reviendrai à Paris. M<sup>lle</sup> Julie a été fort contente de me revoir et voudrait bien voir « sa Caroline ». Je lui ai conseillé la patience.

Aucune nouvelle locale à t'apprendre. Et tu ne m'as pas donné la moindre nouvelle de Putzel ! Comment oublier un petit être aussi intéressant !

Il y a aujourd'hui trois semaines, à cette heure-ci, nous revenions de Bozo ! Que fait maintenant Damos ? Où est Barrier ? Marie bougonnet-elle ? etc.

Adieu, pauvre nièce ; j'espère que tu vas te remettre à la peinture. Écris un peu moins de lettres, afin d'occuper la plume à des choses plus sérieuses, ou plutôt, quand les envies épistolaires te prendront, pense à ta vieille nounou.

Je t'aurais écrit dès hier soir ; mais Ernest t'aura donné de mes nouvelles.

---

1320. A GEORGE SAND.

Croisset, jeudi [22 août 1872].

CHÈRE MAITRE,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois, vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles ! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg. Quand

en revenez-vous ? Où irez-vous ensuite ? A Paris ou à Nohant ? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset. Du 1<sup>er</sup> au 20 ou 25 septembre il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1<sup>o</sup> pour vous voir ; 2<sup>o</sup> puis pour vous lire *Saint Antoine*, puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., etc., et pour causer de mille autres choses longuement, seul à seul.

---

1321. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures [26 août 1872].

MON PAUVRE LOULOU,

Il faut d'abord que je t'embrasse (car je m'ennuie de toi énormément), puis il me semble que j'ai pas mal de choses à te dire. 1<sup>o</sup> Le jardinier mettra demain matin au chemin de fer un panier pour toi. Mais l'envoi sera peu important, car il n'y a pas grand'chose dans ton jardin, ce qui n'empêche pas la cupidité des voleurs, car la nuit on passe par-dessus le mur et l'on casse le treillage, d'où terreur de M<sup>lle</sup> Julie.

2<sup>o</sup> Je viens d'avoir la visite de Laporte qui m'a invité à déjeuner pour jeudi prochain avec Raoul-Duval.

Ce matin j'ai eu la visite de Philippe.

J'ai reçu une lettre lamentable de M<sup>me</sup> Brainne. Son fils est très malade. Elle va l'emmener aux

Eaux-Bonnes, et elle me paraît pleine d'inquiétude ou plutôt de désespoir. Il lui a fallu trouver de l'argent et elle ne sait pas comment faire avec son journal. Elle a peur de perdre sa place. Il y a des gens peut-être plus à plaindre que nous, ma petite dame.

A propos de malheurs, je ne t'ai pas dit que Feydeau m'avait fait la confidence entière des siens : ils sont complets et, quant à lui, je le trouve très stoïque. Il m'a navré, le pauvre garçon !

J'ai commencé mes études de médecine. Fortin <sup>(1)</sup> m'a prêté des livres. Quant à la chimie, que je comprends beaucoup moins bien, ou plutôt pas du tout, je l'ajourne. Mais il faut être enragé, et triplement *phrénétique* pour entreprendre un pareil livre ! Enfin, à la grâce de Dieu !

Je ne sais pas trop que te conseiller pour faire suite à Hérodote. Le mieux serait de lire maintenant Eschyle dans la traduction de Leconte de Lisle, puis des traductions de Thucydide et de Démosthène, et le plus de Plutarque possible.

Comme manuel d'histoire, pour te reconnaître dans les faits, je te conseille Thirwall (en anglais) que je possède...

[Je te loue d'avoir engagé ton mari à faire le voyage d'Elbeuf. Il faut toujours être *gentleman* ! jusqu'au moment où l'on cassc la gueule aux gens.]

J'ai commencé à prendre des bains froids, mais qui me semblent trop froids. Aussi n'en prendrai-je pas beaucoup.

Voilà une lettre bien décousue et écrite avec

(1) Le docteur Fortin, leur voisin à Croisset.

une absence complète de coquetterie littéraire. Ne me méprise pas pour cela, mon Caro, et aime toujours

Vieux.

---

1322. A LA MÊME.

[Croisset.] Dimanche [1<sup>er</sup> septembre 1872].

MON PAUVRE CARO,

Je n'irai pas à Dieppe maintenant. Je préfère y aller plus tard. Il faut bien que je m'habitue à vivre dans la solitude.

[.....] Il faudrait que ton mari m'envoyât cette semaine *mille* francs. Rien ne m'embête plus que de lui demander perpétuellement de l'argent ! mais comment faire ! Il me tarde que tout soit arrangé, que je touche mes minces échéances à époques fixes, sans importuner de temps à autre ce brave Ernest.

*N. B.* — Autre commission pour lui : il pleut dans la chambre de notre pauvre vieille. Pendant que nous étions à Luchon, le plafond a été traversé et le même accident s'est renouvelé cette semaine. Il est donc indispensable que l'on fasse, une fois pour toutes, une bonne réparation au toit, avant l'hiver. Autrement, tout serait perdu dans la chambre et des frais considérables s'en suivraient.

Parlons de choses plus amusantes (transition à l'espagnole). Qu'as-tu donc fait, mercredi dernier, pour séduire le ménage Raoul-Duval ? Ils m'ont

fait hier sur toi tant de compliments que j'en étais gêné. Jamais la petite mère Duval ne m'avait tant parlé. Son enthousiasme la rendait prolix.

J'ai vu chez Laporte, jeudi dernier, mon *chien* <sup>(1)</sup> qui n'est pas du tout frisé comme je m'y attendais. C'est un simple lévrier, couleur gris de fer, mais qui sera très grand. J'hésite à le prendre, d'autant plus que maintenant j'ai peur de la rage. Cette sottise est un des symptômes de mon ramollissement. Je crois pourtant que je passerai par-dessus.

Je lis toujours des bouquins médicaux et mes bonshommes se précisent.

Pendant trois ou quatre mois encore je ne vais pas sortir de la médecine, mais j'aurai besoin (comme pour toutes les autres sciences) d'une foule de renseignements que je ne puis avoir ici. Il faudra donc cet hiver, et probablement l'autre, que je sois à Paris pendant assez longtemps. Et *l'idée de l'argent* revient à la traverse!... (ces points sont pour indiquer la rêverie). J'imagine que vous avez passé un joli dimanche à Pissy <sup>(2)</sup>. Enfin, en voilà pour longtemps! Hier, sur le bateau de La Bouille, je me suis trouvé avec un de tes anciens amis, \*\*\* : il m'a paru absolument imbécile. C'est une chose étrange comme il y a maintenant des gens bêtes!

M<sup>lle</sup> Julie me demande sans cesse « quand tu viendras » ; elle a l'air de s'ennuyer beaucoup. Mon serviteur juge à propos de se laisser pousser

(1) Ce chien se nommait Julio.

(2) Pissy-Pôville, propriété de Madame Commanville, où habitait son grand oncle, Achille Dupont.

la barbe, ce qui le rend hideux. Voilà des nouvelles bien intéressantes.

Faut-il que je sois vertueux pour résister aux séductions que tu m'offres, M<sup>me</sup> Lapierre, Franklin et M<sup>me</sup> Roquère ! C'est comme ça pourtant. Tu n'as pas besoin de moi puisque tu as « de la compagnie ».

Ton vieux Bedollard, ton vieux Pis-aller t'embrasse.

Quels livres veux-tu que je t'envoie ? et comment te les envoyer ? Tu trouveras à Dieppe beaucoup de ceux que je t'ai indiqués (dans la collection Charpentier).

---

1323. A LA MÊME.

[Croisset.] Jeudi [5 septembre 1872].

Rien ne peut me faire plus plaisir que te savoir en bonne santé, pauvre loulou ! Est-ce Luchon qui t'a raffermie ? Laisse-moi le croire. Ça me flatte. J'ai été bien maussade pendant tout ce temps-là. Je t'aurais souhaité un compagnon plus aimable et surtout plus sociable. Mais je crois que tu ne pouvais pas en avoir de plus *hygiénique*.

Reprends courage, pauvre fille, continue à peindre avec cette bonne Frankline : il me semble que sa compagnie doit te faire du bien. Franchement, si tu m'avais eu en tiers, je vous aurais

gênées. Il faut que les amies soient libres. Et puis j'aime mieux aller te voir quand tu n'auras personne. Alors tu seras tout à moi.

Je pars d'ici samedi matin. Aujourd'hui je reçois. J'attends à dîner Laporte, Lapierre et Fortin. Ta tante Achille a pris en journée Alphonse, le vieux bonhomme de Canteleu, si bien qu'Émile a fait venir de Rouen un de ses amis pour servir à table. Ne trouves-tu pas superbe d'aller à Canteleu chercher des gens de journées ? Quel singulier besoin d'imitation ! Il y a là un point psychologique très drôle et très profond. A propos de serviteurs, je suis très content du jardinier ; lui et sa femme ont l'air de bonnes gens.

Voilà quinze jours que je n'arrête pas de lire de la médecine. Ce qui redouble mon mépris pour les médecins ! Encore quatre ou cinq mois et je saurai quelque chose.

J'ai vu quelqu'un que la peur de la misère tourmente plus que moi : c'est le petit Baudry. Son frère n'avait pas exagéré en me disant que cette manie-là tournait à la démence. Il cherche Raoul-Duval pour lui vendre ses collections, afin de se faire de l'argent ! Ses collections ! Il m'a parlé de la lettre que tu lui as écrite de Luchon avec des larmes d'attendrissement.

Comme je pense à toi et comme je te regrette quand je me promène solitairement dans le jardin !

Ta vieille Nounou.

---

1324. A LA MÊME.

Paris, dimanche matin, 8 septembre 1872.

Je commençais à trouver le temps long sans nouvelles de mon pauvre loulou ! Enfin, j'ai reçu ta bonne lettre hier, ma chérie ! Et elle m'a fait plaisir, car il me semble que tu vas mieux et que tu t'amuses dans la société de Frankline. Je compatissais à vos mésaventures d'artistes. Mais pourquoi ne te livres-tu pas au genre maritime ? Tu n'as encore rien tenté dans cette *branche*. Essaie.

Moi je suis effrayé de ce que j'ai à faire pour *Bouvard et Pécuchet*. Je lis des catalogues de livres que j'annote. Il va falloir que j'en loue beaucoup et que j'en achète pas mal ; et, à ce propos, prévien Ernest que, dans une douzaine de jours sans doute, je lui redemanderai de l'argent, 500 ou 1 000 francs. Je fais copier aussi *Saint Antoine* que je remporterai à Croisset, bien entendu. Mais *B. et P.* m'épouvantent ! J'ai déjà consulté des gens spéciaux pour différents points scientifiques ; mais je ne suis pas au bout de mes courses, ni de mes tracas. Enfin, à la grâce de Dieu !

Tout à l'heure je viens de recevoir une lettre de Tourgueneff qui est toujours abîmé par la goutte. Il se propose de venir me voir à Croisset vers le 10 octobre. Ce sera un prétexte légitime pour ne pas aller chez M<sup>me</sup> Perrot, car tous ces trimbalements-là me dérangent et me coûtent de l'argent. J'irai trois ou quatre jours à Saint-Gratien et puis

je rentrerai dans mon ermitage pour longtemps. Cependant, j'irai voir un peu ma pauvre nièce dont il m'ennuie beaucoup.

Pourquoi les Dieppois tiennent-ils à distance M<sup>me</sup> \*\*\* ? Ta tante les a-t-elle fascinés ? Sont-ce ses chapeaux qui la déshonorent ?

Quel être que *on* ! En voilà un que je méprise profondément ! Il faut tout faire en vue de sa propre considération à soi et p... sur la tête de *on*. Moi, je les trouve charmants l'un et l'autre, le mari et la femme. Voilà tout ce que j'ai à en dire. Mais ils ne sont pas riches, mais Monsieur est journaliste, mais Madame est très jolie !

N. B. — J'ai découvert le prénom de Barrier, il s'appelle Saint-Ange ! Est-ce assez énorme ? Saint-Ange Barrier.

Ne me laisse pas plus de huit jours sans lettre comme la dernière fois et aime toujours

Ta Nounou.

---

1325. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Rue Murillo, 4, mercredi soir.

Claye m'écrit pour me demander si je veux enfin le payer. Donc Lévy me fait cette petite farce de ne pas lui avoir parlé de notre billet. *Quels en sont les termes précis ?*

Envoie-moi ce renseignement poste *par* poste.

J'en ai assez de tes affaires, j'en ai assez mon  
cher bonhomme !

A toi.

---

1326. A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris.] Samedi soir [14 septembre 1872].

MON PAUVRE LOULOU,

[.....] Quand penses-tu avoir Flavie ? Combien de temps M<sup>me</sup> Heuzey restera-t-elle à Neuville ? Avant que tu ne viennes à Croisset (car je compte sur une petite visite d'une dizaine de jours au mois d'octobre), je pourrais bien aller passer un dimanche chez toi. J'imagine qu'aujourd'hui tu as été à Croisset. M<sup>lle</sup> Julie a dû être bien contente !

Ce matin on a fini de copier *Saint Antoine*. La tête des copistes était inimaginable d'ahurissement et de fatigue. Ils m'ont déclaré qu'ils en étaient malades et « que c'était trop fort pour eux ».

A propos de littérature, je suis en train de me fâcher, je crois, avec mon ami \*\*\* : il a écrit un roman inimaginable comme obscénité et bêtise, et comme je me suis permis de lui dire en marge du manuscrit mon opinion, il m'a écrit que j'étais un imbécile. Naturellement je lui ai répondu de la même encre. Ledit \*\*\* arrive à me dégoûter profondément. Je ne suis pas bégueule, mais je trouve que l'on doit avant tout respecter l'Art. Et quand je ne vois dans un livre que l'envie de faire du scandale, je m'indigne. Tu ne peux avoir

une idée de la chose. C'est à en vomir ! Et la forme est pitoyable. J'ai peur que mon ami ne soit une franche canaille. Je ne te cache pas que cette petite histoire m'a attristé. Les bons sont partis.

Ce matin, je suis retourné chez Carrier-Belleuse pour le médaillon qui doit être sur le tombeau de Bouilhet. Au lieu de m'en faire faire un plâtre, ce sculpteur m'a proposé une terre cuite. Je l'aurai dans une quinzaine de jours. Dès que je serai revenu à Croisset, Laporte m'amènera mon chien pour lequel j'ai un collier superbe.

Un de ces soirs, j'aurai rendez-vous avec Carvalho pour lui lire le *Sexe faible*.

Qu'ai-je encore à te dire ? Ah ! j'oubliais le plus utile. C'est de prier Ernest de m'envoyer pour mercredi ou jeudi *la somme de 1 000 francs*. Après quoi je le laisserai tranquille pour quelque temps.

Je suppose que les affaires ne vont pas mal, puisqu'il était si en train et si facétieux avec ses hôtes.

Je récolte çà et là des indications pour *Bouvard et Pécuchet* ; mais quel travail !

Adieu, pauvre chérie ! Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue !

Ta vieille Nounou.

Penses-tu à « Brutuss », au Parc, à cette bonne Marie, etc., et à mes excès de rébarbaratisme ?

Sérieusement, je crois que Luchon m'a fait du bien à la santé ! Et toi, pauvre loulou ? Parle-moi de ta chère personne.

---

1327. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

Mardi 17 septembre [1872].

MON CHER PHILIPPE,

Le médaillon en bronze, — que j'ai vu hier et que je trouve très bien, — te sera adressé très prochainement.

Dans une quinzaine je recevrai à Rouen trois terres cuites, une pour moi, une pour toi, une pour d'Osmoy.

Mais ce n'est pas pour cela que je t'écris. Voici l'histoire, voici l'histoire [sic].

L'éditeur Charpentier veut devenir le mien, et racheter à Lévy tous ses droits sur mes œuvres. On me conseille d'écouter ses propositions. Mais, pour cela, il faut que je sois complètement libre vis-à-vis du fils de Jacob. Je voudrais en même temps faire acheter à Charpentier ce qui reste de *Dernières Chansons* et m'entendre avec lui pour une édition complète des œuvres de Bouilhet. Cet hiver Charpentier m'avait sollicité indirectement. Il revient à la charge. C'est très sérieux.

Donc, mon cher Monsieur, fais-moi le plaisir de me dire *précisément* à quelle époque tu ne devras plus rien au Lévy, afin que je puisse prendre avec Charpentier un arrangement net.

Quant au Vaudeville, voilà deux fois que j'y vais sans pouvoir mettre la main sur Carvalho. J'y retournerai ce soir, et je serais étonné si je retournais à Croisset sans lui avoir lu le *Sexe faible*.

Retourne chez Gally de ma part. Et que la

Commission du terrain fasse quelque chose,  
ô mon Dieu!

Embrasse ta mère pour moi. Ton G. F.

Réponds-moi tout de suite. Je serai revenu à Paris vers jeudi ou vendredi de la semaine prochaine.

---

1328. A GUY DE MAUPASSANT.

23 septembre 1872.

Eh bien, mon jeune homme, et ces renseignements <sup>(1)</sup> :

1<sup>o</sup> sur les copistes

et 2<sup>o</sup> sur la mécanicienne,

qu'en faites-vous ?

Je les attends et vous embrasse.

---

1329. A LA BARONNE LEPIC.

De mon ermitage, le 24 de septembre  
(mois appelé Boédromion par les Grecs).

Je mets la main à la plume pour vous écrire,  
et, me recueillant dans le silence du cabinet, je  
vais me permettre

O belle Dame!

de brûler à vos genoux quelques grains d'un pur  
encens.

(1) Il s'agit de *Bouvard et Pécuchet*.

Je me disais : Elle est partie vers la nouvelle Athènes avec des nourrissons de Mars ! Ils ont les cuisses serrées dans un brillant azur, et moi je suis couvert d'habits rustiques ! Un glaive reluit à leur flanc ; je ne puis montrer que des plumes ! Des panaches ornent leur tête ; à peine si j'ai des cheveux !...

Car les soins, l'étude, m'ont ravi cette couronne de la jeunesse, cette forêt qu'épile sur nos fronts la main du Temps destructeur.

C'est ainsi, ô belle dame, que la jalousie la plus noire se tordait dans mon sein !

Mais votre missive, grâces aux dieux, m'est arrivée tantôt comme une brise rafraîchissante, comme un véritable dictame !

Que n'ai-je la certitude, au moins, de vous voir prochainement établie au milieu de nos guérets, fixée sur nos bords ! La rigueur des autans qui s'approchent serait adoucie par votre présence.

Quant à l'horizon politique, vos inquiétudes peut-être dépassent-elles la mesure. Il faut espérer que notre grand historien national va clore, pour un moment, l'ère des révolutions ! Pussions-nous voir les portes du temple de Janus à jamais fermées ! Tel est le souhait de mon cœur, ami des arts et d'une douce gaieté.

Ah ! si tous les mortels, fuyant la pompe des cours et les agitations du Forum, écoutaient la simple voix de la nature, il n'y aurait ici-bas que concorde, danses de bergères, entrelacements sous les feuillages ! d'un côté... de l'autre... ici... là ! Mais je m'emporte.

Madame votre mère se livre toujours aux occu-

pations de Thalie ? Très bien ! Et elle se propose d'affronter la publicité dans la maison de Molière ? Je comprends ça, mais je crois qu'il vaudrait mieux (dans l'intérêt de son élucubration dramatique) que je portasse moi-même ce fruit de sa muse à la propre personne du directeur de cet établissement. Donc, sitôt que je serai arrivé dans la capitale, procéder à ma toilette, appeler mon serviteur, lui commander d'aller me quérir un char banal sur la place publique, monter dans ce véhicule, traverser toutes les rues, arriver au Théâtre-Français et finir par trouver notre homme, tout cela sera pour moi l'affaire d'un moment.

En me déclarant, Madame, votre esclave indigne, je dépose .

PRUD'HOMME.

N. B. — Un parafe impossible.

---

1330. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir [24 septembre 1872].

Eh bien, oui, chère Caro, « ton petit bout d'expérience » est fameux, et ta correspondance, quoi qu'en dise ta modestie, « m'a manqué ». Mon cœur est assez large pour contenir tous les genres de tendresses : l'une n'empêche pas l'autre, ni les autres, et je voudrais déjà être au mois de novembre pour avoir ta visite.

J'étais si triste samedi soir que j'ai inventé une blague pour m'en retourner ici, où je suis arrivé dimanche dans l'après-midi. La rentrée dans le

« bon vieux Croisset », comme tu dis, n'a pas été folichonne. Je m'y suis livré à des rêveries sur le passé tellement lourdes que c'était comme un écrasement. Je les ai secouées et je me suis mis immédiatement à la pioche.

J'ai corrigé la copie de *Saint Antoine*, puis j'ai lu une dissertation médicale sur le vertige nerveux, puis un roman algérien de M<sup>me</sup> de Voisins (Pierre Cœur) <sup>(1)</sup>, laquelle m'a demandé cela comme un service, en me priant de lui en faire la critique.

Voilà l'emploi de mon temps depuis quarante-huit heures. Le temps affreux qu'il a fait cet après-midi m'a inquiété.

J'attends demain soir Ernest pour dîner, et jeudi j'aurai peut-être à déjeuner Laporte, qui m'amènera mon toutou. Il me semble que je vais l'aimer beaucoup.

Carvalho doit m'écrire pour m'appeler à Paris vers le 10 ou le 12 octobre. Mais il est probable que je retarderai mon voyage d'un bon mois, afin de m'y trouver avec toi, pour faire faire ensemble le buste de notre pauvre vieille. Il est temps de s'y mettre. Le souvenir, si précis qu'on le croie, ne tarde pas à s'embrouiller dans les petits détails.

Tu diras de ma part à ton, ou plutôt à notre amie Flavie, tout ce que tu pourras trouver de plus sérieusement aimable.

Je suis fâché pour toi de son séjour dans le Midi, cet hiver. Ou va-t-elle ?

A propos de voyages, M<sup>me</sup> d'Harnois <sup>(2)</sup> est

(1) *Les Borgia d'Afrique*.

(2) Madame d'Harnois de Plancques, tante de Guy de Maupassant.

partie faire un pèlerinage à la Salette. Son neveu, qui est venu chez moi dimanche, comme j'en parlais, m'a dit qu'elle était devenue d'un fanatisme *intolérable*. Et le père Maupassant traite ses deux petits-fils de « canailles » et ne veut plus les voir parce qu'ils lui demandent l'argent qui leur est dû.

Mais certainement, mon pauvre loulou, j'irai te voir ! dans la première quinzaine d'octobre, avant la visite de mes amis, sur laquelle je ne compte pas trop, malgré leurs promesses.

Je te baise sur les deux joues bien tendrement.

1331. A MADAME DE VOISINS D'AMBRE.

(*Pierre Cœur.*)

Croisset, près Rouen, mardi, 24 septembre [1872].

CHÈRE MADAME, OU PLUTÔT CHÈRE CONFRÈRE,

Je viens de lire tout d'une haleine votre très amusant roman.

C'est plein de goût, d'observation et d'intérêt, et s'il avait un titre alléchant, tel que *Borgia d'Afrique* (je parle au point de vue du sot public !), la vente de votre volume pourrait bien devenir très respectable.

Les offres d'amitié que nous nous sommes faites et l'esprit excessif qui anime votre figure m'engagent à une entière franchise. Je vais donc vous dire *tout* ce que je pense.

Comme style, je vous chercherai des chicanes

pour des expressions *poncives*. Elles sont rares. N'importe! Cela gâte un ensemble distingué.

Quant à la conduite du roman, je n'y vois rien à reprendre. Mais l'intérêt faiblit à partir de la mort de Robert... Tout le voyage en France, l'enterrement de M<sup>me</sup> Robert, ses parents, son château, et ses amis, sont les parties les moins bonnes. La figure saillante du livre étant Robert, c'est sur elle qu'il fallait appuyer à la fin... J'aurais voulu plus de développements dans le combat où il est tué.

Il fallait rattacher à l'intrigue principale le capitaine envieux (Baltard) qui aurait fait pendant à l'oncle Bayah!... De même, j'aurais voulu voir dans une scène commune, la femme arabe et la femme européenne aux prises. C'est excellent, ce que vous dites (où plutôt ce que vous montrez) de son ignorance. Pourquoi n'avez-vous pas appuyé sur ce côté-là, que vous savez et que vous sentez si bien?

Le manuscrit de Robert est du même style que le reste du roman — ce qui est une faute — où plutôt un défaut tenant au cadre même du livre.

Qu'aviez-vous besoin de ce manuscrit? C'est un moyen usé.

Voilà ma critique finie. Si je vous estimais moins, elle eût été toute différente, ou plutôt je ne vous aurais envoyé que l'autre partie de mon appréciation, c'est-à-dire des éloges.

Vous avez la première de toutes les qualités pour un conteur, — le mouvement. Ça marche, et vous allez au but, à travers les descriptions, chose rare. Mais vous abusez parfois du dialogue, quand trois lignes de tournure indirecte pour-

raient remplacer toute une page de conversation. Exemple : la deuxième colonne du premier feuilleton.

Quel PION je fais, hein ? C'est vous qui l'avez voulu, tant pis !

Comment faut-il vous renvoyer les *Bordjia* ? Par la poste ?

Je vous serre, ou plutôt je vous baise les mains, et suis, Madame, tout à vous.

1332. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 5 heures [27 septembre 1872].

Tu penses bien, mon loulou, que je n'irai pas demain à Dieppe, puisque tu dois venir jeudi, n'est-ce pas ? *Mais ne manque pas*, autrement ma malédiction t'est destinée.

Quel temps ! Il pleut sans discontinuer et les habits en sont, même dans les appartements et malgré le feu, gras d'humidité.

Ma seule distraction est d'embrasser mon pauvre chien, à qui j'adresse des discours. Quel mortel heureux ! Son calme et sa beauté vous rendent jaloux.

Les maçons ont enlevé les feuilles de dessus les toits, et vont se mettre à réparer le corps de garde <sup>(1)</sup>. Voilà toutes les nouvelles.

J'ai le bras fatigué à force de prendre des notes. Pauvre chat, comme je te plains avec tes

(1) Cabane dans le jardin de Croisset, où logeaient les douaniers.

affreuses migraines! Luchon n'a donc servi à rien?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Joie de M<sup>lle</sup> Julie en apprenant que sa Caroline va venir. Je ne dis rien de la mienne (joie).

1333. A LA MÊME.

Croisset, samedi soir, 5 heures [28 septembre 1872].

MON LOULOU,

Tu sais bien que j'obéis à tes moindres commandements. Donc demain dimanche, j'arriverai à Dieppe (par le train express de l'après-midi) pour en repartir mardi.

Je t'embrasse en signant de mon vrai nom qui est

Vache.

1334. A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, samedi 5 octobre 1872.

Oh! non! je vous en prie, retardez votre séjour à Paris d'une quinzaine, parce que je ne pourrai m'absenter d'ici dans la seconde moitié de novembre. Il me sera impossible d'être à Paris avant le 1<sup>er</sup> décembre. Qui vous presse de retourner dans l'affreux Villenauxe? Quel sacer-

doce vous réclame ? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! J'ai des masses de choses à vous dire ; ce n'est pas plusieurs heures que j'espère vous consacrer, mais plusieurs très longues visites que je compte vous faire.

Je vous retrouve, dans toutes vos lettres, fière et vaillante, ou plutôt stoïque, chose rare par ce temps d'avachissement universel. Vous n'êtes pas comme les autres, vous ! (Phrase de drame, mais appréciation juste.) Je ne sais pas ce que vous avez perdu au physique, mais le moral est toujours splendide, je vous en réponds.

Le mien, pour le moment, est assez bon, parce que je médite une chose où *j'exhalerai ma colère*. Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine ; ce sera large et violent. Je ne peux pas, dans une lettre, vous exposer le plan d'un pareil bouquin, mais je vous le lirai quand je vous aurai lu *Saint Antoine*. Car je vous promets de vous hurler ma dernière élucubration. Si vous ne pouvez monter toutes mes marches, pauvre chère malade, vous me donnerez asile chez vous, et là, portes closes, nous nous livrerons à une littérature féroce, comme deux fossiles que nous sommes. L'expression n'est pas polie envers une dame, mais vous comprenez ce que je veux dire.

En attendant ce jour-là, qui sera pour moi un grand jour, je me livre à l'*Histoire des Théories médicales* et à la lecture des *Traitéés d'Éducation* ; mais assez parlé de moi ! Causons un peu du P. Hyacinthe. C'est folichon ! chagrin pour les bonnes âmes, réjouissance pour les libres pen-

seurs! farce! farce! Le pauvre homme! Il ne sait pas ce qu'il se prépare! et on accuse les prêtres d'entendre leurs intérêts! Cet hymen doit plonger notre amie Plessy dans un océan de rêverie. Le bruit court que M<sup>gr</sup> Bauer va, de même, convoquer. Saprelotte, serait-ce possible? Pour lui, c'est le port des bottes qui l'aura entraîné à cette extravagance, car il portait des bottes pendant le siège. Pourquoi le pantalon mis dans les bottes a-t-il un rapport fatal avec le débordement de l'esprit? Quelle peut être l'influence du cuir sur le cerveau? Problème.

Que dites-vous des pèlerins de Lourdes et de ceux qui les insultent? O pauvre, pauvre humanité!

On m'a donné un chien, un lévrier. Je me promène avec lui en regardant les effets du soleil sur les feuilles qui jaunissent, en songeant à mes futurs livres et en ruminant le passé, car je suis maintenant un vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, et les jours d'autrefois commencent à osciller doucement dans une vapeur lumineuse. Sur ce fond-là quelques figures aimées se détachent, de chers fantômes me tendent les bras. Mauvaise songerie et qu'il faut repousser, bien qu'elle soit délectable.

Adieu! Non! Au revoir, à bientôt.

---

1335. A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, samedi [5 octobre 1872].

MA VIEILLE AMIE, MA VIEILLE TENDRESSE,

Je ne peux pas voir votre écriture sans être remué. Aussi, ce matin, j'ai déchiré avidement l'enveloppe de votre lettre.

Je croyais qu'elle m'annonçait votre visite. Hélas! non. Ce sera pour quand? Pour l'année prochaine? J'aimerais tant à vous recevoir chez moi, à vous faire coucher dans la chambre de ma mère!

Ce n'était pas pour ma santé que j'ai été à Luchon, mais pour celle de ma nièce, son mari étant retenu à Dieppe par ses affaires. J'en suis revenu au commencement d'août. J'ai passé tout le mois de septembre à Paris. J'y retournerai une quinzaine au commencement de décembre, pour faire faire le buste de ma mère, puis je reviendrai ici le plus longtemps possible. C'est dans la solitude que je me trouve le mieux. Paris n'est plus Paris, tous mes amis sont morts; ceux qui restent comptent peu, ou bien sont tellement changés que je ne les reconnais plus. Ici, au moins, rien ne m'agace, rien ne m'afflige directement.

L'esprit public me dégoûte tellement que je m'en écarte. Je continue à écrire, mais je ne veux plus publier, jusqu'à des temps meilleurs du moins. On m'a donné un chien; je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent et, comme un vieux, je

rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre! — Oui, la vôtre. O pauvre Trouville!

C'est à moi, dans nos partages, que Deauville <sup>(1)</sup> est échu. Mais il me faut le vendre pour me faire des rentes.

Comment va votre fils? Est-il heureux? Écrivons-nous de temps à autre, ne serait-ce qu'un mot, pour savoir que nous vivons encore.

Adieu, et toujours à vous.

---

1336. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 2 heures [5 octobre 1872].

CHÈRE CARO,

Me voilà revenu dans ma solitude, où je me trouve (pour dire la vérité) très bien, c'est-à-dire tranquille. Il n'en faut pas demander davantage au ciel. Le temps est superbe. Hier et aujourd'hui, je me suis promené après déjeuner, *en admirant la nature*. Le soleil jouait dans le feuillage et mon chien gambadait autour de moi. Je rêvassais à *Bouvard et Pécuchet*. Mais je regrettais ma chère

(1) M<sup>me</sup> Flaubert possédait près de Deauville une ferme dont avait hérité Gustave et qu'il sera forcé de vendre en 1875, au moment de la déconfiture de son neveu Commanville.

Caro, ma pauvre fille. Ce qui adoucit un peu pour moi l'amertume de notre séparation, c'est l'idée que tu vas mieux, il me semble. J'ai été heureux aussi de voir que ton brave mari était mieux dans ses affaires, enfin que « l'horizon s'éclaircissait », comme on dit en politique.

En débarquant du chemin de fer, j'ai été à l'Hôtel-Dieu, où je n'ai trouvé personne. Tout le monde était à la Vaupalière, chez le divin Dubreuil.

Demain je dîne chez M<sup>me</sup> Lapierre. Lundi j'aurai à déjeuner Philippe, peut-être accompagné de sa mère.

D'Osmoy m'a écrit, de lui-même, qu'il viendra passer quelques jours avec moi à partir du 15 de ce mois. Aucune nouvelle de Tourgueneff.

Les maçons sont en train de réparer le toit.

Que te dirais-je bien encore ? Je varie mes lectures médicales avec les traités sur l'éducation. J'avale des volumes coup sur coup et je prends des notes. Mes bonshommes se dessinent dans mon esprit et l'ensemble se corse. Telle est la cause de la bonne humeur (présente) de  
Vieux.

1337. A LA MÊME.

Croisset, mercredi [9 octobre 1872].

CHÈRE CARO,

Je suis fort étonné ! Pas un mot de toi depuis huit jours ! Es-tu malade ? Ta lettre s'est-elle

égarée ? Ou tout simplement as-tu un peu oublié Vieux ? C'est à cette dernière hypothèse que je m'arrête.

J'ai reçu une lettre de Tourgueneff qui, depuis quinze jours, est re-couché avec la goutte. Il espère en être débarrassé à la fin de cette semaine et venir au commencement de la prochaine. Du 15 au 20, j'attends le sire d'Osmoy. Dimanche j'ai été dîner chez Lapierre et j'y ai été à pied, par le bord de l'eau, pour jouir du spectacle de la nature. Eh bien, mon héroïsme ne m'a pas réussi. Une barque pleine de gueulards et qui remontait la Seine, derrière moi, m'a gâté le paysage. Le dîner chez ma belle amie n'a pas été non plus très amusant : le général de F\*\*\* manque radicalement d'esprit et le jeune de P\*\*\* en possède fort peu. J'aurais mieux aimé le repas sans ces deux convives. Voilà toutes les nouvelles. J'ai tant lu que j'ai un peu mal aux yeux. Comment vivre, s'il faut me modérer sur ma lecture ! J'espère me guérir en ne faisant rien et en continuant tout de même.

---

1338. A GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi, 9 octobre 1872.

CHER MONSIEUR,

Il m'a été impossible de retrouver mon traité passé avec Lévy pour l'*Éducation sentimentale*. Je ne sais même plus si j'en ai un. J'ai fouillé dans tous mes tiroirs sans le moindre résultat.

Dans ce cas-là, que faire ?

Mais je possède le traité relatif à *Salammbô*. Faut-il vous l'envoyer maintenant?

Je n'irai pas à Paris avant le commencement de décembre.

Je vous serre la main très cordialement et suis, Monsieur, votre

G. F.

Croisset, près Rouen.

1339. A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 6 heures [19 octobre 1872].

Quelle pluie, mon loulou! Quelle humidité! Quelle saleté! Quel *temps pourri*!

Malgré mon amour pour Croisset, je trouve que son climat manque de charme. C'est pourquoi, plus que jamais, je m'enfonce dans le silence du cabinet, n'ayant pour toute distraction que de contempler mon chien qui bâille.

La nuit qui a suivi ton départ, il m'a donné beaucoup de tourment : de 9 heures à 2 heures du matin, ses hurlements n'ont pas cessé. Je les attribuais à l'envie qu'il avait de te revoir, quand enfin je suis descendu pour lui donner des consolations et le faire taire. Qu'avait-il? Tableau : il était emprisonné dans les lieux! Victoire en avait refermé la porte, sans le voir. Si, par malheur, la *planche* du trou avait été levée, mon pauvre toutou aurait pu tomber dans l'abîme. Quelle triste fin pour un aussi joli monsieur!

Mes autres amis, Tourgueneff et d'Osmoy, ne m'envoient aucune lettre. Ça commence à m'aga-

cer. Mais qu'y faire ? J'en ai reçu encore une (lettre) de Rabodanges. Celle-là est de M<sup>me</sup> Lepic, et gentille au delà de toute expression.

C'est une belle chose que l'esprit ! et rare ! C'est pourquoi Vieux aime sa pauvre fille. Quel dommage qu'il ne l'ait pas toujours avec lui !

Ce matin, sont arrivés les trois médaillons de Carrier-Belleuse. J'ai placé celui que je garde dans la petite salle au-dessus de la glace. Tout en mangeant seul, je songerai qu'il était là, autrefois. Le souvenir de ta grand'mère ne me quitte pas non plus. Et puis, je fais des plans d'embellissement intérieur pour la maison. Voilà le fond de mes rêveries, quand je ne rumine pas *Bouvard et Pécuchet*.

J'irai demain dîner chez M<sup>me</sup> Lapierre. J'espère que ce sera un peu moins fade que la dernière fois. Ta lettre de ce matin m'a diverti. Toi aussi, chère Caro, tu vas gagner ma maladie, ou plutôt ma faculté d'*insupportation* ! Ça ne rend pas heureux, cette preuve de goût.

Deux bons bécots de

Ta vieille Nounou.

---

1340. A LA MÊME.

Croisset, 25 octobre 1872.

LOULOU,

Tu as raison ! La mort de mon pauvre vieux Théo<sup>(1)</sup>, bien que prévue, m'a écrasé, et j'ai

(1) Mort de Théophile Gautier, le 23 octobre 1872.

passé hier une journée dont je me souviendrai ! J'ai reçu la nouvelle le matin par un télégramme enfermé dans une lettre, si bien qu'au moment où j'apprenais la mort de mon vieil ami, on l'enterrait.

J'avais donné rendez-vous à Caudron et aux dames Lapière. Donc j'ai été à Rouen, *pour ne pas faire l'homme sensible*. Sur le bateau de La Bouille, conversation d'Émangard ! A la descente du bateau, Caudron était là et nous avons réglé différentes choses relatives à Bouilhet. Il m'a accompagné à l'Hôtel-Dieu où je vais aller pour avoir des détails sur le père Pouchet. Ta tante ne m'a parlé que des chaleurs ou de la chaleur qu'elle éprouvait, et des aloyaux du sieur Tassel. Après quoi, j'ai traversé toute la ville à pied, où j'ai rencontré trois ou quatre Rouennais. Le spectacle de leur vulgarité, de leurs redingotes, de leurs chapeaux, ce qu'ils disaient et le son de leurs voix, m'ont donné à la fois envie de vomir et de pleurer ! Jamais, depuis que je suis sur la terre, pareil dégoût des hommes ne m'avait étouffé ! Je pensais continuellement à l'amour que mon vieux Théo avait pour l'Art, et je sentais comme une marée d'immondices qui me submergeait. Car il est mort, j'en suis sûr, d'une suffocation trop longue causée par la bêtise moderne. Je n'étais pas en train, comme tu penses bien, d'aller voir les farces de la foire Saint-Romain. « Les anges<sup>(1)</sup> » de la rue de la Ferme l'ont deviné, et j'ai été au Cimetière Monumental voir les tombes de ceux que j'ai aimés. Mes deux

(1) M<sup>me</sup> Lapière et sa sœur M<sup>me</sup> Brainne.

amies ont eu la gentillesse de m'y accompagner ; elles sont restées à m'attendre devant la grille, ainsi que Lapierre. Ce procédé-là m'a touché jusqu'au fond du cœur. Lapierre dînait en ville. J'ai passé la soirée tout seul avec elles, et la vue de leurs bonnes et belles mines m'a fait du bien. Je leur en suis reconnaissant.

Le soir, quand je suis rentré ici, mon pauvre toutou m'a accablé de caresses. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela, mais tu devineras la psychologie sous les faits.

Comme c'est triste de ne pas trouver dans sa famille un peu de la délicatesse qu'on rencontre chez des étrangers ! Mais je ne dois pas me plaindre de la famille, puisque je possède une nièce comme *mon Caro*.

Ton Vieux.

---

1341. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Nuit de lundi [28 octobre 1872].

PRINCESSE,

C'est bien bon à vous de m'avoir écrit. Vous avez pensé que je devais avoir du chagrin. Rien de plus vrai. Ah ! voilà trop de morts, trop de morts coup sur coup ! Je n'ai jamais beaucoup tenu à la vie, mais les fils qui m'y rattachent se brisent les uns après les autres. Bientôt il n'y en aura plus. Pauvre cher Théo ! C'était le meilleur *de la bande*, celui-là ! un grand lettré, un grand poète, et un grand cœur. Il vous aimait beaucoup, Princesse, et vous faites bien de le regretter.

Il est mort du dégoût de la vie moderne ; le 4 septembre <sup>(1)</sup> l'a tué. Ce jour-là, en effet, qui est le plus maudit de l'histoire de France, a inauguré un ordre de choses où les gens comme Théo n'ont plus rien à faire. Depuis jeudi je pense à lui, sans cesse, et je me sens à la fois écrasé et enragé. C'était le plus vieux de mes amis intimes ; je le respectais comme un maître, et je l'aimais comme un frère. Je ne le plains pas. Je l'envie.

Catulle m'a envoyé un télégramme dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'événement et, comme à Paris on a l'habitude d'es-camoter les enterrements qui se font toujours dans les vingt-quatre heures, j'ai pensé que la cérémonie aurait lieu le jeudi et que j'arriverais trop tard.

J'aurais été fâché qu'il n'eût pas eu un enterrement catholique, car le bon Théo était au fond catholique comme un Espagnol du XII<sup>e</sup> siècle. Dans ces matières-là, il faut respecter l'opinion du mort ; on doit autant que possible continuer son *idée*. C'est pourquoi, si j'avais eu à faire l'oraison funèbre de Théo, j'aurais dit ce qui l'a fait mourir. J'aurais protesté en son nom contre les Épicuriens et contre les Voyous. Il est mort d'une longue colère rentrée. J'aurais donc exhalé quelque chose de cette colère. Le discours de Dumas ne m'a paru que *convenable* ; on n'y sent pas de palpitation.

M<sup>me</sup> Sand m'a envoyé aujourd'hui une très bonne lettre sur notre ami, et qui contient beaucoup de conseils à mon endroit. Je vous avouerai,

(1) Proclamation de la République.

entre nous, que son *bénissage* perpétuel, sa raison si vous voulez, me tape quelquefois sur les nerfs. Je vais lui répondre par des injures sur la démocratie; ça me soulagera.

J'attends toujours Tourgueneff qui remet son voyage de semaine en semaine, car il a des accès de goutte consécutifs.

Je ne pense pas aller à Paris avant le commencement de décembre. Il fait froid et humide, tout est vilain et triste, le dedans et l'extérieur.

Soignez-vous bien! Restez vaillante et telle que vous êtes. Soyez toujours « notre Princesse », comme disait le pauvre Théo, et croyez à l'affection profonde

de votre

---

1342. A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset.] Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Non, mon cher et pauvre vieux, je ne suis pas malade. Si je n'ai pas été à l'enterrement de notre Théo, c'est la faute de Catulle qui, au lieu de m'envoyer son télégramme par télégraphe, l'a mis dans une lettre, que j'ai reçue trente-six heures après l'enterrement. Comme on escamote à Paris cette cérémonie, j'ai cru qu'elle avait lieu le jeudi et non le vendredi. Voilà pourquoi je suis resté.

Ah! celui-là, je ne le plains pas; au contraire, je l'envie profondément. Que ne suis-je à pourrir à sa place! Pour l'agrément qu'on a dans ce

bas monde (bas est le mot exact), autant en f... son camp le plus vite possible.

Le 4 Septembre a inauguré un état de choses qui ne nous regarde plus. *Nous sommes de trop*. On nous hait et on nous méprise, voilà le vrai. Donc, bonsoir !

Mais avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaision, je désire « vider » le fiel dont je suis plein. Donc, je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds.

Pauvre, pauvre cher Théo ! c'est de cela qu'il est mort (du dégoût de l'infection moderne !) C'était un grand lettré et un grand poète. Oui, monsieur, et plus fort que le jeune Alfred de Musset ! n'eût-il écrit que le *Trou du Serpent*. Mais c'était un auteur parfaitement inconnu. Pierre Corneille l'est bien !

Depuis jeudi je ne pense qu'à lui, et je me sens à la fois écrasé et enragé. Adieu, bon courage. Je t'embrasse très fortement.

---

1343. A TOURGUENEFF.

*Entièrement inédite.*

Mercredi soir.

Comme je vous plains, pauvre cher ami. Je n'avais pas besoin de vous savoir très souffrant pour être triste. La mort de mon vieux Théo m'a écrasé. Depuis trois ans, tous mes amis meurent l'un après l'autre, sans interruption ! Je ne connais plus au monde maintenant qu'un seul homme avec qui causer, c'est vous. Donc, il faut vous soigner, et ne pas me manquer comme les autres.

Théo est mort empoisonné par la charognerie moderne. Les gens exclusivement artistes comme lui n'ont que faire dans une société où la plèbe domine. C'est ce que j'ai répondu hier dans une lettre à M<sup>me</sup> Sand, laquelle est très bonne, mais trop bonne, trop bénisseuse, trop démocrate et évangélique.

Moi, je suis comme vous, bien que je n'aie pas la goutte; l'existence commence à m'embêter furieusement. Voltaire la définissait une froide plaisanterie. Je la trouve trop froide et pas assez plaisante, je tâche de l'escamoter le plus que je peux : je lis environ de neuf à dix heures par jour; n'importe, un peu de distraction de temps à autre ne me ferait pas de mal. Mais quelle distraction prendre ?

Votre visite, sur laquelle je comptais, en devait être une exquise, mieux que cela, une espèce de bonheur, et certainement le seul événement heureux de mon année. Crac ! vous êtes à souffrir dans votre lit comme un damné.

Vous me verrez à Paris au commencement de décembre. D'ici là, donnez-moi de vos nouvelles, et si vous vous trouvez en état de venir, venez. Vous serez toujours le bienvenu chez votre G. Flaubert qui vous embrasse.

---

1344. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Vendredi [1872].

Quand « je le voudrai », Princesse ? Mais je le veux toujours ! Venez donc quand il vous con-

viendra : bientôt, cette semaine, tout de suite !

Seulement, prévenez-moi un peu à l'avance. Je ne puis vous offrir de chambres, n'en possédant maintenant (grâce aux Prussiens) qu'une seule qui soit présentable. Mais je compte bien sur vous pour déjeuner et dîner chez votre ami et recommencer plusieurs fois cet exercice. Je vous ferai voir les environs de Jumièges ; cela vous amusera, vous et vos compagnons. Un rhumatisme que j'ai dans le bras droit dénature ma calligraphie et m'empêche de vous en écrire plus long.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre.

---

1345. A GEORGE SAND.

[Croisset,] Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit une bonne lettre<sup>(1)</sup> bien tendre. Merci ; je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris ? Avec qui causer de ce qui m'intéresse ? Je connais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi) ; mais un artiste, où est-il ?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charo-

(1) La lettre de George Sand est datée 26 octobre 1872 sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 335).

gnerie moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. »

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux oranges. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette ! Lui et Bouilhet me manquent absolument et rien ne peut les remplacer. Il était si bon, d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple ! On reconnaîtra plus tard (si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien !

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent ; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été *opprimé* par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la troisième République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confidences entières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important dans la vie, pour soi comme pour les autres : *le caractère*. Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse ! et comme il faut peu s'estimer ! La recherche d'un honneur quelconque me semble d'ailleurs un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de

gredins et de farceurs sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles; ça fera de la copie. En résumé, je ne le plains pas, je l'envie. Car franchement la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible*, mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite la vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Je ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête. » Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin il me semble que je marche dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai.

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence; et puis je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop propre pour infliger à perpétuité ma personne à

une autre. Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle de la Quintinie*. Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuît. Donc, assez ! assez ! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres, ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourgueneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

---

1346. A MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Croisset, 30 octobre 1872.

MA CHÈRE LAURE,

Je vais répondre bien mal à ta lettre du 10, car je suis maintenant surchargé de besogne ; le temps me manque pour causer avec toi d'une manière convenable.

Il me sera impossible d'aller te faire une visite à Étretat avant le printemps prochain et je regrette bien que tu ne me donnes pas l'exemple en venant ici à Croisset.

Ton fils<sup>(1)</sup> a raison de m'aimer, car j'éprouve pour lui une véritable amitié. Il est spirituel, lettré, charmant, et puis c'est ton fils, c'est le neveu de mon pauvre Alfred.

Le premier ouvrage que je mettrai sous presse portera en tête le nom de ton frère, car dans ma pensée la *Tentation de Saint Antoine* a toujours été dédiée « à Alfred Le Poittevin ». Je lui avais parlé de ce livre six mois avant sa mort. J'en ai fini avec cette œuvre qui m'a occupé à diverses reprises pendant vingt-cinq ans ! Et à défaut de lui, j'aurais voulu t'en lire le manuscrit à toi, ma chère Laure. Du reste je ne sais pas quand je le publierai. Les temps ne sont point propices.

Adieu, ma chère et vieille amie. Excuse mon laconisme et crois-moi toujours à toi.

---

1347. A SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, samedi matin, 2 novembre 1872.

Comment ? je n'ai pas répondu tout de suite à Ernest que j'avais reçu, dimanche matin, une lettre chargée ? Je croyais l'avoir fait ! Présente-lui mes excuses. J'aurai été troublé par la compagnie que j'avais. La mère Heuzey séduisait mes

(1) Guy de Maupassant.

deux jeunes gens, Baudry et d'Osmoy. Croirais-tu que Baudry admire son râtelier qu'il prenait pour ses vraies dents ?

Moi aussi, pauvre Caro, je n'ai pas été gai cette semaine. J'ai même été fort triste. Jamais je n'ai plus senti ma solitude ; et puis je lisais des choses *crevantes* ; et puis c'était la faute du temps. Si tu ne viens ici qu'à la fin de novembre, j'irai te faire une petite visite en attendant. Quand sera-t-il décidé, le fameux voyage de Pologne ?

Demain je traite. J'aurais *l'éluite* ou *de l'éluite* tout au moins. Car je suis forcé d'inviter le général de F\*\*\*. C'est même pour cela que je vais aller tout à l'heure à Rouen.

Je profiterai de ma course pour voir un autre terrain près de la gare d'Amiens<sup>(1)</sup>. Toujours les occupations mortuaires ! Je pense démesurément à mon pauvre Théo. Avec qui causer littérature, maintenant ?

---

1348. A LA MÊME.

Croisset, samedi soir, 6 heures, 9 novembre 1872.

MON LOULOU,

Vieux continue à n'être pas gai. Il est comme Macbeth, « il a tué le sommeil ». Pourquoi ? Ce qu'il y a de drôle, c'est que Fortin est dans le même état que moi. La faute en est-elle à l'air de Croisset ? Il m'est impossible de fermer l'œil

(1) Pour le monument de Bouilhet.

avant 5 heures du matin. Aussi j'en reste toute la journée énervé et mélancolieux.

Au milieu de mes tristes songeries, le maudit argent revient. Je suis effrayé par ma dépense ! *Mes déboursés pour le cidre m'épouvantent...* J'en ai payé depuis huit jours pour plus de 500 francs ; sur les 1 000 francs qu'Ernest m'a envoyés, il y a quinze jours, il ne m'en reste que 200. Tu peux donc lui dire de m'en envoyer 1 000 quand il voudra.

J'attends mardi avec impatience pour savoir si le voyage de Dantzick se fera et, par conséquent, quand est-ce que tu viendras ici. J'ai bien envie, en t'attendant, d'aller te faire une petite visite samedi prochain.

J'ai reçu ce matin une lettre exquise du bon Tourgueneff.

Je continue toujours à lire et à prendre des notes pour *Bouvard et Pécuchet* qui se dessinent de plus en plus. Mais quel travail j'ai entrepris ! C'est écrasant !

Je me dépêche de plier ma lettre, car le bateau va passer. Donc, bien vite, deux gros baisers de

Nounou.

---

1349. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, 15 novembre [1872].

CHER MONSIEUR CLOQUET,

*Je vous prie* de me rendre le service suivant : il s'agit de l'élection de Berthelot à l'Académie des

sciences <sup>(1)</sup>. Si vous n'avez pas promis votre voix à quelqu'un, je vous la demande pour lui comme un service personnel. C'est un homme des plus forts et un très brave homme que j'aime beaucoup. En l'obligeant vous m'obligerez infiniment.

Comme voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, cher bon ami ! Cet été, j'ai été chez vous deux fois sans vous rencontrer ; à mon troisième voyage, toutes vos fenêtres étaient closes. Comment va M<sup>m</sup><sup>s</sup> Cloquet ? Moi, je ne suis pas des plus gais ; ma santé reste bonne, mais je tourne au noir.

J'espère vous voir au commencement du mois prochain. En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse et vous prie de présenter mes respects affectueux à M<sup>m</sup><sup>s</sup> Cloquet.

Votre dévoué.

1350. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Jeudi [novembre 1872].

Cette histoire du prince Napoléon <sup>(2)</sup> m'a bien contrarié pour vous, de toutes les façons. J'ai toujours peur qu'il n'en rejaillisse quelque chose sur votre tranquillité et qu'on ne vous inquiète. Rassurez-moi à cet égard.

(1) Berthelot a été élu le 3 mars 1873 à l'Académie des Sciences.

(2) Le prince Joseph Napoléon, dit Jérôme Bonaparte, frère de la Princesse Mathilde. En raison de son inlassable activité politique, cependant libérale, il était suspect au gouvernement de la République et fut frappé d'expulsion.

Je ne comprends pas *le sens* d'une pareille mesure envers le Prince. Elle est odieuse de bêtise !

Quant à sa protestation, qui est fort juste au fond, j'en blâme le dernier paragraphe et ce salut qu'il adresse au suffrage universel. Tel est mon humble sentiment là-dessus.

Si vous restez à Saint-Gratien quelque temps encore, j'irai peut-être vous y faire une visite. Car j'ai rendez-vous avec la Direction de la Gaîté, au commencement du mois prochain, pour lui lire l'éternelle Féerie <sup>(1)</sup>, dont je me moque, étant pour le quart d'heure dans un tout autre courant d'idées.

Comme je comprends bien tout ce que vous dites sur la rue de Courcelles ! Je ne passe jamais par là sans que mon cœur ne soit remué, et vous avez raison.

Il ne faut rien oublier, ni bienfait ni offense. Cette égalité entre le bien et le mal, le beau et le laid, cette douceur niaise, ce bénissage universel est une des pestes de notre époque. La haine est une vertu.

J'espère que nos blessés sont tout à fait rétablis.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis, vous le savez, votre vieux dévoué.

---

(1) *Le Château des cœurs*; voir Œuvres de Flaubert, *Théâtre*, 1 vol.

1351. A ERNEST FEYDEAU.

(Croisset) Mercredi soir [Mi-novembre 1872].

Je n'en sais rien, mon bon. Peut-être au commencement de décembre irai-je passer à Paris quinze jours, pour revenir ici jusqu'au commencement de février? Peut-être ne partirai-je de Croisset qu'à cette époque? Cela dépendra de mes affaires. Du reste, cette grave question sera décidée d'ici à une quinzaine de jours.

Comme renseignements sur Théo, adresse-toi à Olivier de Gourjault, un ami de son fils, qui connaît à fond toute la partie bibliographique.

Quant à la biographie, prends des renseignements auprès de ses sœurs et d'Arsène Houssaye.

Il y a une *Étude* de Sainte-Beuve. Mais tu la connais sans doute.

Fais bien sentir qu'il a été exploité et tyrannisé dans tous les journaux où il a écrit; Girardin, Turgan et Dalloz ont été des tortionnaires pour notre pauvre vieux, que nous pleurons. Moi, je ne me console pas de sa perte. Depuis que je sais que je ne le verrai plus, j'ai un redoublement d'amertume qui me submerge.

Un homme de génie, un poète qui n'a pas de rentes et qui n'est d'aucun parti politique étant donné, il est forcé, pour vivre, d'écrire dans les journaux; or, voilà ce qui lui arriva. C'est là, selon moi, le *sens* dans lequel tu dois faire ton étude. Quand on écrit la biographie d'un ami, on doit la faire au point de vue *de sa vengeance*. Je

finirais par un petit remerciement à l'adresse du sieur Vacquerie.

Soigne cela. Ne te presse pas. Sois grave et impitoyable.

J'espère te voir bientôt. Et attendant, je t'embrasse.

---

1352. A GEORGE SAND.

[Croisset] Lundi soir, 11 heures [25 novembre 1872].

Le facteur, tantôt, 5 heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencé *Nanon* tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre vieux troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin », mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai aimé plus que personne, phrase présomptueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris six

mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence,

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expliquer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous, avec ses meilleures tendresses.

Votre vieux.

Toujours HHindigné comme saint Polycarpe!  
 Connaissez-vous, dans l'histoire universelle, en y comprenant celle des Botocudos, quelque chose de plus bête que la Droite de l'Assemblée nationale? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé!!! O profondeur! problème! rêverie!

---

1353. A LA PRINCESSE MATHILDE.

Samedi [novembre 1872].

Ce que je deviens? Princesse! Rien de bon. L'isolement qui se fait autour de moi, le découragement littéraire, le dégoût que m'inspirent mes contemporains, les nerfs qui se tendent trop, la cinquantaine sonnée et les inquiétudes d'avenir, voilà mon bilan. Je ne suis pas gai, voilà tout ce que je peux dire.

J'avais l'intention d'aller, au commencement de

décembre, passer quelques jours à Paris, puis de revenir ici; mais ce serait trop triste de rentrer seul dans cette maison. J'aime mieux attendre encore six semaines, pour ne revenir ici qu'au mois de mai. Je ne me console pas de la mort de mon pauvre Théo! Lui et Bouilhet partis, je ne vois plus pour qui écrire. *Je sens* que je suis un Fossile, un individu qui n'a plus de raison d'être dans le monde, maintenant. Mais parlons *de vous*, Princesse, c'est meilleur. Vous me paraissez toujours de même et vaillante; ne changez pas. La mélancolie est le plus abominable des vices pour soi et pour les autres.

Votre installation de la rue de Berri avance-t-elle? En êtes-vous contente?

Tourgueneff, après m'avoir fait attendre sa visite de semaine en semaine pendant deux mois, m'a déclaré qu'il ne viendrait pas parce qu'il est dans son lit, cloué par la goutte. Il a voulu aller à Saumur, au baptême de sa petite-fille et « a hurlé de douleur » pendant deux jours. Le pauvre garçon me paraît être, d'après ses lettres, dans un état lamentable.

M<sup>me</sup> Sand est à Nohant. Elle m'a envoyé la semaine dernière deux livres d'elle, *Nanon* et *Francia* que j'ai lus avec plaisir. Elle fait tout ce qu'elle peut pour me remonter le moral, et m'invite beaucoup à aller chez elle. Mais je suis pour le moment un trop sot et triste animal. Ce serait de la cruauté que d'infliger ma compagnie à ceux que j'aime. J'ai reçu de Judith Catulle Mendès <sup>(1)</sup>

(1) Seconde fille de Théophile Gautier, mariée à Catulle Mendès.

une très gentille lettre, elle me paraît bien triste.

On m'a dit que sa mère (Ernesta Grisi) était dans une misère abjecte, ce que je crois vrai. Avez-vous chez vous à Saint-Gratien les nouveaux époux? Le spectacle du bonheur des autres est quelquefois bien doux, d'autres fois bien amer, c'est selon.

Je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre.

---

1354. A GEORGE SAND.

[Croisset, 27 novembre 1872.]

CHÈRE MAÎTRE,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à 4 heures du matin et *Francia* à 3 heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère bon maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon* j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples, et fortes, qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent, telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle. » Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas que le plus vulgaire puisse admirer autant que moi.) La vie des

moines, les premières relations d'Émilien et de Nanon, la peur que causent les brigands, et l'incarcération du P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113 ! et comme c'était difficile de rester dans la mesure ! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde ! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

Je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche. Elle devient trop forte, trop intelligente. Je n'aime pas non plus l'épisode des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Franqueville, vieille.

Je vous sou mets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique. A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui ? Même objection pour le prier, que je trouve ailleurs charmant, au milieu du livre surtout, Mais comme tout cela est bien amené, entraîné, entraînant, charmant ! Quel être vous faites !!! quelle puissance !

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia*. Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai* ; il n'est ni trop généreux, ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue avec sa sœur quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue,

est un joli tour de force. Votre Mme de Thièvre avec son cachemire, qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quand j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, craignant que ce fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille. Mais pas du tout! Je me trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort? Il y a encore du beau et du bon monde?

---

1355. A LA MÊME.

[Croisset] Mercredi [4 décembre 1872].

CHÈRE MAITRE,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait... ou si le public le forçait à en avoir. » Mais c'est demander l'impossible! Ils ont des *idées littéraires*, croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres pré-

tendent s'y connaître, et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent. Que je sois pendu si ça n'est pas vrai ! Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous ? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas ? Eh bien, faites un parallèle entre nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1.200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy. C'est très étroit de ma part, j'en conviens ; mais j'avoue que ce procédé m'a simplement enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Comme je ne veux plus reparler audit Michel, c'est mon neveu qui va me remplacer pour liquider ma position. Je vais lui payer l'impression de *Dernières Chansons*, et puis je me débarrasserai de toute relation avec lui.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court ? Est-ce pour gagner de l'argent ? Quelle dérision ! Comme si l'argent était la récompense du travail, et pouvait l'être ! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non. Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort ? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même cette question en soi est insoluble.

Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier ? Est-ce pour être compris, applaudi ? Mais vous-même, *vous* grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art ? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte ?

Dans dix ans, on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide ! Tout cela est pour vous dire que, jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas), je garde *Saint Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel <sup>(1)</sup> ne va-t-il pas trouver le général Ladmiraull, Jules Simon, Thiers ? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la Censure ! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé.

(1) Directeur de l'Odéon ; il s'agissait de démarches à faire pour obtenir l'autorisation de jouer *Mademoiselle de La Quintinie*.

Notre ami Alexandre Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias*?

Et vous voulez que je ne sois pas triste ? J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la Droite. Les bons Normands, qui sont les gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la Gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y jette bientôt.

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai 51 ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau ; je me le promets.

La Princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline, à qui je viens de faire lire *Nanon*, en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la « jeunesse » du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin*, ainsi que *Francia*, qui, bien que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, *l'Illustre Docteur Matheus*, d'Eckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf ? Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

---

1356. A LA MÊME.

[Croisset, 12 décembre 1872.]

CHÈRE BON MAITRE,

Ne vous inquiétez pas de Lévy, et n'en parlons plus. Il n'est pas digne d'occuper notre pensée une minute. Il m'a profondément blessé dans un endroit sensible, le souvenir de mon pauvre Bouilhet. Cela est irréparable. Je ne suis pas chrétien, et l'hypocrisie du pardon m'est impossible. Je n'ai qu'à ne plus le fréquenter. Voilà tout. Je désire même ne jamais le revoir. Amen.

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim ! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès ! Quant à moi, vous me dites : « Soyons logiques » ; mais c'est là le difficile !

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant

puisse être bien fait, ce qui ne m'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là-dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger*, et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah ! comme je voudrais m'admirer !

Encore un deuil : j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui : c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

---

1357. A PHILIPPE LEPARFAIT.

*Entièrement inédite.*

[Jeudi 12 décembre.]

J'avais envoyé, avant-hier, Émile à Rouen pour te prier de venir. Il m'a dit que « tu avais vu Lévy » ? je suis curieux de connaître le résultat de la visite.

Je te dirai pourquoi je n'ai pas été à Paris, mon voyage est remis au milieu de janvier, mais je pense payer l'enfant de Jacob dès maintenant. M<sup>e</sup> Sand veut qu'il me fasse des excuses pour nous réconcilier. Vas-y voir !

A l'enterrement du père Pouchet, Desbois m'a dit que Gally avait découvert un second

terrain près la gare d'Amiens. Quel en est le prix ?

Fais-moi le plaisir d'aller chez Caudron et de lui dire que je voudrais lui parler.

Je l'attends samedi ou lundi.

A toi, mon bon.

1358. A ERNEST FEYDEAU.

Dimanche soir [fin décembre 1872].

Rien de neuf dans ma vie, mon cher vieux. Je la passe uniformément au milieu de mes livres et dans la compagnie de mon chien. J'avale des pages imprimées et je prends des notes pour un bouquin où je tâcherai de vomir *ma bile* sur mes contemporains. Mais ce dégueulage me demandera plusieurs années.

Les temps ne sont point propices à la littérature. Aussi n'ai-je aucune hâte de publier. D'ailleurs, c'est trop cher pour mes moyens. *Dernières Chansons*, de mon pauvre Bouilhet, va me coûter d'ici à la fin de cette présente année la légère somme de 2.000 francs, si ce n'est 2.500 ! Lévy est gigantesque de rapacité et de mauvaise foi. Je te donnerai sur tout cela des détails édifiants.

Tu me verras vers le 30 janvier, peut-être avant. J'irai passer une semaine à Nohant chez M<sup>me</sup> Sand, puis je resterai à Paris jusqu'au mois de mai.

Que dis-tu de l'histoire de *Robin* ! n'est-ce pas énorme ? Toi non plus, mon bonhomme, tu ne

seras pas du jury, ni moi non plus, ce dont je me f... profondément.

Tout cela nous prépare encore de beaux jours ! Les libéraux voteront avec les rouges, et nous entrerons (pour longtemps cette fois) dans l'horrible. Il faudra en remercier la Droite de l'Assemblée. Amen !

J'ai pris 51 ans le 12 de ce mois ; c'est une consolation.

Que 1873 te soit léger

---



# APPENDICE

---

## I

### LETTRE

#### AU

### CONSEIL MUNICIPAL

#### DE ROUEN.

---

MESSIEURS,

A la majorité de treize voix contre onze (y compris celles de M. le Maire et de ses six Adjointes), vous avez rejeté l'offre que je vous faisais d'édifier *gratis* sur une des places ou dans une des rues de la ville, à votre choix, une petite fontaine ornée du buste de Louis Bouilhet.

Comme je suis le mandataire des personnes qui m'ont confié leur argent à cette seule intention, je dois protester, par devers le public, contre ce refus, c'est-à-dire répondre aux objections émises dans votre séance du 8 décembre dernier, dont le compte rendu analytique a paru dans les journaux de Rouen, le 18 du même mois.

Elles se réduisent à quatre motifs principaux :

- 1° Le Comité des souscripteurs aurait changé la destination du monument ;
- 2° Il y aurait péril pour le budget municipal ;
- 3° Bouilhet n'est pas né à Rouen ;
- 4° Son mérite littéraire est insuffisant.

PREMIÈRE OBJECTION. — (Je copie les termes mêmes du compte rendu.) « *Appartient-il au Comité de modifier l'œuvre et de substituer une fontaine à un tombeau ? On peut se demander si tous les souscripteurs accepteraient cette transformation ?* »

Nous n'avons rien modifié, messieurs; la première idée d'un monument (terme vague ne signifiant pas tout à fait tombeau) est due à l'ancien Préfet de la Seine-Inférieure, M. le baron Ernest Leroy, qui m'en fit part à moi-même, pendant la cérémonie des funérailles.

Aussitôt, des listes de souscription furent ouvertes. J'y vois des noms de toute sorte et de toute provenance : une Altesse impériale, plusieurs anonymes, George Sand, Alexandre Dumas fils, le grand écrivain russe Tourgueneff, Harisse, journaliste à New-York, etc. La Comédie-Française s'y trouve représentée par M<sup>mes</sup> Plessy, Favart, Brohan et M. Bressant, l'Opéra par M. Faure et M<sup>lle</sup> Nilsson; bref, au bout de six mois, nous pouvions disposer d'environ 14,000 francs, sans compter que le marbre nous était promis par le ministère des Beaux-Arts, et que le statuaire, choisi par nous, renonçait d'avance à toute rémunération.

Tous ces gens-là, grands ou petits, illustres ou inconnus, n'ont pas donné leur temps, leur talent ou leur argent pour construire dans un cimetière (que la plupart n'auront jamais l'occasion de visiter) un tombeau aussi dispendieux, un de ces édicules grotesques où l'orgueil tâche d'empiéter sur le néant — et qui sont contraires à l'esprit de toute religion comme de toute philosophie.

Non, messieurs! les souscripteurs voulaient une chose moins inutile, — et plus morale : c'est qu'en passant dans les rues, près de l'image de Bouilhet, chacun d'eux pût se dire : « Voici un homme qui, en ce siècle de gros sous, consacra toute sa vie au culte des lettres. L'hommage qu'on lui a rendu après sa mort n'est qu'une justice! J'ai contribué pour ma part à cette réparation et à cet enseignement. »

Telle fut leur pensée. Ils n'en eurent pas d'autres. D'ailleurs, qu'en savez-vous? Qui vous a chargé de les défendre?

Mais, le Conseil municipal ayant cru, dit-il, à un tombeau, nous a donné dix mètres de terrain et, de plus, s'est inscrit pour 500 francs. Puisque son vote implique une récrimination, nous refusons son argent. Qu'il garde ses 500 francs!

Quant au terrain, nous sommes tout prêts à vous l'acheter. Quel est votre prix?

En voilà assez sur votre première objection.

LA SECONDE est inspirée par une prudence excessive. « *S'il (le Comité de souscription) se trompait dans ses devis, la ville ne pourrait le laisser inachevé (le monument), et elle doit, dès à présent, prévoir qu'elle prendrait implicitement l'obligation de suppléer à l'insuffisance des ressources, le cas échéant.* »

Mais notre devis eût été soumis à votre architecte; et si nos ressources se fussent trouvées insuffisantes, le Comité (cela va sans dire) eût fait un appel de fonds aux souscripteurs, ou plutôt

il les eût lui-même fournis. Nous sommes tous assez riches pour tenir à notre parole.

L'excès de votre inquiétude manque peut-être de politesse.

TROISIÈME OBJECTION. — « *Bouilbet n'est pas né à Rouen !* »

Cependant le rapport de M. Decorde l'appelle « un des nôtres » ! et, après la *Conjuración d'Amboise*, l'ancien maire de Rouen, M. Verdrel, dans un banquet qui fut offert à Bouilhet, lui adressa les plus flatteuses comparaisons en l'appelant une des gloires de Rouen. Pendant quelques années, ce fut même une des *scies* de la petite presse parisienne que de se moquer de l'enthousiasme des Rouennais pour Bouilhet. Le *Charivari* publia une caricature où Hélène Peyron recevait les hommages des Rouennais lui apportant du sucre de pomme et des cheminots ; dans une autre, moi indigné, j'étais représenté conduisant « le char des Rouennais ».

N'importe ! d'après vous, messieurs, il s'ensuit que si un homme éminent est né dans un village de trente cabanes, il faudrait lui élever un monument dans ce village, plutôt que dans le chef-lieu de son département ?

Pourquoi pas dans le faubourg, dans la rue, dans la maison, dans la chambre même où il est né ?

Et si l'on ne connaît pas l'endroit de sa naissance (l'histoire là-dessus n'est pas toujours décisive), que ferez-vous ? Rien, n'est-ce pas ?

QUATRIÈME OBJECTION. — « *Son mérite littéraire !* »

Et, à ce propos, je trouve dans le compte rendu de bien grosses paroles. — « *Question de convenance et question de principes.* » — Il y aurait danger. « *Ce serait une glorification excessive, une haute distinction, un hommage prématuré, un hommage suprême,* » et « *qui ne doit s'accorder qu'avec une extrême réserve* » ; enfin, « *Rouen est un piédestal trop grand pour sa gloire !* »

En effet, on n'a pas décerné pareil triomphe :

1<sup>o</sup> A l'excellent M. Pottier, « qui a rendu à la Bibliothèque de la ville des services bien plus signalés ». (Sans doute ! comme s'il s'agissait de votre Bibliothèque !) — Ni 2<sup>o</sup> à Hyacinthe Langlois ! Celui-là, messieurs, je l'ai connu, et mieux que vous tous. Ne relevez pas cette mémoire ! Ne parlez jamais de ce noble artiste ! Sa vie a été une honte pour ses concitoyens.

Maintenant, il est vrai, vous l'appellez « une grande illustration normande » ; et, distribuant la gloire d'une manière toute fantaisiste, vous citez « parmi les illustrations dont peut s'honorer notre ville » (elle le peut, mais elle ne le fait pas toujours) P. Corneille (Corneille, une illustration ? décidément vous êtes sévère !) ; puis,

pêle-mêle, Boïeldieu, Lemonnier, Fontenelle et M. Court! — en oubliant Géricault, le père de la peinture moderne; Saint-Amant, un grand poète; Boisguilbert, premier économiste de la France; Cavalier de La Salle, qui découvrit les embouchures du Mississipi; Louis Poterat, l'inventeur de la porcelaine en Europe, et d'autres!

Que vos prédécesseurs aient oublié de rendre des « hommages suprêmes, excessifs, suffisants », ou même aucune espèce d'hommage à ces « illustrations », telles que Samuel Bochart, par exemple, laissant la ville de Caen baptiser de ce nom une de ses rues; cela est incontestable! — mais une injustice antérieure doit-elle autoriser les subséquentes?

Il est vrai que Rabelais, Montaigne, Ronsard, Pascal, La Bruyère, Le Sage, Diderot, Vauvenargues, Lamennais, Alex. Dumas n'ont dans leur pays natal rien qui les rappelle, tandis qu'on peut voir à Nogent-le-Rotrou la statue du général de Saint-Pol; à Gisors, celle du général Blanmont; à Pontoise, celle du général Leclerc; à Avranches, celle du général Vallhubert; à Lyon, celle de M. Vaïsse; à Nantes, celle de M. Billaul; à Deauville, celle de M. de Morny; au Havre, celle d'Ancelet; à Valence, celle de Ponsard; dans un jardin public, à Vire, le buste colossal de Chénédollé; à Séez, en face de la cathédrale, une statue superbe érigée à Conté, célèbre par ses crayons, etc.

Cela est fort bien, si les deniers publics n'en ont pas souffert. Ceux qui aiment la gloire doivent la payer; que les particuliers qui veulent rendre les honneurs à quelqu'un le lui rendent à leurs frais.

Et c'est là l'exemple, le précédent même que nous voulons établir.

Votre devoir d'édiles — du moment que vos finances ne risquaient rien — était de prendre vis-à-vis de nous des garanties d'exécution. Avec le droit absolu de choisir l'emplacement de notre fontaine, vous aviez celui de refuser notre sculpteur et même d'exiger un concours.

Loin de là, vous vous préoccupez du succès hypothétique de *Mademoiselle Aïssé*.

« Si ce drame n'était pas applaudi, l'exécution d'un monument public élevé à son mérite littéraire (le mérite de Bouilhet) n'en recevrait-il pas un contre-coup? »

Et M. Nion (l'adjoint chargé spécialement des Beaux-Arts) trouve que si, par malheur, ce drame tombait, l'adoption de la mesure proposée serait de la part du Conseil municipal « une témérité ».

Donc, il s'agit, tout bonnement et sans ambages, de connaître à l'avance le chiffre des recettes. Si la pièce fait de l'argent, Bouilhet est un grand homme; si elle tombe, halte-là! Noble théorie.

Mais la réussite immédiate d'une œuvre dramatique ne signifie rien quant à sa valeur. *L'Avare*, de Molière, eut quatre représentations; *l'Atbalie*, de Racine, et le *Barbier de Séville*, de Rossini, furent sifflés. Les exemples surabondent.

Rassurez-vous, du reste; *Mademoiselle Aïssé* réussit au delà de vos espérances.

Qu'importe! car suivant M. Decorde, votre rapporteur, « le talent de Bouilhet n'est pas à l'abri de toute critique » et « sa réputation n'est point suffisamment faite, pas suffisamment établie ». Suivant M. Nion, « il est plus remarquable par la forme que par la conception scénique! — ce n'est pas un écrivain original, — un auteur de premier ordre! ». Enfin, M. Decorde l'appelle « un élève souvent heureux d'Alfred de Musset! ».

Ah! monsieur, vous n'avez pas l'indulgence qui sied à un confrère en Apollon, vous qui, raillant avec finesse cette même ville de Rouen, dont vous défendez si bien la pudeur littéraire, avez stigmatisé, dans *Un bourg en progrès*, Saint-Tard (1) :

Dont le nom peu connu,  
Sans doute, jusqu'à vous n'était jamais venu!  
Il possédait pourtant, chose digne d'envie,  
Un bureau de police et de gendarmerie,  
La justice de paix et l'enregistrement,  
Un hospice assez grand légué par testament.

Jolie petite localité où :

En dépit de l'octroi, contre lequel ils grondent,  
Les débits de liqueur et les cafés abondent.

Si l'on vous eût demandé de l'argent, j'aurais compris votre répugnance :

Ici, c'est autre chose, et de toute façon,  
On nous met chaque jour à contribution!  
.....  
.....  
Les bourgeois de Saint-Tard, d'ailleurs, sont peu portés  
À faire grand assaut de générosités.

Et nous attendions mieux de votre goût, vous qui avez fustigé l'argot moderne dans votre épître des *Importations anglaises* (2), où se trouvent ces quatre vers — dignes d'envie :

J'ai lu dans un journal qu'à Boulogne-sur-Mer,  
Par un grand *Cricket-Club*, un *match* vient d'être offert.  
.....  
.....  
Et peut avoir des droits à l'admiration  
Pour avoir pauvrement singé la *fashion*.

(1) Lu à la séance publique de l'Académie de Rouen, du 17 août 1867.  
(Voir le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*.)

(2) Lu à la séance publique de l'Académie de Rouen, du 7 août 1865.  
Voir le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*.)

Beau passage ! mais dépassé par celui-ci :

J'ai lu dans quelque endroit qu'un avare de Rennes  
Ne sachant comment faire, en un pareil moment,  
S'avisait de mourir le dernier jour de l'an,  
De peur de donner des étrennes.

En effet, vous avez toutes les cordes, — soit que vous chantiez  
les albums de photographie :

C'est pour les visiteurs une distraction,  
Et pourtant on en fait ample collection.

Ou le jardin de Saint-Ouen :

A ton tour, tu subis le sort de ce grand cours,  
Si brillant dans les anciens jours,  
Que ne fréquente plus personne (1).

Ou les plaisirs de la danse :

Mais, comme au goût du jour il faut que tout s'arrange,  
Terpsychore a subi la loi du libre échange !  
Déjà, sans respecter la prohibition,  
*Les Lanciers* nous étaient arrivés d'Albion (2).

Ou les dîners en ville :

Mais vous n'attendez pas, sans doute, que j'expose  
Comment de ces repas le menu se compose :  
Sur la table, au début, figure le dessert.

.....  
.....  
Hélas ! tous ces plaisirs ne sont pas sans dépense.  
L'hiver, au citadin, coûte plus qu'on ne pense (3) !

Ou les merveilles de l'industrie moderne :

On peut, dès à présent, avec bien moins de frais,  
Par des trains de plaisir disposés tout exprès,  
Visiter en huit jours la Suisse ou la Belgique,  
.....  
Et lorsque de Lesseps, après de longs efforts,  
De l'isthme de Suez aura percé les bords,  
Le touriste pourra, sans craindre la distance,  
Comme on part aujourd'hui pour faire un tour en France,  
Aller jusque dans l'Inde ou l'Extrême-Orient,  
Faire un voyage d'agrément (4).

Faites-le ! faites toujours de pareils bonbons ! Faites même des  
dramas, vous qui discernez si bien la forme de la conception

(1) Lettre de condoléance au Jardin de Saint-Ouen. — Séance du  
2 juin 1863. (Voir *Précis analytique de l'Académie de Rouen*.)

(2) L'hiver à la ville. (*Épître* — Séance du 6 août 1863.)

(3) L'hiver à la ville. (*Épître*. — Séance du 6 août 1863.)

(4) Les Vacances. (*Épître familière*. — Séance du 6 août 1861.)

dramatique, — et soyez sûr, honorable monsieur, que votre réputation « fût-elle suffisamment établie », et bien que vous ressembliez à Louis Bouilhet, car votre « talent », à vous aussi, n'est pas « à l'abri de toute critique », et vous n'êtes non plus ni « un écrivain original », ni un « auteur de premier ordre », jamais on ne vous appellera « un élève » même « heureux » d'Alfred de Musset !

Sur ce point, d'ailleurs, votre mémoire est en défaut. Un de vos collègues à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen n'a-t-il pas débité, dans la séance publique du 7 août 1862, un éloge pompeux de Louis Bouilhet ? Il le mettait très haut comme auteur dramatique et le défendait si bien d'être un imitateur d'Alfred de Musset, qu'ayant moi-même à dire la même chose dans la préface de *Dernières Chansons*, je n'ai eu qu'à me rappeler, ou plutôt qu'à copier, les phrases même de mon vieil ami Alfred Nion, le frère de M. Émile Nion, l'adjoint, celui qui manque de témérité !

Que craignez-vous donc, ô adjoint chargé spécialement des Beaux-Arts ? « L'encombrement sur vos places publiques ? »

Mais les poètes comme celui-là (ne vous en déplaise) ne sont pas précisément innombrables.

Depuis que vous avez refusé d'accepter son buste, *malgré* le don de notre fontaine, vous avez perdu un des vôtres, votre adjoint, M. Thubeuf ; je ne voudrais rien dire de méchant, ni outrager le deuil d'une famille que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais il me semble que, dès maintenant, Nicolas-Louis-Juste Thubeuf est aussi ignoré qu'un Pharaon de la 23<sup>e</sup> dynastie, — tandis que le nom de Bouilhet s'étale aux vitrines de toutes les librairies de l'Europe, qu'on monte *Aïssé* à Saint-Pétersbourg et à Londres, et que ses pièces seront jouées et ses vers réimprimés dans six ans, dans vingt ans, dans cent ans peut-être et au delà.

Car on ne vit dans la mémoire des hommes que si on leur a donné de grands amusements ou rendu de grands services. Vous n'êtes pas faits pour nous fournir les uns ; accordez-nous les autres.

Et au lieu de vous livrer à la critique littéraire, distraction en dehors de votre compétence, occupez-vous de choses plus sérieuses, telles que :

La construction d'un pont fixe ;

La construction d'entrepôts-magasins sur la rive droite de la Seine ;

L'élargissement de la rue Grand-Pont ;

Le percement d'une rue allant du Palais de Justice aux quais ;

La vente des Docks ;

L'achèvement de la sempiternelle flèche de la cathédrale, etc.

Vous possédez ainsi, par devers vous, une jolie collection qu'on pourrait nommer *Muséum des projets ajournés*. La clef en est remise par chaque administration qui s'évanouit à celle qui lui succède, tant on a peur de se compromettre, tant on redoute d'agir ! La circonspection passe pour une telle vertu que l'initiative devient un crime. Être médiocre ne nuit pas ; mais avant tout, il faut se garder d'entreprendre.

Quand le public a bien crié ou plutôt murmuré, on se met en règle en nommant une Commission ; et dès lors on ne peut rien faire du tout, absolument rien, « il y a une Commission ». Argument invincible, panacée contre toutes les impatiences.

Quelquefois, cependant, on a l'audace d'exécuter. Mais c'est une merveille, presque un scandale, comme il arriva lors des « grands travaux de Rouen », c'est-à-dire lorsqu'on fit l'ex-rue de l'Impératrice, maintenant rue Jeanne-Darc et le square Solferino ! Cependant

Les squares maintenant sont à l'ordre du jour  
Il fallait que Rouen en eût un à son tour (1) !

Mais parmi tous vos projets, le plus ajourné, le plus important, le plus urgent, c'est celui de la distribution des eaux. Car vous en manquez, vous en avez besoin, à Saint-Sever, par exemple.

Or nous vous proposons, nous autres, d'établir, à n'importe quel coin de rue, deux colonnes ioniques surmontées d'un tympan avec un buste au milieu, une coquille au-dessous ; — et déjà nous voyions notre petite fontaine exécutée. — Des promesses, je dis des promesses formelles, avaient été faites à quelques-uns d'entre nous par plusieurs d'entre vous.

Aussi notre surprise fut-elle grande, d'autant plus que la municipalité est parfois large en ces matières : témoin la statue de Napoléon 1<sup>er</sup> qui décore la place Saint-Ouen. En effet, vous avez donné pour ce chef-d'œuvre (le Conseil général avait voté une première fois 10,000 francs, une seconde fois 8,000 francs, enfin une troisième 5,000 francs d'*indemnité au statuaire*, parce que sa maquette avait été renversée fortuitement par la Commission, — toujours les Commissions ! Quelle aptitude pour les Arts !) vous avez donné, dis-je, 30,000 francs pour édifier cette statue — équestre et hydrocéphale — qui n'en a coûté après tout que 160,000 à peu près, on ne sait pas au juste.

Mais pour celle de Pierre Corneille, proposée en 1805, et qui fut élevée vingt-neuf ans plus tard, en 1834, vous avez, vous, Conseil municipal, dépensé 7,037 fr. 38 c., pas un sou de plus.

Il est vrai que c'est un très grand poète, et vous poussez la

(1) *Poésies* de M. Decorde, Lettre de condoléance au Jardin de Saint-Ouen, déjà citée.

considération pour les plus grands poètes jusqu'à vous priver du nécessaire plutôt que de permettre des honneurs à un écrivain de second ordre.

Deux questions, cependant : si la fontaine, si ce monument d'utilité publique, offert par nous, avait dû porter, comme ornement, toute autre chose que le buste de Louis Bouilhet, l'auriez-vous refusé ?

S'il se fût agi d'un hommage à un de ces grands industriels de notre département, dont la fortune se compte par deux douzaines de millions, l'auriez-vous refusé ? J'en doute.

Prenez garde qu'on ne vous accuse de mépriser ceux qui ne donnent point l'exemple de la fortune !

Pour des hommes si prudents et qui considèrent avant tout le succès, vous vous êtes singulièrement trompés, messieurs ! Le *Moniteur universel*, l'*Ordre*, le *Paris-Journal*, le *Bien Public*, le *XIX<sup>e</sup> Siècle*, l'*Opinion Nationale*, le *Constitutionnel*, le *Gaulois*, le *Figaro*, etc., presque tous les journaux, enfin, se sont déclarés contre vous violemment ; et pour ne faire qu'une citation, voici quelques lignes du patriarche de la critique moderne, Jules Janin :

« Lorsque vint l'heure enfin de la récompense définitive, on rencontra je ne sais quelle mauvaise volonté qui mit obstacle à l'espérance suprême des amis de Louis Bouilhet. On ne voulut pas de son buste sur une place publique et dans une ville qu'il illustrait de tous les bruits de sa renommée. En vain ses amis proposaient d'amener l'eau sur cette place aride, afin que le buste, ornement de la fontaine, disparût dans ce bienfait ; mais, faites donc entendre aux hommes injustes la cruauté d'un pareil refus ! Ils dresseraient tant qu'on voudrait des images à la guerre. Ils ne veulent pas de la poésie ! »

Parmi vous, d'ailleurs, sur vingt-quatre que vous étiez, onze se sont déclarés pour nous ; et MM. Vaucquier du Traversin, F. Deschamps et Raoul Duval ont éloquemment protesté en faveur des lettres.

Cette affaire en soi est fort peu de chose. Mais on peut la noter comme un signe du temps, — comme un trait caractéristique de votre classe — et ce n'est plus à vous, messieurs, que je m'adresse, mais à tous les bourgeois. Donc je leur dis :

Conservateurs qui ne conservez rien,

il serait temps de marcher dans une autre voie, — et puisqu'on parle de régénération, de décentralisation, changez d'esprit ! ayez à la fin quelque initiative !

La noblesse française s'est perdue pour avoir eu, pendant deux siècles, les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence, parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois

pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance!

Ils sont sept cents à l'Assemblée nationale. Combien y en a-t-il qui puissent dire les noms des principaux traités de notre histoire, ou les dates de six rois de France, qui sachent les premiers éléments de l'économie politique, qui aient lu seulement Bastiat? La municipalité de Rouen, qui tout entière a nié le mérite d'un poète, ignore peut-être les règles de la versification? et elle n'a pas besoin de les savoir, tant qu'elle ne se mêle pas de vers.

Pour être respectés par ce qui est au-dessous, respectez donc ce qui est au-dessus!

Avant d'envoyer le peuple à l'école, allez-y vous-mêmes!

Classes éclairées, éclairez-vous!

A cause de ce mépris pour l'intelligence, vous vous croyez *pleins de bon sens, positifs, pratiques!* mais on n'est véritablement pratique qu'à la condition d'être un peu plus... Vous ne jouiriez pas de tous les bienfaits de l'industrie si vos pères du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient eu pour idéal que l'utilité matérielle. A-t-on assez plaisanté l'Allemagne sur ses idéologues, ses rêveurs, ses poètes nuageux? Vous avez vu, hélas! où l'ont conduite ses nuages! Vos milliards l'ont payée de tout le temps qu'elle n'avait point perdu à bâtir des systèmes. Il me semble que le rêveur Fichte a réorganisé l'armée prussienne après Iéna, et que le poète Kœrner a poussé contre nous quelques uhlands vers 1813?

Vous, pratiques? Allons donc! Vous ne savez tenir ni une plume, ni un fusil! Vous vous laissez dépouiller, emprisonner et égorger par des forçats! Vous n'avez plus même l'instinct de la brute, qui est de se défendre; et, quand il s'agit non seulement de votre peau, mais de votre bourse, laquelle devrait vous être plus chère, l'énergie vous manque pour aller déposer un morceau de papier dans une boîte! Avec tous vos capitaux et votre sagesse, vous ne pouvez faire une association équivalente à l'*Internationale!*

Tout votre effort intellectuel consiste à trembler devant l'avenir.

Imaginez autre chose. Hâtez-vous! ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide.

GUSTAVE FLAUBERT.

## II

## PRÉFACE

AUX

## DERNIÈRES CHANSONS

POESIES POSTHUMES

DE LOUIS BOUILHET.

## I

On simplifierait peut-être la critique si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts; car toute œuvre d'art enferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi notre admiration n'est-elle complète que pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit. L'oubli de cette distinction préalable est une grande cause d'injustice.

Avant tout, l'opportunité du livre est contestée. « Pourquoi ce roman ? à quoi sert un drame ? qu'avons-nous besoin ? etc. » Et, au lieu d'entrer dans l'intention de l'auteur, de lui faire voir en quoi il a manqué son but et comment il fallait s'y prendre pour l'atteindre, on le chicane sur mille choses en dehors de son sujet, en réclamant toujours le contraire de ce qu'il a voulu. Mais si la compétence du critique s'étend au delà du procédé, il devrait tout d'abord établir son esthétique et sa morale.

Aucune de ces garanties ne m'est possible à propos du poète dont il s'agit. Quant à raconter sa vie, elle a été trop confondue avec la mienne, et là-dessus je serai bref, les mémoires individuels ne devant appartenir qu'aux grands hommes. D'ailleurs, n'a-t-on pas abusé du « renseignement » ? L'histoire absorbera bientôt toute la littérature. L'étude excessive de ce qui faisait l'atmosphère d'un écrivain nous empêche de considérer l'originalité même de son génie. Du temps de Laharpe, on était convaincu que, grâce à de certaines règles, un chef-d'œuvre vient au monde sans rien devoir à quoi que ce soit, tandis que

maintenant on s'imagine découvrir sa raison d'être, quand on a bien détaillé toutes les circonstances qui l'entourent.

Un autre scrupule me retient : je ne veux pas démentir une réserve que mon ami a constamment gardée.

A une époque où le moindre bourgeois cherche un piédestal, quand la typographie est comme le rendez-vous de toutes les prétentions et que la concurrence des plus sottes personnalités devient une peste publique, celui-là eut l'orgueil de ne montrer que sa modestie. Son portrait n'ornait point les vitrines du boulevard. On n'a jamais vu une réclamation, une lettre, une seule ligne de lui dans les journaux. Il n'était pas même de l'académie de sa province.

Aucune vie, cependant, ne mériterait plus que la sienne d'être longuement exposée. Elle fut noble et laborieuse. Pauvre, il sut rester libre. Il était robuste comme un forgeron, doux comme un enfant, spirituel sans paradoxe, grand sans pose ; — et ceux qui l'ont connu trouveront que j'en devrais dire davantage.

## II

Louis-Hyacinthe BOUILHET naquit à Cany (Seine-Inférieure) le 27 mai 1822. Son père, chef des ambulances dans la campagne de 1812, passa la Bérésina à la nage en portant sur sa tête la caisse du régiment, et mourut jeune par suite de ses blessures ; son grand-père maternel, Pierre Hourcastremé, s'occupa de législation, de poésie, de géométrie, reçut des compliments de Voltaire, correspondit avec Turgot, Condorcet, mangea presque toute sa fortune à s'acheter des coquilles, mit au jour les *Aventures de messire Anselme*, un *Essai sur la faculté de penser*, les *Étrennes de Mnémosyne*, etc., et après avoir été avocat au bailliage de Pau, journaliste à Paris, administrateur de la Marine au Havre, maître de pension à Montivilliers, partit de ce monde presque centenaire, en laissant à son petit-fils le souvenir d'un bonhomme bizarre et charmant, toujours poudré, en culottes courtes, et soignant des tulipes.

L'enfant fut placé à Ingouville, dans un pensionnat, sur le haut de la côte, en vue de la mer ; puis, à douze ans, vint au collège de Rouen, où il remporta dans toutes ses classes presque tous les prix, — bien qu'il ressemblât fort peu à ce qu'on appelle un bon élève, ce terme s'appliquant aux natures médiocres et à une tempérance d'esprit qui était rare dans ce temps-là.

J'ignore quels sont les rêves des collégiens, mais les nôtres étaient superbes d'extravagance, — expansions dernières du romantisme arrivant jusqu'à nous, et qui, comprimées par le milieu provincial, faisaient dans nos cervelles d'étranges bouil-

lonnements. Tandis que les cœurs enthousiastes auraient voulu des amours dramatiques, avec gondoles, masques noirs et grandes dames évanouies dans les chaises de poste au milieu des Calabres, quelques caractères plus sombres (épris d'Armand Carrel, un compatriote) ambitionnaient les fracas de la presse ou de la tribune, la gloire des conspirateurs. Un rhétoricien composa une *Apologie de Robespierre*, qui, répandue hors du collège, scandalisa un monsieur, si bien qu'un échange de lettres s'ensuivit avec proposition de duel, où le monsieur n'a pas le beau rôle. Je me souviens d'un brave garçon, toujours affublé d'un bonnet rouge; un autre se promettait de vivre plus tard en mohican, un de mes intimes voulait se faire renégat pour aller servir Abdel Kader. Mais on n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental, on était avant tout artiste; les pensums finis, la littérature commençait; et on se crevait les yeux à lire, au dortoir, des romans; on portait un poignard dans sa poche comme Antony; on faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar\*\*\* se cassa la tête d'un coup de pistolet, And\*\*\* se pendit avec sa cravate; nous méritions peu d'éloges, certainement! mais quelle haine de toute platitude! quels élans vers la grandeur! quel respect des maîtres! comme on admirait Victor Hugo!

Dans ce petit groupe d'exaltés, Bouilhet était le poète, poète élégiaque, chantre de ruines et de clairs de lune. Bientôt sa corde se tendit et toute langueur disparut — effet de l'âge, puis d'une virulence républicaine tellement naïve qu'il manqua, vers les vingt ans, s'affilier à une société secrète.

Son baccalauréat passé, on lui dit de choisir une profession; il se décida pour la médecine, et, abandonnant à sa mère son mince revenu, se mit à donner des leçons.

Alors commença une existence triplement occupée par ses besognes de poète, de répétiteur et de carabin. Elle fut pénible tout à fait, lorsque, deux ans plus tard; nommé interne à l'Hôtel-Dieu de Rouen, il entra sous les ordres de mon père, dans le service de chirurgie. Comme il ne pouvait être à l'hôpital durant la journée, ses tours de garde de nuit revenaient plus souvent que ceux des autres; il s'en chargeait volontiers, n'ayant que ces heures-là pour écrire; — et tous ses vers de jeune homme, pleins d'amour, de fleurs et d'oiseaux, ont été faits pendant des veillées d'hiver, devant la double ligne des lits d'où s'échappaient des râles, ou par les dimanches d'été quand, le long des murs, sous sa fenêtre, les malades en houppelande se promenaient dans la cour. Cependant, ces années tristes ne furent pas perdues; la contemplation des plus humbles réalités fortifia la justesse de son coup d'œil, et il connut l'homme un peu mieux pour avoir pansé ses plaies et disséqué son corps.

Un autre n'aurait pas tenu à ces fatigues, à ces dégoûts, à cette torture de la vocation contrariée. Mais il supportait tout cela

gaiement, grâce à sa vigueur physique et à la santé de son esprit. On se souvient encore, dans sa ville, d'avoir souvent rencontré au coin des rues ce svelte garçon d'une beauté apollonienne, aux allures un peu timides, à grands cheveux blonds, et tenant toujours sous son bras des cahiers reliés. Il écrivait dessus rapidement les vers qui lui venaient, n'importe où, dans un cercle d'amis, entre ses élèves, sur la table d'un café, pendant une opération chirurgicale en aidant à lier une artère; puis il les donnait au premier venu, léger d'argent, riche d'espoir, vrai poète dans le sens classique du mot.

Quand nous nous retrouvâmes, après une séparation de quatre années, il me montra trois pièces considérables.

La première, intitulée *le Déluge*, exprimait le désespoir d'un amant étreignant sa maîtresse sur les ruines du monde près de s'engloutir :

Entends-tu sur les montagnes  
Se heurter les palmiers verts?  
Entends-tu dans les campagnes  
Le râle de l'univers?

Il y avait des longueurs et de l'emphase, mais d'un bout à l'autre un entrain passionné.

Dans la seconde, une satire contre les *jésuites*, le style, tout différent, était plus ferme.

O prêtres de salons, allez sourire aux femmes;  
Dans vos filets dorés prenez ces pauvres âmes!

.....  
Et ministres charmants au confessionnal  
Tournez la pénitence en galant madrigal!  
Ah! vous êtes bien là héros de l'Évangile,  
Parfumant Jésus-Christ des fleurs de votre style  
Et faisant chaque jour, martyrs des saintes lois,  
Sur des tapis soyeux le chemin de la croix!

.....  
Ces marchands accroupis sur les pieds du Calvaire  
Qui vont tirant au sort et lambeau par lambeau,  
Se partagent, Seigneur, ta robe et ton manteau;  
Charlatans du saint lieu, qui vendent, ô merveille,  
Ton cœur en amulette et ton sang en bouteille!

Il faut se remettre en mémoire les préoccupations de l'époque, et observer que l'auteur avait vingt-deux ans. La pièce est datée 1844.

La troisième était une invective « à un poète vendu » qui rentrait tout à coup dans la carrière.

A quoi bon réveiller ton ardeur famélique?  
Poursuis par les prés verts ta chaste bucolique  
Sur le rivage en fleur où dort le flot vermeil,  
Archange, enivre-toi des feux de ton soleil!  
Chante la Syphilis sous les feuilles du saule!  
Le manteau de Brutus te blesserait l'épaule,

Et ton âme naïve et ton cœur enfantin  
 Viendraient, peut-être encore, accuser le Destin!  
 Le Destin qui t'a pris.....  
 .....  
 Va! c'est l'âpre Plutus qui marche la main pleine  
 Et cote en souriant la conscience humaine!  
 Le Destin! c'est le sac dont le ventre enflé d'or  
 Est si doux à palper dans un joyeux transport;  
 C'est la Corruption qui, des monts aux vallées,  
 Traîne aux regards de tous ses mamelles gonflées!  
 C'est la Peur! c'est la Peur! fantôme au pied léger  
 Qui travaille le lâche à l'heure du danger!  
 .....  
 Ton Apollon, sans doute, en sa prudente course  
 Pour monter au Parnasse a passé par la Bourse;  
 Dans ce ciel politique, où souvent on peut voir  
 Le soleil du matin s'éteindre avant le soir,  
 La lunette en arrêt, promènes-tu ton rêve  
 De Guizot qui pâlit à Thiers qui se lève,  
 Et, sur le temps mobile, aujourd'hui règles-tu  
 Ta foi barométrique et ta souple vertu?  
 .....  
 Arrière l'homme grec dont les strophes serviles  
 Ont encensé Xerxès le soir des Thermopyles!

et la suite, du même ton, rudoyait fort le ministère.

Il avait envoyé cette pièce à la *Réforme*, dans l'illusion qu'elle serait insérée. On lui répondit par un refus catégorique, le journal jugeant inopportun de s'exposer à un procès — pour de la littérature.

Ce fut dans ce temps-là, vers la fin de 1845, à la mort de mon père, que Bouilhet quitta définitivement la médecine. Il continua son métier de répétiteur, puis, s'associant à un camarade, se mit à faire des bacheliers. 1848 ébranla sa foi républicaine; et il devint un littérateur absolu, curieux seulement de métaphores, de comparaisons, d'images, et pour tout le reste, assez froid.

Sa connaissance profonde du latin (il écrivait dans cette langue presque aussi facilement qu'en français) lui inspira quelques-unes des pièces romaines qui sont dans *Festons et Astragales*; puis le poème de *Melaenis* publié par la *Revue de Paris*, à la veille du coup d'État.

Le moment était funeste pour les vers. Les imaginations, comme les courages, se trouvaient singulièrement aplaties, et le public, pas plus que le pouvoir, n'était disposé à permettre l'indépendance de l'esprit. D'ailleurs, le style, l'art en soi, paraît toujours insurrectionnel aux gouvernements et immoral aux bourgeois. Ce fut la mode, plus que jamais, d'exalter le sens commun et de honnir la poésie; pour vouloir montrer du jugement, on se rua dans la sottise; tout ce qui n'était pas médiocre ennuyait. Par protestation, il se réfugia vers les mondes disparus et dans l'Extrême-Orient; de là les *Fossiles* et différentes pièces chinoises.

Cependant la province l'étouffait. Il avait besoin d'un plus

large milieu, et, s'arrachant à ses affections, il vint habiter Paris.

Mais à un certain âge, le *sens* de Paris ne s'acquiert plus; des choses toutes simples, pour celui qui a humé, enfant, l'air du boulevard sont impraticables à un homme de trente-trois ans, qui arrive dans la grande ville avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude. Alors de mauvais jours commencèrent.

Sa première œuvre, *Madame de Montarcy*, reçue à correction par le Théâtre-Français, puis refusée à une seconde lecture, attendit pendant deux ans, et ne parvint sur la scène de l'Odéon qu'au mois de novembre 1856.

Ce fut une représentation splendide. Dès le second acte, les braves interrompirent souvent les acteurs; un souffle de jeunesse circulait dans la salle; on eut quelque chose des émotions de 1830. Le succès se confirma. Son nom était connu.

Il aurait pu l'exploiter, collaborer, se répandre, gagner de l'argent. Mais il s'éloigna du bruit, pour aller vivre à Mantes dans une petite maison, à l'angle du pont, près d'une vieille tour. Ses amis venaient le voir le dimanche; sa pièce terminée, il la portait à Paris.

Il en revenait chaque fois avec une extrême lassitude, causée par les caprices des directeurs, les chicanes de la censure, l'ajournement des rendez-vous, le temps perdu, — ne comprenant pas que l'Art dans les questions d'art pût tenir si peu de place! Quand il fit partie d'une commission nommée pour détruire les abus au Théâtre-Français, il fut le seul de tous les membres qui n'articula pas de plaintes sur le tarif des droits d'auteur.

Avec quel plaisir il se remettait à sa distraction quotidienne : l'apprentissage du chinois, car il l'étudia pendant dix ans de suite, uniquement pour se pénétrer du génie de la race, voulant faire plus tard un grand poème sur le Céleste Empire; ou bien, les jours que le cœur étouffait trop, il se soulageait par des vers lyriques de la contrainte du théâtre.

La chance, favorable à ses débuts, avait tourné; mais la *Conjuraison d'Amboise* fut une revanche qui dura tout un hiver.

Six mois plus tard, la place de conservateur à la bibliothèque municipale de Rouen lui fut donnée. C'était le loisir et la fortune, un rêve ancien qui se réalisait. Presque aussitôt, une langueur le saisit — épuisement de sa lutte trop longue. Pour s'en distraire, il essaya de différents travaux, il annotait Dubartas, relevait dans Origène les passages de Celse, avait repris les tragiques grecs, et il composa rapidement sa dernière pièce, *Mademoiselle Aïssé*.

Il n'eut pas le temps de la relire. Son mal (une albuminurie connue trop tard) était irrémédiable, et, le 18 juillet 1869, il expira sans douleur, ayant près de lui une vieille amie de sa jeu-

nesse, avec un enfant qui n'était pas le sien, et qu'il chérissait comme son fils.

Leur tendresse avait redoublé pendant les derniers jours. Mais deux autres personnes se montrèrent simplement atroces — comme pour confirmer cette règle qui veut que les poètes trouvent dans leur famille les plus amers découragements; car les observations énervantes, les sarcasmes mielleux, l'outrage direct fait à la Muse, tout ce qui renforce dans le désespoir, tout ce qui vous blesse au cœur, rien ne lui a manqué — jusqu'à l'empiètement sur la conscience, jusqu'au viol de l'agonie.

Ses compatriotes se portèrent à ses funérailles comme à l'enterrement des hommes publics, les moins lettrés comprenant qu'une intelligence supérieure venait de s'éteindre, qu'une grande force était perdue. La presse parisienne tout entière s'associa à cette douleur; les plus hostiles même n'épargnèrent pas les regrets; ce fut comme une couronne envoyée de loin sur son tombeau. Un écrivain catholique y jeta de la sange.

Sans doute, les connaisseurs de vers doivent déplorer qu'une lyre pareille soit muette pour toujours; mais ceux qu'il avait initiés à ses plans, qui profitèrent de ses conseils, qui enfin connaissent toute la puissance de son esprit, peuvent seuls se figurer à quelle hauteur il serait parvenu.

Il laisse, outre ce volume et *Aïssé*, trois comédies en prose, une féerie, et le premier acte du *Pèlerinage de Saint-Jacques*, drame en vers et en dix tableaux.

Il avait en projet deux petits poèmes : l'un intitulé *le Bœuf*, pour peindre la vie rustique du Latium; l'autre, *le Dernier Banquet*, aurait fait voir un cénacle de patriciens qui, pendant la nuit où les soldats d'Alaric vont prendre Rome, s'empoisonnent tous dans un festin, en disant la grandeur de l'antiquité et la petitesse du monde moderne. De plus, il voulait faire un roman sur les païens du v<sup>e</sup> siècle, contre-partie des *Martyrs*, mais avant tout son conte chinois, dont le scénario est complètement écrit; enfin, comme ambition suprême, un poème résumant la science moderne et qui aurait été le *de Natura rerum* de notre âge.

### III

A qui appartient-il de classer les talents des contemporains, comme si on était supérieur à tous, de dire : Celui-ci est le premier, celui-là le second, cet autre le troisième? Les revirements de la célébrité sont nombreux. Il y a des chutes sans retour, de longues éclipses, des réapparitions triomphantes. Ronsard, avant Sainte-Beuve, n'était-il pas oublié? Autrefois Saint-Amant passait pour un moindre poète que Jacques Delille. *Don Quichotte*, *Gil*

*Blas, Manon Lescaut, la Cousine Bette* et tous les chefs-d'œuvre du roman n'ont pas eu le succès de *l'Oncle Tom*. J'ai entendu dans ma jeunesse faire des parallèles entre Casimir Delavigne et Victor Hugo ; et il semble que « notre grand poète national » commence à déchoir. Donc il convient d'être timide. La postérité nous déjuge. Elle rira peut-être de nos dénigrements, plus encore de nos admirations ; car la gloire d'un écrivain ne relève pas du suffrage universel, mais d'un petit groupe d'intelligences qui, à la longue, impose son jugement.

Quelques-uns vont se récrier que je décerne à mon ami une place trop haute. Ils ne savent pas plus que moi celle qui lui restera.

Parce que son premier ouvrage est écrit en stances de six vers, à rimes triplées, comme *Namouna*, et débute ainsi :

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome,  
Du quartier de Suburre au mont Capitolin,  
Le cothurne à la grecque et la toge de lin,  
Le plus beau fut Paulus,

tournure pareille à cette autre :

De tous les débauchés de la ville du monde  
Où le libertinage est à meilleur marché,  
De la plus vieille en vice et de la plus féconde  
Je veux dire Paris, le plus grand débauché  
C'était Jacques Rollin.

Sans rien voir de plus, et méconnaissant toutes les différences de facture, de poétique et de tempérament, on a déclaré que l'auteur de *Mélaénis* copiait Alfred de Musset ! Ce fut une condamnation sans appel, une rengaine — tant il est commode de poser sur les choses une étiquette pour se dispenser d'y revenir !

Je voudrais bien n'avoir pas l'air d'insulter les dieux. Mais qu'on m'indique, chez Musset, un ensemble quelconque où la description, le dialogue et l'intrigue s'enchaînent pendant plus de deux mille vers, avec une telle suite de composition et une pareille tenue dans le langage, une œuvre enfin de cette envergure-là ? Quel art il a fallu pour reproduire toute la société romaine d'une manière qui ne sentît pas le pédant, et dans les bornes étroites d'une fable dramatique !

Si l'on cherche dans les poésies de Louis Bouilhet l'idée mère, l'élément génial, on y trouvera une sorte de naturalisme, qui fait songer à la Renaissance. Sa haine du commun l'écartait de toute platitude, sa pente vers l'héroïque était rectifiée par de l'esprit ; car il avait beaucoup d'esprit, — et c'est même une face de son talent presque inconnue ; il la tenait un peu dans l'ombre, la jugeant inférieure. Mais, à présent, rien n'empêche d'avouer qu'il excellait aux épigrammes, quatrains, acrostiches, rondeaux, bouts-rimés et autres « joyeusetés » faites par distraction, comme

débauche. Il en faisait aussi par complaisance. Je retrouve des discours officiels pour des fonctionnaires, des compliments de jour de l'an pour une petite fille, des stances pour un coiffeur, pour le baptême d'une cloche, pour le passage d'un souverain. Il dédia à un de nos amis, blessé en 1848, une ode sur le patron de la *Prise de Namur* où l'emphase atteint au sublime de l'ennui. Un autre ayant abattu d'un coup de fouet une vipère, il lui expédia un morceau intitulé : *Lutte d'un monstre et d'un artiste français*, qui contient assez de tournures poncives, de métaphores boiteuses et de périphrases idiotes pour servir de modèle ou d'épouvantail. Mais son triomphe c'était le genre Béranger ! Quelques intimes se rappelleront éternellement le *Bonnet de coton*, un chef-d'œuvre célébrant « la gloire, les belles et la philosophie », à faire crever d'émulation tous les membres du Caveau !

Il avait le don de l'amusement — chose rare chez un poète. Que l'on oppose les pièces chinoises aux pièces romaines, *Néera* au *Liedenormand*, *Pastel à Clair de lune*, *Cronique de printemps* à *Sombre Églogue*, le *Navire à une Soirée*, et on reconnaîtra combien il était fertile et ingénieux.}

Il a dramatisé toutes les passions, dit les plaintes de la momie, les triomphes du néant, la tristesse des pierres, exhumé des mondes, peint des peuples barbares, fait des paysages de la Bible et des chants de nourrices. Quant à la hauteur de son imagination, elle paraît suffisamment prouvée par les *Fossiles*, cette œuvre que Théophile Gautier appelait « la plus difficile peut-être, qu'ait tentée un poète » ! j'ajoute : le seul poème scientifique de toute la littérature française qui soit cependant de la poésie. Les stances à la fin sur l'homme futur montrent de quelle façon il comprenait les plus transcendantes utopies ; — et sa *Colombe* restera peut-être comme la profession de foi historique du XIX<sup>e</sup> siècle en matière religieuse. A travers cette sympathie universelle, son individualité perce nettement ; elle se manifeste par des accents lugubres ou ironiques dans *Dernière Nuit*, *A une femme*, *Quand vous m'avez quitté*, *boudeuse*, etc., tandis qu'elle éclate d'une manière presque sauvage dans *la Fleur rouge*, ce cri unique et suraigu.

Sa forme est bien à lui, sans parti pris d'école, sans recherche de l'effet, souple et véhémence, pleine et imagée, musicale toujours. La moindre de ses pièces a une composition. Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède ; aussi son œuvre fourmille-t-elle de bons vers, de ces vers tout d'une venue et qui sont bons partout, dans *le Lutrin* comme dans *les Cbâtiments*. Je prends au hasard :

— S'allonge en crocodile et finit en oiseau (1). »

— Un grand ours au poil brun, coiffé d'un casque d'or.

(1) Pour décrire un ptérodactyle.

- C'était un muletier qui venait de Capoue.
- Le ciel était tout bleu, comme une mer tranquille.
- Mille choses qu'on voit dans le hasard des foules.

Et celui-ci pour la sainte Vierge :

Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Car il est classique, dans un certain sens. *L'Oncle Million*, entre autres, n'est-il pas d'un français excellent ?

Des vers ! écrire en vers. Mais c'est une folie !  
 J'en sais de moins timbrés qu'on enferme et qu'on lie !  
 Morbleu ! qui parle en vers ? la belle invention !  
 Est-ce que j'en fais, moi ? l'imagination  
 Est-ce que j'en ai, moi ? Fils de mes propres œuvres,  
 Il m'a fallu, mon cher, avaler des couleuvres  
 Pour te donner un jour le plaisir émouvant  
 De guetter, lyre en main, l'endroit d'où vient le vent !  
 Ces frivolités-là sagement entendues  
 Sont bonnes, si l'on veut, à nos heures perdues ;  
 Moi-même, j'ai connu dans une autre maison  
 Un commis bon enfant qui tournait la chanson.

et plus loin :

Mais je dis que Léon n'est pas même un poète !  
 Lui, poète, allons donc ! que me chantez-vous là,  
 Moi qui l'ai vu chez nous, pas plus haut que cela ;  
 Comment ? qu'a-t-il en lui qui passe l'ordinaire ;  
 C'est un écervelé, c'est un visionnaire,  
 C'est un simple idiot, et je vous répons, moi,  
 Qu'il fera le commerce, ou qu'il dira pourquoi !

Voilà un style qui va droit au but, où l'on ne sent pas l'auteur ; le mot disparaît dans la clarté même de l'idée, ou plutôt, se collant dessus, ne l'embarrasse dans aucun de ses mouvements, et se prête à l'action.

Mais on m'objectera que toutes ces qualités sont perdues à la scène, bref qu'il « n'entendait pas le théâtre ! ».

Les soixante-dix-huit représentations de *Montarcy*, les quatre-vingts d'*Hélène Peyron* et les cent cinq de la *Conjuration d'Amboise*, témoignent du contraire. Puis il faudrait savoir ce qui convient au théâtre — et d'abord reconnaître qu'une question y domine toutes les autres : celle du succès, du succès immédiat et lucratif.

Les plus expérimentés s'y trompent — ne pouvant suivre assez promptement les variations de la mode. Autrefois on allait au spectacle pour entendre de belles pensées en beau langage ; vers 1830, on a aimé la passion furieuse, le rugissement à l'état fixe ; plus tard, une action si rapide que les héros n'avaient pas le temps de parler ; ensuite la thèse, le but social ; après quoi est

venue la rage des traits d'esprit ; et maintenant toute faveur semble acquise à la reproduction des plus niaises vulgarités.

Certainement Bouilhet estimait peu les thèses, il avait en horreur « les mots », il aimait les développements et considérait le réalisme, ou ce qu'on nomme ainsi, comme une chose fort laide. Les grands effets ne pouvant s'obtenir par les demi-teintes, il préférait les caractères tranchés, les situations violentes, et c'est pour cela qu'il était bien un poète tragique.

Son intrigue faiblit, quelquefois, par le milieu. Mais dans les pièces en vers, si elle était plus serrée, elle étoufferait toute poésie. Sous ce rapport, du reste, la *Conjuration d'Amboise* et *Mademoiselle Atssé* marquent un progrès ; — et, pour qu'on ne m'accuse pas d'aveuglement, je blâme dans *Madame de Montarcy* le caractère de Louis XIV trop idéalisé, dans *l'Oncle Million* la feinte maladie du notaire, dans *Hélène Peyron* des longueurs à l'avant-dernière scène du 4<sup>e</sup> acte, et dans *Dolorès* le défaut d'harmonie entre le vague du milieu et la précision du style ; enfin ses personnages parlent trop souvent en poètes, ce qui ne l'empêchait pas de savoir amener les coups de théâtre. Exemples : la réapparition de Marceline chez M. Daubret, l'entrée de dom Pèdre au 3<sup>e</sup> acte de *Dolorès*, la comtesse de Brisson dans le cachot, le commandeur à la fin d'*Atssé*, et Cassius revenant comme un spectre chez l'impératrice *Faustine*. On a été injuste pour cette œuvre. On n'a pas compris, non plus, l'atticisme de *l'Oncle Million*, la mieux écrite peut-être de toutes ses pièces, comme *Faustine* en est la plus rigoureusement combinée.

Elles sont toutes, au dénouement, d'un large pathétique, animées d'un bout à l'autre par une passion vraie, pleines de choses exquisés et fortes. Et comme il est bien fait pour la voix, cet hexamètre mâle, avec ses mots qui donnent le frisson, et ces élans cornéliens pareils à de grands coups d'aile !

C'est le ton épique de ses drames qui causait l'enthousiasme aux premières représentations. Du reste, ces triomphes l'enivraient fort peu, car il se disait que les plus hautes parties d'une œuvre ne sont pas toujours les mieux comprises, et qu'il pouvait avoir réussi par des côtés inférieurs.

S'il avait fait en prose absolument les mêmes pièces, on eût, peut-être, exalté son génie dramatique. Mais il eut l'infortune de se servir d'un idiome détesté généralement. On a dit d'abord : « pas de comédie en vers ! » ; plus tard : « pas de vers en habit noir ! », pour en venir à cet axiome : « pas de vers au théâtre ! » quand il est si simple de confesser qu'on n'en désire nulle part.

Mais c'était sa véritable langue. Il ne traduisait pas de la prose. Il pensait par les rimes — et les aimait tellement qu'il en lisait de toutes les sortes, avec une attention égale. Quand on adore une chose, on en chérit la doublure ; les amateurs de spectacle se plaisent dans les coulisses ; les gourmands s'amuse à voir faire

la cuisine ; les mères ne rechignent pas à débarbouiller leurs marmots. La désillusion est le propre des faibles. Méfiez-vous des dégoûtés, ce sont presque toujours des impuissants.

## IV

Lui, — il pensait que l'Art est une chose sérieuse, ayant pour but de produire une exaltation vague, et même que c'est là toute sa moralité. J'extraits d'un cahier de notes les trois passages suivants :

Dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple.

PIERRE CORNEILLE.

L'Art, dans ses créations, ne doit penser à plaire qu'aux facultés qui ont vraiment le droit de le juger. S'il fait autrement, il marche dans une voie fausse.

GÛTHE.

Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent (dans un beau style), tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses, pour l'esprit public que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

BUFFON.

Ainsi l'Art, ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire ; car les dénouements ne sont point des conclusions ; d'un cas particulier il ne faut rien induire de général ; — et les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi. Aussi Bouilhet se gardait-il de *l'art précheur* qui veut enseigner, corriger, moraliser. Il estimait encore moins *l'art joujou* qui cherche à distraire comme les cartes, ou à émouvoir comme la cour d'assises ; et il n'a point fait de *l'art démocratique*, convaincu que la forme, pour être accessible à tous, doit descendre très bas, et qu'aux époques civilisées on devient niais lorsqu'on essaye d'être naïf. Quant à *l'art officiel*, il en a repoussé les avantages, parce qu'il aurait fallu défendre des causes qui ne sont pas éternelles.

Fuyant les paradoxes, les nosographies, les euriosités, tous les petits chemins, il prenait la grande route, c'est-à-dire les sentiments généraux, les côtés immuables de l'âme humaine, et, comme « les idées forment le fond du style », il tâchait de bien penser, afin de bien écrire.

Jamais il n'a dit :

Le mélodrame est bon, si Margot a pleuré,

lui qui a fait des drames où l'on a pleuré, ne croyant pas que l'émotion pût remplacer l'artifice.

Il détestait cette maxime nouvelle qu' « il faut écrire comme on parle ». En effet, le soin donné à un ouvrage, les longues recherches, le temps, les peines, ce qui autrefois était une recommandation est devenu un ridicule — tant on est supérieur à tout cela, tant on regorge de génie et de facilité !

Il n'en manquait pas, cependant : ses acteurs l'ont vu faire au milieu d'eux des retouches considérables. « L'inspiration, disait-il, doit être amenée et non subie. »

La plastique étant la qualité première de l'Art, il donnait à ses conceptions le plus de relief possible, suivant le même Buffon qui conseille d'exprimer chaque idée par une image. Mais les bourgeois trouvent, dans leur spiritualisme, que la couleur est une chose trop matérielle pour rendre le sentiment ; — et puis le bon sens français, d'aplomb sur son paisible bidet, tremble d'être emporté dans les cieux, et erie à chaque minute : « Trop de métaphores ! » comme s'il en avait à revendre.

Peu d'auteurs ont autant pris garde au choix des mots, à la variété des tournures, aux transitions — et il n'accordait pas le titre d'écrivain à celui qui ne possède que certaines parties du style. Combien des plus vantés seraient incapables de faire une narration, de joindre bout à bout une analyse, un portrait et un dialogue !

Il s'enivrait du rythme des vers et de la cadence de la prose qui doit, comme eux, pouvoir être lue tout haut. Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve ; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur, et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie.

Son libéralisme lui faisait admettre toutes les écoles ; Shakespeare et Boileau se coudoyaient sur sa table.

Ce qu'il préférait chez les Grecs, c'était l'*Odyssée* d'abord, puis l'immense Aristophane, et parmi les Latins, non pas les auteurs du temps d'Auguste (excepté Virgile), mais les autres, qui ont quelque chose de plus raide et de plus ronflant, comme Tacite et Juvénal. Il avait beaucoup étudié Apulée.

Il lisait Rabelais continuellement, aimait Corneille et La Fontaine — et tout son romantisme ne l'empêchait pas d'exalter Voltaire.

Mais il haïssait les discours d'académie, les apostrophes à Dieu, les conseils au peuple, ce qui sent l'égout, ce qui pue la vanille, la poésie de bouzingot, et la littérature talon-rouge, le genre pontifical et le genre chemisier.

Beaucoup d'élégances lui étaient absolument étrangères, telles

que l'idolâtrie du XVII<sup>e</sup> siècle, l'admiration du style de Calvin, le gémissement continu sur la décadence des arts. Il respectait fort peu M. de Maistre. Il n'était pas ébloui par Proud'hon.

Les esprits sobres, selon lui, n'étaient rien que des esprits pauvres ; et il avait en horreur le faux bon goût, plus exécration que le mauvais, toutes les discussions sur le Beau, le caquetage de la critique. Il se serait pendu plutôt que d'écrire une préface. Voici qui en dira plus long ; c'est une page d'un calepin ayant pour titre *Notes et projets* — Projets !

« Ce siècle est essentiellement pédagogue. Il n'y a pas de grimaud qui ne débite sa harangue, pas de livre si piètre qui ne s'érige en chaire à prêcher ! Quant à la forme, on la proscrit. S'il vous arrive de bien écrire, on vous accuse de n'avoir pas d'idées. Pas d'idées, bon Dieu ! Il faut être bien sot, en effet, pour s'en passer au prix qu'elles coûtent. La recette est simple ; avec deux ou trois mots : « avenir, progrès, société », fussiez-vous Topinambou, vous êtes poète ! Tâche commode qui encourage les imbéciles et console les envieux. O médiocratie fétide, poésie utilitaire, littérature de pions, bavardages esthétiques, vomissements économiques, produits scrofuleux d'une nation épuisée, je vous exécère de toutes les puissances de mon âme ! Vous n'êtes pas la gangrène, vous êtes l'atrophie ! Vous n'êtes pas le phlegmon rouge et chaud des époques fiévreuses, mais l'abcès froid aux bords pâles, qui descend, comme d'une source, de quelque carie profonde ! »

Au lendemain de sa mort, Théophile Gautier écrivait : « Il portait haut la vieille bannière déchirée en tant de combats, on peut s'y rouler comme dans un linceul. La valeureuse bande d'Her-nani a vécu. »

Cela est vrai. Ce fut une existence complètement dévouée à l'idéal, un des rares desservants de la littérature pour elle-même, derniers fanatiques d'une religion près de s'éteindre — ou éteinte.

« Génie de second ordre », dira-t-on. Mais ceux du quatrième ne sont pas maintenant si communs ! Regardez comme le désert s'élargit ! un souffle de bêtise, une trombe de vulgarité, nous enveloppent, prêts à recouvrir toute élévation, toute délicatesse. On se sent heureux de ne plus respecter les grands hommes, et peut-être allons-nous perdre avec la tradition littéraire ce je ne sais quoi d'aérien qui mettait dans la vie quelque chose de plus haut qu'elle. Pour faire des œuvres durables, il ne faut pas rire de la gloire. Un peu d'esprit se gagne par la culture de l'imagination et beaucoup de noblesse dans le spectacle des belles choses.

Et puisqu'on demande à propos de tout une moralité, voici la mienne :

Y a-t-il quelque part deux jeunes gens qui passent leurs

dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait, les plans des ouvrages qu'ils voudraient écrire, les comparaisons qui leur sont venues, une phrase, un mot, — et, bien que dédaigneux du reste, cachant cette passion avec une pudeur de vierge ? Je leur donne un conseil :

Allez côte à côte dans les bois, en déclamant des vers, mêlant votre âme à la sève des arbres et à l'éternité des chefs-d'œuvre ; perdez-vous dans les rêveries de l'histoire, dans les stupéfactions du sublime ! Usez votre jeunesse aux bras de la Muse ! Son amour console des autres, et les remplace.

Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolu à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez !

Alors, quoi qu'il advienne, vous verrez les misères de vos rivaux sans indignation et leur gloire sans envie ; car le moins favorisé se consolera par le succès du plus heureux ; celui dont les nerfs sont robustes soutiendra le compagnon qui se décourage ; chacun apportera dans la communauté ses acquisitions particulières ; et ce contrôle réciproque empêchera l'orgueil et ajournera la décadence.

Puis, quand l'un sera mort — car la vie était trop belle — que l'autre garde précieusement sa mémoire pour lui faire un rempart contre les bassesses, un recours dans les défaillances, ou plutôt, comme un oratoire domestique où il ira murmurer ses chagrins et détendre son cœur. Que de fois, la nuit, jetant les yeux dans les ténèbres, derrière cette lampe qui éclairait leurs deux fronts, il cherchera vaguement une ombre, prêt à l'interroger « Est-ce ainsi ? que dois-je faire ? réponds-moi ! » Et si ce souvenir est l'éternel aliment de son désespoir, ce sera, du moins, une compagnie dans sa solitude.

Gustave FLAUBERT.

20 juin 1870.



## TABLE DES MATIÈRES

---

1869.

	Pages.
1010. A George Sand. . . . .	1
1011. A la même . . . . .	3
1012. A la Princesse Mathilde . . . . .	4
1013. A George Sand. . . . .	6
1014. A la Princesse Mathilde. . . . .	9
1015. A Michelet . . . . .	10
1016. A George Sand. . . . .	11
1017. A la Princesse Mathilde . . . . .	13
1018. A la même. . . . .	15
1019. A la même. . . . .	15
1020. A la même. . . . .	16
1021. A la même. . . . .	17
1022. A sa nièce Caroline. . . . .	18
1023. A Jules Duplan (?). . . . .	20
1024. A sa nièce Caroline. . . . .	20
1025. A la Princesse Mathilde. . . . .	22
1026. A sa nièce Caroline. . . . .	24
1027. A la même. . . . .	26
1028. A la même. . . . .	28
1029. A George Sand. . . . .	30
1030. A la même. . . . .	32
1031. A Madame de Voisins d'Ambre. . . . .	34
1032. A sa nièce Caroline. . . . .	35

1033.	A la Princesse Mathilde . . . . .	37
1034.	A la même . . . . .	38
1035.	A la même . . . . .	38
1036.	A Jules Duplan . . . . .	39
1037.	A Maxime Du Camp . . . . .	40
1038.	A la Princesse Mathilde . . . . .	44
1039.	A Sainte-Beuve . . . . .	45
1040.	A Tourgueneff ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	47
1041.	A la Princesse Mathilde . . . . .	48
1042.	A Ernest Feydeau . . . . .	50
1043.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	51
1044.	A sa nièce Caroline . . . . .	52
1045.	A la même . . . . .	53
1046.	A Eugène Delattre . . . . .	54
1047.	A sa nièce Caroline . . . . .	54
1048.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	55
1049.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	55
1050.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	56
1051.	A George Sand . . . . .	58
1052.	A sa nièce Caroline . . . . .	59
1053.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	60
1054.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	61
1055.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	62
1056.	A sa nièce Caroline . . . . .	62
1057.	A la même . . . . .	64
1058.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	65
1059.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	66
1060.	A sa nièce Caroline . . . . .	67
1061.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	68
1062.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	70
1063.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	71
1064.	A sa nièce Caroline . . . . .	72
1065.	A la même . . . . .	73
1066.	A la même . . . . .	74
1067.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	75
1068.	A Jules Troubat . . . . .	76
1069.	Au même . . . . .	77
1070.	A Maxime Du Camp . . . . .	77
1071.	A George Sand . . . . .	78
1072.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	79
1073.	A sa nièce Caroline . . . . .	82
1074.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	84
1075.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	85

1076. Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	87
1077. A la Princesse Mathilde . . . . .	88
1078. A sa nièce Caroline . . . . .	89
1079. A la Princesse Mathilde. . . . .	90
1080. A sa nièce Caroline . . . . .	91
1081. A la même . . . . .	92
1082. A la Princesse Mathilde. . . . .	94
1083. A George Sand. . . . .	95
1084. A la même. . . . .	96
1085. A Jules Duplan. . . . .	98
1086. A George Sand. . . . .	99
1087. A Eugène Delattre . . . . .	99
1088. A Mademoiselle Leroyer de Chantepic . . . . .	100
1089. A la Princesse Mathilde. . . . .	100

## 1870

1090. A George Sand . . . . .	101
1091. A M. Léon de Saint-Valéry. . . . .	102
1092. A George Sand. . . . .	105
1093. A Madame Hortense Cornu. . . . .	107
1094. A George Sand . . . . .	108
1095. A la même. . . . .	109
1096. A la même . . . . .	110
1097. A la même . . . . .	111
1098. A la même . . . . .	112
1099. A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	114
1100. A George Sand . . . . .	114
1101. A sa nièce Caroline. . . . .	117
1102. A la même. . . . .	118
1103. A Edmond de Goncourt . . . . .	119
1104. A George Sand. . . . .	121
1105. A sa nièce Caroline . . . . .	122
1106. A la même . . . . .	123
1107. A George Sand . . . . .	125
1108. A Edmond de Goncourt . . . . .	127
1109. A sa nièce Caroline . . . . .	128
1110. A la même. . . . .	130
1111. A Mademoiselle Leroyer de Chantepic . . . . .	131
1112. A sa nièce Caroline . . . . .	133

1113.	A George Sand . . . . .	134
1114.	A sa nièce Caroline . . . . .	135
1115.	A George Sand . . . . .	137
1116.	A sa nièce Caroline . . . . .	139
1117.	A la même . . . . .	140
1118.	A la même . . . . .	141
1119.	A George Sand . . . . .	142
1120.	A sa nièce Caroline . . . . .	143
1121.	A la même . . . . .	144
1122.	A Edmond de Goncourt . . . . .	146
1123.	A George Sand . . . . .	147
1124.	A sa nièce Caroline . . . . .	149
1125.	A la même . . . . .	150
1126.	A George Sand . . . . .	151
1127.	A sa nièce Caroline . . . . .	152
1128.	A Ernest Feydeau . . . . .	155
1129.	A sa nièce Caroline . . . . .	156
1130.	A Maxime Du Camp . . . . .	159
1131.	A sa nièce Caroline . . . . .	162
1132.	A George Sand . . . . .	164
1133.	A la Princesse Mathilde . . . . .	165
1134.	A sa nièce Caroline . . . . .	167
1135.	A Ernest Feydeau . . . . .	170
1136.	A la Princesse Mathilde . . . . .	171
1137.	A sa nièce Caroline . . . . .	173
1138.	A la même . . . . .	176
1139.	A Claudius Popelin . . . . .	179
1140.	A sa nièce Caroline . . . . .	181
1141.	A George Sand . . . . .	183
1142.	A sa nièce Caroline . . . . .	185
1143.	A la même . . . . .	187
1144.	A la même . . . . .	190
1145.	A la même . . . . .	193
1146.	A sa nièce Caroline . . . . .	195
1147.	A la même . . . . .	196
1148.	A Edmond de Goncourt . . . . .	198
1149.	A la Princesse Mathilde . . . . .	198

1150.	A Madame Régnier . . . . .	200
1151.	A George Sand . . . . .	202
1152.	A Edmond de Goncourt . . . . .	204
1153.	A sa nièce Caroline. . . . .	205
1154.	A la Princesse Mathilde. . . . .	206
1155.	A sa nièce Caroline. . . . .	208
1156.	A Madame Charles Lapierre. . . . .	208
1157.	A sa nièce Caroline . . . . .	209
1158.	A la même. . . . .	210
1159.	A la même. . . . .	211
1160.	A la même. . . . .	212
1161.	A Madame Roger des Genettes. . . . .	213
1162.	A la Princesse Mathilde. . . . .	214
1163.	A George Sand . . . . .	215
1164.	A la Baronne Jules Cloquet. . . . .	217
1165.	A la Princesse Mathilde. . . . .	218
1166.	A sa nièce Caroline. . . . .	219
1167.	A la même. . . . .	221
1168.	A la même. . . . .	222
1169.	A George Sand. . . . .	223
1170.	A Madame Roger des Genettes. . . . .	224
1171.	A George Sand . . . . .	226
1172.	A Ernest Feydeau. . . . .	230
1173.	A sa nièce Caroline . . . . .	231
1174.	A la Princesse Mathilde. . . . .	232
1175.	A sa nièce Caroline . . . . .	235
1176.	A Ernest Feydeau. . . . .	237
1177.	A Madame Maurice Schlésinger . . . . .	237
1178.	Au docteur Jules Cloquet. . . . .	238
1179.	A la Princesse Mathilde. . . . .	240
1180.	A Charles Lapierre ( <i>confidentielle</i> ). . . . .	241
1181.	A la Princesse Mathilde. . . . .	245
1182.	A sa nièce Caroline . . . . .	247
1183.	A George Sand . . . . .	248
1184.	A Madame Régnier . . . . .	250
1185.	A sa nièce Caroline . . . . .	251
1186.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	252
1187.	A sa nièce Caroline . . . . .	254
1188.	A la Princesse Mathilde. . . . .	254
1189.	A sa nièce Caroline. . . . .	256
1190.	A Ernest Feydeau. . . . .	258
1191.	A sa nièce Caroline . . . . .	260
1192.	A la même . . . . .	261

1193.	A la Baronne Jules Cloquet . . . . .	263
1194.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	263
1195.	A George Sand . . . . .	265
1196.	A la Princesse Mathilde . . . . .	267
1197.	A sa nièce Caroline . . . . .	267
1198.	A la même . . . . .	268
1199.	A la même . . . . .	269
1200.	A Ernest Feydeau . . . . .	271
1201.	A sa nièce Caroline . . . . .	272
1202.	A Théophile Gautier . . . . .	274
1203.	A sa nièce Caroline . . . . .	274
1204.	A George Sand . . . . .	275
1205.	A Madame Maurice Schlésinger . . . . .	277
1206.	A la Princesse Mathilde . . . . .	278
1207.	A George Sand . . . . .	280
1208.	A sa nièce Caroline . . . . .	283
1209.	A la même . . . . .	284
1210.	A George Sand . . . . .	286
1211.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	288
1212.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	290
1213.	A Eugène Delattre . . . . .	292
1214.	A sa nièce Caroline . . . . .	293
1215.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	294
1216.	A George Sand . . . . .	295
1217.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	298
1218.	A sa nièce Caroline . . . . .	299
1219.	A Eugène Delattre . . . . .	301
1220.	A sa nièce Caroline . . . . .	301
1221.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	302
1222.	A sa nièce Caroline . . . . .	304
1223.	A la même . . . . .	305
1224.	A George Sand . . . . .	306
1225.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	308
1226.	A sa nièce Caroline . . . . .	309
1227.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	309
1228.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	310
1229.	A la Princesse Mathilde . . . . .	312
1230.	A Madame Régnier . . . . .	313
1231.	A Émile Zola . . . . .	314
1232.	A la Princesse Mathilde . . . . .	315
1233.	A George Sand . . . . .	316
1234.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	317
1235.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	318

1236.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	319
1237.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	320
1238.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	321
1239.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	322
1240.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	323
1241.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	323
1242.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	325
1243.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	325
1244.	A sa nièce Caroline . . . . .	326
1245.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	327
1246.	A sa nièce Caroline . . . . .	329
1247.	A Leconte de l'Isle . . . . .	330
1248.	A Edmond de Goncourt . . . . .	330
1249.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ).	331
1250.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	332
1251.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	333
1252.	A Madame Régnier . . . . .	334

## 1872.

1253.	A Charles-Edmond . . . . .	334
1254.	A une amie (?) . . . . .	335
1255.	A la même amie. . . . .	337
1256.	A sa nièce Caroline . . . . .	338
1257.	A la même. . . . .	338
1258.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ).	339
1259.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	340
1260.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ).	341
1261.	A George Sand . . . . .	342
1262.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ).	344
1263.	A George Sand . . . . .	346
1264.	A la même. . . . .	346
1265.	A Ernest Feydeau. . . . .	348
1266.	A Théophile Gautier. . . . .	348
1267.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	349
1268.	A George Sand . . . . .	350
1269.	A Théophile Gautier. . . . .	350
1270.	A Charles-Edmond. . . . .	351
1271.	A George Sand . . . . .	351
1272.	A Théophile Gautier. . . . .	354
1273.	Au même . . . . .	354

1274.	A Alphonse Daudet . . . . .	354
1275.	A George Sand . . . . .	355
1276.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	357
1277.	A sa nièce Caroline . . . . .	357
1278.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	359
1279.	A sa nièce Caroline. . . . .	359
1280.	A la même . . . . .	360
1281.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	361
1282.	A George Sand . . . . .	363
1283.	A Jules Troubat . . . . .	364
1284.	A Maxime Du Camp . . . . .	366
1285.	Au Docteur Jules Cloquet . . . . .	366
1286.	A Edmond de Goncourt. . . . .	366
1287.	A Madame Laure de Maupassant . . . . .	367
1288.	A George Sand . . . . .	367
1289.	A Ernest Feydeau . . . . .	368
1290.	A Edmond de Goncourt . . . . .	369
1291.	A sa nièce Caroline . . . . .	370
1292.	A la même . . . . .	371
1293.	A George Sand . . . . .	372
1294.	A sa nièce Caroline . . . . .	373
1295.	A la même . . . . .	375
1296.	A la Princesse Mathilde. . . . .	376
1297.	A Madame Roger des Genettes. . . . .	377
1298.	A la mère de Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	379
1299.	A la Princesse Mathilde . . . . .	379
1300.	A Théophile Gautier. . . . .	381
1301.	A Madame Maurice Schlésinger . . . . .	381
1302.	A George Sand . . . . .	382
1303.	A la Princesse Mathilde. . . . .	383
1304.	A Mademoiselle Leroyer de Chantepie . . . . .	384
1305.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	386
1306.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	386
1307.	A George Sand . . . . .	387
1308.	A sa nièce Caroline. . . . .	387
1309.	A la même . . . . .	389
1310.	A la même . . . . .	390
1311.	A la Princesse Mathilde. . . . .	392
1312.	A George Sand. . . . .	394
1313.	A la Princesse Mathilde. . . . .	395
1314.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	397
1315.	Au même ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	398
1316.	A la Baronne Jules Cloquet . . . . .	399

1317.	A la Princesse Mathilde. . . . .	400
1318.	A Madame Roger des Genettes. . . . .	401
1319.	A sa nièce Caroline. . . . .	404
1320.	A George Sand . . . . .	405
1321.	A sa nièce Caroline . . . . .	406
1322.	A la même . . . . .	408
1323.	A la même . . . . .	410
1324.	A la même . . . . .	412
1325.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	413
1326.	A sa nièce Caroline . . . . .	414
1327.	A Philippe Leparfait ( <i>entièrement inédite</i> ). . . . .	416
1328.	A Guy de Maupassant . . . . .	417
1329.	A la Baronne Lepic . . . . .	417
1330.	A sa nièce Caroline . . . . .	419
1331.	A Madame de Voisins d'Ambre . . . . .	421
1332.	A sa nièce Caroline . . . . .	423
1333.	A la même . . . . .	424
1334.	A Madame Roger des Genettes . . . . .	424
1335.	A Madame Maurice Schlésinger . . . . .	427
1336.	A sa nièce Caroline. . . . .	428
1337.	A la même . . . . .	429
1338.	A Georges Charpentier. . . . .	430
1339.	A sa nièce Caroline . . . . .	431
1340.	A la même . . . . .	432
1341.	A la Princesse Mathilde. . . . .	434
1342.	A Ernest Feydeau . . . . .	436
1343.	A Tourgueneff ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	437
1344.	A la Princesse Mathilde. . . . .	438
1345.	A George Sand . . . . .	439
1346.	A Madame Gustave de Maupassant. . . . .	442
1347.	A sa nièce Caroline. . . . .	443
1348.	A la même . . . . .	544
1349.	Au Docteur Jules Cloquet . . . . .	445
1350.	A la Princesse Mathilde. . . . .	446
1351.	A Ernest Feydeau. . . . .	448
1352.	A George Sand . . . . .	449
1353.	A la Princesse Mathilde. . . . .	450
1354.	A George Sand . . . . .	452
1355.	A la même . . . . .	454
1356.	A la même . . . . .	458
1357.	A Philippe Leparfait. . . . .	359
1358.	A Ernest Feydeau. . . . .	450

## APPENDICE

Lettre au Conseil municipal de Rouen . . . . .	463
Préface aux dernières chansons . . . . .	473

## POUR LE LECTEUR

*Placer la lettre 1074 à fin novembre 1872.*













TRENT UNIVERSITY



0 1164 0225182 5

PQ2247 .A2 1926 t.6

Flaubert, Gustave

Correspondance.

DATE

ISSUED TO

33745

33745

PQ  
2247  
A2  
1926  
t. 6

Flaubert, Gustave  
Correspondance.  
Nouv. éd. augm.

Trent  
University

